

3 1761 04469 4412













LA FRANCE AU DEHORS

---

# Les Missions

Catholiques Françaises

au XIX<sup>e</sup> Siècle

ONT COLLABORÉ A CE VOLUME .

Le R. P. AUGER, des Oblats de Marie Immaculée.

Le R. P. BATAVROS, des Oblats de Marie Immaculée, missionnaire à Jaffna (Ceylan).

M. COUMBAUX, lazariste, Supérieur général de la Mission d'Abyssinie.

Le R. P. EVANGELISTI, capucin, missionnaire à Berberah.

Le R. P. FIDRE, capucin.

Le R. P. JAMIL, des Pères de Sainte-Croix.

Le R. P. JEAN, capucin, ancien missionnaire du Rajpoutana.

M. ABRIEL LAUNAY, du Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Le R. P. MAILLET, S. J., missionnaire au Maduré.

Le R. P. MARTIAL, capucin, ancien missionnaire au pays des Galla.

Le R. P. MESSLON, des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Amcey.

Le R. P. ROYER, S. J., Supérieur général de la Mission de Trincomali (Ceylan).

Le R. P. SEAR, S. J.

M. l'abbé AUG. TOUZI.

---

Il a été tiré de cet ouvrage,  
sur papier impérial du Japon, cinquante exemplaires signés, numérotés à la main.  
Prix de cette édition de grand luxe, l'ouvrage complet : 300 francs.

LA FRANCE AU DEHORS

# Les Missions

Catholiques Françaises

au XIX Siècle

Publiées sous la direction du

Père J.-B. PIOLET, S. J.

Avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions

ILLUSTRATIONS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

II

ABYSSINIE, INDE, INDO-CHINE



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières



Les

# Missions catholiques françaises

au XIX<sup>e</sup> siècle

(TOME DEUXIÈME)

---

## CHAPITRE I

### MISSION D'ABYSSINIE

Le nom d'Abyssinie correspond à celui de Haute-Éthiopie ou Éthiopie orientale des anciens. Le royaume de ce nom comprend les quatre provinces Amhara, Goggiam, Choa et Tigré, qui sont autant de petites royautes confiées à autant de *Négous* ou *Ras*, d'où le titre de « Roi des Rois », *Négous-sé-Néghest*, que prend l'empereur d'Éthiopie. Ces quatre provinces forment le Vicariat apostolique confié aux Lazaristes. Elles sont peuplées par des descendants de Couseh, mêlés d'immigrations sémitiques qui se sont produites à diverses époques, mais surtout sous Alexandre le Grand, au iv<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, et pendant les persécutions en Égypte, aux iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles de notre ère. L'invasion des tribus galla aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles y a pénétré et s'y est étendue en tous sens. La population, qui ne s'élève guère à plus de 4000000 d'habitants, comptait 3500000 monophysites ou Coptes, 200000 Musulmans, 50000 Hébreux, 100000 païens et 30000 Catholiques avant l'érection de la Préfecture apostolique de l'Érythrée.

L'histoire de l'Abyssinie remonte loin dans l'antiquité païenne. Elle affirme avec certitude que, dès les premiers siècles de notre ère, l'empire s'étendait du 6° au 15° degré latitude N. et du 34° au 50° degré longitude E. (méridien de Paris).

Il a été notablement restreint depuis cette époque, par suite des longues et désastreuses guerres des Adalites musulmans au XVI<sup>e</sup> siècle, des invasions galla au XVII<sup>e</sup> siècle et des conquêtes actuelles des diverses puissances européennes qui, comme un cercle de fer, le circonscrivent de toutes parts et l'étreignent, surtout dans sa moitié septentrionale.

#### LA RELIGION EN ABYSSINIE AVANT LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

*L'Abyssinie chrétienne (du IV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle).* — Le culte du serpent a été la religion antique de la Haute-Éthiopie, comme il est encore de nos jours celle de toutes les peuplades africaines qui l'environnent.

A en croire la légende traditionnelle et intangible des « Glorieux souvenirs de l'Empire » ou *Kébré-Néghest*, la dynastie des rois éthiopiens remonte au roi Salomon et à la reine de Saba, Makedda, et avec cette dynastie furent introduits en Éthiopie le culte du vrai Dieu et la loi Mosaïque.

Vers l'an 341 de notre ère, la religion chrétienne pénétra dans la capitale d'Aksoum, sous le règne des deux frères Abraha et Atsebaha, grâce au zèle d'un jeune marchand de Phénicie, saint Frumence, « *Keddous-Faramanatos* », qui, réduit en captivité et employé au service de la cour impériale, sut, par ses talents et ses vertus, comme Daniel, à la cour de Balthazar, gagner la confiance de l'empereur. Celui-ci le chargea de l'éducation de ses enfants. Il les convertit à la vraie foi, et c'est par eux que la capitale et l'Empire devinrent également chrétiens.





AVENUE ET OBELISQUE D'ARSOUM

Aussi saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, ne crut-il pouvoir faire un meilleur choix pour gouverner cette nouvelle Église, que celui de son apôtre improvisé, à qui il conféra l'épiscopat.

Non pas que le vaste empire éthiopien en entier ait alors embrassé le Christianisme ; car, aux portes mêmes de Gondar, les tribus aborigènes des *Kamant* sont encore aujourd'hui, par une obstination quatorze fois séculaire, fidèles au paganisme. De plus, les provinces converties elles-mêmes, malgré la foi et la morale chrétiennes, ont gardé plus d'une trace de l'atavisme païen et judaïque. Même au *xix*<sup>e</sup> siècle, les superstitions idolâtriques, le fétichisme, le culte du serpent et de divers génies, etc., sont encore très vivaces un peu partout, quoique pratiqués secrètement, tandis que les prescriptions et les usages judaïques s'observent ouvertement. Au *xvi*<sup>e</sup> siècle, le roi Gheladiéos les vit à ce point ancrées dans les mœurs et les coutumes nationales, qu'il essaya de les justifier aux yeux de l'Église, comme des usages purement civils et sans opposition aux lois chrétiennes.

*L'Abyssinie schismatique (du *xvii*<sup>e</sup> au *xiii*<sup>e</sup> siècle).* — C'est avec admiration que l'on parle de la constance inébranlable de l'Éthiopie

dans la conservation et la défense de la religion chrétienne. C'est un peu exagéré.

Tant qu'elle put communiquer avec le Patriarcat catholique d'Alexandrie, elle fut préservée des atteintes de l'Arianisme presque partout ailleurs triomphant, ainsi que des erreurs de Macédonius, de Nestorius, et même d'Eutychès, malgré la puissance et l'audace du parti qui, en Égypte, suivit la rébellion de Dioscore.

Mais vers le vi<sup>e</sup> siècle, lors de la conquête de l'Égypte par le calife Omar, celui-ci s'entendit avec le patriarche jacobite Benjamin pour interdire aux Coptes toute relation avec le pontife romain, pour leur défendre d'élire comme évêque aucun membre de leur propre clergé, pour les forcer à recevoir leurs évêques du Caire, et, à ces conditions, leur garantir la tolérance. C'était le triomphe du schisme en Éthiopie.

Toutefois, même après la ruine de l'Église d'Alexandrie et celle de l'empire byzantin en Égypte, l'Église d'Éthiopie résista encore près de trois siècles aux hérésies qui infestèrent toutes les autres Églises de l'Orient. Bien plus, durant ces époques de schisme et de persécution, soit byzantine, soit mahométane, elle devint l'asile des Catholiques proscrits. De nombreux monuments des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles, dus aux émigrés d'Égypte, en font foi par leur cachet latin, comme le montre le manuscrit de Lalibéla.

Contre l'Islamisme envahissant, la résistance est due moins à l'énergie d'une foi vive, aimée, inébranlable, qu'à l'orgueil national, à l'aversion et au dédain de ce qui n'est pas eux. C'est là un sentiment naturel chez les Abyssins; et ce sentiment persévère encore aujourd'hui contre tout ce qui est étranger.

De fait, sous des signes extérieurs et des apparences qui frappent et en imposent, l'observateur attentif ne découvre qu'un Christianisme faible et sans profondeur, qui s'attache à l'accessoire et oublie l'essentiel, qui est esclave d'une foule de pratiques religieuses et ne se fait aucun scrupule de fouler aux pieds les préceptes les

plus graves de la loi divine. En un mot, ce Christianisme étroit, superficiel, apparaît comme une forme de la religiosité orientale ou du pharisaïsme.

Objectivement, la religion des Abyssins a pour code la loi dog-



TRAVERSÉE D'UNE RIVIÈRE EN ABYSSINIE

matique et rituelle de l'Église copte, s'accommodant de coutumes judaïques et de superstitions païennes.

Subjectivement, comme chez tant d'autres Orientaux, c'est plutôt un sentiment religieux que la vertu de religion, que la foi vive et pratique qui commande ses devoirs au Chrétien.

Quand vous mettez le pied en Abyssinie, on vous montre de toutes parts des sanctuaires, *Biété-christian*, qui ne sont pas et qui ne peuvent être, vu leur mode de construction, la « maison de Dieu » où l'on s'assemble pour entendre des instructions, recevoir les sacrements ou prier en masses pressées, mais des mesures exigües,

grossières, inhabitables, indignes de Dieu, sous les ombres d'un bois sacré, près de quelque source mystérieuse ou sur des cimes inaccessibles. Chaque matin, les prêtres y balancent leurs encensoirs à grelots et en font le tour en répandant la fumée odoriférante de l'encens et les formules de prières le long des couloirs sombres qui environnent le temple. Le peuple en baise les murs extérieurs, se prosterne sur le seuil, et, quelquefois, le dimanche ou le jour de certaines fêtes, y fait station pendant que les clercs chantent et dansent au son du tambour et des cymbales.

Vous remarquerez aussi beaucoup de pratiques religieuses qui frappent les sens, par exemple les quatre grands jeûnes des Ordres religieux les plus austères qui, à leurs yeux, constituent l'essence de la religion : — « Observez-vous les jeûnes ? » vous demandera-t-on comme preuve de votre Christianisme : — ou bien de fréquentes formules déprécatives vers le ciel, le port au cou d'un cordon de soie bleue, signe du Chrétien, et d'une croix, mais sans Christ, sur la poitrine; ou encore *l'iftougn* ou absolution, que, le front courbé sous la main du prêtre, en toute rencontre, surtout avant et après les repas, au moment de donner ou de prendre congé, l'on entend demander et suivre de *l'iftâh* sacramentel, etc.... tous actes extérieurs passés en habitude, mais sous lesquels fait ordinairement défaut le fondamental, l'essentiel, l'esprit de l'Évangile, l'esprit chrétien. La religiosité des Abyssins entrant *routinièrement* dans les plus petits détails de leur vie domestique et sociale, et se mêlant à tous leurs actes, devient, par ces observances de pure forme, comme une parodie inconsciente des choses saintes.

Ce ne sont pas d'ordinaire les impressions du touriste de passage. Surpris par l'air de gravité solennelle naturel aux Orientaux, il croit facilement à la sincérité de ces observances religieuses : — « Toutes les voix de ce peuple s'élèvent vers Dieu, leurs actions sont sanctifiées par la piété... » écrit Arnauld d'Abbadie, pourtant bien placé pour voir plus avant que la surface. — Oui, les voix s'élèvent

sans cesse vers Dieu afin de lui demander aide et de lui rendre grâces, mais tout aussi bien, et aussi souvent, hélas! pour un mauvais comp, pour une action criminelle. — « Leurs actions, poursuit-il, sont sanctifiées par la piété . . . » oui, par une piété faite de pratiques rituelles qui sont, à leurs yeux, nécessairement et de soi efficaces, comme les recours aux génies et aux fétiches, comme les sorts et les talismans, « *kétab* », suspendus à leur cou avec la croix et la médaille.

Dans la vie privée, dans l'intimité, leur conscience est relâchée et leurs mœurs qui, dans la vie du dehors, paraissent sévères, sont, en réalité d'un dissolu sans gêne. Christianisme de décor, sans les vertus qui en sont l'essence.

Les lois et les devoirs de la société séculière sont mode-

lés sur les rigueurs de la discipline monacale. Ce sont les moines, en effet, qui ont fait son éducation à l'image et à la ressemblance de leurs âmes pharisaïques. Le code impérial, la *Fetâh-Néghest*, aussi bien que les usages nationaux, sont la preuve de cette déviation des vrais principes religieux.

En résumé, piété d'ostentation et de parade, qui, à l'intérieur, au foyer de l'âme, n'a rien de solide ni de sérieux; rigoureuse fidélité aux observances rituelles marchant de pair avec tous les désordres; alliance monstrueuse de la religiosité avec les vices les plus révoltants; jeûnes, absolutions, aspersions d'eau bénite se mêlant à tous les excès; le nom béni de la Vierge se croisant avec les plaisanteries les plus éhontées, celui de l'auguste Trinité avec



UNE CASE EN CONSTRUCTION AU CHOU

les serments les plus futiles et les plus inconvenants, etc., voilà ce que la sincérité véridique oblige à déclarer sur la religion de l'Abyssinie.

Non, ce ne peut pas être là le vrai Christianisme.

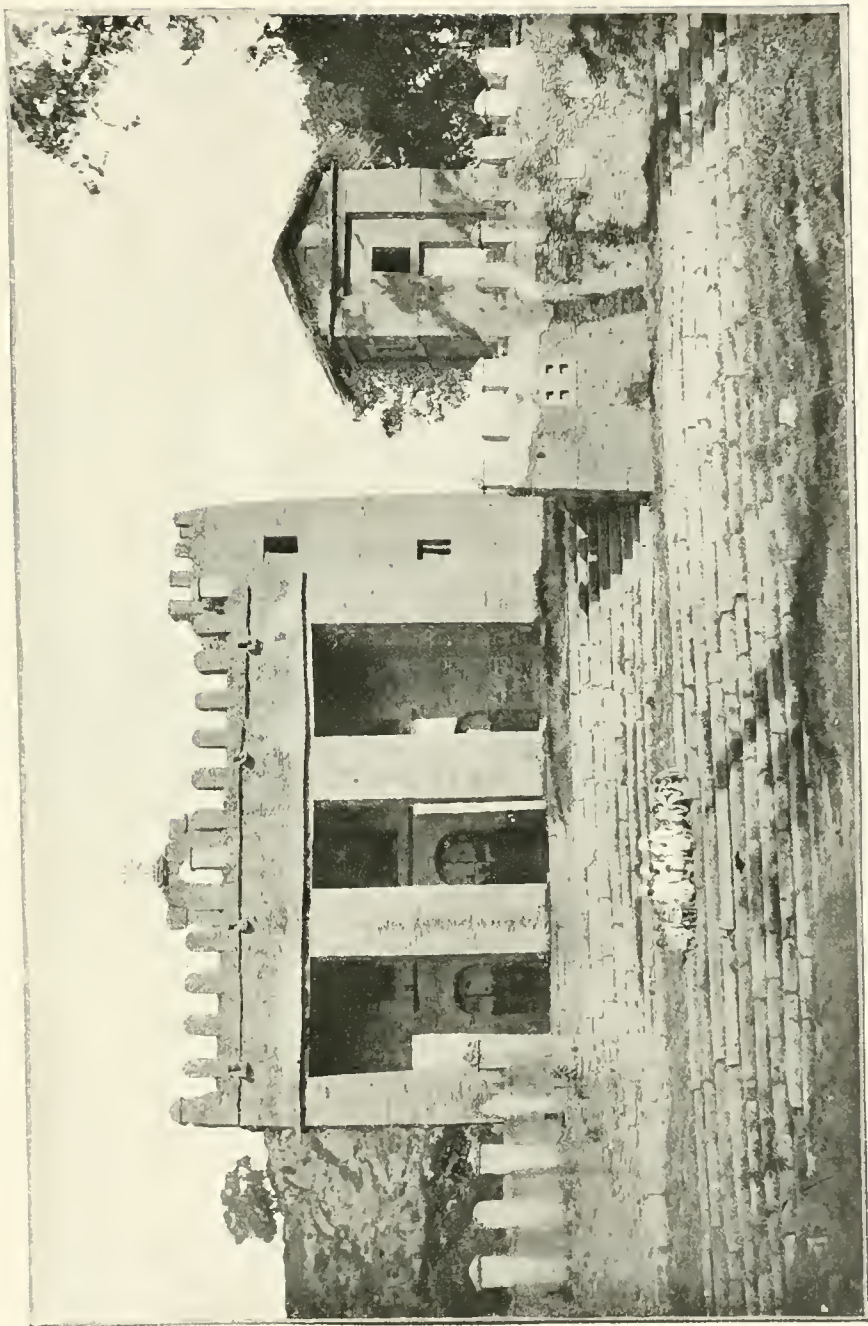
*L'Apostolat catholique en Abyssinie (du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle).* — Depuis leur séparation de l'Église romaine, loin d'être abandonnés par les souverains Pontifes, les Chrétiens d'Éthiopie n'ont pas cessé d'être l'objet de leur constante sollicitude.

Ce sont d'abord les Dominicains, qui leur sont envoyés au nombre de douze vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Ils s'établirent dans le Tigré et eurent le centre de leurs œuvres à Golê-Mékâda (pâturage de l'Empereur), alors chef-lieu de la province, où un connétable résidait pour la garde des troupeaux de la couronne. Leurs conquêtes furent rapides et nombreuses, car, avec le gouverneur régional, toute la province se convertit au Catholicisme. Mais leur succès les perdit en excitant contre eux le fanatisme des monophysites. Vainqueurs, en 1250, des Zagoués de Lasta, qui pendant trois siècles de pouvoir avaient protégé les Catholiques, les hérétiques avaient alors expulsé ces derniers. Ils ne pouvaient donc tolérer cette résurrection de la foi proscrite. De là une persécution à outrance contre les missionnaires et les convertis, et les Pères Dominicains furent martyrisés.

Un souvenir, malheureusement trop vague, reste de ces martyrs dans la tradition locale. Sans savoir pour quelle noble cause des Religieux ont jadis péri en ces endroits, les habitants reconnaissent que, depuis lors, une malédiction inexorable n'a cessé de régner autour de leurs tombes ensevelies et disparues. Nous espérons en retrouver les vestiges, dès que le fanatisme encore persévérant nous permettra de nous livrer sur place à une enquête et à des fouilles.

Un grand nombre de fidèles réfugiés dans les flancs des monts rocheux qui s'appellent aujourd'hui Tesné, Baraka, Météra, dans le canton de Choumézana, y furent poursuivis et enfermés dans des

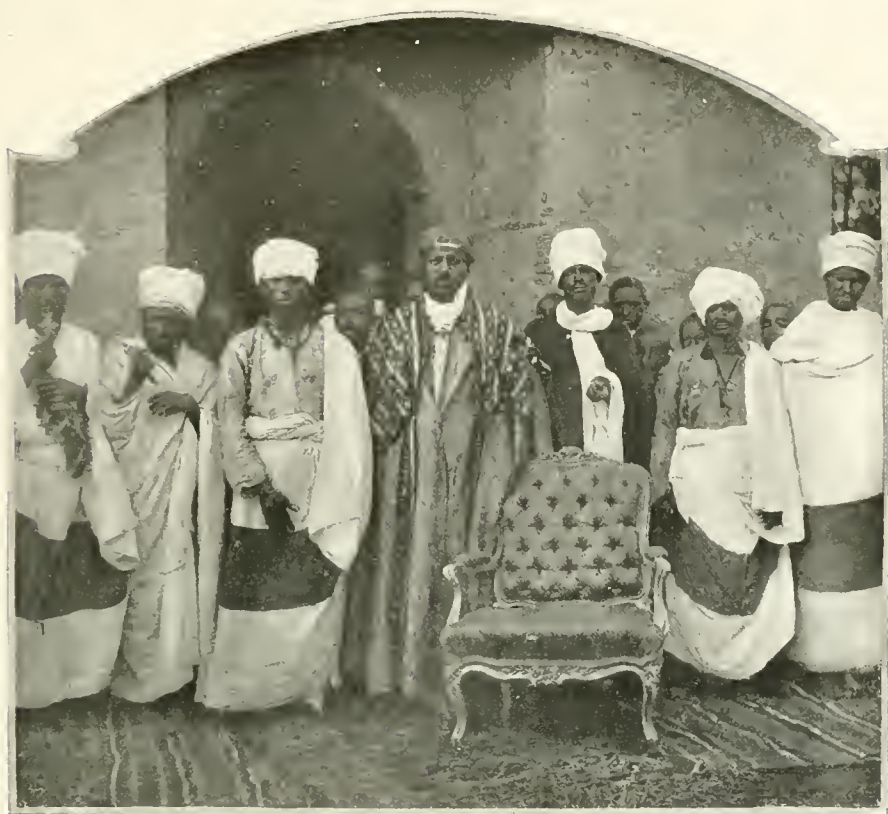




AKSOUM. — ÉGLISE OU ÉVÈNEMENT SACRÉS DES EMPEREURS







CLERGÉ D'ADOUA

cavernes pour y mourir de faim. D'où la dénomination de « SS. Endormis », *Tsadekân Nèoumân*, sous laquelle sont vénérés les ossements qu'on y retrouve en monceaux. La vénération des habitants de Chommézana a fait de ces catacombes autant d'églises, et, quoique hérétiques, ils entourent ces reliques d'un culte traditionnel.

*Concile de Florence.* - Un silence de plus d'un siècle s'étendit sur ces ruines.

Cependant le bruit des Croisades s'était répandu jusqu'en Éthiopie, grâce aux récits qu'y rapportaient, de la foi et des gestes des *Francs*, les moines pèlerins à leur retour de Jérusalem. Le résultat en fut le réveil, à la cour d'Éthiopie, du désir de la réunion à l'Église

latine. Et ce désir se trouva sensiblement accru par l'oppression des Coptes et par le poids du joug musulman qui rendait intolérable à ce peuple, fier et jaloux de son indépendance, sa situation de paria et la servitude religieuse qu'on lui imposait.

Les actes du concile de Florence relatent la délégation qui y fut envoyée par l'empereur Zéna-Jacob afin de réaliser ce vœu (1452). L'union fut conclue; mais, à leur retour, en passant par l'Égypte, les députés furent livrés par trahison aux meneurs coptes et au Calife, et massacrés avant d'avoir pu en faire parvenir l'heureuse nouvelle à leur souverain.

Cette tentative eut cependant un double résultat : elle marqua la fin définitive de la prédominance religieuse et politique de l'Égypte sur l'Abyssinie, et elle attira vers l'Éthiopie l'attention de Rome et celle du Portugal, alors tout-puissant dans la mer des Indes.

Ce furent d'abord, vers la fin du xv<sup>e</sup> et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, quelques hardis pionniers (Alph. Païva, 1490; Pierre Corilham, 1490-1499; Franc. Alvarez, Andrad, Bermudez, 1520-1542) qui vinrent pour ainsi dire reconnaître le terrain; ce furent ensuite les Jésuites portugais, écrivant en Éthiopie une des plus glorieuses pages de leur histoire.

*Les Missionnaires de la Compagnie de Jésus (xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles).*  
— Sur l'ordre du pape Paul IV, et choisis par saint Ignace lui-même, le P. Oviédo d'abord, puis le P. Lopez (1557-1597), furent envoyés en Éthiopie où ils gagnèrent les sympathies de tous par leur humilité, leur patience et leur charité d'apôtres, et où surtout ils préparèrent les voies aux travaux immortels du P. Paëz et de ses compagnons.

Le nom du P. Paëz (1603-1624) est demeuré célèbre et vénéré jusqu'au siècle présent sur les lèvres des lettrés *Mémherân*, bibliothèque historique vivante de l'Éthiopie. Grâce à son zèle et à sa prudence merveilleuse, il réussit à convertir l'empereur Socinios. « Regis ad exemplar », tout le peuple était à la veille d'un retour en

bloc à la religion catholique. Déjà des régions entières étaient instruites, dans le Tigré, à Add'Abiéto et à May-Gogoa; dans le Dembéa, sur les rives du lac Tsana, au cœur de l'Empire. La mort



TYPES IROB-BOCKNAÏTO (ALITIÉNA)

arrêta l'apôtre, et la disparition de son irrésistible prestige permit de se ressaisir aux chefs de la caste hostile et fanatique des moines jaloux.

Religieux par intérêt et cupidité, ces moines vivaient alors comme

ils vivent aujourd'hui, de la simonie, des sortilèges et de la superstition habilement entretenue dans le peuple. Ils ne pouvaient donc tolérer les enseignements du missionnaire condamnant ces lucres sacrilèges. Ils se leverent en masse, intimidèrent et gagnèrent à leur rébellion Basilides (vulgairement *Fassib*), le fils même de l'Empereur et l'héritier du trône, malgré les serments de fidélité à la véritable Église qu'il avait prêtés sur la croix et sur l'épée entre les mains du patriarche Alphonse Mendez.

Socinius, affaibli par l'âge, ne put résister à la tempête, et, accablé de douleur par suite de la défection de son fils, il dut résigner le pouvoir.

Un édit de proscription condamna au bannissement ou à la mort le Patriarche catholique, tous les missionnaires portugais et les prêtres indigènes. Presque tous, avec une foule d'Abyssins demeurés fideles, ils périrent dans des scènes horribles où le fanatisme et la fureur atteignirent le paroxysme de la folie (1670) et que nous ont rapportées les PP. Lobo, Alvarez, Codignho, etc.

Les monuments qui subsistent à Frémona, dans la vallée de May-Gogoa, près d'Adoua, et à Gorgora, dans le Dembéa, témoignent encore aujourd'hui des travaux, des succès considérables et proches du triomphe des Pères Jésuites : tout un siècle de fructueux labeur couronné par la gloire des proscriptions, des supplices, du martyre.

*L'Ordre de Saint-François d'Assise* (xviii<sup>e</sup> siècle). — Cette persécution laissa dans tout l'empire d'Abyssinie une haine désormais irréciliable du nom catholique. Aussi les essais nouveaux, hardiment entrepris par les fils de saint François d'Assise, de 1678 à 1834, n'ont-ils d'autre effet que de témoigner, pendant deux siècles, et du zèle apostolique impérissable dans l'Église, et de l'invincible sollicitude du Saint-Siège à l'égard de sa fille égarée d'Éthiopie.

La France entre désormais en scène. Sous Louis XIII, Richelieu s'intéresse à l'Abyssinie; puis Louis XIV surtout s'en occupe acti-





UN TISSERAND, ABYSSIN MUSULMAN MÉKÉLÉ

vement et par lui-même auprès du Saint-Siège, et par ses agents en Égypte (Benoît de Maillet, consul, 1692-1708; voyage du médecin français Poncet près de Yassou le Grand, et avec lui du P. Brévedent, S. J.). Mais le schisme et l'islamisme, dans leur haine commune des Francs, « *Frenghî* », barrèrent toujours la route aux intrépides Pères Capucins et aux Pères de Terre, Sainte soit à Souakim, soit à Massaouah (1638-1675).

« Plutôt un rapprochement avec l'islamisme qu'avec Rome » était alors et *demeure* le mot d'ordre traditionnel des Coptes, en Abyssinie comme en Égypte. Et cela allait si loin qu'on en oubliait même l'intérêt national. C'est à une alliance de cette sorte, en effet, de Basilidès et de ses successeurs avec les émissaires turcs, que l'Abyssinie doit la perte de Massaouah et du territoire de la Mer Rouge, qui devinrent alors colonie de l'empire ottoman.

Quant aux Franciscains, à leur tour ils cueillirent sur cette terre africaine les palmes de glorieux martyrs. Les premiers de leurs missionnaires furent décapités à Souakim, et leurs têtes envoyées à Basi-

lules. Les PP. Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes furent, par ordre de Basilidès, condamnés à être ignominieusement pendus en 1638. Des signes merveilleux ont suivi leur martyre. Les autres, au nombre de trois, après avoir réussi à s'implanter sur les monts du Oualkait, et à y travailler dans le silence, sous le règne et grâce à la faveur du roi Iostos, furent lapidés en pleine place publique de Gondar, en 1752.

Des lors, isolée comme par un cercle de fer de tout pays autre que l'Égypte, l'Éthiopie redevint pour l'Europe une contrée ignorée et impénétrable.

#### LA MISSION CATHOLIQUE EN ABYSSINIE

##### DURANT LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

*Sa genèse* (1839). — Il était réservé à la France de rouvrir à l'Église catholique les portes de l'Abyssinie. Pendant qu'une Mission anglicane, introduite en Éthiopie à la suite des ambassades d'Annesley et de Salt (1800-1810), était expulsée par l'ordre du dedjaz Oubié, alors roi du Tigré, deux Français, Antoine et Arnauld d'Abbadie, entraînés par l'amour des découvertes scientifiques, purent enfin, en 1837, pénétrer jusqu'au cœur du pays; et avec M. Sapeto, un missionnaire lazariste qui s'était joint à eux, ils réussirent à se faire agréer par le prince, le clergé et la population.

Témoin des dispositions favorables au Catholicisme, et même chargé officiellement d'un appel du clergé d'Adoua, Antoine d'Abbadie, retournant en Europe pour se munir d'instruments nécessaires à ses observations, se rendit à Rome afin d'instruire la Sacrée Congrégation de la Propagande de l'œuvre qu'il y avait à faire en Éthiopie.

La création d'une mission en Abyssinie fut décidée.

Le cardinal Franzoni, Préfet de la Propagande, jeta les yeux sur



L'EMPEREUR MÉSÉLIK





M. Justin de Jacobis, prêtre de la Congrégation de la Mission, de la Province de Naples, qui partit avec un de ses confrères, un Napolitain également, M. Montuori.

Les deux missionnaires débarquèrent à Massaouah en 1839, et rejoignirent M. Sapeto à Adoua où ils se partagèrent aussitôt l'immense champ à défricher : M. Sapeto eut pour lot l'Amhara et se rendit à Gondar; M. Montuori se dirigea vers Khartoum, M. de Jacobis resta à Adoua.

La nouvelle Préfecture apostolique confiée à M. de Jacobis comprenait la Haute-Éthiopie et toutes les régions limitrophes, illimitées à l'Ouest et au Sud, qui en furent successivement distraites pour former les Vicariats apostoliques des Galla, en 1846, et du Soudan un peu plus tard. En 1894, la nouvelle colonie acquise par l'Italie sous le nom d'Érythrée a donné lieu à la création d'une nouvelle Préfecture apostolique. De ce fait, l'empire éthiopien et, avec cet empire, le Vicariat apostolique d'Abysinie, diminués, et isolés de la Mer Rouge, restent sans débouché libre, entourés d'une large ceinture septentrionale qui, des terres danakyl depuis Rahéita, frontières des possessions françaises de Djibouti, court le long des rives de la Mer Rouge jusqu'aux terres soudanaises des Hadendoa.

*Le défrichement (1840-1845).* — « Quel est donc ce saint que vous menez avec vous? » s'était écriée la foule à l'arrivée de M. de Jacobis. Et elle ne se trompait pas, car le nouvel apôtre de l'Abysinie était en effet un de ces hommes extraordinaires dont la vertu déconcerte la nature humaine, et que nous verrons probablement un jour sur les autels. En saint, il se mit à l'œuvre sainte.

Le dedjaz Oubié, maître du Tigré, lui fut favorable, aussi bien que le ras Ali, à Gondar. A Adoua, de 1839 à 1844, son humilité, sa patience, sa douce et inépuisable charité attirèrent bientôt à lui un noyau d'âmes d'élite. Peu à peu, les préjugés invétérés diminuaient, disparaissaient, faisaient place à la sympathie, à la confiance, à la

vénération. D'autres obstacles se dressaient encore, le respect humain, les liens de la famille et les chaînes du vice. Les courageux et les élus en triomphèrent, et,



M<sup>r</sup> DE JACOBI

d'après un dessin pris par un étudiant pendant une conférence donnée par Monseigneur à Naples, en 1842.

en 1844, le troupeau naissant comptait une centaine de fidèles. (Lettre de M. de Jacobis, 10 dec. 1844).

La petite communauté d'Adona vit bientôt s'adjoindre à elle deux autres berceaux, celui d'Entelilio, dans son voisinage, et celui d'Émoullou, près de Massaouah : le premier sous la direction d'un prêtre indigène, élève de la Propagande; le second sous celle des nouveaux missionnaires arrivés d'Europe.

Dès lors, M. de Jacobis songea à l'œuvre de l'éducation.

« Du moment que la divine Providence eut opéré par notre indigne ministère des conversions nombreuses et assez im-

portantes pour nous faire bien augurer de l'avenir en Abyssinie, nous avons cru, écrivait-il, que notre devoir était de construire un collège où nous pourrions élever la jeune génération catholique et former des prêtres instruits. »

A la recherche d'un lieu favorable à cet établissement, il visita, en les embaumant de ses vertus, toutes les régions qui séparent la ville d'Adona des landes riveraines de la Mer Rouge, et s'arrêta à Gouala, près d'Addigrat, chef-lieu de l'Agamié. Cette paroisse dépend du convent de Goundé-Goundé dont six des moines se sont convertis

et ont, par leur exemple, produit un mouvement d'entraînement extraordinaire : un modeste séminaire y est élevé en 1845, sous le vocable de l'Immaculée Conception.

De rapides conquêtes encouragent ces travaux. Des villages, des cantons entiers, sont gagnés, autant par les vertus de l'apôtre que par l'activité de son zèle : Gouala et Ghènta-Méchim au centre; Biéra, Tàhtay-Zébân et le populeux canton de Salsih à l'est. Un souffle de grâce irrésistible passait sur cette région. De plus, des aides arrivaient au secours de l'ouvrier faiblissant sous le surcroît de labeur : M. Biancheri, Lazariste, et, en 1846, Mgr Massaïa, Vicaire apostolique de la nouvelle Mission galla, avec plusieurs Pères Capucins qui lui prêtèrent leur concours en attendant que la route des pays galla leur fût ouverte.

Done, résultats obtenus dans les cinq premières années (lettre du 6 oct. 1845) :

- 1° Noyaux d'Adoua, d'Entitchio et d'Emcoullou;
- 2° Établissement du collège de Gouala;
- 3° Quatre églises paroissiales dans l'Agamié : Keddous-Iohannès de Gouala; Kidané-Meheret et Keddous-Gabriel de Salsih; Mariam-Tsion d'Alitiéna.

*Persécutions et conversions (1845-1853).* — « L'enfer jaloux n'a pas manqué de mettre tout en œuvre pour renverser l'établissement naissant, » écrivit bientôt notre missionnaire (lettre du 20 octobre 1845). C'est un évêque copte, l'abouna Salama, fameux par la dissolution de ses mœurs aussi bien que par ses violences et son fanatisme, qui eut le triste honneur d'inaugurer la persécution. Sorti de l'école des Méthodistes du Caire et devant à leur appui sa nomination d'évêque quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge canonique, ce pappas hérita de la haine de ses maîtres contre le Catholicisme. Autant il se montra l'appui des semeurs de bibles, autant il s'acharna contre les progrès de la Mission catholique. Plus que le

pouvoir séculier, lui, l'inquisiteur, fut en même temps le bras exécuteur, car le dedjaz Oubie n'était pas hostile.

Devant ses excommunications et surtout la poursuite de ses émissaires armés, la communauté concentrée à Gouala se vit, par une série de persécutions continues, pourchassée d'un lieu à un autre, suivant fidèlement son apôtre et son Père, traqué comme une bête fauve par l'abouna hérétique.

Mais, au rebours du but poursuivi par ce malheureux, ces excès successifs donnèrent naissance à de nouveaux centres, nouvelles ruches fécondes jetées là par la tempête et d'où devaient sortir de nouveaux essaims.

Ainsi Alitiéna, premier refuge des bannis de Gouala, dans un pli des plus affreuses montagnes, vit venir aux pieds de l'apôtre, par suite des démarches de soixante vieillards, la tribu Irob-Boeknaïto (lettre du 11 sept. 1845), une très intéressante et très simple peuplade de nomades vivant à la suite de leurs troupeaux dans les ravins, les monts et les forêts peu accessibles du versant oriental de l'Agamié. « ... Assis par terre, écrivait M. de Jacobis, au milieu du singulier conseil des sénateurs, des héros de la patrie, je traitais avec eux des intérêts sacrés de la religion... » (Lettre du 11 août 1846.) « Cette tribu ne comprend guère que 1000 âmes (lettre du 11 septembre 1845); mais elle est avoisinée par des tribus sœurs, *Irob* aussi, familles d'*Aghèda* et d'*Assabella*, qui, avec la grâce et le temps, suivront leur exemple. » Depuis lors, les Irob-Boeknaïto sont demeurés fidèles et ils n'ont cessé d'être pour le missionnaire un sujet de consolation, au milieu de la désolation et de la nudité de leurs montagnes d'ardoises brûlées.

Cependant, même dans ce refuge anachorétique, la communauté devait se voir traquée. « Nos deux maisons de l'Immaculée-Conception à Gouala et celle de la Nativité de Marie à Alitiéna sont continuellement exposées aux incursions des brigands », c'est-à-dire des hordes de l'abouna Salama, écrit le saint missionnaire en 1849; et,

le 12 mars 1850, le Père Capucin Léon des Avanchers ajoute : « Trois années de terreur vont peser sur la Mission naissante... »

Le résultat fut la destruction des deux Résidences.

La violence de l'orage sépara les missionnaires, jetant les uns, au nombre de trois, vers Gondar, et Mgr de Jacobis (il venait d'être sacré évêque par Mgr Massaïa), avec toute sa communauté indigène, sur les plateaux confinant à Massaonah, d'abord à Halay, chef-lieu de l'Akélé-Gouzay (1851), ensuite à Hébo, dans le Tsanadéglé (1852).

« La persécution fit bien des ravages dans le bercail à peine formé et fit discerner ceux qui étaient vraiment catholiques de cœur. » L'apôtre eut à pleurer de nombreuses défections. Mais les robustes préférèrent l'exil, et trois des plus distingués, les chaînes et la torture. « Durant près de trois mois, ils confessèrent glorieusement la foi dans les fers et les prisons de l'abouna Salama. » (Lettre Stella, 20 fév. 1849.) D'autres suivront, et en particulier une jeune vierge de Gouala, Oualetté-Sémaët, « fille des martyrs », digne de ce nom et dont le courage sous les verges de l'évêque hérétique rappellera la force surhumaine de Cécile. (Lettre Jacobis, 13 déc. 1853.)



LE PRINCE IMPÉRIAL D'ABYSSINIE  
MORT EN 1888



L'IMPÉRATRICE THALLOU

Malgré tout, les résultats obtenus étaient considérables.

Entre Gondar, Alitiéna, Gouala, et Halay, la Mission comptait 20 prêtres indigènes, 3 diacres et environ 5000 Catholiques. (Lettre Jacobis, 13 septembre 1853.) Au delà, elle se développe considérablement, et les conquêtes apostoliques s'étendent jusqu'aux terres *Bogos*, ou Keren deviendra plus tard le principal centre des œuvres. Mgr Biancheri, nommé coadjuteur du Vicaire apostolique et sacré par lui à Halay, en la fête du Saint-Rosaire (oct. 1853), va rejoindre M. Stella dans cette nouvelle conquête.

*Devastation (1854-1860).* — Vers cette époque, le fils d'une marchande de légumes de Gondar, l'aventurier Kassa, vainqueur du ras Ali dans l'Amhara et du dedjaz Oubié dans le Tigré, se fait couronner empereur sous le nom de Théodoros. Malgré les lois et les traditions dynastiques auxquelles aucun ambitieux, pas même l'étrangleur du roi Joas, le ras Michael (1780), n'avait osé porter atteinte, Salama consentit à le sacrer, à la condition expresse qu'il expulserait les missionnaires catholiques.

Jusqu'à-là les princes avaient été favorables à la Mission. A la veille du coup d'État, le savant abba Técla-Alla converti à la vraie foi, triomphait à Gondar et de ses adversaires religieux dans les controverses de l'école, et de l'abouna Salama lui-même dans les recours au ras Ali. De plus, Mgr de Jacobis confondait ce dernier à Halay, dans une conférence publique où tout le clergé et les principaux chefs de famille de l'Akélé-Gonzay s'étaient réunis. Même avec Théodoros, Salama ne pouvait rien tant que Mgr de Jacobis resterait en Éthiopie, car ses vertus forcent sa propre admiration : « c'est un observateur parfait de l'Évangile », avouait-il lui-même. Il envoie donc ses émissaires, qui obligent la petite communauté à fuir de nouveau et à chercher refuge sur la plage torride d'Emcoulou, faubourg de Massaouah (1853).

Mgr de Jacobis ne se décourage pas et, contre les avis de la pru-





ENTRÉE DU VILLAGE D'ANKOBAR

dence humaine, il en appelle au nouvel empereur, espérant peut-être, comme il avait autrefois gagné Oubié, de gagner également Théodoros à sa cause. Et, de fait, Théodoros l'accueillit avec les plus encourageantes paroles : « Restez à Gondar jusqu'au retour de l'abouna Salama, lui dit-il. Alors nous ouvrirons une discussion et examinerons laquelle des deux croyances est la meilleure. »

Mais Salama ne voulait pas de discussion. Outré de colère : « Je n'entrerai à Gondar que quand Abba Jacob en aura été expulsé, » écrivit-il au souverain. Et Théodoros, qui faisait trembler sous son sceptre toute l'Éthiopie, trembla lui-même devant les menaces de l'abouna Salama. Il l'autorisa à faire du missionnaire tout ce qu'il voudrait.

Salama ne se fit pas prier. Par ses ordres, des soldats arrachent Mgr de Jacobis de la maison où il avait reçu l'hospitalité, le séparent de ses compagnons et le jettent en prison, sous la garde du *Kantiba* ou gouverneur de la capitale. L'apôtre entrevoit la palme tant

souhaitée du martyr, et il en tressaille de bonheur dans son cachot, malheureux seulement de savoir dans les fers et bientôt dans le *ghend* — la cangue abyssinienne — pour être ensuite frappés de verges, ses cinq prêtres et diacres dont la constance fit l'admiration de tout Gondar. Il refusa de partir et de se fermer lui-même l'accès du Tigré en prenant la route de Metamma et du Sennaar. « Pouvais-je fuir lâchement, explique-t-il lui-même, mettre ma tête à l'abri du péril, loin de la tempête, laissant abandonnés aux fureurs de Salama, sans appui, sans consolation, sans leur père, en un mot, des enfants qui ne sont plus chers que la vie?... » (Lettre de juillet 1854.)

Il lui fallut cependant renoncer à cette suprême consolation de partager et de soutenir les souffrances de ses enfants, car, sur les injonctions de l'Abouma, l'Empereur ordonna de le conduire sous bonne escorte à la frontière de l'Ouest. « ... Mais les soldats de l'escorte, écrit son coadjuteur, ainsi que le gouverneur de Métamma, vivement émus par le spectacle de tant de courage, de tant de vertu, au milieu de telles souffrances, ne se sentent pas la force d'accomplir leur mission. » (Lettre Biancheri, 15 juin 1855.)

Ils lui rendent la liberté. Mgr de Jacobis reprend aussitôt en secret la route du Tigré. Mais il ne put avoir d'autre lieu de repos, après tant de fatigues, que le sable brûlé de Massaouah.

Cependant, toutes ses pensées se reportaient vers ses compagnons.... « Vous avez appris la nouvelle de ma délivrance presque miraculeuse, écrit-il; mais je ne me sens pas la force de me réjouir de ma liberté quand je songe à mes compagnons restés à Gondar en prison et soumis à toutes les avanies. » (Lettre du 28 août 1853.) Et ce devait être la nouvelle de son évasion qui, en excitant la rage de Salama, allait provoquer de nouvelles rigueurs et faire mourir l'un de ses cinq prisonniers. « Cinq mois après ce dur emprisonnement, racontera-t-il dans une autre lettre, l'un d'eux, l'abbé Ghebra-Michaël, était conduit au camp de Théodoros, alors en expédition dans les monts Sémien, avec ce mot d'ordre de l'Abouma : « Aujourd'hui, je



soumettraï à la flagellation du *Djiraté-katchin* les maudits pervertis par les Français et qui sont ici en mon pouvoir. Hâte-toi de châtier de la peine de mort ce détestable vieux corrupteur que je t'envoie.... » (Lettre du 30 nov. 1856.)

Et il partit pour aller rejoindre l'Empereur en campagne. Ce fut la délivrance pour ses prisonniers.

Leurs geôliers se laissèrent facilement gagner, leur enlevèrent les écrous et leur ouvrirent les portes. Pour l'abba Ghebra-Michaël, ce devait être le martyre, mais un martyre [remarquablement glorieux et extraordinaire. Des tortures où tous les témoins le croyaient resté mort sur place, il se relevait paisiblement, sans aucune trace des coups de fouets et des plaies sanglantes. La foule émerveillée criait au miracle, et, dans ses chaînes, garrotté et humilié, le vénérait comme un saint que déjà Dieu glorifiait. Cependant, trainé dans les fers, à la suite des hordes impériales, du Sémien jusque dans le



AZAJE WALDÉ TSADEK,  
TRÉSORIER DE L'EMPEREUR

Lasta, il avait perdu ses forces : épuisé de fatigues, accablé de coups, anéanti par la dysenterie, il mourut dans le camp de Théodoros, sur les monts Lasta, le 13 juillet 1855.

Au milieu de tant de persécutions, Mgr de Jacobis eut cependant une consolation, celle de reprendre les stations délaissées dans l'Agamié et sur le plateau de Halay, grâce à la liberté que lui laissa un neveu du dedjaz Oubié, nommé Négoussié qui s'était mis à la tête du Tigré, contre Théodoros (1858-1860). Mais le prince infortuné fut vaincu, et la trêve ne dura pas.

Ce fut la fin pour Mgr de Jacobis. Le 31 juillet 1860, sur la berge brulante du torrent d'Aligadé, dans la plaine d'Eydele, entre Massaouah et Halay, se sentant consumé par une fièvre pernicieuse, il benit sa petite communauté en larmes à ses pieds et rendit à Dieu son âme d'apôtre.

*Organisation. — Protection française (1860-1885).* — Ce fut Mgr Biancheri, déjà son coadjuteur, qui recueillit la succession de Mgr de Jacobis, malheureusement pour trop peu de temps (1860-1864).

Son administration fut marquée par une heureuse création, celle de la Procure de Massaouah, que rendit enfin possible l'intervention de la France.

Le gouvernement du roi Louis-Philippe, fidèle à notre politique traditionnelle, avait établi dès 1840 un consulat à Massaouah, et, sans s'arrêter à l'égoïste pensée de la nationalité étrangère des missionnaires, les avait protégés et aidés efficacement, et sur la Mer Rouge, auprès des Turcs, et dans l'intérieur de l'Abyssinie. De même, après les deux frères Antoine et Arnauld d'Abbadie, d'autres chargés de missions officielles du gouvernement français, MM. Lefèvre et Galinier dans le Nord, et M. Rochet d'Héricourt dans le Sud, s'étaient honorés en concourant à l'établissement des missionnaires catholiques, — car, au loin, comme on est frères!

Cependant, c'est au gouvernement de l'empereur Napoléon III qu'était réservé l'honneur d'obtenir en faveur de la Mission dans l'île de Massaouah, qui est le port de l'Éthiopie, un emplacement pour une église et pour la Procure du Vicariat apostolique. Les négociations furent longues et pénibles, car rien n'est difficile comme l'obtention d'une telle concession, en pays musulman. Mais enfin elles aboutirent en 1861. Le firman fut accordé par la Porte, et même le terrain nécessaire donné. On se mit immédiatement à l'œuvre, hélas! pour la construction d'un tombeau. Car, à peine achevée, la

petite église fut comme le mausolée du prélat, qui mourut subitement le 11 septembre 1864.

La vacance dura plus d'une année.

Cependant, un changement considérable allait se produire dans la Mission d'Éthiopie.

Jusqu'ici, elle se recrutait exclusivement dans les Provinces italiennes de la Congrégation de la Mission. Mais les vocations pour les missions lointaines n'y étant pas nombreuses, la Propagande la confia à la Maison mère de Paris, et c'est ainsi qu'elle devint française. Ce fut Mgr Bel, sacré le 22 octobre 1865, qui inaugura le nouvel état de choses. Il amenait avec lui plusieurs compagnons.

Afin de former lui-même ses prêtres indigènes au zèle, au désintéressement, au travail de l'enseignement populaire, Mgr de Jacobis les envoyait deux par deux comme Notre-Seigneur envoyait ses apôtres et ses disciples; puis, il les rappelait près de lui tous les deux mois et les faisait permurer d'un lieu à un autre. Le temps était venu de passer de cette phase de la prédication à celle de la formation de paroisses stables. Mgr Bel le fit. Il faut deux prêtres pour la célébration des saints mystères dans le rite éthiopien. Il plaça donc



OFFICIER DU RAS MANGASCHIA

ses cures indigènes deux par deux, mais à poste fixe, à la tête des églises alors acquises à la Mission et qui étaient :

Paroisses	Population	Catholiques
1. Gouala . . . . .	800	600
2. Alitiana . . . . .	1000	800
3. Halay . . . . .	1000	900
4. Hébo . . . . .	500	450
5. Aouéhuy . . . . .	900	600
6. Maarda . . . . .	200	200
7. Kéren . . . . .	1200	100
8. Massamah et Emboullou, ville et faubourg musulmans . . . . .		120
	<hr/> 5600	<hr/> 3770

Plus les disseminés d'Adoua et de Gondar, 200 environ. En tout près de 4000 fidèles.

Sous les coups de la tempête, un millier avait donc fait naufrage : car, en 1853, Mgr de Jacobis comptait 5000 Catholiques. Après l'établissement des paroisses, celle du séminaire.

Chassés de Gouala et partageant la vie nomade de leur évêque, les élèves n'avaient depuis longtemps d'autre logis que les bords des sources et les ombres des arbres où s'abritait la communauté prosaïque. Mgr Bel les fixa à Hébo, près du tombeau de Mgr de Jacobis.

Puis de nouvelles conquêtes forment de nouvelles paroisses. Détachés de la station de Kéren, des prêtres indigènes allèrent planter leur tente parmi les nomades du pays Mènsa, où quelques succès individuels encouragèrent leurs efforts contre l'active propagande musulmane, sans cependant aboutir à aucun résultat appréciable. Il en fut autrement aux environs d'Hébo, où sept villages du canton Tsamadéglé : Saganéti, Akrou, Deggra, Add'Engofom, Addi-Kountchi, Mâéla, Addi-Fennih, ensemble 4500 âmes environ, se convertirent en masse.

Le pays venait, en effet, d'être délivré de l'Abomma, et bientôt l'expédition anglaise de 1868 allait le débarrasser de Théodoros

qui, en ce moment, se débattait au milieu des embarras de plus en plus considérables où l'avait jeté la cruauté de Salama.

Mgr Bel, cependant, ne devait pas voir ces événements. Le 1<sup>er</sup> mars 1868, il mourut épuisé, à Alexandrie.

M. Delmonte, qui lui succéda, mourut presque aussitôt et ne fut pas remplacé avant plus d'une année. Ce fut très regrettable, car, à ce moment même, grâce aux événements qui changeaient de nouveau

l'état des choses dans l'empire éthiopien, on jouissait d'une trêve qui eût été très utile pour de nouvelles conquêtes. Mais



MAISON DE M. MONDON, A ADDIS-ABÉBA

les ouvriers manquaient, et quand, en 1869 et 1870, des recrues arrivèrent, avec Mgr Touvier, de nouvelles tempêtes surgirent pour mettre à l'épreuve l'invincible constance du nouvel évêque et contrarier tous ses efforts.

Le nouveau prince laissé par les Anglais à la tête de l'Abyssinie, le dedjaz Kassa, fils du chef des âpres monts de Tembiën, désormais Johannès IV, appartenait à la plus fanatique des trois sectes de l'hérésie monophysite qui se partagent l'Éthiopie — celle des Ouelde-Keb; et il inaugura son élévation au trône par une persécution qui, avec des intermittences, devait durer tout son règne (1868-1889). Son programme fut de gouverner par la religion et par l'unité de croyances. S'étant fait moine à son couronnement, et soutenu par les moines, il fit à la Mission catholique une guerre acharnée, sans remords ni hésitations, car, à ses yeux, la Mission était

le grand obstacle au pouvoir absolu qu'il ambitionnait et sur l'Église et sur l'État.

Heureusement que l'union devenait de plus en plus étroite entre la France et la Mission. En 1872, malgré la suppression d'un bon nombre de consulats, on avait garde celui de Massaouah. La « Mission française » — c'est son nom officiel désormais, glorieux pour nous et, par les épreuves que nous allons traverser, rendu plus cher — souffrit de l'inévitable contre-coup de la défaite de 1870, dont l'empereur Johannès prenait prétexte pour s'enchardir encore davantage à ruiner nos œuvres. Il importait donc de tenir haut le drapeau de la France, alors que ses ennemis, Grecs, Anglicans, Luthériens, poussaient les Abyssins à la mépriser. Plusieurs de nos agents, en raison de leurs dispositions personnelles d'indifférence, sinon d'hostilité, auraient parfois été tentés de voir en nous un embarras et un obstacle plutôt qu'une aide. Généralement, ils nous soutinrent cependant de toute leur force, et leur intervention énergique nous valut de temps en temps un peu d'accalmie. Malgré lui, Johannès fut amené, à plusieurs reprises, à faire droit à leurs réclamations, et il dut même deux fois réparer pécuniairement les désastres causés par ses hordes. Mais, en somme, malgré ces réparations, coûteuses surtout à son orgueil, des retours subits de fanatisme sauvage lui revenant à de certaines dates, comme des accès de maladie épileptique, amenaient de nouveaux édits de proscription. Son règne fut à la Mission catholique comme la Mer Noire aux vaisseaux qui la traversent. Le temps normal et relativement calme sent toujours la tempête. À l'accalmie de l'une succèdent les bouillonnements qui en préparent une autre. En résumé, le règne de Johannès, qui dura vingt ans, fut pour la Mission une période de vingt années de troubles et d'angoisses.

Les préludes de cette longue guerre furent des exactions qui fournirent le prétexte aux confiscations des biens et à la proscription des principaux habitants de Halay et de Aouelmy, dans l'Akélé-





LE RAS MANGASCHIA, FILS DE L'EMPEREUR JOHANNÈS





Gouzay (1869-1870). Soutenus par le courageux M. Duflos, ces généreux Chrétiens eurent le bonheur de confesser la foi dans les fers, à la cour du dedjaz Kassa, à Adoua.

Ce n'était cependant là qu'un commencement. Vainqueur, à Gondar, de Gobaziê ou Athié Tékla-Ghiorghis, son rival, le prince tigréen se fait couronner Empereur (1871) et tourne aussitôt ses armes contre la Mission catholique. Il commença par imposer sa formule de croyance comme religion d'État et il la fit publier sur tous les marchés, afficher aux portes de toutes les églises. En même temps, ses troupes envahirent à l'improviste toutes nos églises paroissiales et nos Résidences, qui devinrent la proie des flammes. Il ne resta debout que celles de Massaouah et de Kéren, que protégeaient les garnisons égyptiennes (1872).

Cependant les missionnaires réfugiés à Massaouah ou retirés avec les prêtres indigènes, dans les déserts, à la suite de leurs paroissiens, n'y restèrent pas à gémir dans l'inaction. Les épreuves les aguerrissaient au lieu de les abattre. Voici le sommaire de leurs luttes et de leurs efforts :

1° Mgr Touvier, à la tête d'une forte escouade apostolique, tourna le Tigré qui lui était fermé, et alla, par la voie de Métamma, planter sa tente dans l'Ambara, parmi les Kamant, à Tchielga. Une irruption soudaine de pillards envoyés traitreusement par le ras Ouarégna les dispersa et fit prisonnier M. Duflos (1872-1873).

2° Pendant ce temps, les missionnaires et les curés indigènes des diverses paroisses, réfugiés à Massaouah et dans les déserts du Samhar, réussirent, en s'effaçant dans l'ombre et le silence, à regagner leurs postes respectifs dans les terres de l'Akélé-Gouzay et des Bogos. Les Kérénaïses avaient redemandé avec des instances touchantes le retour de leur Père, l'excellent M. Picard. Seule, la Mission de Gonalâ resta en ruines, et les prêtres indigènes ne demeurèrent dans l'Agamié qu'en se cachant dans les catacombes, au sein de leur famille, ou bien dans les antres des monts voisins.

3° Après des essais et des transferts successifs, à Hébo, à Massanah, à Kéren et à Saganeiti, le besoin de tranquillité pour une œuvre de ce genre avait fait définitivement choisir, pour l'établissement du séminaire, le pays bogos, placé à l'écart, au delà du Hamassen et en dehors des troubles intérieurs qui bouleversent sans cesse le remuant Tigre. En 1872, le petit séminaire rentra à Kéren. Il va désormais y grandir et y prospérer, pour fournir à la Mission un grand nombre d'excellents prêtres.

4° C'est une lutte opiniâtre du tyran et du patient qui se poursuit. Les angoisses n'ont pas de fin, les proscriptions ne cessent point. Comme, après chaque orage, le laboureur retourne à ses champs, les ouvriers évangéliques, avec obstination, réparent les dégâts, les dévastations, relèvent au plus tôt les ruines. A Hébo, à Halay, les églises et les Résidences sont reconstruites.

5° En contraste avec les intolérances et les haines de l'empereur Johannès, Ismaïl Pacha ordonne au gouverneur des possessions égyptiennes, Munzinger Pacha, de construire une nouvelle église pour le culte catholique à Kéren. Une deuxième paroisse se forme à Téalalé et Degghi (700 âmes), puis une troisième à Bosdamba (1300 âmes), une autre enfin à Chinnara (500 âmes) : ensemble 2300 âmes.

6° Mitiéna était laissée à la garde de deux prêtres indigènes insuffisants aux besoins spirituels de la tribu disséminée au loin dans les montagnes. De nouvelles recrues venues de France permettent à Mgr Fovier d'envoyer deux missionnaires reprendre ce poste avancé, difficile, mais fort intéressant et en lui-même et par la proximité du plateau agaméen (1874).

De là les missionnaires pourront maintenir la fermeté des Catholiques de Gouala et de Sahsil, et s'y installer au premier jour propice.

Outre l'organisation des paroisses dans le cadre déjà indiqué, la Mission voit se constituer, en 1874, dans les divers districts, des Résidences définitives qui en seront comme les foyers :

1° Kéren, désormais résidence épiscopale et séminaire. Person-

nel : le Vicaire apostolique, 4 missionnaires français, 6 indigènes prêtres et professeurs.

2<sup>o</sup> Massaouah : Procure et paroisse, 2 missionnaires français et 2 prêtres indigènes.

3<sup>o</sup> Hébo-Akrour : 2 missionnaires français et 4 prêtres indigènes.

4<sup>o</sup> Alitiéna : 2 missionnaires français et 3 prêtres indigènes.

Une dizaine de Frères coadjuteurs lazaristes français, partagés entre ces quatre stations, y prêtent leur concours aux prêtres de la Mission.

Enfin, le complément désiré pour l'entier développement des œuvres, l'établissement des Sœurs de la Charité va pouvoir se réaliser. D'innombrables misères les attendent, et la Sainte-Enfance a réuni à Kéren, depuis quelques années, tout un contingent de petits païens prêts à recevoir leurs soins maternels.

Ce fut la vénérée Mère Louise Lequette, deux fois élue Supérieure générale de toute la Congrégation, qui vint elle-même,

avec sept de ses Sœurs, s'établir en 1878 à Kéren. Sept années plus tard, la guerre, né-



UNE ASSEMBLÉE POPULAIRE SOUS LA PRÉSIDENTIE DU BAS MANGASCHIA

laste aux troupes égyptiennes, et la rétrocession du pays bogos aux Abyssins (1884) rendront le séjour de Kéren trop peu assuré pour y maintenir les Sœurs. Mais dans les vues de la divine Providence leur exil momentané à Massaouah aura pour résultat d'y fonder un deuxième établissement de charité (1885).

Les œuvres des Filles de la Charité comprirent bientôt :

1° A Kéren : Œuvre de la Sainte-Enfance : environ 60 enfants des deux sexes. — Orphelinat de garçons : 40 environ, qui, avec les garçons de la Sainte-Enfance, avaient leur école à la Mission. — Orphelinat et école interne de filles : 100. — École externe de filles : 80. — École normale et noviciat de Religieuses institutrices : 10 indigènes. — Dispensaire : affluence quotidienne de 60 malades. — Visites à domicile dans Kéren et les villages environnants : tous les jours auprès de tous les malades.

2° A Massaouah : Œuvre de la Sainte-Enfance et œuvre anti-esclavagiste : 50 Galla des deux sexes. Les garçons de ces deux œuvres allaient en classe à la Mission. — Orphelinat et école interne de filles : 20. — École externe de filles : 20. — Dispensaire : affluence suivant les autorisations du conseil médical. — Visites à domicile : rares et à peu près impossibles auprès des indigènes mahométans.

Les Œuvres scolaires de la Mission étaient notablement plus anciennes. En voici le tableau :

1° A Kéren : Séminaire, grand et petit : 40 élèves. — Conférence ecclésiastique mensuelle : 10 prêtres indigènes. — École des garçons soignés par les Sœurs : 70. — École externe : 30 garçons. — Catéchismes quotidiens : 100 garçons. — Patronage, réunions dominicales : 100. — Écoles professionnelles : imprimerie, reliure, menuiserie, ferblanterie, etc. agriculture, grande métairie et jardins.

2° A Akrour : École interne : 15 garçons. — École externe : 10. — Catéchismes quotidiens : 200 enfants des deux sexes. — Conférence ecclésiastique mensuelle : 25 prêtres indigènes.

3<sup>e</sup> A Alitiéna : École interne : 20 garçons. — Catéchismes quotidiens : 30 personnes des deux sexes.

« A ce moment, la Mission comptait 30 000 Catholiques ou néophytes dont le plus grand nombre était dans le Tigré; 20 missionnaires lazaristes prêtres et Frères laïcs; 15 Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; 50 prêtres indigènes sortis du séminaire de la Mission; 15 sœurs indigènes que l'on destinait à former une congrégation appropriée aux besoins du pays. — Le nombre des paroisses était de 30.... »

*Partage et délimitation nouvelle du Vicariat apostolique. Expulsion et retour (1885-1899).* — Mais voici que les Italiens, en 1885, s'établissent à Massaouah, où ils fondent la colonie d'Érythrée. Puis, à la mort de l'empereur Johannès, en 1889, ils s'étendent dans le pays bogos à l'ouest, et bientôt sur le Hamassen et l'Akélé-Gouzay. Enfin l'Agamié était occupé le 25 mars 1895. De telle sorte que si la guerre de 1896 ne l'avait rendu à Ménélík, le Tigré tout entier devenait possession italienne. Dès ce moment et avant la bataille d'Adoua (1<sup>er</sup> mars 1896), il ne restait plus rien, dans les terres de l'empire de Ménélík, de la Mission catholique française, située tout entière en territoire italien. En vain avait-elle profité de l'accalmie produite par la mort de Johannès IV pour faire de nouvelles conquêtes et recevoir la soumission de nombreux villages, arrêtés jusque-là par la seule crainte du despote; en vain, aux quatre paroisses qu'il comptait déjà, le district de Kéren en avait-il ajouté sept autres: Achala, Charky, Abimentel, Lusaba, Addis-Addi, Addi-Johannès, et Add'Téklézan : environ 4000 âmes; et le district d'Akrour, composé de huit paroisses, s'était-il agrandi dans les territoires de Add'Abaour, Add-Anesti, Marettà, Afelba, Sessah et Asmara, également de 4000 Chrétiens : ce changement de gouvernement devait lui être funeste.

Il était visible en effet (cela doit-il surprendre?) que le caractère d'œuvre française gravé au frontispice de la Mission d'Abyssinie

n'était pas agréable à l'Italie. Bientôt la présence des missionnaires fut considérée comme un embarras. Il s'ensuivit du malaise, puis des heurts, enfin un état pénible qui paralysait considérablement les efforts du zèle le plus ardent auprès des néophytes ou auprès des schismatiques.

La Propagande y mit un terme en séparant du Vicariat apostolique d'Abyssinie la partie érythréenne, qui, en vertu d'un décret du Souverain Pontife, rendu le 13 septembre 1895, forma une Préfecture apostolique distincte, confiée dès lors aux Pères Capucins de la Province de Rome. C'était plus des trois quarts des conquêtes apostoliques des Lazaristes durant un demi-siècle (1839-1895). Il ne leur restait que la résidence d'Alitiéna, avec les débris du district agameen. Encore, d'après le décret, les confins de la Préfecture d'Érythrée devaient-ils s'étendre avec les conquêtes ultérieures des armes italiennes, et, avant la guerre de 1896, le dernier lambeau demeuré aux missionnaires français, Alitiéna et l'Agamié, pleuraient déjà le départ du dernier Français, le regretté M. Barthéz, qui ne put survivre à son exil et en mourut de chagrin à Alexandrie. Le gouvernement italien n'avait pu, en effet, se contenter d'une substitution s'opérant régulièrement. Le 22 janvier 1896, par décret d'expulsion, il bannit tous les missionnaires lazaristes et, du même coup, les Filles de la Charité, que des Religieuses italiennes, dites de Sainte-Anne, étaient venues supplanter. Des termes même du décret : ... « Considérant que la présence des Pères Lazaristes... tend à amoindrir le prestige du gouvernement italien dans la colonie... », il ressort clairement qu'il n'était question que de nationalité.

Les portes du Vicariat apostolique d'Abyssinie étaient donc fermées au Nord, puisqu'on lui enlevait même le droit de transit, de telle sorte que, pour y pénétrer, il fallut attendre que la voie de l'Est ou celle du Sud fût ouverte. Ce fut par l'influence du gouvernement français, représenté par M. Lagarde, ministre plénipotentiaire auprès de l'empereur Ménélik, que furent obtenues, d'abord



l'autorisation de réoccuper les anciens postes de l'Agamié et d'Alitiéna, puis celle de s'y rendre par la voie d'Addis-Abéba.

Le 15 avril 1898, un des plus anciens missionnaires de l'Abysinie, M. Coulbeaux, nommé Supérieur du Vicariat apostolique, en compagnie d'un jeune prêtre et d'un Frère coadjuteur de la Congrégation des Lazaristes, reprit possession des stations de Gouala et de



FÊTE DE LA CROIX : PROCESSION AU FEU DE JOIE

May-Brazio, sur le plateau de l'Agamié, et de celle d'Alitiéna, dans les monts du versant oriental. Le vénérable M. Picard, accompagné d'un Frère, a pu les rejoindre fin juin.

La réinstallation à Gouala fut laborieuse, pénible, et combattue par les hérétiques avec d'autant plus de rage qu'ils la considéraient, et non sans raison, comme le centre d'un rayonnement nouveau et un point de départ vers les terres plus lointaines possédées par le schisme copte depuis neuf siècles.

Voici quel est l'état actuel de la nouvelle Mission :

1<sup>o</sup> Alitiéna. — Dès le lendemain de la réoccupation (1<sup>er</sup> juil-



let 1898), on y recommença : Le Séminaire-école avec 50 élèves : on y enseigne les deux langues éthiopiennes indispensables dans le pays, l'amharigna et le ghez, la première officielle, la deuxième liturgique; le chant éthiopien, la langue française, les éléments des sciences comme dans nos écoles primaires, la musique, etc., etc. ; — les Catechismes quotidiens : élémentaire aux enfants, de persévérance aux grandes personnes ; — les *Reunions dominicales* avec rosaire et instruction dans la soirée.

2° Gouala. — Nous y sommes sous un toit emprunté et nous nous préparons à relever les ruines de la première maison de la Mission fondée en Abyssinie (1845), et qui comprendra : une église et une Résidence (ce sera la Résidence principale); le séminaire, provisoirement établi à Alitiéna, et qui y sera transporté, pour diverses raisons de propagande et d'économie; un établissement plein d'espérance pour les œuvres, celui des Filles de la Charité : six jeunes Religieuses, leurs anciennes élèves, sont accourues à notre aide comme leurs avant-coureurs et, malgré le manque de logis, déjà une dizaine de filles viennent recevoir leurs leçons.

3° May-Brazio. — Cette station, parallèle à celle de Gouala sur le plateau de Sassih, est également réoccupée par un missionnaire indigène. Là, l'église, incendiée lors de la persécution de 1881, est en voie de restauration.

*Personnel actuel* : — Missionnaires prêtres, 4; Frères coadjuteurs, 2; prêtres ou curés indigènes, 5; diacres, 2; Religieux, 2; Religieuses indigènes, 8.

*Projets en élaboration* : — Les œuvres que nous venons de mentionner sont tout ce que l'on peut faire dans la région tigréenne; car songer à autre chose serait lutter contre les éléments mêmes. Les Tigréens ne s'adonnent à la culture que du *psautier* et du *fusil*. Dès l'enfance, le goût est là : la vie fainéante des camps, avec un livre ou un jeu d'échecs (*sintéredje*) pour passe-temps, en attendant les occasions de razzia à coups de feu.

Mais d'autres provinces offrent d'autres ressources utilisables, et le programme présenté à S. M. l'empereur Ménélik, et agréé par lui, y répond. En dehors du Tigré, les projets des missionnaires visent le Choa d'abord, car, près de la cour, les œuvres seront mieux appréciées; puis l'Amhara occidental, habité par les Félacha et les Kamant, où les aptitudes aux métiers offrent plus de chances de succès pour les écoles professionnelles. Là se trouve le milieu favorable pour l'essor de la civilisation moderne et le développement des arts, pour lesquels l'attrait personnel de Ménélik est bien connu. Aussi a-t-il favorablement accueilli le programme élaboré sur le conseil de M. Lagarde :



ADDIS-ABÉBA. — DÉPART DE M. COULBEAUX ET DE FR. LE PRIOL  
(RETOUR VERS LE TIGRÉ, OCTOBRE 1898)

il a voulu en garder le texte en amharique, dont voici le résumé :

En dehors des œuvres de pure propagande religieuse et pour les faire agréer, les établissements procureront gratuitement :

1° L'éducation des enfants de toutes conditions dans des *écoles externes et internes*; des enfants pauvres et délaissés (ce ne sont pas les moins nombreux), dans des *orphelinats* et dans des *écoles professionnelles*, où seront enseignés tous les arts et métiers.

2° Les secours aux malades et infirmes de tout genre, dans des *hôpitaux* et des *dispensaires*, etc.

3° Spécialement des *léproseries* où seront recueillies les foules de mendiants spéculant sur l'effroi inspiré par leurs maux contagieux.

Tout cela n'est pas établi, il s'en faut, puisqu'il y a à peine une année que nous avons pu rentrer. Mais tous ces projets sont l'objet de nos préoccupations de chaque instant, de nos continuelles instances près des autorités.

Notre intention est de commencer dès à présent l'établissement de ces œuvres dans l'Auhara, sur les terres occidentales du Tchielga. Outre l'avantage d'y trouver des peuplades plus aptes au travail et aux divers métiers, nous aurons à proximité la route de Métamma et de Kassala, qui nous assurera les moyens de transport et des relations nécessaires. Par-dessus tout, ces écoles moins éloignées de la cour seront à Sa Majesté, désireuse d'ouvriers de tout art, d'autant plus appréciables que, d'année en année, elle en recevra des artisans indigènes aptes aux ouvrages nécessaires au Ghebi d'Addis-Abéba.

En résumé, de 1839 à 1899, les Lazaristes ont envoyé en Abyssinie 5 Vicaires apostoliques, 36 prêtres et 20 frères coadjuteurs : en tout 61 missionnaires, dont 30 sont décédés.

**Ouvrages à consulter.** — P. TELLEZ BALHAZAR, S. J., *Historia geral de Ethiopia alta*, in-fol. Coimbræ, 1660. — WASSLER, *Biographie de Pierre Heyling*, missionnaire protestant en Abyssinie, 1675. — LE DOLL, *Historia Ethiopiae*, 1 vol. in-4°, Francfort, 1681. — *Idem*, abrégé en français, in-12, Paris, 1684. — *Commentaria ad historiam Ethiopiae*, 1 vol. in-4°, Leipsik, 1670. — *L'Apôtre de l'Abyssinie au XIX<sup>e</sup> siècle, ou Vie de Mgr de Jacobis, Cong. Miss.*, 95, rue de Sévres, Paris. — ARNAUD D'ARBADIL, *Douze ans en Éthiopie 1838-1850*, Paris. — *Mission scientifique en Abyssinie*, par LEBEVRE et GALMIER, Paris, 1847. — STELLA C. M., *Abissinia Storia*, etc. 1850, 1 vol. gr. in-8°. Tipog. S. C. Propag. Fid., Rome. — *Expédition en Abyssinie contre Théodoros*, 1868, Londres. — *Jean de Nikiou ou Iohannès Médebber, Evêque copte*. — Ses notes historiques, VIII<sup>e</sup> siècle. Texte éthiopien et traduction par ZOTTENBERG. Imprimerie Nationale, Paris. — *Études historiques sur l'Éthiopie*. Texte des Chroniques impériales (incomplètes) et traduction avec notes historiques par BASSET, Paris.



OBOK

## CHAPITRE II

### MISSION DES GALLA

#### LE PAYS ET SES HABITANTS

La race *galla* ou *oromo* habite la plus grande et la plus fertile région du pittoresque massif éthiopien, appelé par les géographes la *Suisse africaine*. Les frontières générales du pays galla sont : au Nord, le Beghemeder, l'Amhara, au cœur même de l'Abyssinie, bien au-dessus d'Addis-Abéba, et le Nil Bleu; à l'Ouest et au Sud, le Grand Nil ou Fleuve Blanc, le lac Victoria Nyanza, les tribus Schwahili de l'Ouganda, et le Tanga-Yanga-Ebar; à l'Est, la ligne qui sépare la région humide et fertile des déserts brûlés, schisteux, volcaniques, des Somali et des Adal ou Dankali, et qui laisse entre l'Océan Indien et le pays galla une bande de terrain intermédiaire variant en profondeur de 260 à 600 kilomètres.

Le pays des Galla, qui s'étend du 12° de latitude Nord au 3° ou 4° de latitude australe, du 30° au 40° de longitude à l'Est de Paris, a une superficie égale à deux fois et demie celle de la France. Le mont Kenia ou Gara Kenia, en langue galla « Notre Montagne », y dresse fièrement ses pics de 5 500 mètres d'altitude, à quelques lieues au-dessous de l'Équateur. Tout le pays, du reste, n'est qu'un amas

indescriptible de montagnes qui montent et dévalent de front, se fuient, s'attirent, se confondent ensemble, courent en replis sinueux, en ondoyantes declivités, se précipitent en d'effrayants abîmes, se heurtent, en viennent aux mains. On dirait une lutte colossale ou une danse cehèvelee de cyclopes dans une immense arène. On peut le séparer en trois zones hypsométriques ayant une assise commune.

La zone la plus élevée se compose de plateaux de 3000 mètres d'altitude et au-dessus. Les bouquets d'arbres ou les forêts aux labyrinthes sans fin y sont entremêlés de larges pelouses. L'herbe, courte, mais savoureuse, y alimente de grands troupeaux. Le *cousso-ethiopica* y montre ses fleurs suspendues en grappes écarlates.

La zone moyenne est celle comprise entre 1500 et 3000 mètres. Elle est merveilleuse de végétation et présente de superbes panoramas. Forêts vierges ruisselantes de miel, gras pâturages où bondissent les vaches pacifiques, les chevaux légers, les brebis et les chèvres soyeuses; rochers qui surplombent les gorges abruptes; douces ondulations, gracieuses vallées, mille torrents grondant ou gazouillant sous des tunnels de verdure, myriades d'oiseaux au brillant plumage, elle possède tous les contrastes, tous les tons réunis en un petit espace. Le thermomètre oscille de 15° à 20° en plein jour. Dans les bas-fonds à courants d'air et sur les hauts plateaux, les eaux à faible courant se prennent la nuit d'une mince glace. Le *birbirsa* (*pinus abyssinica*), le *gatira* (*juniperus procera*), l'olivier sauvage atteignent des hauteurs vertigineuses. Un assaut de sveltes lianes les surmonte en dômes étoilés d'églantines, ou s'y déploie en arabesques, en rideaux fleuris. Des lacs tranquilles, couverts de nuées d'oiseaux aquatiques, reflètent l'azur des cieux et la beauté de cette grandiose nature.

La zone inférieure se compose de basses plaines arrosées de larges fleuves, comme le Ghennalé, le Ouabé, l'Omo, l'Awache, le Fleuve Bleu, etc. Dans leurs flots se jouent les caïmans et des troupes d'hippopotames. Le rhinocéros et le buffle indolents s'assoupissent sur

leurs bords aux fourrés impénétrables. Des armées d'éléphants aux longues défenses marchent en ordre de bataille, les femelles et les petits au centre. La girafe se mesure avec la tête des arbres, et les escadrons de zèbres à la peau striée blanc et noir miroitent au soleil. Les rivières de l'Ouest charrient des pépites d'or. Chaude et fiévreuse, cette zone n'est habitée que par de rares nomades.

La faune du pays des Galla est très riche. Sur quinze espèces d'antilopes, seules les gazelles et l'oryx appartiennent à la faune générale d'Afrique; les autres ont obtenu un classement spécial au Muséum zoologique de Londres. Des

tribus de singes, parmi lesquels le *gorezza*, au pelage blanc et noir, est un vrai joyau; des lions; grosses et petites panthères, dangereuses, mais rares; gros et petits léopards; jaguars, guépards; une multitude de petits félins : civette à muse, lynx, hyène, chien-hyène (*hyena-dog*), chacal, renard, martre, putois, porc-épic, cochon sauvage et sanglier, lièvre, mulot à queue en panache, loutre, etc., etc.; l'aspic, le boa; parmi les oiseaux, l'autruche, le perroquet, le colibri, le guépard, le ramier, la tourterelle, le cardinal, le francolin, des volées de pintades, la perdrix, la caille, les oies et les canards sauvages; les macreuses et les sarcelles, l'ibis, la bécassine, la grue, la cigogne, le cormoran, l'aigrette dont les plumes valent en Europe plusieurs fois leur pesant d'or... où trouverait-on un pays plus riche et un plus bel Éden?



FEMME GALLA



FEMME CATHOLIQUE ABYSSINE

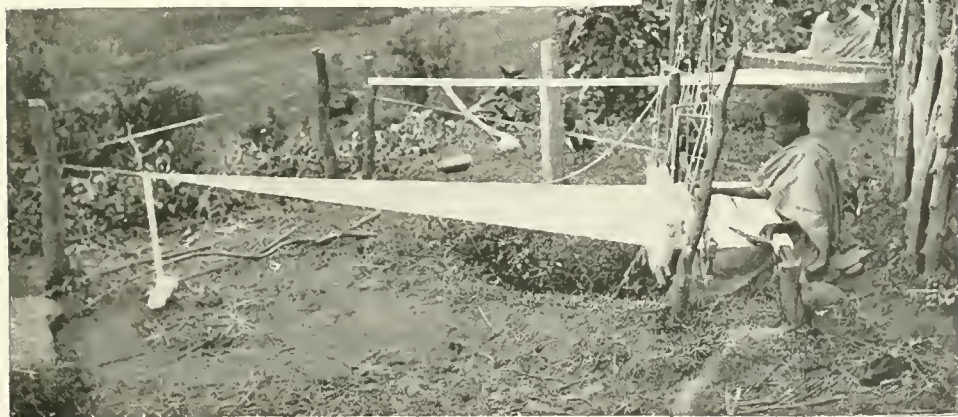
Le Galla, qu'on a qualifié « le plus beau noir du monde », a l'œil vif et droit et les traits assez purs. Il n'est pas invariablement noir d'ébène, le teint clair est commun, surtout parmi les tribus occidentales. La rougeur est marquée sur les pommettes; sous l'impression de la honte ou de la pudeur, le visage du jeune homme et de la jeune fille galla s'empourpre comme chez nous. Les chefs et les guerriers sont chevelus comme les Mérovingiens; les enfants et les fillettes ont la tête rasée en forme de couronne ou de tonsure, jusqu'à l'âge nubile.

Le Galla apprend vite, et les Européens qui l'ont à leur service le trouvent plus doux, plus souple que ses voisins, plus ouvert à l'apprentissage de nos travaux. Il n'a point d'esclaves et éprouve une invincible répulsion pour l'Arabe et l'Abbyssin esclavagistes. « D'instinct, me disait un chef galla, nos petits enfants inclinent vers les blancs qui abhorrent l'esclavage. » A part les tribus dégénérées du Harar, il ne commet pas dans la guerre les atrocités et les honteuses mutilations de ses voisins. Il est pasteur; il vit de miel, du lait et de la chair des troupeaux. Plusieurs tribus, à la suite d'une épidémie sur les bestiaux, ou pour gagner davantage, se sont adonnées, depuis une vingtaine d'années, à l'agriculture rudimentaire. Alors, les champs de sorgho, de maïs, d'orge, les plantations de café et de bananes, alternent avec les bois et les pâturages. La tribu seule est propriétaire, mais chaque individu a le droit de se transporter avec son troupeau sur tel point du territoire qu'il lui plaît. Toutefois, les riches et les guerriers, qui se distinguèrent à l'époque de l'invasion, possèdent de grandes propriétés. Autour d'eux, à titre de clients, d'amis, de parents, viennent se grouper des villages, dont les cases de chaume ont la forme d'une carapace de tortue. Le système d'héritage est fondé sur le droit d'aînesse. Le mariage est généralement indissoluble, et « c'est le plus solide après le mariage catholique », disait Mgr Taurin. Le riche est polygame, à l'exemple des antiques patriarches, et tous les Galla désirent avoir un grand nombre d'en-



fants, qu'ils considèrent comme une bénédiction de Dieu et un moyen de prépondérance dans les conseils nationaux et dans les guerres. La femme galla n'est ni clôturée comme la femme turque, ni avilie comme la femme nègre, et, chose remarquable parmi des infidèles et en Afrique, l'enfant est obligé d'honorer sa mère à l'égal de son père : s'il a le malheur de frapper l'un ou l'autre, la première fois, il est condamné à une dure flagellation ; en cas de récidive, il est mis à mort.

A la mort du mari, le frère ou le plus proche parent hérite légitimement de la femme du défunt, à moins que celle-ci ne possède des enfants en état de pourvoir à sa subsistance. C'est la loi patriarcale du *lévirat*, observée encore par les Circassiens du Caucase. Le plus proche parent est également tenu de venger le meurtre de son parent, en donnant la mort au meurtrier : usage qui rappelle le *goël haddam*, « vengeur du sang », des Hébreux et de toutes les nations de la période post-diluvienne. Si la victime n'a pas de vengeur, les vieillards jugent digne de la peine capitale, c'est-à-dire condamnent à être précipité du haut d'un rocher celui qui a tué son parent ou qui a récidivé dans le meurtre d'un étranger à son



UN TISSERAND GALLA

sang. En dehors de ce cas, on l'oblige à payer le prix du sang : cent bœufs ou vaches chez les Galla de noble race; quatre-vingts chez les tribus inférieures du Harar, dites Barenton. La parenté se cotise pour payer une telle somme, comme aussi elle en profitera lorsqu'un de ses membres en sera bénéficiaire. Les usages oromo sont basés sur la solidarité et l'égalité tempérées par des droits hiérarchiques. Un incendie ou tout autre cas de force majeure vient-il détruire une case, un troupeau, chacun d'apporter du bois, de la paille, une brebis, etc. En deux jours, le bien de l'infortuné est rétabli dans son premier état. En résumé, ce qui se dégage de l'étude des lois, coutumes, langue de ce peuple, c'est un parfum de haute antiquité.

Le gouvernement galla est aristocratique-familial. Chaque tribu ou section de grande tribu est divisée en cinq clans. Chaque clan détient le pouvoir durant une période de huit ans, et le passe ensuite au clan suivant. La famille la plus expérimentée en affaires fournit l'*Abba-Bokou*, « Père du Sceptre », premier magistrat. Les autres fournissent les *Dori*, assesseurs et juges, et les conseillers au parlement siégeant en permanence aux abords des grasses prairies. Enfin l'*Abba-Doula*, « Père de la Guerre », est le chef militaire. Tous les anciens *Abba-Bokou* et les *Dori* sont de droit membres du parlement. En temps donné, tous les hommes participent, en comices séparés, aux délibérations. La transmission des pouvoirs est accompagnée de sacrifices d'animaux et de prières. L'*Abba-Bokou* sortant s'applique le sang des victimes et revêt la peau du bœuf immolé, en expiation des fautes de son administration. L'*Abba-Bokou* entrant, à genoux devant son peuple, le sceptre élevé vers le ciel, implore la bénédiction divine sur son gouvernement. On asperge les assistants du sang consacré à Dieu.

Cependant un petit nombre des provinces de l'Ouest, à l'instigation des Musulmans, se sont érigées en royaumes, telles : Ennerca, Ghera, Goudrou, etc.

Nulle écriture chez les Galla. Le fond de leur littérature orale se

compose des poésies sacrées, des chants héroïques, des paraboles, fables, apologues de morale, enfin du texte de la loi formulée en milliers de sentences, se terminant chacune par le mot *hera*, « la loi », et que les chefs et les grands vieillards connaissent tous de mémoire.

Le Galla professe le monothéisme. Il appelle Dieu *Waga*, nom dans lequel on peut retrouver le *Javah* ou Jéhovah des Hébreux, le *W'ï* des livres du sage chinois Lao-Tseu, antérieur à Confucius, le



FEMMES GALLA AU TRAVAIL

*Jova* des Birmans, le *Wata* des anciens Francs. Les anges ont pour nom *Ayana* (ce terme, en sanscrit, a le sens de chemin, guide, protecteur) et *Aoulia* (en celtique *Aoulé*, les vents et les esprits, en breton *Aelè*, les anges). Les mauvais esprits s'appellent *Djini* et *Saïtan*. Les Galla n'admettent aucune représentation anthropomorphique de la divinité, et ils n'ont d'autre temple que la nature et la voûte des cieux. Leur culte consiste en de fréquentes prières publiques, composées de strophes rimées, et en d'innocents sacrifices et oblations offerts sous l'ombrage des grands arbres. Ils sont très religieux.

Rennés en foule sous des hangars champêtres, qui deviennent alors leur habitation, il leur arrive de célébrer des octaves et des quinzaines, soit précatoires, soit d'actions de grâces, dans une sorte de retraite, pendant laquelle ils accompagnent leurs supplices de tantum et immolent quantité de troupeaux. Ils adressent des offrandes au démon, « parce que, disent-ils, Waqa lui a défendu de molester ceux qui lui paieraient tribut », et ils entourent d'une crainte superstitieuse certains serpents comme l'image ou l'incarnation de Satan.

Voici un exemple de ces invocations; c'est une définition de la divinité qui ne manque point de grandeur :



ANTOINE D'ABBADIE

O Maître qui n'as point de maître,  
O riche qui ne crains pas la pauvreté,  
O savant dont le savoir n'est pas emprunté,  
O roi dont le trône n'a pas de rival,  
Et pour te dire : aujourd'hui, monte,  
Demain, descends, tu n'as point d'égal.

Suivent des litanies, où l'Oromo demande les biens de l'âme et du corps. Les sorciers et les sibylles ne cessent de lui prédire l'avènement de prêtres blancs qui lui enseigneront la loi de Waqa. Les Aroussi-Galla, la plus grande des tribus,

chante : « O notre Père, envoyez-nous votre Parole (votre Verbe). » La foi à l'immortalité de l'âme, au paradis et au *feu du châtiement* ou l'enfer, est fortement enracinée. Les tribus de Harar et quelques autres ont mêlé à leurs prières nationales un jargon semi-arabe avec les noms exotiques de Mahomet, la Mecque, Jérusalem.

Les grandes personnes, sans égaler la corruption de l'hérésie ou de l'Islamisme, ont trop souvent des mœurs relâchées. En revanche, la jeunesse offre de sérieuses garanties d'honnêteté, et, une fois baptisés, les jeunes gens entrent de plain-pied dans l'observance des devoirs chrétiens.

Malgré sa diffusion sur un vaste territoire, le peuple oromo ou

galla possède l'unité de langage et de religion; il se réclame d'une même origine, se disant « fils d'Orna qui fut d'Adam, qui fut de Waqa ». Un centre religieux a toujours soudé et relié ensemble les diverses tribus. Chaque troisième génération au moins devait se rendre en pèlerinage auprès de l'*Abba-Mouda*, le « Père de l'unction », dans la



MGR MASSAIA

tribu aînée de la nation, les *Wallabou*, à l'extrême occident du pays. Encore ici, les tribus harariennes offrent une particularité. Flétries d'une tare originelle ou d'une dégradation, à la suite d'un crime qui les obligea à fuir la vengeance de leurs frères, elles allaient en pèlerinage vers la même région, mais non au même endroit. Elles s'arrêtaient à Mormoro, tandis que l'immense majorité arrivait à Wallal. Le fait — unique parmi les races africaines, au moins à notre connaissance — d'un siège central de la religion nationale, auquel viennent ensemble toutes les tribus, emmenant leurs troupeaux et emportant



leurs vivres, pour un voyage de cinq à dix mois, est très remarquable. Il rappelle les délégations des provinces gauloises envoyées à l'archi-druide au pays des Carnutes.

La conquête abyssine des pays galla a laissé subsister les lois domestiques, agraires, religieuses, judiciaires. Toutefois, dans bon nombre de tribus, le droit de vie et de mort est dévolu à l'empereur, hormi le cas du « Vengeur du sang », usage abyssin autant que galla; l'*Abba-Bokou* ne jouit plus que d'une influence morale, et le pèlerinage à l'*Abba-Mouda* est interdit. L'*Abba-Mouda* actuel est un vieillard aveugle, qui continue à se dire le Père de tous les Oromo et gémit en vain de ne plus voir ses enfants autour de lui.

Ce fut vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle que les hordes galla, débordées des cantonnements, plus de vingt fois séculaires, où habitent encore les Wallabou — pays qu'ils appellent « notre Source », « notre Roche » — et les Borana-Galla, envahirent la presque totalité des plateaux éthiopiens. Armés de trois lances par guerrier, et du coutelas, ils ont été, pendant quatre cents ans, la terreur et le péril de l'Abyssinie. L'importation des fusils d'Europe et les divisions intestines des tribus galla ont permis à Ménélik de prendre une lente et meurtrière revanche. Commencée vers 1870, la conquête de la nation oromo vient à peine d'être terminée.

Le Galla est un intrépide guerrier. Enfant, il organise, avec ses camarades, des tirs à la lance. Une petite couronne de bois roule à terre, les lances volent et... enfilent infailliblement la cible vagabonde. Devenu grand, il exerce sa bravoure contre les fauves redoutables. Souvent, il est victime de son audace, et on le voit râler côte à côte avec sa proie abattue. A la bataille d'Adoua, avec leurs armes primitives, les cavaliers galla, montés sans selle ni bride, culbutèrent l'artillerie et firent un épouvantable massacre des fuyards italiens.

Une dernière question nous resterait à examiner, qui ne manquerait pas d'intérêt, celle de l'origine des Galla. Mais la place nous

manque ici pour l'aborder. Disons seulement que beaucoup de bons esprits les font descendre de nos propres ancêtres, des Gaulois, et les raisons abondent à l'appui de cette thèse qui n'a rien d'in vraisemblable, vu la grande force d'expansion de la race gauloise dans les temps les plus reculés. Qualités naturelles, tendances, défauts, usages, culte, superstitions, langue surtout, tout les différencie de leurs voisins africains, et tout, semble-t-il, les rapproche de nos propres aïeux. « *Non Gallwi, sed sicut Galli forent, si essent christiani* : Ils ne seraient point des Galla mais ils ressembleraient à des Français, s'ils étaient chrétiens », a pu dire d'eux l'illustre Antoine d'Abbadie.



NÉOPHYTES GALLA AU PIED D'UN PALMA CHRISTI

#### MISSION DES GALLA

La Mission des Galla doit sa naissance à l'illustre explorateur français Antoine d'Abbadie, comme celle d'Abyssinie la doit à son frère Arnaud. D'une réelle piété, d'une vertu à toute épreuve, d'une grande bonté et d'un zèle remarquable, un turban roulé sur sa tête à la mode des moines abyssins, Antoine d'Abbadie est bien accueilli partout et partout fait une vive impression. Les chefs se font gloire de le recevoir sous leur chaume, le peuple implore sa bénédiction,



ses enseignements sont accueillis avec respect. Il baptise les enfants en danger de mort, et plus tard les missionnaires rencontreront de fervents Chrétiens datant leur conversion de *Abba Dia*, « le Père Dia », comme l'appelaient les Galla. Un jour, raconte-t-il lui-même dans une lettre à Montalembert, il fit aux chefs cette question : « Si je vous faisais venir un de mes compatriotes pour vous bénir et vous enseigner la religion chrétienne, comment le traiteriez-vous ? — Nous le ferions asseoir à notre foyer, répondirent-ils, nous le défend-

drions de nos lances. — Pour moi, Dieu m'a fait riche, s'écria le roi du Goudrou, je lui donnerais une jolie terre, une maison et des serviteurs. »

Ils ont été fidèles à leur parole.

M. d'Abbadie adressa à la Propagande un rapport sur l'évangélisation des Galla, et Grégoire XVI sacra évêque in partibus et nomma Vicaire apostolique de la nouvelle Mission le R. P. Guillaume Massaïa de Piova, de l'ordre des Frères Mineurs Capucins (1846).



MGR. MASSAÏA

Homme d'une profonde sagesse, d'une éloquence persuasive, d'un courage que rien ne rebute, d'une inaltérable douceur, Mgr Massaïa sera vraiment l'apôtre des Galla. Piémontais de naissance et ancien précepteur du roi Humbert, il aimait sincèrement la France. L'étroite amitié qui le lia à M. d'Abbadie lui créa dans notre nation de fortes attaches : dès le début, c'est de la France que lui vinrent ses ressources et, à part ses trois premiers compagnons, c'est à la France qu'il demanda ses collaborateurs. Le gouvernement de Napoléon III se chargea de l'impression de sa grammaire amharique et galla : enfin sa Mission fut déclarée Mission française, par un décret de Rome, le 8 janvier 1863.

L'histoire de cette Mission si éprouvée, mais si féconde en espé-

ranees, présente deux phases bien distinctes : *avant Ménèlik* et *sous Ménèlik*. Elle offre un tableau où s'illuminent deux Thabors, chacun entre deux Calvaires.

*Avant Ménèlik.* — Après avoir demandé la bénédiction au Pape mourant, Mgr Massaïa s'embarqua avec les PP. Felicissimo, Cesario et Justo, et il débarqua à Massaouah, le 28 septembre 1846, pour de là se rendre en Abyssinie. Il y rencontra M. de Jacobis, que tous vénéraient déjà comme un saint, et auquel il devait, deux ans plus tard, donner la consécration épiscopale. Il y rencontra également le persécuteur acharné de la mission d'Abyssinie, bientôt son propre persécuteur, le misérable abouna Salama, dont nous avons déjà montré la répugnante figure.

Le cadre étroit qui nous est imposé nous interdit de suivre l'apôtre des Galla à travers les émouvantes péripéties de ses héroïques aventures. Il les a racontées lui-même en un style ravissant dans les 12 volumes qui composent ses *Trente-cinq ans de missions*, ouvrage admirable, écrit en italien par ordre du souverain pontife Léon XII, et qu'il serait si important de faire connaître au public français.

Donnons-en, au moins, une rapide analyse.

A peine l'apôtre a-t-il gravi les premières assises du massif abyssinien que sa tête est mise à prix. On ne parvient à le dérober à la furie des soudards de Salama qu'en le hissant, au moyen de cordes, en haut d'un rocher, où il se blottit dans une caverne.

Il revient sur les côtes, et pendant quelque temps, allant sur de frêles embarcations locales de Massaouah à Aden, d'Aden à Massaouah, il organise dans la première de ces villes des œuvres pour l'instruction des enfants indiens, maltais, goanais et celle des soldats irlandais.



FILS ET HÉRITIER DU RAS  
MAKONEN



MISSION DE SAINT-JOSEPH DE FALLO

Un décret de la Propagande réunit provisoirement la Mission d'Aden à celle des Galla.

Il s'établit également à Massaouah, où le consul français, M. Degoutin, lui bâtit dans le bourg d'Imkoullou, en face de l'île de Massaouah, sa première cabane et sa première chapelle.

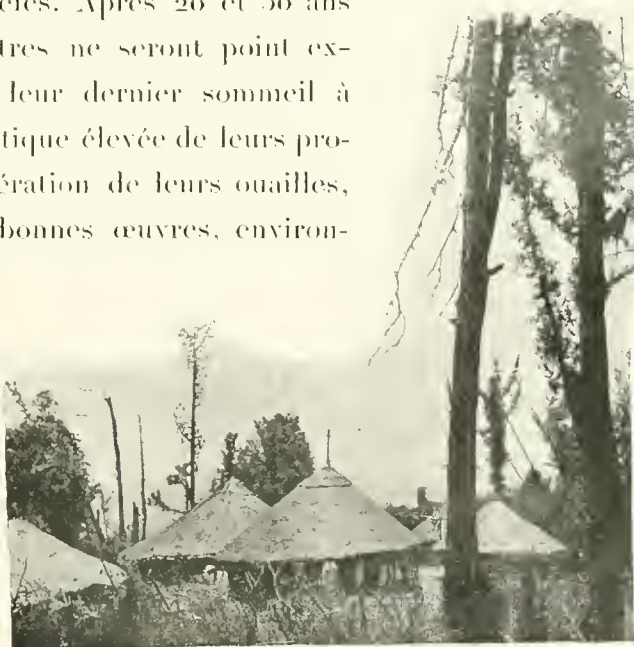
Après lui, ce fut un frère convers capucin, le F. Pascal, qui, pendant trois ans, dut remplir les fonctions de consul.

Cependant ses compagnons ont pu atteindre le Choa et le Godjam. Il faut qu'il aille les rejoindre et, tantôt par l'Abyssinie, tantôt par la voie du Nil, il cherche à se frayer un chemin vers sa chère Mission. Déguisé en marchand, bien reçu des Ras, espionné par les mercenaires de Salama, les pieds et les jambes ensanglantés aux rochers et aux épines des montagnes, franchissant une rivière suspendu à une corde que des hommes tirent sur la rive, plusieurs fois garrotté, assailli par une foule en délire, il échappe à la mort, à Gondar, grâce à la courageuse intervention du frère lazariste Philippin. A Matamma, le marchand Bartorelli — c'était le nom de sa mère sous lequel Mgr Massaïa gardait l'incognito — paraît aux Musulmans trop désintéressé dans le négoce pour n'être pas un Chrétien de bonne race. La foule foraine se rue sur lui, le frappe à coups de bâton et veut l'immoler à Mahomet. Deux soldats abyssins l'arrachent au martyre. Poussant son âne, vendant des bibelots, il erre ainsi longtemps sur les sables brûlants, sous un soleil meurtrier, et il doit ensuite rentrer en France, porteur de messages du ras Ali et du sultan de Yemen pour Napoléon III.

Là, le tableau est bien différent : sa réputation l'avait précédé. Les ministres, les grands personnages se le disputaient afin de mettre à profit ses lumières sur les questions d'Orient. Sa brochure, *La propagande musulmane en Afrique et dans les Indes*, annonçait par avance la révolution des Cipayes de 1856. Aussi, quand il va à Londres, si l'Ambassade française veut couvrir tous les frais de son séjour, la reine d'Angleterre s'intéresse personnellement à lui et à ses œuvres d'Aden, et lui fournit des secours importants.

Il retourna dans sa Mission le 21 novembre 1853. La rumeur, volant de bouche en bouche, annonce aux Galla occidentaux qu'un prêtre de la religion d'*Abba Dia* s'achemine vers leurs montagnes. Rois et peuple se portent au-devant de lui, chacun veut l'entraîner dans sa province, et le roi du Goudrou, Gama-Moras, lui donnant « la jolie terre » qu'il avait promise, Assandabo, sa capitale, devint en pays galla le premier endroit où fut arbrée la Croix. L'apôtre était au comble du bonheur. Dorénavant, les Galla lui resteront fidèles. Après 20 et 30 ans d'apostolat, leurs apôtres ne seront point expulsés; ils dormiront leur dernier sommeil à l'ombre de l'église rustique élevée de leurs propres mains, et la vénération de leurs ouailles, en souvenir de leurs bonnes œuvres, environnera comme d'une auréole leur mémoire bénie.

Des trois compagnons de Mgr Massaïa, deux, les PP. Felicissimo et Cesario, viennent bientôt le rejoindre, tandis que le P. Justo tombe



MISSION DE SAINT-JOSEPH DE JAFIO

entre les mains de Salama, et, renvoyé à la côte, meurt, épuisé par les fièvres du Soudan égyptien, en s'efforçant de retourner vers ses frères.

Pendant neuf ans, le P. Léon des Avanchers, arrivé d'Europe, est toujours arrêté et obligé de se retirer dans les diverses escales de l'Océan Indien. A Aden, il reçoit une déléation des Seychelles. Ces descendants d'anciens colons français viennent lui demander un prêtre. Il les accompagne dans leur île, leur administre les sacrements, puis, en leur faveur, se rend à Rome, et obtient qu'on leur envoie des Capucins de la province de Savoie. Arrivé enfin au pays des Galla, il fit en langue indigène une traduction de la Bible, qui, dit-on, est conservée aux archives de la Propagande; en 1892, c'est en se servant de ses notes de linguistique et de celles de l'explorateur Chiarini, que la Société de Géographie d'Italie édita à Milan son *Vocabulaire galla*.

Les royaumes de Goudron, de Lagamara, de Ghera, de Ennerca, Leka, Giarri, etc., sont évangélisés. Un prince de Lagamara, Abba Galé, embrasse la foi avec sa famille. Il vit et meurt saintement. Les autres petits souverains, n'ayant pas le courage de renoncer à la polygamie, engagent leurs sujets à suivre la doctrine des prêtres d'Europe et concèdent des terrains. Mgr Massaïa et ses missionnaires bâtissent de leurs mains cases et chapelles; la boue leur sert de mortier, la meilleure truelle est encore leur main. Une épidémie de variole fait éclater leur charité. On voit le Vicaire apostolique, accroupi sous un grand arbre, une peau de vache sur les genoux en guise de tablier, inoculer le vaccin jusqu'à 100 personnes par jour.

Puis c'est le Kaffa, royaume jadis vassal de l'Empire, séparé de l'Abyssinie par l'invasion galla au xvi<sup>e</sup> siècle, qui réclame des missionnaires. Le P. Cesario, trois prêtres indigènes, plus tard Monseigneur lui-même, franchissent sur le pont mouvant, fait d'un réseau de vertes lianes, le fossé de 5 mètres de profondeur qui borde en ceinture de défense l'inaccessible royaume. Les mêmes succès que chez les Galla les y attendent.



Les missionnaires deviennent les arbitres de ces régions galla. Les conseils de l'évêque réconcilient des armées frémissantes de haine, et ses avis sauvent parfois l'indépendance du pays. Théodoros, empereur d'Abyssinie, avait levé une armée formidable contre les Galla. Les roitelets de ces provinces, divisés entre eux, supplient Mgr Massaïa d'aller en leur nom fléchir l'empereur. « Quelle qu'elle



DJIBOUTI

soit, la personne qui se présentera devant Théodoros sans un

tribut convenable, sera maltraitée, leur répondit le prélat. Si vous envoyez le tribut, vous déclarez accepter la servitude. Faites donc l'union de toutes les provinces jusqu'au Kaffa, et que le bruit de votre ligue arrive aux oreilles de l'Empereur. » Le conseil fut suivi, et Abba Baghibo, roi d'Emerea, l'âme de la ligue, osa envoyer au tyran ce fier message : « Les Galla, mis comme un seul homme, attendent, les lances en main, l'Empereur et son armée, sur n'importe quel point du territoire où il voudra se présenter. » Théodoros, en dépit de ses fusils, jugea prudent de licencier ses troupes, et Mgr Massaïa retarda ainsi de quinze ans l'invasion du pays galla.

Cependant, les mœurs des indigènes se ressentaient visiblement

de l'action des missionnaires. La conduite privée des néophytes devenait irréprochable, avant comme après le mariage; et les prêtres indigènes donnaient de remarquables exemples de zèle et de vertu. C'était trop beau pour durer, et au Thabor va succéder le Calvaire.

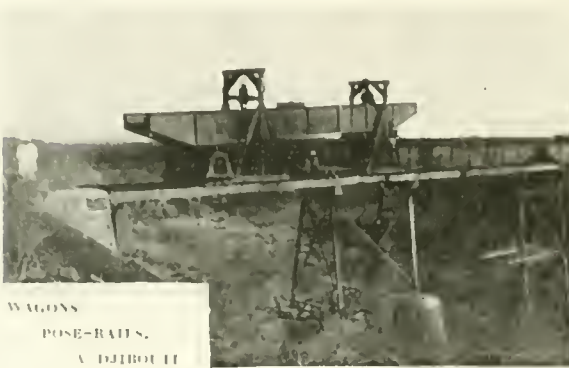
A l'instigation de Musulmans puissants à la cour, le crédule roi de Kaffa s'empare de la personne de MONSEIGNEUR, accusé de maléfices. Escorté de vils esclaves, souffrant des tortures de la faim et de l'intempérie, le cadavre d'un chien en décomposition traîné pendant

plusieurs jours devant lui, afin d'emporter au loin les maléfices, l'évêque est conduit à la frontière où les chefs galla le délivrent.

Chez eux, il poursuit son apostolat au milieu d'enthousiastes ovations. Les petits en-

fants lui montrent, sur leurs bras d'ébène, les traces de l'inoculation, dansent autour de lui, fredonnant des couplets au médecin de la variole. Et c'est là qu'il apprend l'héroïque constance de trois jeunes prêtres galla qui, au Kaffa, ont courageusement confessé Jésus-Christ dans leurs fers.

Les affaires de la Mission appellent notre apôtre en Europe (1863). Malgré toutes les précautions, sur les frontières du Godjam, il tombe entre les mains des émissaires de Théodoros, l'usurpateur du trône d'Abyssinie, le soldat brutal et cruel que nous connaissons déjà. On le dépouille entièrement, ne lui laissant que son seul caleçon, et il reste ainsi jusqu'à ce que le gouverneur, devant qui il compare, lui fasse rendre ses habits. Une chaîne de fer, armée d'un anneau à chaque bout, attache sa jambe à celle d'un soldat. Au camp impérial, moqués et bafoués par la tourbe qui encombre les



WAGONS  
POSE-RAILS.  
A DJIBOUTI



abords des palais, il est jeté dans une cabane ruisselante de pluie et ouverte à tous les vents. De là il entend, venant de la salle du tribunal où siège l'Empereur, des cris lamentables mêlés au bruit strident des verges et, bientôt, les portes s'ouvrant, il voit passer trois cadavres inondés de sang et emportés par des soldats, et six autres condamnés défilant chancelants et déchiquetés, que l'on conduit sur une colline voisine pour les y laisser mourir de faim dans le supplice de la cangue. Calme, et abandonné à la Providence, il récitait le rosaire selon sa coutume, disant à chaque dizaine un *Pater* et dix fois : *Fiat voluntas tua*. Peut-être à ce moment se rappelait-il ses prédécesseurs du xvii<sup>e</sup> siècle, les deux Capucins français,



JEUNES FILLES DANAKIL

les PP. Cassien de Nantes et Agathange de Vendôme, envoyés en Abyssinie par le P. Joseph du Tremblay, la fameuse Eminence grise, et pendus, à Gondar, avec la corde franciscaine. En tout cas, la mansuétude de l'agneau allait triompher de la férocité du tigre.

Introduits le lendemain dans la salle du tribunal, les confesseurs attendent debout, au milieu du silence des courtisanes, l'entrée de Théodoros. Un léger frémissement ondule dans les rangs : c'est l'Empereur. Il va s'asseoir au milieu de la salle sur des tapis et de riches coussins; cinq Ras sont assis à ses côtés; derrière eux, un vaste demi-cercle de généraux et de nobles pages; au troisième plan et tout autour de la salle, des soldats et la valetaille, pêle-mêle. C'est un appareil terrifiant. Théodoros promène un regard fier et dédaigneux sur l'assistance, qui n'est à ses yeux qu'un vil troupeau.

puis, s'adressant à l'évêque, il l'interroge, sur un ton menaçant. Les courtisans croient déjà entendre la peine de mort. A la surprise générale, saisi par la majesté seraine du vénérable vieillard et bouleversé par la sagesse de ses réponses : « Sachez bien, s'écrie-t-il, qu'aujourd'hui, pour la première fois, Théodoros a été vaincu, et par un moine. Proclamez cela dans le camp et que toute l'armée batte des mains. Délivrez sur-le-champ tous ces prisonniers et les traitez comme mes hôtes d'honneur. » L'assemblée et les soldats poussent des cris de joie, acclament bruyamment la justice et la clémence du souverain. Ils auraient applaudi tout aussi bien une condamnation à mort.

L'Empereur arrête alors ses regards sur le jeune gardien lié à la même chaîne que le prélat, un jeune noble qui avait remplacé le soldat de la première heure. Il avait habité sa cour et il aimait passionnément une de ses cousines, sans avoir jamais pu lui parler; à son tour, la jeune fille avait deviné cet amour et elle le partageait. Mais Théodoros s'était opposé à leur union à cause de la conduite du jeune libertin. Le voyant maintenant si modeste et transformé, il l'interroge. Il entend de sa bouche que les avis et la patience du vénérable étranger ont changé ses mœurs, et il est tout surpris de voir que, fier de sa captivité, il baise sa chaîne et ne veut plus être séparé de son père spirituel. « C'est bien, s'écrie Théodoros, en venant en aide à l'Abouna, tu as rempli mes intentions. Qu'on le revête à l'instant de la tunique d'officier, et que l'armée batte des mains! — Ah! lui dit-il ensuite, si j'avais eu des conseillers comme cet abouna, au lieu de l'impie Salama, j'aurais régné sur les âmes, tandis que je ne domine que sur les corps. »

Théodoros voulut, avant son départ, avoir la bénédiction du Vicaire apostolique, pour lui et son armée, en s'écriant : « Nous ne nous reverrons plus! » Il disait vrai. Cinq ans après, assiégé à Magdala par Sir Napier, abandonné de tous les princes, il se donna la mort de désespoir (1868).

*Sous Ménélik.* — Pendant l'arrestation de Mgr Massaïa, le bruit de sa mort avait couru en Europe. Aussitôt trois de ses confrères, les PP. Dominique, Félix et Exupère, accourent à Zeilah. Mais la route des Galla étant fermée, ils rentrèrent en France, où, à leur insu, le Vicaire apostolique les avait précédés. Il y passa trois ans et fonda à Marseille, sous la direction des PP. Louis de Gonzague et Emmanuel, un collège pour la formation d'un clergé indigène. Vers cette époque, il reçut, écrite en caractères amhariques, la lettre suivante :

« A Fabouna Messias (c'était la manière dont les Abyssins prononçaient son nom). Comment vous portez-vous ? Je vous souhaite une bonne santé. Quant



ÉGLISE DE MARIAM

à moi, je me porte bien et toute ma maison aussi. J'ai reçu votre lettre et le burnous que vous m'avez envoyé. Je vous aime du même amour avec lequel vous m'aimez ; c'est pourquoi venez dans mon royaume le plus tôt que vous pourrez. Déjà j'ai mandé à mon ami Abou-Beker<sup>1</sup> de vous faire partir le plus promptement possible. Si le Seigneur vous fait arriver heureusement dans mon royaume, nous conférerons ensemble sur ce que nous désirons tous les deux. J'ai envoyé à la côte un homme de ma confiance,

1. Sultan de Zeilah (côte africaine du golfe d'Aden). Il était maître de la porte du désert. Son mauvais vouloir et sa convoitise fermaient à volonté la route d'Abyssinie par les Souali et les Adal. Certains Européens ont été massacrés pour l'avoir entreprise contre son gré. Ménélik, dans l'intérêt de son commerce, ménageait ce cheik musulman.

interrogez-le; il vous donnera des nouvelles sur moi et ma maison. Que Dieu vous conserve!

« *Signé* : MENELIK, roi du Choa. »

Ce Menélik était un rejeton des anciens rois, que Mgr Massaïa avait rencontré à la cour de Théodoros, à la fois page et captif. D'une nature excellente et d'une intelligence remarquable, le jeune prince s'était attaché au noble prisonnier dont il avait admiré les vertus. Ayant atteint l'âge de dix-neuf ans, il s'échappa de la cour, au péril de sa vie, accompagné d'une poignée d'amis fidèles, et bientôt il se vit à la tête de son peuple.

Mgr Massaïa répondit à cet appel touchant et partit, emmenant avec lui le P. Ferdinand d'Hyères et le P. Taurin, celui-là même qui devait recueillir son héritage. Vastes connaissances, manières imposantes, prudence pratique faite d'habile temporisation, rare possession de soi dans les revers et dans la prospérité, habitude de mûrir longuement un projet qu'il n'abandonnait ensuite jamais, telles étaient quelques-unes des rares qualités du R. P. Taurin. Son prestige rayonnera au loin et ses conseils pèseront plus d'une fois, d'un poids décisif, dans la balance politique de l'Abyssinie. L'amitié que lui voua Ménélik ne se démentit jamais. Contraint par Ati-Johannès, son vainqueur, de le bannir de son royaume, il entretiendra avec lui de bonnes relations et, en dépit de l'exclusivisme de son hérétique entourage, il ne refusera pas sa haute protection à la Mission.

Le 6 mars 1868, la petite caravane, après une pénible traversée du désert. — où son guide mahométan taillait à discrétion dans ses étoffes et puisait sans merci dans ses provisions, — était l'objet d'une réception vraiment royale dans le palais de Ménélik. Le roi avait pourvu aux moindres détails: les bagages étaient consignés en ordre parfait, et rien ne manquait. Le cœur du souverain laissait déborder les témoignages de son affection: « Mon père est mort,

dit-il à Mgr Massaïa, lorsque j'étais bien jeune : mon second père fut Théodoros. Je n'ai plus personne pour me diriger. Cher abouna, soyez mon père ! » Il lui demanda et recut de lui, pour sa conduite personnelle, un règlement de vie dans lequel Monseigneur avait réuni un recueil de courtes maximes ayant trait à ses devoirs religieux, à ceux d'honnête homme, d'époux, de souverain.



VIEILLE FEMME  
DANAKIL

Le petit livre d'avis fit une grande impression sur son esprit. « Quant à mon âme, disait-il à ses familiers, je n'écouterai jamais que l'abouna Messias et l'abba Jacob (le P. Taurin). Ou en paradis avec les Catholiques, ou en enfer avec les Eutychéens....

Tous nos prêtres, et même nos abouna, ne valent pas plus que nous : ils connaissent moins que nous leurs devoirs. »

Les prêtres, les docteurs abyssins, les grands affluaient au palais et assistaient avec ravissement aux conférences de l'évêque catholique. La bonne semence germait dans les cœurs. Entre les personnages qui embrassèrent la vraie foi, il faut compter le fils d'un ministre du roi et surtout deux prêtres, les premiers de l'Empire par leur pouvoir et leur éloquence. L'un, Tekla-Sion, obligé de fuir la persécution du fameux Salama, avait trouvé un asile près du jeune roi. Sa réputation de savoir et de vertu était si grande que 500 élèves suivaient ses cours et ne le quittaient jamais. Il alla mourir pieusement à Jérusalem. Le second, Sahali, était, par sa dialectique et son éloquence, l'épouvante des hérétiques ; bien vu de l'Empereur, il exerce encore son ministère à une journée de la capitale et jouit de la confiance de toutes les grandes familles catholiques du Choa.



TYPL DANABIL

Ménélik permit au P. Taurin, dont il avait déjà apprécié la haute prudence et l'aptitude aux affaires, de fonder une station à

quatre jours de Litché, sa capitale. Mais il ne veut à aucun prix se séparer de Mgr Massaïa, de qui il doit apprendre à gouverner. Il sent



EMPEREUR MÊNÉLIK.

bouillonner dans son âme de grandes aspirations, qu'il veut satisfaire, mais pour cela il a besoin de connaître la civilisation européenne, de savoir le moyen de devenir un grand homme aux yeux de l'Europe. Il veut être un palmier dans les steppes de la barbarie.

Xavré de ne plus revoir ses chères anciennes chrétientés, le Vicaire apostolique borne son ministère aux alentours de la capitale. Le roi lui concéda des terrains pour établir ses colonies chrétiennes et ses écoles : Fekerié-Ghemb, domaine de la couronne à deux heures du palais, Ghilogor, Rasa. Il choisit pour le P. Taurin un bouquet d'arbres touffus, parmi lesquels un gigantesque sycomore pouvait abriter, sous le pavillon de son feuillage, plus de mille personnes. « Je connais les Européens, avait dit le roi ; ils aiment la verdure. » Il lui donna une terre de 10 kilomètres de pourtour. Finfinni, devenue aujourd'hui Addis-Abéba, la capitale actuelle de l'Empire.

Durant les douze années que dura cette ère de paix, le second Thabor de notre Mission, Ménélik, fuyant les embarras de la cour, allait goûter un suave repos, tantôt à Fekerié-Ghemb, auprès de Mgr Massaïa, tantôt à Finfinni, près de Mgr Taurin. Mêlé aux enfants, il assistait à la messe, à la prière, au catéchisme. Admirant la gravité de mœurs et l'ardente piété des jeunes candidats au sacerdoce : « Abouna, disait-il, vous avez là des saints ; c'est une merveille que ne savent opérer ni mes prêtres, ni mes *deptera* (docteurs). » Considérant le zèle que déployaient les missionnaires et leur humilité éclatante lorsque, de leurs mains, ils construisaient leurs chaumières ou soignaient les plaies les plus révoltantes : « Ah ! s'écria-t-il, si j'avais une légion de tels apôtres, je n'aurais pas besoin de fer pour soumettre tous les Galla ; avec eux, je les gagnerais tous et me les attacherais. »



Toutefois il n'ose pas faire le pas décisif. La vérité s'impose de tout son éclat à sa belle intelligence ; mais son cœur ne peut suivre l'élan de son esprit. Jeté trop jeune, sans conseiller, sans aucun exemple de vertu, dans le tourbillon de la cour dissolue de Théodoros, il en avait subi les fatales influences. Il avait à peine dépassé vingt ans lorsqu'il s'enfouira des lumières et des exemples de nos évêques, et déjà son âme était blasée et usée. Ce fin diplomate, ce créateur de l'unité de son empire, ne sut pas triompher de lui-même. Une certaine indécision de caractère et des intrigues de cour expliquent aussi bien des inconséquences.

Pendant le P. Louis de Gonzague, futur coadjuteur de Mgr Taurin, et premier Vicaire apostolique d'Arabie, arrivait au Choa — non sans avoir été enchaîné en route : c'était une faveur commune à l'époque — rapatriant les élèves du collège de Marseille, à qui manquaient par trop le grand air et le climat constant de leurs montagnes. Il devait être bientôt, lui aussi, un des amis de Ménélik et, par sa bonté, l'un des Pères les plus populaires en Abyssinie. Enfin, le 11 février 1875, Mgr Taurin devenait le coadjuteur de Mgr Massaïa.

Le roi avait doté les deux évêques de la juridiction civile sur les territoires voisins des stations, et sa vénération pour Abba Jacob était si profonde qu'il déclara n'accepter jamais les appels interjetés de ses jugements. Dans ses sanglantes expéditions contre les Galla il donnait des ordres sévères pour qu'aucun mal ne fût fait à tous ceux qui chercheraient un refuge sur le terrain des stations catholiques. A la supplique d'Abba Jacob, il relâcha des prisonniers capturés par les soldats aux environs de Finfinni. Usant de la faveur du droit d'asile reconnu à nos maisons et à leurs dépendances, toute une population de 1500 âmes se réfugia,



JEUNE FEMME DANAKIL



avec troupeaux et bagages à la Mission de Lagamara. Un corps de troupe, alléché sans doute par la vue d'un tel butin, croit ou feint de croire à un rassemblement en armes, se précipite, et la mêlée est des plus sanglantes. La Mission de Lagamara, fruit de longues années de labeurs, est détruite. En apprenant la ruine de la Mission, Ménélik manifesta une grande douleur et répara tous les dommages matériels.

Et maintenant, de nouveau voici (1877) la tempête qui, depuis quelque temps, couvait par delà les monts de l'Amhara.

À la mort de Théodoros, Johannès, chef du Tigré, fort des fusils et des quelques canons que lui avait donnés l'Angleterre, en échange de certains territoires, s'empare de la couronne impériale. Ménélik veut résister. Trente mille Galla à sa disposition frémissent, la lance au poing, impatients de fondre sur les armées de Johannès. Cent mille lui sont promis en renfort. Il n'accepta pas leur concours. Livré à ses seules forces, il fut vaincu et dut subir une paix humiliante. Une des clauses principales du traité lui imposait l'expulsion de Mgr Massaïa, de Mgr Taurin et du P. Louis de Gonzague. Afin d'adoucir le coup qui va frapper ses Pères bien-aimés, le roi imagine une jolie légende, à moins que Johannès ne l'ait trompé lui-même. « L'Empereur les attend à son camp, leur dit-il, afin de les envoyer en Europe en solennelle ambassade. » Les missionnaires, Mgr Taurin surtout, ne se faisaient pas illusion.

Nos évêques, arrachés au théâtre de leur laborieux apostolat, laissaient environ 10 000 Chrétiens, tant au Choa que chez les Galla de l'Ouest et au Kaffa. Des centaines d'esclaves avaient été rachetés, dont plusieurs occupent aujourd'hui de hautes places dans l'administration abyssine.

Ati-Johannès, ennemi juré de la foi romaine, abreuva les vénérés missionnaires d'avanies et de privations. Non content de les exiler, l'Empereur fait secrètement prendre aux guides la route longue et détournée du Soudan, dans l'espoir qu'ils mourront des fièvres per-

nicieuses ou sous les coups des brigands. Trois jeunes gens succombèrent en effet, et trois croix, échelonnées dans les vastes solitudes, marquèrent le lieu de leur repos. Les missionnaires furent atteints, mais purent en guérir.

Mgr Massaïa, miné par la maladie, ne marchait plus que soutenu sur les épaules d'autrui et s'évanouit plusieurs fois. Accablé par ses soixante-dix ans, brisé par la maladie et la fatigue il avait plutôt l'aspect d'un cadavre lié fortement sur le dos d'un chameau.

Léon XIII voulut honorer l'apostolat catholique en la personne de l'un de ses plus valeureux champions. Il décora de la pourpre cardinalice ces épaules meurtries par 35 années de lent martyre. Mais l'apôtre cherchera de préférence l'oubli des grandeurs d'ici-bas sous le pauvre habit de capucin.



GUERRIER DANAKIL

*Monseigneur Taurin.* — Mgr Taurin est nommé Vicaire apostolique des Galla en 1880. L'année suivante, il se trouve à Aden avec sept missionnaires, les PP. Louis de Gonzague, Casimir, Pierre, Joachim, les FF. Étienne et Michel, auxquels se joindront bientôt les PP. André, Léon et Augustin. Le 18 août 1881, il entre à Harar, depuis six ans gouvernée par les Égyptiens et dont les portes lui furent ouvertes grâce à une recommandation du Khédive en personne, que Mgr Taurin avait pu obtenir avec l'appui du représentant de la France.

Ce fut au prix de difficultés sans nombre qu'on parvint à organiser de nouvelles stations. L'émir Abdullâï imposait de force l'adhésion au Coran aux populations galla voisines de Harar. Les uns préférèrent la mort à la désertion du culte patriarcal. L'auteur de ce chapitre a vu de ses yeux les cicatrices, en longues coutures

croisées, des verges que d'autres endurèrent pour la foi des ancêtres.

Les emissaires du Madli soufflaient la haine. L'Émir, subissant la poussée, decreta la mort de Mgr Taurin. L'intervention de la mère de l'Émir en faveur de celui qu'elle appelait un homme de Dieu, fit commuer l'arrêt de mort en bannissement. Forcé est de se replier sur Zeila, en 1886. Au sortir de la ville de Harar, des cris sinistres circulent. La colère de la foule fanatisée monte en flots irrités; l'émeute grondante menace de se porter aux derniers excès. Déjà on a saisi le mulet de selle de Monseigneur. Il dispute ses chers enfants aux mains des soldats,...

Le 6 janvier 1887, Ménélik, envoyé par son suzerain à la conquête de Harar, anéantit les troupes d'Abdullâï à Tchelanko. Trois jours après, il fait son entrée triomphale dans la ville; sa première préoccupation fut de s'informer de la maison de son *Père Abba Jacob*. Il placa un officier chargé de la préserver de tout dommage, tandis que les soldats victorieux faisaient le sac de la ville. Le ras Makonen était nommé gouverneur de la nouvelle conquête; des Catholiques de marque avaient les premières places après lui. Dès le mois de juin, Mgr Taurin reprend possession de sa résidence de Harar. De nouveaux missionnaires accourent successivement de France. Des Religieuses franciscaines de Calais établissent un orphelinat de jeunes filles à Obok; et, sous l'œil tolérant du ras Makonen, le système des fermes chrétiennes reprend son élan. Nos Pères s'arment de la scie et du marteau, pétrissent la boue, et élèvent leurs chaumières et leurs chapelles.

Le P. Louis de Gonzague avait été sacré évêque le 10 décembre 1882, comme coadjuteur de Mgr Taurin. A la faveur d'un déguisement, il pénètre dans le Choa, d'où le P. Ferdinand, non compris dans le premier exil, avait été ultérieurement chassé. Bien accueilli par Ménélik, il réorganisait et dirigeait nos anciennes chrétientés. Mais à peine a-t-il mis la main à l'œuvre, qu'une nouvelle sommation de l'Empereur enjoignait à Ménélik de ne garder aucun



*Cap. D. ...  
1871*

LE RAS MARONEN



missionnaire européen. Renvoyé à la côte, Mgr Louis de Gonzague fut bientôt nommé Vicaire apostolique d'Aden.

Une épouvantable famine désola le pays galla de 1889 à 1892. Des squelettes vivants sillonnent les chemins. On en voit se traîner péniblement jusqu'à la Mission pour avoir la consolation de mourir dans le voisinage des Pères qui, au moins, leur donneront une sépulture, n'ayant plus de grain à distribuer. Une ample moisson d'orphelins emplit nos maisons. Mentionnons les orphelinats de Bilalou et celui d'Awallé. De ce dernier le zèle du P. André, vicaire général de la Mission, fit une pépinière de néophytes assez nombreuse pour former le noyau de trois chrétientés. En décembre 1889, le P. Ambroise et le Fr. Étienne tombent sous le fer des lances somali à Ensa, à deux jours de Zeïla.



MOSQUÉE DE TADJOURAH

En mars 1889, l'empereur Aï-Johannès est tué dans un combat contre les Madhistes. Ménélik est proclamé Empereur; affranchi de la tutelle d'Aï-Johannès, il se laisse circonvenir par les Eutychéens, dont il cherche à ménager la fâcheuse turbulence. La situation actuelle des missionnaires est tout à fait précaire et particulièrement pénible. A chaque instant, l'arrogance des fidèles du Coran ou l'intolérance de l'ombrageuse Abyssinie menacent de tout englober. Au fort du danger, Ménélik ou Makonen imposent leur autorité, disent une parole, la parole qui apaise le courroux de la tempête. De maigres ressources et la culture des céréales fournissent au missionnaire et au personnel de sa maison une nourriture frugale, voisine de la disette. Pour toute boisson, il a l'eau cristalline des hauteurs.

Quelques rares fêtes de l'année lui apportent un peu de bière d'orge ou de maïs, qu'il fait préparer lui-même au fur et à mesure.

Cependant les missionnaires soupirent toujours après l'intérieur du pays galla, où le caractère national est plus intact et mieux disposé à recevoir l'Évangile. Le premier pas en avant eut lieu le 15 janvier 1898, jour auquel, grâce à l'amitié du vieux général Waldé Gabriel, fidèle client de la pharmacopée de nos Pères, nous pouvions arborer l'étendard de la croix chez les Aroussi, la plus grande et la plus centrale des tribus galla.

Pendant les dix-neuf ans que Mgr Taurin vécut à Harar, il fut une puissance. L'Abyssinie aimait à traiter avec l'Europe par son intermédiaire. Le ras Makonen venait à la résidence épiscopale prendre ses conseils. Les Européens de toutes nations, Russes, Anglais, Français, princes, comtes, négociants, avaient soin de se munir de ses avis et de ses recommandations avant toute entreprise dans ce mystérieux empire. Le gouvernement français, reconnaissant les services rendus à notre pays par l'évêque, dont les journaux italiens traitaient le patriotisme de « féroce », attacha la croix de la Légion d'honneur à sa noble poitrine. La maison de Harar de la Mission catholique est chargée du service des lettres tant pour la colonie que pour la capitale de l'Éthiopie.

En dépit des écueils cachés et de la nécessité d'une suprême prudence, qui donne à notre Mission une certaine physionomie du secret des catacombes, nos Catholiques sont l'objet d'insignes faveurs. Direction de douanes, préfecture de police, gouvernement de vastes territoires, places d'interprètes et conseillers de cour, tels sont les hauts emplois dont l'Empereur souligne la parole qu'il prononça un jour devant son jaloux entourage : « Trouvez-moi parmi les nôtres quelqu'un qui ait autant de conscience que les Catholiques et je lui donnerai ma confiance. » Cinq Religieuses, approuvées par l'Empereur, donnent à Harar l'instruction aux filles galla et abyssines.

Mgr Taurin rendait le dernier soupir à notre couvent de Carcas-



sonne, le 1<sup>er</sup> septembre 1899, lorsque, répondant à sa requête, Ménélik, levant l'ancienne interdiction, lui permettait de franchir l'Awache et de le visiter dans sa capitale d'Addis-Abéba. L'Empereur avait insinué au prélat, son ami et Père, qu'il désirait accorder la liberté des cultes. Ce serait l'Hosanna et le triomphe assuré du Catholicisme!

*État actuel de la Mission.* — Telle qu'elle est aujourd'hui, la Mission compte 8 stations desservies par 18 missionnaires français : Harar, Bilalou, Awallé, Lafto, Sourré, Tchouloul, Minné et Djibouti (colonie française), et un séminaire indigène érigé à Lafto. Dans le Choa, ou royaume de la dynastie de Ménélik, 4 stations desservies par 3 prêtres indigènes et un catéchiste. — Au Kaffa, de nombreux Chrétiens disséminés ou groupés en village que dirigent 2 prêtres indigènes à peine sortis d'une prison plusieurs fois subie. La plupart de nos anciennes stations occidentales sont privées de la visite d'un prêtre. Les communications personnelles des missionnaires avec les deux prêtres de Kaffa sont impossibles depuis vingt ans. Cinq Religieuses à Harar et cinq à Djibouti donnent l'instruction aux jeunes filles. Celles de Djibouti font en outre le service de l'hôpital de la Compagnie française du chemin de fer éthiopien.

Enfin, le 19 avril 1900, pour remplacer Mgr Taurin, le P. André a été préconisé évêque de Soatra et nommé Vicaire apostolique des Galla. Il a reçu, à Rome, la consécration épiscopale des mains du cardinal Gotti, le 16 septembre de la même année. En retournant



DANS LE DÉSERT SOMALI, A LA RENCONTRE DU COMMANDANT MARCHAND (MAY 1899)

dans sa Mission, il a emmené quatre Frères du Bienheureux Grignon de Montfort, qui donneront l'instruction et enseigneront les arts et métiers, soit à Djibouti, soit à Harar. Sa Majesté Ménélik, sitôt apprise la mort de Mgr Taurin, s'empressa d'écrire à son successeur pour l'assurer de sa bienveillance à l'égard de la Mission catholique, et, imitant son auguste maître, le ras Makonen dit qu'il reportait sur tous les missionnaires l'affection qu'il avait toujours gardée pour Abba Jacob. Nous croyons que l'heure va sonner où la bonne nouvelle se répandra au centre du pays galla.

**Ouvrages à consulter.** — Les mêmes que pour l'Abyssinie. En outre :

*Vie et martyre des PP. Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes*, par le P. EMMANUEL DE RUSSES, 1755. — *La Correspondance de nos Pères en Abyssinie avec Peïrese, conseiller au Parlement de Provence*, in-8°, par le P. APOLLINAIRE; chez Alphonse Picard, Paris. — Cardinal MASSIA, S. J., *Unici trenta cinque anni nel alta Etiopia*, Rome, Propaganda, 1895, 12 vol. in-fol. Le premier volume a été traduit en français, Paris, in-8°. — AYL. D'AYDON, Bibliothèque de la Société asiatique : *Une colonie gauloise au pays de Ménélik*. — Les Galla, grande nation africaine, par le P. MARTIAL, missionnaire, Grand in-8° enrichi de gravures et d'une carte géographique, Cahors. — *Les Etudes franciscaines*, revue mensuelle, 1899-1900, Paris.



ADEN, VUE PRISE DE LA MER

### CHAPITRE III

#### ADEN ET LES SEYCHELLES

##### ADEN

La Mission d'Aden et du pays Somali est depuis longtemps confiée aux Frères Mineurs Capucins. C'était d'abord un poste de chapelain. Les Pères peu nombreux qui s'y trouvaient, à poste fixe ou de passage, en attendant de gagner leur Mission respective, avaient la charge des soldats anglais catholiques et des Goanais. A ce ministère, déjà fort absorbant, ils ajoutèrent la création d'écoles et d'orphelinats pour les indigènes. Ils purent aussi s'adjoindre des Religieuses, les Sœurs du Bon-Pasteur, qui s'occupèrent des enfants et des jeunes filles avec un grand dévouement. Le Supérieur de la Mission portait le titre de vice-préfet. Toutefois, le petit nombre des missionnaires et le peu de ressources dont ils disposaient ne permirent pas de créer des œuvres grandioses; c'était déjà beaucoup de maintenir, à force de sacrifices et de dévouement, les orphelinats qu'ils avaient fondés. On ne peut, d'ailleurs, avoir à Aden, sur cette

presqu'entièrement désolée, aucun espoir sérieux d'exercer un apostolat fructueux et consolant. Cette ville, vraie Babel, composée d'Arabes, d'Indiens, de Somali, d'Abyssins, de Galla, etc., est tout occupée des intérêts matériels. Chacun y apporte sa religion, son culte, ses usages, ses préjugés, et si l'on s'adonne encore avec assez de fidélité à la pratique des cérémonies extérieures, il n'en reste pas moins vrai que la pensée dominante de toutes ces races, qui se croisent et se mêlent, c'est le désir et l'amour du lucre.



LE DESERT AUX ENVIRONS D'ADEN

Les Européens n'échappent point à cette tendance, et ils se montrent tout aussi avides au gain que l'Arabe et l'Indien.

Pourtant, on crut, un moment, que l'on pourrait fonder une colonie à une dizaine de kilomètres d'Aden.

La plaine immense et déserte, qui s'étend devant *la Hatje* jusqu'aux montagnes d'Arabie, paraissait fertile. Il se forma une agglomération à Sheick-Othman; on créa des jardins, les Pères reçurent une concession, y transportèrent leurs enfants et commencèrent la culture de cette terre qui semblait devoir donner des fruits merveilleux. Hélas! Ce ne devait être qu'une illusion de quelques années...

Ce fut alors (1887) que l'on conçut le projet de fonder une vraie Mission en Arabie. Mgr Lasserre, qui avait été plus de quinze ans, en Abyssinie, le compagnon des travaux et des souffrances de Mgr Massaïa et de Mgr Taurin, avant leur exil par le négous Johannes, fut choisi comme Vicaire apostolique d'Arabie. Sur la fin de 1887, il se rendit dans sa nouvelle Mission, emmenant avec lui des Sœurs

franciscaines de Calais, destinées à prendre la place des Religieuses du Bon-Pasteur, qui se retiraient. Quelque temps après, les Anglais lui confièrent une centaine d'enfants galla, capturés sur des boutres arabes qui les emmenaient sur les grands marchés d'esclaves, du côté de Mascate. La venue de ces enfants, une cinquantaine de gar-



ILE DE MAHÉ. — POINTE FARUE, ROCHE GRANITIQUE CANNELÉE

çons et autant de filles, donna un peu de vie à la Mission. On crut alors qu'on allait, avec eux, réaliser la colonie de Sheick-Othman. L'espoir fut de bien courte durée. Après quelques années de bon rapport, le terrain, saturé de sel, commençait à devenir stérile et la fièvre s'abattait sur ces pauvres enfants, faisant de nombreuses victimes parmi eux. En 1890, le mal fit de tels progrès, nos Pères étant eux-mêmes gravement atteints, que le docteur ordonna d'abandonner la station et de faire rentrer toute la Mission à Aden. Là, presque tous se rétablirent. Mais que faire de ces enfants? Ils gran-

dissaient, nous ne pouvions les garder toujours avec nous, et il ne fallait pas songer à les placer sur la côte, où leur foi eût couru trop de risques. Monseigneur tenta alors de fonder une station à Hodeidah, dans l'espérance de trouver là une porte pour pénétrer dans l'intérieur de l'Arabie. C'était sur la fin de 1891. Le P. Edmond, choisi pour fonder cette station, se heurta à des obstacles sans nombre et rencontra la plus violente opposition. Grâce à son énergie, il put se maintenir dans cette ville hostile, mais il dut renoncer au projet de pénétrer dans l'Yémen.

A peu près vers le même temps, Monseigneur demandait à la Propagande d'adjoindre à sa mission le pays somali, en face d'Aden, en Afrique, pensant que l'on pourrait trouver là une occasion favorable de créer une station dans l'intérieur du pays. En septembre 1892, je pus trouver une petite maison à Berberah, sur la côte, et, quelques semaines après, je m'y installai en compagnie de deux jeunes Somali qui me servaient d'interprètes.

Mais, comme à Hodeidah, je dus renoncer à pénétrer dans l'intérieur. En présence de cette situation, Monseigneur se vit obligé d'envoyer aux Seychelles le plus grand nombre de nos jeunes Galla et, l'année suivante, il confiait à Mgr de Courmon, à Zanzibar, un grand nombre de jeunes filles, car il ne voyait pas la possibilité de les établir honorablement, soit en Arabie, soit en pays somali.

Depuis lors, nos œuvres et nos écoles se sont maintenues sur la côte, mais tous nos efforts pour pénétrer soit en Arabie, soit dans le désert somali, sont restés infructueux. Quand donc ces pays fermés par l'Islamisme s'ouvriront-ils à la lumière de l'Évangile? Nous nous préparons, par le travail et l'éducation de nos enfants, à profiter de l'heure marquée par la divine Providence.

A Berberah, le nombre de nos enfants a grandi, il atteint la quarantaine. Depuis quatre ans, des Religieuses sont venues nous aider dans cette dernière ville. Malheureusement, il est bien difficile de recruter les petites filles. Comme elles rapporteront de l'argent



quand on les demandera en mariage, les parents ne veulent pas s'en dessaisir. Nous avons pu mener à bonne fin un très important travail sur la langue somali. En août 1897, les éditeurs Kegan Paul, Trübner and Co, de Londres, ont publié notre dictionnaire somali-anglais, puis une grammaire pratique de cette langue, suivie d'un petit manuel de conversation.

J'ai fait aussi la traduction du catéchisme de Butler, suivi dans les Indes. Avant de le publier, je veux faire une sérieuse étude de la poésie somali : c'est par cette étude seulement que nous arriverons à connaître parfaitement le génie de cette langue somali, qui ne s'était maintenue jusqu'à cette heure que par tradition orale, et n'avait jamais été écrite. Si Dieu nous en donne le temps, nous étudierons également l'origine des Somali, leurs coutumes, leurs lois, leurs divisions en tribus, leur vie nomade, leurs luttes, etc.... Ce sera un travail d'autant plus intéressant que, malgré les généalogies somali, qui ne remontent qu'à la conquête arabe, au xiii<sup>e</sup> siècle, nous avons acquis la quasi certitude que le somali est, non pas d'origine sémitique, mais bien d'origine arienne.

#### LES SEYCHELLES.

L'Archipel des Seychelles est situé dans la zone occidentale de l'Océan Indien, entre le 3°30' et le 7°30' lat. Sud, et le 50° et le 54° de long. Est, à 950 milles à l'est de Zanzibar et à 550 milles au nord-est de Madagascar. Il se compose de deux groupes : les Seychelles proprement dites, au Nord-Est, et les Amirantes, au Sud-Ouest; en tout 42 îles.

La principale de ces îles est Mahé (60 milles de circonférence), dont le chef-lieu est Port-Victoria.

Les montagnes granitiques des Seychelles, mélangées de débris calcaires, de laves et de détritrus marins, annoncent dans le passé





ÉGLISE CATHOLIQUE DANS L'ÎLE DE LA DIGLE.

un travail volcanique sous-marin; les plateaux, se déroulant plus larges et plus nombreux du côté du Sud-Est, indiquent que ces îles ne deviendront fertiles que par l'effort des vents du Sud, accumulant peu à peu les sables au pied de ces montagnes.

Quoique situées dans la zone torride, les Seychelles n'ont cependant pas une température excessivement chaude, grâce aux moussons et aux brises de mer. Le maximum est de 36°. Une pareille température n'en est pas moins très

fatigante et elle rend le travail particulièrement pénible. Heureusement que des pluies de courte durée, mais fréquentes, entretiennent dans le sol une humidité très favorable à la végétation.

Les produits principaux sont l'huile de coco (la noix de coco, spécialité des Seychelles, était autrefois très recherchée, et l'empereur Rodolphe de Habsbourg offrit, rapporte-t-on, pour une de ces noix, 4000 florins or ou 80000 francs), le tabac, la canne à sucre, le cacao, la vanille, le girofle et la cannelle. La flore des Seychelles a beaucoup d'affinité avec celle de Madagascar.

Ce furent les Portugais qui, au xv<sup>e</sup> siècle, lors de leur premier voyage dans les Indes, découvrirent les Seychelles, où ils ne trouvèrent en fait d'habitants que des tortues de terre, des singes et des myriades d'oiseaux aux brillantes couleurs. Ils ne s'y fixèrent point.

En 1742, Mahé de la Bourdonnais les fit explorer par le capitaine Picault, et en prit possession au nom de Louis XV, roi de France.

Le groupe reçut le nom d'Archipel La Bourdonnais et l'île principale fut appelée Mahé. En 1756, après la disgrâce de La Bourdonnais, le nouveau gouverneur des îles de France et Bourbon fit changer le nom d'îles de La Bourdonnais en celui de Seychelles, probablement en l'honneur de Moreau de Seychelles, contrôleur des Finances de 1754 à 1756. Le 4 mai 1794, le gouverneur Quéau de Quincy se vit contraint de remettre cette colonie au commandeur anglais Newcome. Le traité de Paris sanctionna cette cession en 1814. Depuis, aucun événement politique ne s'est accompli aux Seychelles, sauf l'émancipation des esclaves en 1838.

Les premiers habitants des Seychelles s'y fixèrent en 1742. En 1789, leur nombre s'accrut considérablement par le débarquement de quelques bandes de révolutionnaires français. Aujourd'hui, la population, qui a doublé en moins de 30 ans, dépasse 18000 âmes. Elle se compose de quelques blancs, d'un nombre assez considérable de noirs et d'un nombre encore plus grand de mulâtres. Le caractère des uns et des autres paraît être l'inconstance et la légèreté. Très irascibles, ils se calment vite devant celui qui sait se faire craindre. La musique et la pompe des services religieux ont pour eux le plus grand charme. Sous les ardeurs de la zone torride et chez un peuple



D'BARCADÈRE DANS L'ÎLE SAINTE-ANNE

à peine sorti des langes du paganisme, on comprend les obstacles que doit rencontrer la moralité. À l'égard des marins et autres passagers, l'hospitalité des Seychelloises est légendaire, a dit un explorateur (Ch. Alluaud), et, il y a quelques années, les unions illicites étaient chose si commune aux Seychelles qu'on n'osait presque plus s'en étonner. Sous la salutaire influence de la Mission, il y a déjà une amélioration sensible qui semble devoir s'accroître.

Le Seychellois est aussi paresseux pour les travaux de l'esprit que pour ceux du corps. Trop longtemps, par malheur, il est resté sans culture sérieuse. Mais il est intelligent, ne manque pas de goût, et apprend très vite.

Le commerce des Seychelles se résume dans l'échange de quelques produits agricoles avec l'Afrique. Pendant de longues années cependant, l'exportation du coco de mer a été une source abondante de prospérité. Avec la culture, la pêche forme la principale occupation des hommes. Les femmes excellent, de leur côté, dans la confection de petits objets usuels faits de feuilles de cocotiers.

Les premiers colons venus aux Seychelles étaient catholiques.

On ne sait pas s'il y eut de prêtre résidant avec eux avant 1852. Mais, avant la Révolution de 1793, il en venait un, de temps en temps, de Maurice ou de la Réunion. Une église dédiée à saint Antoine de Padoue aurait même été construite à Mahé, en 1787, par les soins du gouvernement français. Les révolutionnaires déportés eurent bientôt détruit les pratiques chrétiennes. D'autre part, les missionnaires protestants, arrivés à la suite du gouvernement anglais, en 1814, ne négligèrent rien pour y implanter leur religion. Ils y réussirent en partie, et les rares Catholiques existant tombèrent dans l'hérésie.

Mais voici que le P. Léon des Avanchers, Capucin de la Province de Chambéry, chassé d'Abyssinie, en 1851, par l'empereur Théodoros, arriva à Mahé le 2 mars 1852. En touchant le rivage, il se mit à genoux, fit une croix sur le sable et la baisa, les yeux baignés de

larmes. Puis il se mit à l'œuvre. Catéchismes, baptêmes, mariages, confessions, visites jusque dans les huttes les plus retirées, il ne négligea rien, et le succès récompensa rapidement ses efforts : les populations étaient transformées. Mais le gouvernement anglais, sollicité par les ministres protestants qui lui montraient dans ce

renouveau catholique une agitation politique en faveur de la France, l'exila, malgré les larmes et les sanglots du peuple. Il se rendit à Rome

pour y exposer la triste situation des Seychellois. La Sacrée Congrégation de la Propagande décréta que les Iles Seychelles, jusque-là dépendantes de Port-Louis (île Maurice), en seraient détachées pour être érigées en Préfecture apostolique. Le premier Préfet apostolique fut le P. Jérémie. Il partit pour les Seychelles en octobre 1853, avec le

P. Théophile, de la Province de Chambéry, et le P. François, de la Province de Naples. Il y resta jusqu'en septembre 1864. Tout était à créer, et, au point de vue matériel, les ressources faisaient défaut. On put cependant construire quelques églises. Mais le 12 octobre 1862, un cyclone d'une violence inusitée vint s'abattre sur l'Archipel, dévasta tout le pays, ruina les écoles. Une des Religieuses périt dans l'eau; une autre, emportée par les flots, devint folle de terreur. Le P. Jérémie lui-même resta plusieurs heures enseveli dans la vase, sous les décombres d'une maison, et c'est avec peine qu'il fut sauvé. Il fallut se remettre à l'œuvre, réédifier les écoles et remplacer le personnel.



CHAPELLE CATHOLIQUE DES LÉPREUX DANS L'ÎLE CURIEUSE

Dans cet intervalle, la Sacree Congregation de la Propagande, apres avoir murement etudie les moyens d'assurer l'avenir de la Mission, decida de la coulier a une Province de l'Ordre, parlant francais. Elle fixa son choix sur la Province de Chambéry. Le Provincial fut nommé Préfet apostolique, avec ordre de se faire représenter aux Iles par un vice-préfet. Le premier vice-préfet fut le P. Ignace de Villefranche. Il prit possession de son poste le 30 octobre 1864. Les PP. Théophile et Martin l'y avaient déjà précédé.

Le vice-préfet s'occupa surtout des écoles. En 1867, il avait obtenu quelques Frères de la Doctrine chrétienne, qui rentrèrent en France huit ans plus tard, à cause de graves difficultés, et furent remplacés dans la suite par les Frères Maristes de Saint-Genis-Laval. Les écoles dirigées par les Religieuses continuèrent à prospérer, et un pensionnat fut fondé. Le nombre des missionnaires allait toujours croissant, en même temps que celui des conversions. Mais la Mission était, depuis le cyclone, grevée de dettes, que venait d'accroître la construction de la maison des Sœurs, qui avait coûté plus de 60 000 francs, et de celle des Frères, qui en avait coûté 50 000.

En même temps, l'évêque protestant de Maurice multipliait ses visites, augmentait ses ministres et luttait opiniâtrément contre nos écoles. En face de cette situation, le Souverain Pontife Léon XIII, pour donner à la Mission un fondement plus solide, l'érigea en Vicariat apostolique. Malheureusement, les Vicaires apostoliques se succédèrent trop rapidement. Le premier fut Mgr Ignace Galfione, qui mourut au bout d'un an, après une douloureuse maladie. Il fut remplacé, le 28 octobre 1882, — après un intérim fécond du T. R. P. Edmond, qui donna une vive impulsion aux œuvres de la Mission, Associations, Orphelinats et autres, et sut grouper autour de sa chaire même un grand nombre de Protestants, — par Mgr Monard, qui fut transféré à Lahore le 10 août 1888. Le T. R. P. Edmond, qui le remplaça le 23 août 1889, mourut le 21 mars 1890, avant d'avoir reçu la consécration épiscopale. Enfin,



au mois de juillet suivant, fut élu Mgr Marc Hudrisier, qui fit ériger son Vicariat en diocèse, le 4 juillet 1892, et devint évêque de Port-Victoria.

Les missionnaires sont au nombre de 14, avec 2 Frères laïcs, et ils desservent 16 Résidences avec 19 églises ou chapelles. Les écoles sont au nombre de 21 avec 1800 élèves; il y a en outre 2 collèges avec 190 élèves. Les écoles de garçons et le collège Saint-Louis sont dirigés par les Frères Maristes; celles de filles et le pensionnat sont tenus par des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, au nombre de 54. Ajoutez à cela 2 orphelinats réunissant 70 orphelins, et 2 hôpitaux. Le progrès de la Mission s'accroît chaque jour, et le nombre des Catholiques augmente chaque année par de nombreuses conversions. Ils sont au nombre de 15 000 contre 3000 infidèles ou Protestants. Et pourtant les difficultés ne font pas défaut. Sans parler des obstacles matériels, il y a l'impiété, il y a les sociétés secrètes

qui font leur œuvre de désagrégation, il y a les Protestants, dont plusieurs luttent avec courage et activité contre la Mission, bien que l'influence de leurs ministres ayant femme et enfants soit assez restreinte. Les Missionnaires catholiques sont très pauvres, vivant à peu près comme les indigènes, de poisson, de bananes, de manioc, de riz importé des Indes. Mais c'est peut-être à cette pauvreté et à cette vie de continuel sacrifice qu'ils doivent leur succès.



MGR HUDRISIER,  
ÉVÊQUE DE PORT-VICTORIA

**Ouvrages à consulter.** — ANT. D'ABBADI, *Renseignements recueillis à Berberah*, etc. Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 1872, tome XVII, p. 89 sq. — LIEUTENANT BARKER, *East Africa, Journal of the royal geograph. Soc.*, Londres, 1878, t. XVIII, p. 230 sq. — *Esquisse géographique du pays Oromo ou Galla, des pays Somali et de la côte orientale d'Afrique*. Bull. de la Soc. de Géographie de Paris,



1809, t. XVII, p. 133 sq. — Huxley, *Account of the British settlement of Aden*, Londres, 1878. — FRÉVILLAS, *Voyage à Madagascar, à Anjouan et aux Seychelles*, 1810-1816. *Annales maritimes de Bajot*, Paris, 1810, t. V, p. 229-273. — Capitaine JEANNEAU, *Rapport sur les îles Seychelles*, 1811, *Ibidem*, 1813, p. 843-857. — Et G. DE FLOUQUENOT, *Découverte et colonisation des îles Seychelles*, *Annuaire des voyages de Lacroix*, t. III, Paris, 1846. — Le P. LEON DES AVECHAUX, *Notices sur les îles Seychelles*, *Annales des voyages*, Février 1857. — Le PÈREY, *On the island of Mahé, Seychelles*, *Journal of the royal géog. Soc.*, Londres, 1865, t. XXXV, p. 231-237.

## CHAPITRE IV

### L'INDE ET LES INDIENS



UN BRAHME

Les vieux philosophes de l'Inde ne trouvaient, pour la peindre, d'autre terme de comparaison que la fleur sacrée du lotus. Ils voyaient, dans les diverses provinces qui la composent, autant de pétales divins. Nous l'apercevons d'un œil plus prosaïque : elle n'est pour nous qu'un vaste quadrilatère de côtés inégaux, encéint par la mer et les montagnes.

Il n'y a rien à dire ni de la mer d'Oman, ni du golfe du Bengale, ces deux vastes bras que l'Océan Indien étend à l'Ouest et à l'Est, comme pour embrasser le monde d'où il tire son nom. La frontière du Nord est plus intéressante. Elle est formée par l'Himalaya. Cette chaîne de montagnes, de proportions gigantesques, dont celles de l'Europe ne donnent qu'une faible idée, s'étend de l'Ouest à l'Est, sur une longueur d'environ 3000 kilomètres et sur une largeur moyenne de 800 kilomètres, couvrant une surface égale à plus de la moitié de l'Europe. Elle enferme d'un demi-cercle, assez irrégulier, le plateau du Thibet, qui la limite au Nord et qu'elle soutient à une altitude moyenne de 4000 mètres. Mais elle le dépasse d'un

exces énorme par la plupart de ses pics, dont les deux plus hauts, le Gaourisankar et le Dapsang, atteignent 8870 et 8615 mètres, et dont un grand nombre dépassent 7500 mètres. Ils se trouvent presque tous au Sud, sur la lisière de l'Inde. De ce côté, l'Himalaya s'élève brusquement, presque à pic, comme une sorte de muraille cyclopéenne, physiquement infranchissable et que ni l'art, ni la puissance de l'industrie moderne n'ont guère de chances de forcer. Il n'y aura jamais de ce côté que les deux passes qui jouent dans l'histoire de l'Inde un si grand rôle : celle du Nord, ouverte par le Brahmapoutre, et celle du Nord-Ouest, ouverte par l'Indus. Ces deux fleuves, nés à peu de distance l'un de l'autre, dans les montagnes du Thibet, contournent en sens contraire l'Himalaya par le Nord et finissent par le traverser, pour courir l'un vers la mer d'Oman, l'autre vers le golfe du Bengale. De ces deux trouées, celle de l'Indus est de beaucoup la plus large et la plus commodément praticable. C'est par elle que l'Inde s'est trouvée, par intervalles, en contact avec les peuples du monde classique, Perses et Grecs, et, dans des temps plus rapprochés de nous, avec les Mongols et les Afghans. Partout ailleurs, il semble que la nature ait pris plaisir à accumuler les obstacles. A l'escarpement des pentes s'ajoutent les neiges perpétuelles, dont le niveau, chose singulière, s'abaisse vers le midi jusqu'à 4000 mètres et ne descend pas, vers le Nord, au-dessous de 5000. Il n'y a pas de pays au monde où le paysage et la flore soient plus variés que dans l'Himalaya. Suivant l'altitude et l'exposition, les productions de toutes les zones s'y mêlent dans le plus surprenant des contrastes.

C'est entre ces limites que se développe le continent indien. Il est compris entre le 8° et le 36° parallèle, entre le 67° et le 90° méridien. Sa superficie, de 4 100 000 kilomètres carrés, égale environ sept fois celle de la France. Il n'a pas moins de 287 millions d'habitants. C'est plus que la population de l'Europe. L'empire britannique des Indes en prend à peu près les trois quarts, soit 200 et quelques millions ;

les États indigènes prennent le reste, et, pour un territoire d'une étendue totale de 1 320 000 kilomètres carrés, comptent de 60 à 70 millions de sujets.

Géographiquement, l'Inde se décompose en deux moitiés qui n'ont entre elles que des liens très faibles, celle du Nord et celle du



PAGODES AU MADURAI.

Sud. La première est une vaste plaine alluviale qui s'étend au pied de l'Himalaya, sur une longueur ininterrompue de 2700 kilomètres, des bouches de l'Indus aux deltas du Gange et du Brahmapoutre, arrosée vers l'Ouest par les affluents du premier de ces fleuves, au centre et vers l'Est par les deux autres. Unie, basse, elle n'a dans ses parties les plus élevées, au point de partage des eaux de l'Indus et du Gange, que 300 mètres d'altitude. Elle est formée de sédiments si finement pulvérisés, que l'on pourrait la parcourir d'une extrémité à l'autre sans

y trouver une pierre. Le monde n'a point de contrée plus fertile ; elle se prête aux cultures les plus diverses, et toutes y donnent d'incomparables rendements, à moins pourtant qu'elles ne soient brûlées, comme il n'arrive que trop souvent, par de désastreuses sécheresses. C'est là le fléau que la nature a imposé à ces contrées comme la rançon de ses dons. Il n'est guère à craindre qu'à l'Ouest et au Nord ; l'Est, c'est-à-dire le Bengale, y échappe. Il n'empêche, qu'à ne considérer que l'ensemble des choses, le pays ne puisse nourrir une population très nombreuse. Aussi compte-t-il plus de 160 millions d'habitants, bien qu'il représente à peine un tiers de l'Europe en étendue : la densité de la population n'est nulle part plus grande, sauf en Belgique.

La deuxième moitié, celle du Sud, apparaît comme une vaste péninsule triangulaire, bordée par des montagnes de hauteur médiocre qui, au Nord, la séparent de la plaine himalayenne et qui, à l'Est et à l'Ouest, courent parallèlement au rivage à une faible distance de la mer. Ces dernières portent le nom générique de Ghâtes, que l'on distingue en Ghâtes occidentales et en Ghâtes orientales. Elles ne dépassent guère 2000 mètres par leurs sommets les plus hauts, et tombent pour la plupart des autres à moins de 1200. Les chaînes du Nord, le Vindhia et le Satpoura, se tiennent à peu près aux mêmes niveaux. Mais, hérissées d'épaisses forêts et de jungles, elles ont longtemps fermé les communications entre les deux moitiés de l'Inde. Ce n'est guère que de notre temps que les routes et les chemins de fer, construits par les Anglais, ont fait tomber l'antique barrière. Ce triangle de montagnes limite et soutient un plateau immense, d'une altitude moyenne de 6 ou 700 mètres, relevé vers l'Ouest et plus encore vers le midi, incliné par suite vers le Nord-Est, et dont presque tous les fleuves, la Sône, le Mahanadi, le Godaveri, la Kistna, portent leurs eaux au golfe de Bengale. Moins fertile que la première, cette seconde moitié de l'Inde est aussi moins peuplée. Elle a cependant près de 120 millions d'habitants pour une surface de 2 300 000 kilomètres carrés, en chiffres ronds.

Ce serait ici le lieu de dire quelque chose du climat. Mais une difficulté se présente, que nous retrouverons un peu plus loin pour la population : le climat de l'Inde, à parler exactement, n'existe pas. Ce n'est pas le climat, mais les climats qu'il faudrait dire, tant sont nombreuses et profondes les différences qui en séparent les diverses provinces et quelquefois, dans une même province, les divers districts. On peut dire toutefois que, dans sa teneur générale, le climat du plateau péninsulaire est chaud, comme l'est celui de tous les pays intertropicaux de même latitude. Il y a peu d'écart entre les températures de l'hiver et celles de l'été. Il en tout est autrement dans la plaine indo-gangétique. Là, à des hivers très tempérés succèdent des étés brûlants. A partir de la fin de mars, la chaleur croît rapidement jusque vers la fin de juin. Elle devient alors intolérable. Mais de l'excès du mal sort le remède. Il se présente sous la forme d'un phénomène commun — c'est le seul du reste — au ciel de l'Inde entière, et qu'il importe de bien connaître : c'est la mousson, sorte de courant aérien qui s'établit tous les ans à la même époque et qui suit pendant plusieurs mois la même direction. Il vient du Sud-Ouest et, chargé de l'humidité des mers qu'il a traversées, il apporte avec lui les pluies ; ces pluies que l'Inde altérée attend avec une fiévreuse impatience, non seulement parce qu'elles doivent tempérer la chaleur, mais pour des raisons bien autrement graves ; car si les pluies tardent, c'en est fait des récoltes, séchées sur pied. Aussi ne se figure-t-on pas facilement l'ébranlement donné à l'Inde tout entière par ces pluies, qui montent peu à peu du Sud vers le Nord. Chaque jour, dans tous les centres de quelque importance, le télégraphe en apporte des nouvelles aussi avidement accueillies que le seraient celles d'une grande guerre nationale. Il n'est personne qui n'en marque le progrès et les étapes. Elles arrivent ; sans éteindre la fournaise, elles la tempèrent : elles baignent cette terre haletante. Inégalement toutefois. Car pendant qu'elles se déversent à flots, à l'Est, sur le Bengale, où il tombe en une année vingt ou vingt-cinq fois plus d'eau qu'à Londres, elles ne seraient jamais

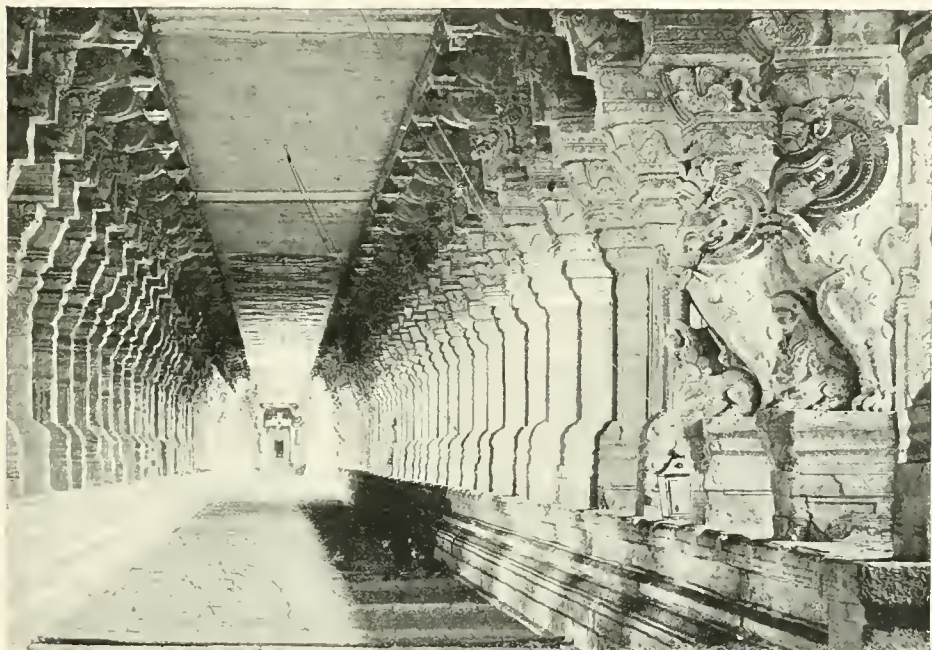


qu'insuffisantes dans le Pandjab et dans le Radjpoutana, sans le réseau compliqué de canaux d'irrigation qui les supplée. Elles prennent fin avec la mousson elle-même dans la seconde quinzaine de septembre. Seules, de toute l'Inde, les provinces du Sud-Est, au-dessus et au-dessous de Madras, n'en ont point été touchées. Ce serait la mort pour elles, si un second courant ne leur apportait bientôt ce que le premier leur a refusé. Après une période de calme, vers les premiers jours de décembre, commence une mousson nouvelle. C'est la précédente renversée; elle souffle du Nord-Est. Et c'est après avoir balayé le golfe du Bengale qu'elle vient se heurter aux Glâtes orientales et précipite en ondées, sur toute la côte de Coromandel, les vapeurs qu'elle avait entraînées. Il s'en faut pourtant que la mousson d'hiver ait l'importance de celle d'été; seule cette dernière domine et en quelque sorte rythme tous les mouvements de la vie de l'Inde.

Je parlerai peu de la faune et des productions du sol. C'est à chacun des auteurs des chapitres qui vont suivre qu'il appartiendra de les décrire, par la raison que, d'un point à un autre, elles varient d'un écart énorme. A vouloir les représenter dans un seul et même tableau d'ensemble, on perdrait sa peine; autant vaudrait dresser l'inventaire de la flore et de la faune de la terre entière. Point de céréale qui n'y soit cultivée et, le plus souvent, sur une très vaste échelle. C'est le cas du blé, en particulier. Il n'occupe pas moins de 50 pour 100 des terres en culture dans les provinces septentrionales et dans plusieurs de celles du centre. Il n'y a cependant, aux Indes et dans ces provinces elles-mêmes, que les classes aisées qui puissent s'en permettre l'usage; la grande masse de la population n'en a pas le moyen. Elle se nourrit de riz dans les districts qui réunissent les conditions agraires et climatériques nécessaires à l'abondante fructification de cette céréale, comme le bas Bengale et, dans une moindre mesure, Madras et Bombay. Elle se nourrit surtout de millet. C'est le millet qui forme presque par toute l'Inde le fond de l'alimentation.

Les légumes y tiennent aussi beaucoup de place. Leur pauvreté, bien plus que des scrupules religieux, interdit la viande à la presque totalité des Hindous.

Ce n'est pas que les animaux domestiques manquent, surtout le bœuf à bosse ou zébu, répandu sur presque toute la surface de l'Inde et traité comme un animal sacré. Il est employé aux transports



SALLE DE LA PAGODE DE RAMESWARAM, DANS L'ÎLE DE PAMBAN

et au labourage. Les animaux sauvages manquent encore moins. Gros et petits, inoffensifs ou redoutables, à peine en pourrait-on nommer un qui n'y soit pas représenté. L'éléphant (*elephas indicus*), dont l'Inde semble par excellence la patrie, y devient cependant plus rare, au point que le gouvernement anglais a dû le prendre sous sa protection pour empêcher qu'il ne disparaisse. Le lion ne se maintient plus que dans quelques districts de l'Himalaya. Presque tous les fauves, du reste, ont vu de notre temps décliner leur fortune, un seul excepté : le tigre. Il règne en maître sur toutes les provinces tant soit

peu montagneuses de l'Inde. La guerre que les Anglais lui ont déclarée ne l'a encore dépossédé d'aucune part de son vieil empire. Et quoi qu'il fasse presque exclusivement sa nourriture du gibier des jungles, on estime qu'il dévore par an près d'un millier de personnes et de 15 à 20 000 bestiaux. Il est vrai cependant de dire que, protégé de temps immémorial par le respect superstitieux des indigènes, il commence à perdre de son prestige. Il en est un peu de même des serpents, cet autre fléau du pays, dont quelques-uns, comme la cobra et la daboia distillent un poison foudroyant, et qui tuent bon an mal an, à peu près 20 000 personnes. Les autorités anglaises multiplient les primes aux destructeurs. Encore se peut-il que ce ne soient pas là les ennemis les plus à craindre : les insectes, moustiques, myrmices, termites, pullulent ; les sauterelles s'abattent par nuées. Heureux nos climats d'Europe, qui ne connaissent que par ouï-dire la terrible guerre du moucheiron contre le lion !

Des bêtes, il est temps de monter aux hommes. Nous touchons ici la grosse question, celle de l'ethnographie. Elle n'a été que très imparfaitement élucidée jusqu'ici, quelques trésors de science qu'on y ait dépensés. Il n'y a qu'un point qui soit vraiment clair, c'est qu'il n'y a pas de *peuple indien*. Ce mot, bien que souvent employé, ne correspond à aucune réalité. C'est *les peuples indiens* qu'il faut dire. L'Inde en compte pour le moins autant que l'Europe, et séparés par de plus profondes différences. Races, civilisation, mœurs, langue, croyances et pratiques religieuses, non seulement varient, mais s'opposent de l'un à l'autre. On passe de la sauvagerie la plus honteusement dégradée aux raffinements d'une politesse et d'une élégance de mœurs, qui n'ont rien à apprendre des gentlemen anglais chargés d'exercer au nom de Sa Majesté les plus hautes fonctions de l'Empire. Ces peuples, loin de conspirer vers l'unité, se méprisent et se haïssent. De là l'émiettement qui a toujours fourni à la domination étrangère de si singulières facilités. Outre que chacun

de ces peuples n'a le plus souvent de lui-même qu'une conscience très vague, et de l'indépendance nulle idée. Rien de plus naturel aux yeux d'un Indien que d'être gouverné par un étranger. Qu'importe, pourvu que le village et la caste soient respectés? Ce sont les seules unités qui lui tiennent au cœur. Il y a tout un ordre de choses qui nous sont toujours présentes, qui nous enveloppent et nous pénètrent, dont notre pensée est comme pétrie : ce sont celles de la politique; par une sorte d'effet mécanique de l'habitude nous les transposons chez les autres; nous n'imaginons pas qu'elles y puissent manquer : en ce qui concerne l'Inde, c'est une erreur. Le mot de patrie, pris au sens large, si vous le prononcez devant les Indiens, n'est pas compris : ils n'ont pas cette idée-là.

Il importe pourtant de marquer en quelques traits rapides les origines des races de l'Inde, telles que la science les entrevoit de nos jours. Il y a lieu de distinguer plusieurs couches de population superposées. La première semble être formée de nègres, venus sans doute de quelque région du continent africain, et jetés, peut-être par la tempête, sur les côtes de l'Inde méridionale. La seconde est un mélange de Thibétains, descendus de leur plateau natal par la vallée du Bralmapoutre, et de Touraniens, originaires du Turkestan et des Pamirs, qui ont suivi la vallée de l'Indus. Ils ont dû refouler les premiers occupants sur les districts les plus difficilement accessibles, et se fondre, tant bien que mal, en une seule masse de population. C'est de ces ancêtres que serait sorti ce qu'on appelle aujourd'hui les races dravidiennes, auxquelles se rattache près de la moitié des 290 millions d'habitants de l'Inde. On les appelle aussi, moins exactement, les races tamoules.

Elles couvraient le pays d'un réseau déjà puissant et serré, lorsque parurent les Aryas. Ils venaient du plateau de l'Iran, par les passes du Soliman Dagh. A quelle époque se place ce grand événement, il est impossible de le dire. Les hymnes védiques, qui furent composés au cours de cette invasion, en marquent bien les étapes;

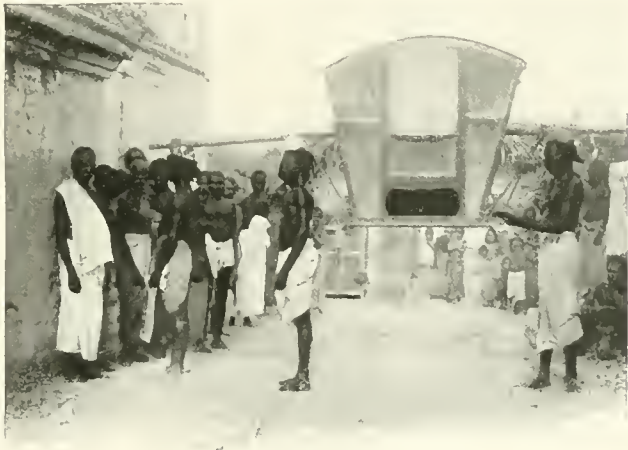
mais rien de plus incertain que l'âge de ces hymnes eux-mêmes. Les uns les vieillissent de plus de 4000 ans; les autres ne leur en accordent pas même 3000; et bien que cette seconde opinion semble plus appuyée que la première, elle ne l'est cependant pas assez pour impressionner beaucoup les esprits solides. Il faut donc se résigner à l'ignorance. Celui qui écrit ces lignes inclinerait néanmoins à voir, dans ce vaste mouvement des tribus aryaques, une chose à peu près contemporaine de la guerre de Troie, et, qui sait? peut-être un contre-coup de cette guerre.

Ce ne fut qu'avec une extrême lenteur que les envahisseurs purent s'avancer dans le pays : ils eurent à lutter à chaque pas avec un ennemi, qui, souvent, les égalait en bravoure et en force. Cependant la victoire, et, plus encore que la victoire, d'adroites transactions leur donnèrent des terres : sans déposséder pour cela les premiers habitants, qui en gardèrent la plus grande part, et qui, vivant au milieu des nouveaux venus, ne furent jamais que très imparfaitement soumis à leur joug. Seulement, à défaut de la force, les Aryas eurent pour eux le prestige de l'élégance plastique et de l'intelligence. C'est par là qu'ils s'imposèrent, à la longue. Ils mirent du reste un soin jaloux à s'isoler des autres races, à qui ils finirent par persuader, ce dont ils étaient eux-mêmes persuadés, qu'elles étaient faites pour tenir les degrés les plus bas de l'échelle sociale, tandis que les Aryas en tiendraient les plus hauts. Non pas tous également, pourtant; car ils se divisèrent presque tout de suite après leur établissement — peut-être même s'étaient-ils divisés avant — en trois classes, très inégalement considérées : les Brahmanes, les Kchatryas et les Vaisyas; les premiers, prêtres; les seconds, guerriers; les troisièmes, agriculteurs ou marchands. C'est à tort que l'on a quelquefois donné à ces fractions de la peuplade aryaque le nom de castes. La caste est autre chose. Ici nous sommes en présence de trois ordres qui se superposent sans rompre le lien national, à peu près comme les ordres des patriciens, des chevaliers et de la plèbe



se superposaient à Rome. Dans l'Inde, il y en eut un quatrième : ce fut celui des Soudras, c'est-à-dire, en langue sanscrite, des hommes nés seulement une fois : elle comprenait toute la population primitive, qui, n'étant point de race aryaque, n'avait pas été introduite, par l'investiture du cordon sacré, à la plénitude de la vie religieuse. Elle était donc étrangère aux grandeurs de la seconde naissance. Aussi ne méritait-elle que le mépris.

Des trois classes inférieures il n'est rien resté que le souvenir. Celle des guerriers semble avoir disparu la première. Les prêtres, à qui elle disputait le premier rôle, l'ont battue en brèche, par la parole et par le livre, avec tant d'acharnement, qu'ils l'ont détruite. La limite entre les deux autres, onduleuse et flottante, a fini par s'effacer. Seuls les Brahmanes se sont maintenus. Non pas sans doute que la pureté de la race n'ait, même chez eux, reçu plus d'un accroissement : mais ils ont eu l'art, soit d'élever à leur hauteur ce qui par son origine devait rester au-dessous, soit de rejeter de leur sein ce qui eût risqué de les faire déchoir. Ils ont paru, aux yeux du peuple, grandis de tout le vide laissé par la disparition des autres ordres. Ils sont devenus, au pied de la lettre, les dieux de l'Inde, comblés de présents, entourés d'hommages, adorés. Et l'étant devenus, ils n'ont plus jamais cessé de l'être. On n'imagine pas, sans l'avoir vu, ce qu'est encore aujourd'hui un Brahmane pour un Hindou, ce Brahmane, fût-il tombé dans



PORTEURS DE PALANQUINS



la plus ignoble misère, fut-il déchû, par les plus grands crimes, de tout droit au respect.

Nous ne ferons que mentionner la brusque apparition d'Alexandre aux portes de l'Inde. Il y fit pourtant de grandes choses. On ne saurait trop regretter que la lassitude de son armée l'ait obligé à rebrousser chemin. Si seulement il avait vécu, la province de l'Indus maritime, qu'il avait créée à l'extrémité orientale de son immense Empire, aurait ouvert l'Inde à l'influence du génie grec. Mais elle échappa presque aussitôt à Séleucus. Elle retomba sous le sceptre d'un Hindou, Sandracottos, simple Soudras, qui se fit un royaume de ce débris de la domination macédonienne.

Au n<sup>e</sup> siècle avant J.-C. les Scythes, au iv<sup>e</sup> siècle après J.-C. les Radjpouts, peuple qui semble aussi d'origine aryaque, au v<sup>e</sup> siècle les hordes musulmanes mélangées d'Arabes, de Mongols, d'Iraniens, de Turcs, versent leur flot sur la population de l'Inde sans en altérer beaucoup la composition; sauf que les Radjpouts, salués du nom de frères par les Brahmanes, prétendirent restaurer à leur profit l'ordre des Kehatryas, et se piquent encore aujourd'hui de la plus haute et de la plus pure noblesse.

Mais venons au fait et passons aux castes. C'est là le grand point lorsqu'on parle de l'Inde. N'est-elle pas avant tout le pays des castes? La question n'en est pas pour cela plus facile à traiter. Qu'est-ce que la caste? Un groupe, qui n'est ni le village, ni le clan, ni la tribu, mais qui peut emprunter ses membres à diverses tribus, à divers clans, à divers villages; qui peut se développer simultanément avec d'autres groupes analogues sur le même sol et dans les mêmes limites; qui s'enchevêtre, se rétrécit, s'élargit, s'allonge; dans lequel se coudoient souvent les opinions et les croyances les plus différentes; où l'Hindou et le Musulman ne s'étonnent pas de se trouver mis; où même l'usage, ce dieu Terme des peuples de l'Orient et surtout de l'Inde, ne laisse pas de varier souvent; mais qui porte toujours

et partout ce caractère essentiel, qu'il est fermé, strictement fermé, sans communication presque d'aucune sorte avec le dehors. Ce n'est pas que la caste ait rien de commun avec les quatre classes des vieux temps dont nous parlions tout à l'heure. On s'est également trompé, lorsqu'on l'a crue fondée sur la communauté de métier, et qu'on a voulu voir en elle l'équivalent, ou peut s'en faut, de la corporation du Moyen Age. Il arrive, et c'est même la règle, de voir les métiers les plus divers exercés dans une seule et même caste. Ne croyez pas non plus que les Brahmanes n'en forment qu'une ; ils en forment une quantité, non moins inégales entre elles et non moins hermétiquement fermées que les autres. Il y a plus : la plupart des castes, bien que formées pour la plus grande part d'hommes d'une autre classe ou même d'une autre race, comptent des Brahmanes. Quel est au juste le nombre de ces groupes épars sur toute la surface de l'Inde, nul ne peut le dire. Ce qui ne fait pas doute, c'est qu'il est énorme et qu'il ne cesse de croître. Rien de plus variable d'ailleurs que leur étendue ; il en est qui comptent jusqu'à dix millions et plus d'individus ; la plupart en ont seulement quelques milliers ou dizaines de mille.

Ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'est la loi du mariage. Un Hindou ne peut se marier que dans sa caste. Encore ne lui est-elle pas ouverte tout entière ; car le *gotra* lui est interdit, c'est-à-dire qu'il doit se pourvoir en dehors du groupe familial ; le *gotra* n'est pas autre chose, mais on l'étend aux degrés et aux ramifications les plus lointaines. La zone matrimoniale est donc, pour chacun, limitée à deux cercles concentriques, l'un plus petit, le *Gotra*, l'autre plus grand, la *Caste*. Et c'est là un point qui, dans l'immense diversité des usages, reste absolument fixe ; il se retrouve partout. Il en est de même d'un autre, qui peut être donné comme la seconde caractéristique de la caste : c'est le mépris de celles qui sont au-dessous d'elle. Ce mépris est profond ; il est inouï, porté à des limites que nous n'imaginons pas. Le moindre rapport avec un individu d'une caste inférieure, comme de le toucher, d'être touché par lui, d'habiter avec

lui sous le même toit, de manger des mets qu'il a préparés, d'acheter de lui quelque chose, d'employer des ustensiles qui lui ont servi, laisse sur le corps et sur l'âme une souillure horrible; c'est là le péché, le vrai péché; un bon Hindou n'en connaît guère d'autre. Qu'est-il besoin, après cela, de chercher aussi loin qu'on l'a fait l'origine des castes? Elle est là, dans ce besoin de mépriser qui fait le fond de



UN MÉDECIN AMBULANT

toutes ces âmes. Elles se syndiquent et se retranchent derrière ces barrières jalouses, pour le plaisir d'avoir quelqu'un qu'elles se figurent au-dessous d'elles et sur qui elles font retomber tout le poids de leur dédain. Ce sont des causes analogues qui suscitent chez nous les coteries; mais, chez nous, les coteries ne sont jamais que l'exception, et bientôt elles disparaissent, parce qu'elles n'ont de racines que dans un petit nombre de mauvais cours. Elles demeurent, dans l'Inde; elles y sont la règle; parce qu'elles expriment fidèlement, non pas l'âme de quelques Hindous, mais

l'âme indienne. Le trait caractéristique de cette race, c'est l'orgueil, et l'orgueil sous sa forme la plus odieuse, le mépris. Ne serait-ce pas pour cela qu'elle semble maudite?

Il y aurait, après la caste, à étudier la famille. Elle est restée patriarcale, du moins dans les campagnes; car dans les villes elle a pris, au contact des Occidentaux, des allures et des formes plus modernes. Mais ce n'est plus là ce qu'on peut appeler la famille indienne. Celle-ci, telle qu'elle est décrite dans les plus anciens des livres sacrés, et telle qu'on la rencontre encore partout dans les villages, est fondée sur la toute-puissance du père. Il en est à la fois le



MONTS DE TRAVANCORE. — ROCHER SUR LEQUEL FUT MURIRRISÉ TRASAGYAYI PILLON





prêtre et le roi. C'est lui qui offre les sacrifices, sauf dans les cas solennels où il cède la place à quelque Brahmane. Sa femme et ses enfants sont sa chose, sinon en droit, du moins en fait. Il ne les consulte pas. Il marie ses fils et ses filles sans que ni les uns ni les autres aient même été présentés à leur futur conjoint. Il est le plus souvent laboureur, bien que chaque village ait aussi ses artisans, un barbier, un tailleur, etc. Sobre, laborieux, établi sur un sol fertile, il est cependant pauvre, à peine vêtu, à peine abrité par de misérables huttes contre les intempéries du ciel, et encore plus mal nourri que logé. La cause en est dans la densité de la population, dans les sécheresses, si fréquentes et si désastreuses, surtout dans le grand nombre et la voracité des exacteurs. Les Brahmanes, à titre de prêtres, les Radjpouts, à titre de barons, les Anglais, à titre de conquérants, saignent à blanc le paysan. Encore est-il moins pressuré sous ce gouvernement anglais que sous les princes indigènes. Il a surtout, avec lui, la consolation de voir une bonne part de l'argent qu'il donne employée à d'utiles travaux, dont le profit revient à tout le monde.

La question religieuse sera traitée plus à fond dans les pages spéciales à chaque Mission. Bornons-nous à dire que cette population de 287 millions d'habitants se décompose en un peu plus de 2 millions de Chrétiens, presque tous catholiques; un peu moins de 7 millions de Bouddhistes; de 58 à 59 millions de Musulmans; 220 millions de Brahmanistes, ou, pour user de l'expression la plus courante, d'Hindous. On peut dire dès lors que l'Hindouisme est la religion propre de l'Inde; les autres, même l'Islamisme, n'y paraissent qu'à titre d'étrangères. Il siérait que le lecteur pût s'en faire une idée nette; mais rien de moins commode: car jamais peut-être l'imagination la plus folle n'a rêvé un aussi monstrueux amalgame. On y trouve tout. C'est néanmoins l'idolâtrie qui domine. Je me figure que le polythéisme romain, considéré dans les classes les plus



basses, chez les paysans et les esclaves, devait prendre des formes à peu près semblables. Sir Alfred Lyall, dans ses études asiatiques, y voit « une jungle inextricable de superstitions sans frein ni règle, un chaos d'esprits, de démons, de demi-dieux, de saints déifiés, de dieux domestiques, de dieux des tribus, de dieux locaux, de dieux universels, avec leurs autels et leurs temples innombrables, la cacophonie de leurs rites discordants, les uns ayant en horreur la mort d'une mouche, tandis que les autres se délectent dans les sacrifices humains », mais presque tous animés des pires intentions, prêts à punir le moindre oubli et jusqu'à l'apparence d'un manque d'égards. D'eux on n'a presque rien à espérer, mais tout à craindre. Il est rare qu'à leur culte ne se mêle pas quelque élément grotesque. C'est ainsi que l'une des sept déesses les plus redoutées dans le nord de l'Inde, celle de la petite vérole, Sitala, toujours montée sur un âne, exige de ses fidèles des poulets, un porc et des noix de coco. Encore n'arrivait-on pas à la rendre propice, si l'on oubliait de jeter de la nourriture à des chiens noirs et de l'avoine à l'âne du potier du village. Elle est d'ailleurs facile à tromper. Veut-on empêcher qu'elle ne frappe un enfant, en temps d'épidémie, on n'a qu'à feindre pour lui la plus profonde indifférence; aussi l'habille-t-on de haillons, et le traîne-t-on par les rues dans une boîte aux ordures. Quelle folie ne serait-ce pas à la déesse d'égarer ses coups sur un tel sujet!

De Viehnon, de Siva, d'Agni et de toutes les vieilles divinités védiques, il n'est que peu ou point question, sauf en quelques fêtes plus solennelles, ou en quelques lieux de pèlerinage. Khrishna et Rama, adorés d'une extrémité de l'Inde à l'autre, comme les dieux officiels du pays, ne tiennent pareillement que peu de place dans la vie journalière du fidèle hindou. Par contre, le nombre des génies et des superstitions propres au village, propres au canton, ne cesse de croître. Il en naît chaque année du sol une moisson nouvelle. Et quelle qu'en soit la nouveauté, la bizarrerie, quelquefois même l'immoralité flagrante, les Brahmanes, arbitres suprêmes de l'ortho-

doxie, se hâtent de les admettre. Nulle des vieilles croyances n'en prend ombrage. C'est qu'au fond, dans l'Hindouisme, une seule chose importe : le respect des Brahmanes. S'il est sauf, tout est bien. Or, sur ce point, toutes les sectes sont d'accord. Le seul vrai lien qui les unit, et qui en fait, malgré leur diversité, un corps organique, c'est la reconnaissance du droit divin qu'ont les Brahmanes d'être vénérés, d'être obéis, d'être nourris par le reste de la communauté. A cela du reste se borne leur office; ils n'ont rien à voir dans la vie spirituelle du peuple. Leur affaire, en tant que Brahmanes, dit spirituellement Ibbetson, ce n'est pas d'enseigner, c'est de manger.

Le Bouddhisme ne compte presque plus. — Il semble au contraire que l'Islamisme ait fait dans ces derniers temps de grands progrès. Mais ce n'est là qu'une apparence. Les convertis ne le sont que de nom; ils gardent leurs superstitions, leurs idoles, leurs Brahmanes. Ceux-ci ne seraient pas fâchés d'ouvrir à l'Islam les portes de leur Panthéon, pour l'absorber comme ils ont fait de tant d'autres croyances et d'autres cultes. Les Musulmans de vieille roche sont les seuls qui en méritent le nom.



SIGNE DE SIVA



SIGNE DE VISHNOU

Bien que déjà trop longue, il s'en faut de beaucoup que cette étude soit complète. Mais qui pourrait se flatter de tout dire en quelques pages sur un pays grand comme l'Europe? Contentons-nous, pour finir, de donner un aperçu rapide de l'ordre politique qu'y ont institué les Anglais. Ils n'ont commencé à y prendre pied qu'au xvii<sup>e</sup> siècle. Ils s'y sont affermis au xviii<sup>e</sup>. Les succès de Clive, de Hastings et de Wellesley les ont peu à peu rendus maîtres de

la plus grande partie du pays. Notre siècle a vu leur conquête s'étendre encore, et, après avoir englobé l'Inde tout entière, excepté le Nepal, déborder vers l'Ouest sur le Bélouchistan et l'Afghanistan, ou l'influence anglaise équivaldrait à l'Empire, si elle n'était contrebalancée, de temps à autre, par l'influence russe, et vers l'Est sur la Birmanie, qui, depuis longtemps entamée, a fini par tomber en totalité dans la dépendance de ses puissants voisins. C'est ainsi que s'est lentement formé l'Empire des Indes, dont l'existence a été officiellement proclamée par le bill de 1877.

Le roi Édouard VII, empereur de l'Inde, ne gouverne pas plus en Asie qu'en Europe. A Londres siège, dans le Conseil des ministres, le secrétaire d'État pour l'Inde, et, vers l'embouchure du Gange, à Calcutta, le vice-roi. Mais ce serait une erreur de croire que l'un ou l'autre exerce sur l'administration de l'Empire une action profonde : ils ne font que régulariser et coordonner les décisions des gouvernements particuliers des diverses provinces. Celles-ci, surtout les plus grandes, forment comme autant de nations à peu près totalement indépendantes, régies suivant des lois et par des organes qui varient profondément de l'une à l'autre, et qui, sauf quelques modifications d'assez peu d'importance, sont restés ce que les avait faits Akbar le Grand au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Quelques-unes portent le nom de « Commissariats » et relèvent plus directement du vice-roi; quelques autres celui de « Lieutenances »; deux seulement celui de « Présidences » : ce sont celles de Madras et de Bombay. Mais ce n'est là qu'une pure affaire de mots.

Voici, en commençant par l'Est, la liste des provinces du Nord : l'Assam, la Haute et Basse Birmanie, le Bengale, le Béhar, l'Aoudh, les Provinces du Nord-Ouest et le Pandjab. On y trouve de très grandes villes : ce sont, dans le même ordre, Rangoun, Mandalay, Calcutta, Howra, Patna, Bénarès, Mirate, Allahabad, Cawnpore, Luknow, Agra, Bareilly, Delhi, Lahore, Amritsar, et plus au Nord, dans le Kachmire, Sérinagar. Il n'est aucune de ces villes qui n'ait

au moins 100 000 habitants; quelques-unes en ont beaucoup plus : Calcutta dépasse 700 000; Luknow et Bénarès, 200 000.

Au sud de ces provinces, et toujours de l'Est à l'Ouest, viennent l'Orissa, le Tchota-Nagpour, les Provinces centrales et le Bérar; puis, vers le fond de la presqu'île, sur la côte de Coromandel, la présidence de Madras, et sur la côte de Malabar celle de



UN SOUSSARI VICHNOUISTI

Bombay. Les grandes villes sont Bombay, la plus peuplée de toute l'Inde (800 000 h.), Ponna, Surate, Baroda, Ahmédabad, Nagpour et Madras (400 000 h.).

A côté des provinces anglaises subsistent dans l'Inde de nombreuses principautés, tributaires ou protégées. Ce sont elles que l'on désigne par le nom d'États indigènes, assez improprement du reste; car il n'en est presque point où le gouvernement sorte du corps de la nation; ce sont des princes ou des aristocraties venues du dehors, à des dates variables, qui y tiennent le pouvoir. Voici les principales : au Nord-Ouest, le Kachmir, le Radjpoutana, et le Sind qui s'étend sur les deux rives de l'Indus inférieur; vers le Sud et plus à l'Est, l'Inde centrale; puis le Dekhan ou pays des Mahrates, et enfin, à l'extrémité de la péninsule, le Mysore. Nommons quelques grandes villes : Kourratehi, à l'embouchure de l'Indus; plus à l'Est, Djeïpour

et Goualiour; plus au Sud, Haïderabad (400 000 habitants) et Bangalore (200 000).

**Ouvrages à consulter.** — ASSEMAN, *Bibliotheca Orientalis*, 4 vol. Rome, 1719-28. — BURTON, *Essai sur le Veïda*, etc. Paris, 1863, in-8. — Mgr LAOUEYAN, *Brahmanisme et Christianisme*, 2 vol. in-8°. — BOSI, *A history of the indian civilisation under British Rule*, 3 vol. — CALDWELL Rob., *A comparative grammar of the indian languages*. — Major général NARR, *The conquest of India*. — Sir JOHN STRACHAN, *India in 1881*, in-8°. Londres, ouvrage de grande valeur. — HENNER, *A brief history of the Indian people*. Londres, 1881. — A. BAETH, Religions de l'Inde, dans *l'Encyclopédie des sciences religieuses*, t. VI (fait autorité). — GEORGE OPPERT, *On the original habitants of India*. Leipzig, 1893. — Sir ALFRED LYALL, *The Rise of British dominion in India*. Londres, 1893. — ÉMIL SÉVAST de l'Institut, *Les castes dans l'Inde*, in-12. Pondichéry, 1896. — Le P. DEBOTS, *Mœurs, institutions et cérémonies des Indiens*, Pondichéry, 1899. — *The statesman's year book*, 1899.

## CHAPITRE V

### L'ANCIENNE MISSION

Ce n'était pas seulement aux peuples du monde classique, mais à tous les hommes que Notre-Seigneur était venu apporter la vérité religieuse, et, par la vérité, le salut. Nous voyons les apôtres se séparer, dès qu'ils ont reçu le Saint-Esprit; ils s'en vont, chacun de son côté, jeter aux quatre vents la bonne nouvelle. Saint Thomas, si l'on en croit la tradition, se tourna vers l'Inde. Il y fit des conquêtes non moins rapides et non moins étendues que celles de ses frères du collège apostolique en d'autres contrées. Les bénédictions de Dieu s'attachaient à sa parole. Il semble que la côte du Coromandel en ait eu la meilleure part. Elle se couvrit de chrétientés nombreuses, pleines de toute la sève de la jeunesse, dont la mort de l'apôtre n'interrompit pas la croissance. Elles pullulèrent autour de son tombeau, que l'on montre encore aujourd'hui à Méliapour, près de Madras.

Il y a une autre tradition, très respectable aussi, bien qu'elle ne paraisse pas aussi solidement appuyée que la précédente, qui donne un second apôtre aux Indes. Saint Barthélemy aurait poussé plus loin que saint Thomas lui-même; et ce ne serait qu'après avoir évangélisé le Bengale, qu'il serait revenu, à travers tout le nord de l'Inde, l'Afghanistan et la Perse, chercher la gloire du martyr en Arménie. Le savant Eusèbe, évêque de Césarée au iv<sup>e</sup> siècle, raconte que des



missionnaires ayant pénétré dans l'Inde y trouverent un exemplaire en hébreu de l'Évangile selon saint Mathieu, que l'apôtre saint Barthélemy y avait autrefois laissé.

Le chef de ces missionnaires était le fameux saint Pantène, que le martyrologe nomme le 7 juillet. Né en Sicile, vers le milieu du second siècle, et d'abord fervent adepte de la philosophie stoïcienne, il embrassa le Christianisme et dirigea, avant saint Clément et Origène, l'école catéchistique d'Alexandrie. Puis, ordonné prêtre par le patriarche Démétrius, à cette fin précisément d'être employé à l'évangélisation des nations orientales, il passa dans les Indes. C'est au Bengale qu'il semble surtout avoir dépensé son zèle. Il y restaura ce qui restait encore de la foi que saint Barthélemy avait implantée; il y fit de nouvelles conversions. Après lui, le nombre des Chrétiens, qui peut-être cessa de croître, se maintint du moins pendant des siècles; au point que, vers l'an 650, l'Église créait pour eux le siège épiscopal de Colliano; c'est le nom, légèrement latinisé, d'une petite ville du Bas Bengale.

Ce n'était pas seulement dans les provinces orientales de l'Inde que la parole évangélique avait commencé de fructifier. Celles du Nord, surtout du Nord-Ouest, pour qui le contact avec les peuples occidentaux était chose plus facile et moins rare, avaient eu plus d'occasions encore de la recevoir. Nul doute que des communautés chrétiennes n'y eussent été pareillement fondées. Au Sud, la foi, de la côte du Coromandel, avait gagné celle de Malabar. L'évêché de Cranganore, dans le voisinage de Calicut, date de la plus haute antiquité, puisqu'il existait déjà lors de l'arrivée des Juifs de Cochin, comme en font foi les plus vieux des livres de ces Juifs eux-mêmes, qui, lorsqu'ils aborderent en ces lointains parages, disent y avoir trouvé des Nazaréens.

Le continent indien était donc entamé par tous les côtés. Il semblait que le Christianisme dût s'y infiltrer de proche en proche, comme le levain de la parabole, pour mettre en fermentation toute la

masse de cette immense population. Il n'en fut rien. Il plut à la sagesse de Dieu de remettre à plus tard — puisse être à bientôt! — l'accomplissement de ses desseins de miséricorde. La chute de l'empire romain d'Occident et la décadence de celui de Constantinople rompirent à peu près totalement les relations de ces Églises lointaines avec le reste de la Catholicité; Rome ne fit plus rayonner que faiblement et par intervalles sa bienfaisante influence sur elles. Celles du Nord, anémiées par leur isolement et couvertes à maintes reprises par le flot des invasions, disparurent, sans laisser de traces. Les autres ne firent plus que végéter. Le Nestorianisme, refoulé des provinces orientales de l'Empire vers la Perse, où il eut l'art de se maintenir, étendit à la plupart d'entre elles la contagion de ses erreurs. Il en fut de même du Monophysisme d'Eutychès et de Jacob Zanzale, qui, porté de Syrie sur les côtes de l'Inde, s'y maintient encore aujourd'hui. On conçoit sans peine que, diminué par ce mélange de doctrines impures et laissé sans secours à ses propres forces, le Christianisme indien ne fut plus guère en état de se défendre. L'ignorance alla grandissant d'âge en âge. La ligne qui le séparait du paganisme s'effaca par degrés. Les plus grossières superstitions altérèrent, jusqu'à la défigurer complètement, la physionomie du culte et de la vie de ces fidèles revenus presque à l'infidélité.

Ce ne devait être qu'après de longs siècles que sonnerait le réveil de ces Églises plongées dans une léthargie si semblable à la mort. En 1497, les Portugais, sous la conduite de Vasco de Gama, doublèrent le Cap des tempêtes. Par là se trouva rouverte la route, si longtemps fermée, de l'Inde et de l'Extrême-Orient.

Le zèle de la religion s'y engagea sur-le-champ, avec autant et plus d'ardeur que la soif de l'or ou celle des conquêtes. Le pape Alexandre VI ne négligea rien de ce qui pouvait l'animer et le secourir. C'est à cette fin qu'il traça sur la mappemonde la célèbre ligne de démarcation entre les terres de l'Ouest et celles de l'Est,

données, les premières à l'Espagne, et les secondes au Portugal; mais à la condition que l'une et l'autre y feraient prêcher l'Évangile. Ni l'une ni l'autre n'y manquèrent. A peine la victoire de François d'Almeida à Diu eut-elle assis l'influence portugaise sur la côte de Malabar, que les missionnaires se préparèrent à l'envahir. Ils y arrivèrent l'année suivante (1509) avec Albuquerque, qui, tout de suite, assura, par la prise de Goa, sa base d'opération et la leur. Ils entrèrent en campagne sans différer d'un moment. Fils de saint Dominique et de saint François, ils ne trompèrent aucune des espérances excitées par ces grands noms : science, piété, zèle de la gloire de Dieu et des âmes, rien ne manqua de ce qui pouvait être à la fois l'honneur et la force de leur apostolat.

Ils ne devaient pas cependant garder le premier rang; ils furent distancés par les Jésuites, dès que ceux-ci eurent paru dans l'Inde. Saint François-Xavier, débarqué à Goa le 6 mai 1542, descend vers le Midi, laissant sur les côtes une longue chaîne de communautés chrétiennes qui semblaient lever de terre sous ses pas. Il fait de la caste des Paravers, établie au cap Comorin, un miracle de foi et de toutes les vertus, qui rappelle les Églises les plus justement célèbres des temps apostoliques. Les néophytes de Mannar, à peine sortis de l'eau du baptême, marchent au martyre sans défaillance. L'apôtre voit accourir à lui de telles multitudes, qu'il n'y peut suffire : la voix lui manque pour parler, la force pour lever les bras, tant de fois il a dû dire le *credo*, rappeler les devoirs de la vie chrétienne, baptiser, absoudre. Il ne croit cependant pas que les provinces de l'intérieur soient mûres ni qu'elles commencent encore à blanchir pour la moisson. Aussi court-il vers d'autres rivages, ceux de Malacca, du Japon, de la Chine. Celui que l'éclat de ses miracles et de sa sainteté avait en quelque sorte divinisé aux yeux des peuples de l'Inde, n'y devait plus reparaitre.

Mais il laissait des successeurs. Ses frères de la Compagnie de Jésus se précipitèrent en foule par la brèche qu'il avait ouverte.

Moins de cinquante ans après, ils avaient aux Indes deux grandes Provinces. Celle du Nord comprenait les missions de Goa, de Salsette, de Damão, de Bacaim, de Diu et du Mogol. Celle du Sud, qui, un peu plus tard, par suite des modifications apportées à ses limites, devint la Province de Malabar, comprenait : dans sa première forme,



PAGODE HINDOLE.

les Missions de Cochîn, du Travancore, de Ceylan, de Tuticorin et jusqu'aux royaumes lointains du Bengale et de Pégû; dans sa seconde forme, celles de Ceylan, de la Pêcherie, du Travancore, du Maduré et de Karnate. Plus de 400 Jésuites s'y dévouaient, dès 1600, au service du Christ et des âmes.

On ne sait quels noms méritent le plus d'être retenus dans cette glorieuse légion. Le P. Criminale, premier martyr de sa Compagnie, meurt par le fer des Musulmans pour la défense du peuple qu'il évangélise à Pimikael. Le P. d'Acquaviva pénètre au cœur de

l'Empire et jusqu'à la cour d'Akbar le Grand, qui le traite avec faveur et lui fait espérer pour la religion chrétienne un appui tel, qu'il eût pu entraîner la masse de la population. Puis viennent les Robert de Nobili, les Jean de Britto, qui étonnent jusqu'à leurs supérieurs par les succès d'un ministère triomphal.

Le xvii<sup>e</sup> siècle était près de sa fin. Le Portugal avait, depuis plus de cent cinquante ans, fidèlement rempli les engagements pris par lui envers le Saint-Siège. Celui-ci en avait plus que de la reconnaissance : il avait tenu à payer d'un prix magnifique les services rendus à la foi, en accordant aux rois de Portugal le droit de patronage sur toutes les Églises de l'Inde. Ils présentaient aux quatre sièges de Goa, de Cranganore, de Cochin et de Méliapour, les seuls qui eussent encore été créés : ils exerçaient, par l'intermédiaire de l'archevêque de Goa, métropolitain, un contrôle non pas seulement nominal, mais très effectif, sur toutes les communautés chrétiennes, même les plus distantes des établissements portugais ; nul évêché nouveau ne devait être érigé sans leur participation ; nul missionnaire ne pouvait se rendre aux Indes sans leur permission et autrement que sur les vaisseaux de leur marine ; bien plus, ils émirent à plusieurs reprises la prétention que les brefs du Pape n'eussent force de loi aux Indes que lorsqu'ils auraient reçu le placet royal.

Il serait téméraire à un écrivain catholique d'oser blâmer le Saint-Siège de ces concessions ; il a semblé pourtant que, moins par la faute de l'Église qui les avait accordées que par celle du Portugal qui les avait reçues, elles ont tourné au désavantage des Missions. Celles-ci ont risqué de paraître, aux yeux des indigènes, moins les entreprises de la charité religieuse qui cherche à sauver les âmes, que celles de la politique qui prépare la conquête du pays. De là des déliances qui n'ont que trop souvent stérilisé les efforts de l'apostolat. Outre que le patronage portugais devait ame-

ner le schisme de Goa, l'une des plus grandes plaies qui aient désolé l'Église des Indes au *xix<sup>e</sup>* siècle.

Ce n'est pas à dire que l'action de cette cause néfaste se soit fait sentir tout de suite. Elle ne fit que ralentir tout au plus le mouvement commencé. L'Inde n'en comptait pas moins, en 1700, plus de deux millions et demi de Catholiques.

La décadence vint d'ailleurs. Les Hollandais avaient commencé, vers le milieu du *xvii<sup>e</sup>* siècle, à se montrer dans les mers les plus orientales de l'Asie. Ils y prirent bientôt la première place, battant de tous côtés en brèche la puissance des Portugais. Un à un, ils leur enlevèrent à peu près tous leurs établissements de l'Inde, où ils devaient eux-mêmes exercer, pendant les deux premiers tiers du *xviii<sup>e</sup>* siècle une influence prépondérante, surtout dans le Sud.

Or, soit politique, soit esprit de secte, les Hollandais protestants firent une guerre à mort aux Catholiques indiens, qu'ils feignaient de croire, plus peut-être qu'ils ne les croyaient, attachés sans retour à la puissance rivale de la leur. Les missionnaires furent traqués et massacrés; l'exercice du culte catholique, interdit sous les peines les plus impitoyables; les églises converties en factoreries; pendant que les prédicants de la Réforme s'efforçaient par tous les moyens, même les moins honnêtes, d'attirer à eux les brebis dispersées par l'exil et le supplice de leurs pasteurs.

De tels exemples étaient bien faits pour déchaîner la fureur persécutrice, jusque-là mal contenue, des rois indigènes. Plusieurs d'entre eux se distinguèrent par les plus sanglantes violences; nul plus que le célèbre sultan de Mysore, Tippoo-Saïb. Il fit périr plus de 100 000 Chrétiens dans ses États; il en donna ou vendit presque autant comme esclaves; en un seul jour il en força 40 000 à recevoir la circoncision, signe de l'Islamisme.

Il y eut cependant une chose qui porta un coup plus mortel encore aux Missions de l'Inde : ce fut la disparition des Jésuites, qui n'avaient pas cessé d'y jouer depuis les premiers temps le rôle le



plus considérable. En 1759, Pombal les chassa du Portugal et de toutes les colonies qui en dépendaient; 127 des leurs durent quitter l'Inde le même jour; et embarqués à Goa pour Lisbonne, ils allèrent pour la plupart s'éteindre de froid, de faim et de misère dans les cachots du fort Saint-Julien. Le succès du premier ministre de Sa Majesté Très Fidéle enhardit le premier ministre de Sa Majesté Très Chrétienne : Choiseul obtint en 1762 des rancunes et de la complaisance du Parlement un arrêt qui supprimait la Compagnie de Jésus en France. Enfin le pape Clément XIV, sous la pression de la puissance politique et pour le bien de la paix, en prononça l'abolition totale en 1773. C'en était donc fait : l'armée de la foi perdait un de ses corps d'élite, les meilleurs peut-être de ses soldats et de ses chefs, ceux que les Protestants eux-mêmes, un Campbell, un Wolf, avaient proclamés « les plus grands de tous les missionnaires du monde ».

Le gouvernement portugais et surtout le Saint-Siège se mirent en devoir de les remplacer. Ni l'un ni l'autre n'y parvinrent. Le métropolitain de Goa multiplia les ordinations. Ni les études préalables, ni la formation ecclésiastique, ni les plus indispensables marques de vocation, ne furent plus exigées des candidats au sacerdoce; on prit tous ceux qui se présentèrent. C'est que les ordres venus de Lisbonne pressaient. On devine sans peine ce que furent ces prêtres improvisés, lorsqu'ils eurent été répandus par toute l'Inde pour y combler les vides laissés par le départ des premiers missionnaires. De toutes parts éclatèrent des scandales, s'élevèrent des protestations. La Compagnie anglaise des Indes les chassa de Bombay, où ils furent remplacés par des Carmes déchaussés. Ignorants, sans tenue, quelquefois sans mœurs, ils ne prétendaient pas moins à l'exercice de l'autorité la plus tyrannique et rançonnaient sans pudeur les fidèles confiés à leurs soins. Aussi vit-on des communautés catholiques passer, tout d'un bloc, au Protestantisme par dégoût de ces étranges pasteurs. Le clergé goanais, c'est le nom sous lequel il est connu,

fut un fléau pour les Églises de l'Inde. On est en droit de se demander s'il n'eût pas mieux valu pour elles être laissées tout à fait sans soins, que d'en recevoir de telles mains.

De son côté, Rome avait chargé la Société des Missions étrangères de toute la côte Est de l'Inde. Mais, déjà surchargée, cette



COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, A BOMBAY

Société dut se contenter d'envoyer 6 ou 8 missionnaires, qui s'établirent à Pondichéry. Que pouvaient-ils, en si petit nombre, et perdus dans une immensité et dans une multitude qui eussent réclamé des centaines d'ouvriers évangéliques? L'un d'eux, M. Supriès, a exprimé avec une simplicité éloquente la douleur qu'il éprouva lorsqu'il recut une députation de Chrétiens, venus de plus de 100 lieues pour implorer la visite d'un missionnaire, qu'ils n'avaient pas eue depuis six ans. Ils lui disaient, dans leur style simple, mais sublime, que leurs âmes « avaient faim de Dieu ». Établis depuis longtemps déjà à

Agra, les Capucins continuèrent à s'y dépenser, écrasés, eux aussi, par la disproportion de leur nombre et de leur tâche. Les Carmes restèrent chargés de leur vieille mission de la côte du Malabar, qu'ils n'arrivaient pas même, faute de sujets, à desservir seuls, obligés de recourir à l'assistance, non seulement de quelques prêtres indigènes, mais même des Goonais.

Cette pénurie ne cessa de croître. La Révolution, qui jucha notre sol des débris de l'Église de France et dont les terribles contre-coups s'étendirent à toute l'Europe, tarit pour un temps presque toutes les sources du recrutement des missionnaires. L'Occident n'en envoyait plus. Ceux qui mouraient, emportaient avec eux l'amère pensée qu'ils ne seraient pas remplacés. Il en fut ainsi pendant près de cinquante ans, de 1775 à 1820. Nulle contrée n'en souffrit plus que les Indes, où les Anglais, dont la puissance de jour en jour plus solide et plus vaste n'avait plus de rivale à craindre, créaient des Missions, ouvraient des écoles et subventionnaient les œuvres de propagande les plus diverses au profit du protestantisme. Non qu'ils montrassent à l'égard du Catholicisme la même intolérance haineuse que leurs prédécesseurs hollandais; ils le couvraient, au contraire, sinon de la protection de leurs fonctionnaires, au moins de celle de leurs lois. Il n'en voyait pas moins se continuer pour lui le mouvement de la décadence, et des 2 500 000 fidèles qu'il avait eus au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, à peine 500 000 lui restaient à la fin. Nous allons voir comment il s'est relevé depuis.

Voici, dans un tableau sommaire, quelles sont aujourd'hui les grandes divisions de l'Inde catholique. Aux Oblats de Marie ressortit la plus grande partie de l'île de Ceylan, où les Sylvestrins gardent seulement le diocèse de Kandy; aux Jésuites, le Maduré, Mangalore, Bombay, le Bengale occidental et les deux diocèses de Pointe de Galle et de Trincomali, nouvellement créés à Ceylan; aux Missions étrangères, Pondichéry, Maïssour, Coïmbatour et Kumbakonam; aux Carmes, Quilon et Vérapoly; aux Capucins, Patna, Agra, le Raj-

poutana, le Pandjab et le Kachemire; aux Bénédictins, le Bengale oriental; aux Salésiens d'Annecy, Vizigapatam et Nagpour; aux Pères du Saint-Esprit, la seconde Mission de Pondichéry; aux Missions étrangères de Milan, Hidérabab et le Bengale central; aux prêtres irlandais, Madras.

**Ouvrages à consulter.** — ADRIEN LAUNAY, *Histoire des Missions de l'Inde*, 5 vol., in-8°, Paris, 1896. — LOUVEY, *Les Missions catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, in-7°, Lille, 1894. — CRÉTINEAU-JOLLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 6 vol., in-12, Paris, 1859. — *Vie de St François-Xavier*, par le P. BONNOTES, in-8°. — *Lettres de St François-Xavier*, in-8°, 1654; trad. fr., 2 vol., Paris, 1854.



UN SOUSSARI





## CHAPITRE VI

### L'ILE DE CEYLAN

LE PAYS. — LES HABITANTS. — L'ANCIENNE MISSION.

L'île de Ceylan, la Taprobane des Anciens, la Lanka des livres sacrés des Singhalais, s'étend à l'entrée du golfe du Bengale, au sud de l'Inde. Elle n'en est séparée que par le détroit de Palk, qui barré par cette sorte de chaussée de bancs de sable et de récifs, qu'on appelle le pont d'Adam, la met presque, à mer basse, en communication avec le littoral du continent. Exactement, elle est comprise entre le 10° et le 6° degré de latitude N., entre le 77° et le 80° degré de longitude E. Sa surface, de 64 000 kilomètres carrés, représente à peu près le huitième de celle de la France.



La configuration du pays varie beaucoup suivant les régions : ce sont, au Nord, de vastes plaines, basses et couvertes de forêts tropicales; au centre et vers le Midi, des montagnes, des vallées, tous les accidents et toutes les surprises d'un sol tourmenté, mais aussi riche dans ses productions que grandiose ou riant dans ses aspects. La hauteur moyenne de ces montagnes ne va guère au delà de 2000 mètres. Seul le Pétrotalla galla atteint 2900 mètres. Entre tous les pics, le plus célèbre est celui d'Adam, où les habitants croient reconnaître l'empreinte d'un pied gigantesque, qui serait, selon les Singhalais, celui de Bouddha, et, selon les Arabes, celui du premier homme.

De ce massif découlent un très grand nombre de cours d'eau qui répandent dans les terres élevées la fraîcheur et la fécondité. Mais à mesure qu'elles descendent vers la plaine, les rivières perdent, en raison de la chaleur et de la perméabilité du sol, une part considérable de leur volume d'eau : les plus petites, qui sont aussi les plus nombreuses, n'y coulent plus, sauf dans la saison des pluies. Seuls, les fleuves véritables, tels que le Maharellilanga, le plus grand de l'île, ne terminent jamais qu'à la mer leur cours majestueux. Il en résulte, sur quelques points, surtout au Nord, dans la province de Jaffna, des sécheresses qui sont un véritable fléau. Les réservoirs et les canaux, creusés par les anciens rois pour parer à cet inconvénient, étonnent encore aujourd'hui par leur grandeur et par la justesse des calculs qu'ils supposent; mais, abandonnés depuis longtemps, ils ne font plus guère qu'exhaler le germe de la malaria.

On peut dire néanmoins que l'île, dans son ensemble, jouit d'un climat plus tempéré, plus agréable et plus sain, que celui des provinces méridionales de l'Inde qui l'avoisinent. Elle le doit à l'élévation de ses montagnes et aux vents de la mer. Elle a pourtant quatre mois de pluies presque ininterrompues et torrentielles. Ce sont avril et mai, octobre et novembre.

Ceylan a joui de tout temps d'une juste réputation de fécondité et de richesse. On y retrouve la luxuriante végétation des tropiques. Ses vastes forêts offrent les essences d'arbres les plus variées et les plus précieuses. Le riz et la cannelle y paient magnifiquement les soins qui leur sont donnés. Le cocotier et le palmier ne sont pas moins productifs. A ces cultures se sont ajoutées de notre temps celles du thé, du quinquina, et surtout du tabac, qui tend à prévaloir en beaucoup d'endroits sur toutes les autres. Ceylan fournit encore, quoique en moindre quantité que par le passé, des pierres précieuses, des rubis, des saphirs, et surtout des grenats de qualité supérieure. Les pêcheries d'huîtres perlières de Mannar sont aujourd'hui considérablement déchues, sans qu'on puisse en assigner au juste les raisons.

Le roi des forêts de l'île, l'éléphant, qui procure à quelques privilégiés de la fortune le plaisir d'une chasse rare, n'est dangereux pour personne, sauf à de rares intervalles où il semble pris comme d'une folie de destruction. A côté de lui vivent le léopard et l'ours. Le premier n'attaque jamais l'homme ; le second, quoique plus petit et moins fort que ses congénères d'Europe, se fait craindre par son acharnement à poursuivre la proie qu'il a une fois choisie. Mais de toutes ces bêtes, les plus malfaisantes sont les serpents, très nombreux, et qui pénètrent partout : objet d'une crainte superstitieuse de la part des païens, les Chrétiens seuls osent les détruire.

Il en est de Ceylan comme de toutes les régions asiatiques : l'histoire en est très obscure. On sait seulement qu'elle fut, à plusieurs reprises, et dès le v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, envahie par des tribus de l'Inde méridionale. Elles y constituèrent peu à peu une monarchie indépendante. Elles ne commença à être ébranlée qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. C'est alors que les Portugais y parurent et s'y établirent. Ils en furent chassés quelque 150 ans plus tard par les Hollandais. Ni les premiers ni les seconds ne détruisirent totalement la dynastie

des rois indigènes : ils s'en tinrent à des possessions d'étendue variable sur les côtes. Les Anglais, qui en ont à leur tour dépossédé les Hollandais, après avoir gardé jusqu'en 1834 un simulacre de roi à Kandy, l'ont enfin réunie purement et simplement à la Couronne. Elle a aujourd'hui un gouverneur envoyé de Londres et assisté de deux conseils, l'un législatif et l'autre exécutif. Il faut dire, du reste, à l'honneur des Anglais, qu'ils n'ont pas cessé de travailler pour le bien de leur nouvelle possession : ils ont construit des routes et un chemin de fer, établi partout une exacte police; outre qu'ils traitent tous les cultes avec une bienveillance qui passe de bien loin la tolérance pratiquée ailleurs.

Les principales villes sont : au Sud, Colombo (130 000 habitants), siège du gouvernement et de la Cour suprême de justice; Pointe de Galle (50 000 habitants); à l'Est, Trincomali, la plus belle rade de toute l'île; au centre, Kandy, longtemps capitale, et qui, aujourd'hui, déchue, n'a plus que 20 000 habitants; au Nord, Jaffna (40 000 habitants), et Mammur.

La population, d'environ 3 millions d'habitants, se décompose à peu près comme il suit : 2 millions de Singhalais, qui semblent descendre des premiers Hindous immigrés dans l'île, de teint inégalement bronzé, marqués, du reste, de tous les caractères de la race aryenne, parlant une langue qui leur est propre, le singhalais, formée d'un mélange de tamoul et de sanscrit : ils occupent le centre et les parties méridionales de l'île; — 650 000 Tamouls, venus également de l'Inde, mais à des dates plus rapprochées de nous, de couleur beaucoup plus foncée, presque noirs; leur langue est le tamoul pur; ils sont massés dans les provinces du Nord; — 200 000 Maures; c'est le nom qu'on donne aux Musulmans, à peu près tous d'origine arabe ou persane, établis dans l'île : ils tiennent entre leurs mains une part considérable du commerce, surtout celui des pierres précieuses; 8 ou 10 000 Veddas, race grossière, la première probablement qui ait occupé Ceylan, et qui, refoulée par les envahisseurs, s'est main-

tenue péniblement dans les parties les plus inaccessibles du pays, où elle vit à l'état sauvage. Le reste de la population est fourni par les descendants des Portugais et des Hollandais et surtout par des Anglais, qui s'y répandent en nombre de plus en plus grand, des Chinois, des Javanais, des Cafres, et, dans une proportion plus considérable, des Juifs de Cochin.

Voici le tableau des religions qui se partagent l'île : on compte 1 800 000 Bouddhistes, tous Singhalais ; 600 000 Brahmanistes, tous Tamouls ; 200 000 Musulmans, tous Maures ; 300 000 Catholiques, presque tous indigènes, Singhalais ou Tamouls ; 50 ou 60 000 Protestants, dont un assez grand nombre d'Européens. Ceylan est le pays où le Bouddhisme s'est conservé le plus vivant et d'où il a rayonné sur les régions du Sud-Est.



TYPES SINGHALAIS

Il ne semble pas que le Christianisme ait fait son apparition à Ceylan avant la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Il y fut apporté par les Portugais, qui y fondèrent pour leurs établissements des côtes une mission dont l'action s'étendit bientôt à l'île entière. Elle y porta des fruits abondants, surtout après le passage de saint François-Xavier. Ce n'est pas que les contradictions manquaient : la persécution sévit tout de suite avec violence. Dès 1546, 700 Chrétiens étaient martyrisés,

d'un seul coup, à Mannar, et parmi eux se trouvaient plusieurs personnages considérables, dont le propre fils du roi de Jaffna. Mais il arriva à Ceylan ce qui est arrivé partout : le sang des martyrs fut une semence de Chrétiens. On en comptait plusieurs centaines de mille vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Les Jésuites n'y avaient pas moins de vingt-six résidences en 1628.

Mais bientôt commence le déclin de la puissance portugaise. Les Hollandais protestants s'emparent peu à peu de tous les établissements fondés par leurs rivaux, qu'ils chassent enfin totalement de l'île par la prise de Jaffna, en 1656. La persécution renaît plus impitoyable et plus sanglante que jamais. Les missionnaires sont expulsés; la peine de mort est décrétée contre quiconque leur donnerait l'hospitalité (16 septembre 1658); le culte catholique est rigoureusement proscrit, des centaines de Chrétiens sont massacrés pour leur foi. Seuls, deux prêtres de la Congrégation de l'Oratoire, les PP. Jos. Vaz et Gonzalez, grâce à des prodiges d'adresse et au prix des plus rudes privations, réussissent à se maintenir dans l'île, cachés au fond des forêts, mais entretenant par leurs exemples et par leurs paroles la foi au cœur d'un peuple encore nombreux de Chrétiens.

Le premier, aux yeux des Singhalais, parut un second François-Xavier. Né le 21 avril 1651, à Saucoule, non loin de Goa, d'une ancienne famille de Brahmes, et, après des études brillantes, élevé au sacerdoce par Mgr A. Braudo, il obtint, non sans peine, d'être envoyé à Ceylan, où il se sentait appelé de Dieu. Il parcourut l'île tout entière. A Jaffna, à Colombo, à Trincemali, les missionnaires de notre siècle ont retrouvé partout la trace profonde de son zèle.

Il ne restait pas à Ceylan plus d'une cinquantaine de milliers de Chrétiens, lorsque les Anglais y parurent à leur tour, en 1795. Ils semblèrent hésiter d'abord sur la ligne de conduite à suivre à l'égard du Catholicisme. Les missionnaires étaient suspects : on craignait qu'ils ne travaillassent au profit de l'influence française. Mais bientôt cette influence ne fut plus à craindre; et dès lors s'ouvrit une ère de

tolérance sincère et bienveillante, qui ne s'est plus fermée depuis. Le culte catholique reparut; la Mission reprit son œuvre; le nombre des fidèles crut rapidement. Puis cet essor sembla s'arrêter.

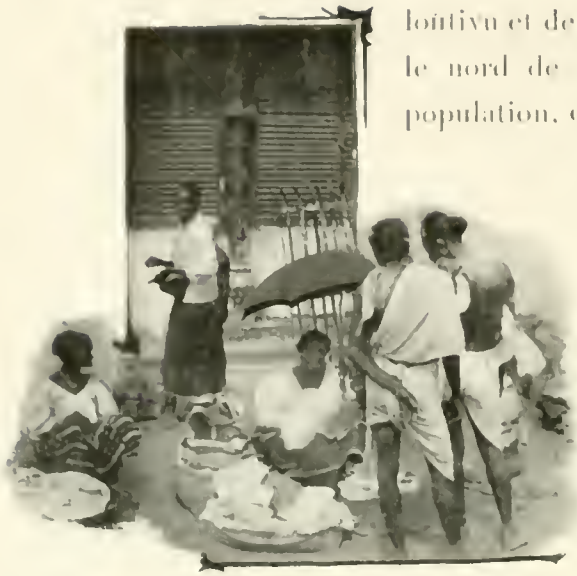
C'est que les ouvriers manquaient : il n'y avait dans l'île qu'une vingtaine de prêtres goanais, de plus de zèle que de science pour la plupart, et quelques-uns même d'une moralité médiocre; tandis que, soutenues par le gouvernement et richement dotées par l'or de l'Angleterre et de l'Amérique, les Missions protestantes s'efforçaient, non toujours sans succès, d'attirer à elles plus encore les Catholiques que les païens de l'île. Le danger le plus à craindre peut-être, c'étaient les écoles, qu'elles avaient ouvertes en grand nombre, et que les Catholiques, faute d'avoir les leurs, étaient eux-mêmes obligés de fréquenter.

Ce fut pour remédier à cet état de choses, que le pape Grégoire XVI détacha, en 1834, la Mission de Ceylan du diocèse de Cochin, et l'érigea en Vicariat apostolique. Un évêque indigène ou goanais devait en être le titulaire, à la condition qu'il aurait auprès de lui, pour le seconder ou le contenir, un coadjuteur européen. Ceylan comptait alors 113000 Catholiques. Le siège du Vicariat apostolique était Colombo. En 1845, Grégoire XVI en détacha la Mission de Jaffna, dont nous allons d'abord raconter l'histoire.

#### JAFFNA

Située à l'extrémité nord de Ceylan, sur une petite île qui n'est rattachée à la grande île que par une chaussée artificielle, Jaffna, ou, suivant l'orthographe adoptée par quelques géographes, Djafna, ville forte où les Anglais entretiennent une garnison, est le chef-lieu d'une des six provinces du gouvernement de Ceylan. Cette province se décompose en quatre districts, ou, comme on dirait en France, en quatre arrondissements : ceux de Jaffna même, de Mannar, de Moul-





MARCHANDE D'ÉTOFFES A CÉLAN

lointain et de Nonvarakalavia. Elle embrasse tout le nord de l'île avec une partie du centre. La population, de plus de 500 000 âmes, très agglomérée autour de Jaffna et plus clairsemée à mesure que l'on descend vers le Sud, est presque uniquement tamoule.

Aussi n'y a-t-on parlé longtemps que le tamoul. Aujourd'hui, l'usage de l'anglais s'y répand de plus en plus par l'école, par le journal, par l'action administrative; les indigènes, à quelque religion qu'ils appartiennent, les Catholiques autant que

les Protestants, s'appliquent à se mettre en possession d'une langue qu'il faut savoir pour être admis aux fonctions publiques.

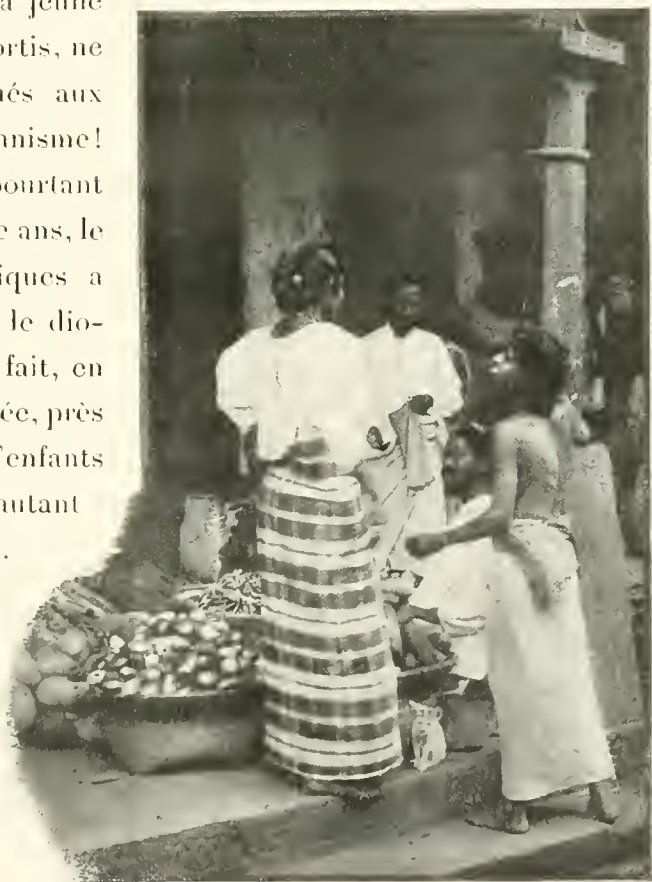
Il y a très peu de différence entre les habitants de la province de Jaffna et ceux du sud de l'Inde: la race a gardé en deçà du détroit les mêmes caractères qu'au delà. Intelligente, douce, hospitalière, surtout dans les campagnes, attachée avec une sorte de fanatisme à toutes ses coutumes, même les moins faciles à justifier, elle manque de consistance et de profondeur. Ce n'est qu'avec une peine extrême que le missionnaire parvient à secouer l'indolence de ces masses inertes. Rien ne les frappe vivement que ce qui paraît: ce qu'elles aiment, ce sont les couleurs voyantes, les bijoux, les feux d'artifice. — Les femmes y sont réduites à une condition voisine de l'esclavage.

On devine les obstacles que rencontre la propagation de la foi dans un pareil milieu. La tyrannie des coutumes et l'apathie constituent le principal. La crainte en est un autre: les païens, brahmanistes ou bouddhistes, tremblent, s'ils se convertissent, de se voir repoussés par leur famille ou par les gens de leur caste. Ajoutez à

cela les exigences gênantes de la morale chrétienne, que ces âmes, conscientes de leur faiblesse, n'envisagent pas sans une sorte d'involontaire effroi. Puis, il faut bien le dire, les exemples d'un certain nombre de Chrétiens, catholiques ou protestants, déconsidèrent parfois la religion aux yeux des infidèles. Aussi les conversions y sont-elles moins nombreuses qu'elles ne devraient l'être, à ne considérer que le zèle et les efforts des missionnaires.

Il arrive, de plus, qu'il s'y mêle trop souvent des motifs d'intérêt matériel, qui en compromettent d'avance la solidité. Ainsi, les orphelinats ouverts à tous les enfants, sans distinction de croyances, voient tous les ans un assez grand nombre de baptêmes. Mais combien de fois l'adolescent ou la jeune fille, après en être sortis, ne sont-ils pas retournés aux superstitions du paganisme! Hâtons-nous de dire pourtant que, depuis cinquante ans, le nombre des Catholiques a plus que doublé dans le diocèse de Jaffna. On y fait, en moyenne, chaque année, près de 400 baptêmes d'enfants païens et à peu près autant de baptêmes d'adultes.

Considérablement réduit par les nouvelles délimitations de 1893, ce diocèse compte aujourd'hui 40000 Catholiques : un nombre de Pro-



MARCHAND DE FRUITS, A CEYLAN

testants que les statistiques officielles eussent parfois outre mesure, mais qui ne dépasse certainement pas 8 ou 10 000; 30 000 Musulmans, et environ 300 000 païens. Ces derniers possèdent, semés de toutes parts et jusque sur les points les plus déserts, une foule de temples rigoureusement fermés aux profanes et dont le missionnaire ne peut dès lors décrire l'intérieur, mais tous très laids au dehors. On regrette qu'il en faille dire à peu près autant de nos églises : elles sont nombreuses à cause de la diversité des castes; elles sont propres; mais aucune qui soit vraiment belle et qui puisse être donnée comme un monument.

Il est vrai que la province de Jaffna n'a pas à consacrer à des choses qui n'intéressent que l'art de bien grandes ressources : elle est la moins riche de toute l'île. Non que la pêche du poisson, la culture du cocotier, du palmier, du bananier, et plus encore celle du tabac, n'y donnent les meilleurs résultats; mais les sécheresses y sont fréquentes et ruineuses. Aussi les grandes fortunes y sont-elles extrêmement rares.

#### COMMENCEMENT DE LA MISSION

*Mgr Bettachini.* — En 1845, M. Bettachini, prêtre italien de la Congrégation de l'Oratoire, fut nommé coadjuteur de Colombo et spécialement chargé de la partie septentrionale de l'île, érigée en Mission indépendante, avec Jaffna comme chef-lieu. Sacré par le Vicaire apostolique dont il devenait le coadjuteur, avec le titre d'évêque, *in partibus*, de Torona, il alla visiter l'Église qui lui était confiée; il en revint navré de tristesse : tout était à faire. Il allait partir pour Rome, afin d'y demander des ouvriers évangéliques, lorsqu'il rencontra l'abbé Reinaud, prêtre français qui, après avoir fait partie de la Congrégation des Oblats, l'avait quittée, avait suivi en Orient l'archevêque de Bagdad et venait enfin de débarquer à Ceylan, pour offrir son ministère au Vicaire apostolique de Colombo.

Touché de l'embarras du nouvel évêque, ce prêtre, excellent cœur, lui conseilla, puisqu'il allait en Europe, de voir Mgr de Mazenod, évêque de Marseille et Supérieur général des Oblats. Mgr Bettachini partit là-dessus. Italien, il désirait ramener avec lui des prêtres italiens; il fit pour en trouver d'inutiles efforts. Après un rapide voyage en Angleterre, il revenait de Londres découragé, lorsque l'idée lui vint de passer par Marseille, comme le lui avait conseillé l'abbé Reinaud. Mgr de Mazenod le reçut avec une cordialité parfaite, et tout de suite lui donna, pour le seconder à Jaffna, quatre de ses Religieux, un Irlandais, le P. Keating, et trois Italiens, le P. Séméria, le P. Ciamin et le Fr. Gaspard de Stefanis, sous la seule condition qu'ils ne dépendissent que du coadjuteur et non pas du Vicaire apostolique de Colombo.

A ces auxiliaires vinrent bientôt se joindre quatre prêtres séculiers, deux Espagnols et deux Italiens, cinq Pères Jésuites du Maduré prêtés par Mgr Canoz, et, en 1849, trois nouveaux Oblats. Ces derniers étaient Français. Mais l'évêque, bien qu'Italien, put s'en consoler : la Propagande n'écrivait-elle pas trois ans plus tard à Mgr Bravi, qui lui avait succédé dans les fonctions de coadjuteur de Colombo, que « nul pays ne donnait des missionnaires pareils à ceux que donne la France » ? La Mission de Jaffna devenait ainsi partiellement française. Elle le deviendra chaque année davantage, jusqu'à ce que, vers 1857, elle le soit tout-à-fait.

Cette avant-garde mérite qu'on la connaisse. Né à Rouen en 1802 et mort à Jaffna en 1880, le P. Mouchel exerça les charges les plus importantes de la Mission, comme celle de provicaire pendant les voyages que firent à Rome NN. SS. Séméria et Bonjean. C'était un Religieux exemplaire. Il semblait incarner le bon sens et la régularité : outre que son humeur facile et sa santé de fer lui rendaient léger le fardeau des plus rudes besognes. Le P. Le Bescou, Breton, né en 1824, mort en 1867, de constitution vigoureuse, infatigable au travail, aurait lassé, par son obéissance, le caprice même des

Supérieurs les plus exigeants. Aussi son ministère fut-il fécond en fruits de bénédiction. Le P. Leydier, Provençal, ne devait faire dans l'île qu'un court séjour : il mourut en 1851, victime de son dévouement à soigner les cholériques.

Vers le même temps, arrivait à Jaffna une veuve irlandaise, Catholique ardente, Mme Flanagan, dont le fils comptera bientôt au nombre des Oblats missionnaires dans le diocèse. En attendant, elle ouvrit elle-même une école de filles, où elle ne cessa de se prodiguer, jusqu'au moment où les Sœurs de la Ste-Famille de Bordeaux vinrent la relever.

Il y avait certes là des ressources considérables pour le bien. Ce n'était pas trop pour les difficultés qui allaient surgir. La moindre tint à la diversité des nationalités et de la condition des prêtres européens de la Mission : il y eut de temps à autre, surtout au début, des tiraillements entre eux : l'évêque en souffrit. La douceur du P. Séméria fit beaucoup pour atténuer le mal ou même le guérir. Autrement grave fut l'opposition du clergé goanais vis-à-vis de l'évêque et de ses auxiliaires européens. Il serait excessif de dire que tous les torts fussent de son côté. Les nouveaux venus ignoraient la langue et, ce qui n'était pas un moindre danger, les usages depuis longtemps établis parmi les Catholiques de l'île. Ils blessèrent la population en les heurtant de front et concurent contre les prêtres goanais, qui suivaient ces usages, des préventions à tout le moins trop générales. Si quelques-uns de ceux-ci donnaient de justes prises à la critique, ni le zèle, ni la pureté des intentions ne manquaient à la plupart. Se sentant suspects, et d'ailleurs en plus étroite communion d'idées avec les fidèles, ils leur présentèrent les étrangers comme des intrus. Quelques-uns même ne reculèrent pas devant le schisme. L'un d'eux, Mikel Pilipu, suspendu pour inconduite, refusa de se soumettre, et alla se fixer à Mantotte, où il se maintint de longues années.

L'esprit d'indiscipline ne soufflait pas moins parmi les fidèles



mal instruits. Ils ne pouvaient comprendre surtout qu'ils ne fussent pas propriétaires et maîtres absolus de leurs églises. De là, des mutineries sans cesse renaissantes. La première se produisit dès la fin de 1848. Elle eut pour cause ou pour prétexte la chose du monde la plus innocente, la crèche de Noël. L'usage était que la cathédrale

seule en eût une. L'église de Notre-Dame-du-Refuge demanda et obtint la même faveur.

Alors les Catholiques de la cathédrale, se prétendant lésés, protestèrent et se portèrent en désordre à Notre-Dame-du-Refuge. Ce ne fut qu'à grand'peine que le calme put être rétabli. L'année suivante, les mêmes scènes se renouvelèrent, plus graves encore. Pour en finir, l'évêque interdit la crèche dans l'une et l'autre église. Mais son



AFGHANS TRAVAILLANT AUX PLANTATIONS, A CEYLAN

autorité fut méconnue et bafouée; il dut, malgré

sa douceur, lancer l'excommunication contre les principaux auteurs de l'indiscipline. La troisième année, mêmes difficultés, que seules l'adresse et la charité du P. Séméria empêchèrent de tourner au tragique. Quelques-uns des fidèles les plus influents de Notre-Dame-du-Refuge prétendirent ensuite s'approprier les fruits de l'enclos de l'église et du presbytère, et, pour cela, ils n'hésitèrent pas à engager à ce sujet contre l'évêque un procès que, du reste, ils per-



dirent. Outrés de dépit, ils s'emparèrent alors des clefs de l'Église et la livrèrent à un misérable goanais, du nom de Francisco Joao, qui s'y installa en maître, en dépit de l'évêque, et qui expulsé enfin, après un long procès, par sentence judiciaire, fut immédiatement appelé par une communauté catholique voisine. Il est vrai qu'il y resta peu, et l'autorité de l'évêque fut enfin rétablie.

Dans le même temps un fléau d'une autre nature ravageait la Mission : c'était le choléra. Il y fit sa première apparition en 1850. Elle fut terrible : des familles furent emportées tout entières. L'évêque et les missionnaires se prodiguèrent au service des malades, à la grande gloire du Catholicisme. Le P. Leydier, dont nous avons déjà prononcé le nom, et le P. Lacombe, du diocèse de Viviers, furent emportés.

Quatre ans de suite, l'épidémie reparut, ayant un peu perdu de sa première violence, mais bientôt accompagnée de la famine, que l'arrêt du commerce et des travaux agricoles rendait chaque jour plus générale. Mgr Bettachini donna jusqu'à son dernier sou. Il eut enfin l'idée de prescrire dans toutes les églises du Vicariat un triduum solennel de prières pour fléchir la colère de Dieu : le choléra disparut. « Si ce n'est pas là un miracle, écrit le P. Séméria dans son journal, où verrons-nous des miracles? »

Le ciel eut alors quelques sourires pour l'évêque si longtemps éprouvé. Il vit arriver, en 1850, le P. Mauroy, du diocèse de Cambrai, l'un des missionnaires les plus justement estimés pour leur intelligence et pour leurs vertus, qui devait donner à Jaffna plus de quarante ans de sa vie, et y mourir en 1896, après avoir exercé les charges les plus considérables. Il recut l'année suivante la visite de son voisin de l'Inde, Mgr Canoz, évêque du Maduré : les deux prélats se comblèrent l'un l'autre des marques les plus consolantes de charité. Mais Mgr Canoz annonça que d'impérieux besoins l'obligeaient à reprendre les quelques Jésuites qu'il avait momentanément prêtés à son collègue. Puis des difficultés vinrent à Mgr Bettachini du

côté qu'il les attendait le moins. Mgr Bravi, Italien comme lui, qui l'avait remplacé dans les fonctions de coadjuteur de Colombo, demandait à Rome, pour les diocèses de Ceylan, une nouvelle délimitation qui allait enlever à Jaffna une portion notable de sa population et de ses revenus.

Il fallut se défendre. Laissant au P. Séméria, son vicaire général, l'administration du diocèse, Mgr Bettachini partit pour Rome. Il y fut assez mal accueilli. La sacrée Congrégation écrivit à Mgr Bonnaud, Vicaire apostolique de Pondichéry, de se rendre à Ceylan, avec plein pouvoir de trancher la question sur place. Il vint, appela devant lui le coadjuteur de Colombo et le vicaire général de Jaffna; mais la conférence resta sans résultat : l'affaire ne fut réglée qu'un peu plus tard par Rome elle-même. L'étendue des diocèses fut laissée ce qu'elle était; seulement le Vicaire apostolique de Jaffna dut verser annuellement, pendant cinq ans, une somme assez considérable au Vicaire apostolique de Colombo.

Cependant, Mgr Bettachini était revenu à Ceylan. Mais au lieu de retourner à Jaffna, las sans doute de l'indiscipline et du mauvais esprit qu'il avait rencontrés, il se fixa dans le sud de son diocèse. Malade, il obtint de Rome que le P. Séméria lui fût donné comme coadjuteur. Puis, de l'avis des médecins, qui lui conseillaient l'air frais des montagnes, il se rendit à Kandy. Il y mourut en juillet 1857.

Mgr Séméria n'était pas à Ceylan lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. Il s'était rendu en France pour le chapitre général des Oblats. Il n'accepta que sur la volonté expresse de ses supérieurs. Sacré à Marseille par les mains de Mgr de Mazenod, il débarquait en avril à Colombo. Il y rencontra M. Bonjean, prêtre des Missions étrangères, qui, après avoir évangélisé Coïmbatour, dans l'Hindoustan, était venu à Ceylan, attiré par le P. Séméria lui-même, et se préparait à entrer dans la Congrégation des Oblats. Il avait commencé par apprendre le tamoul. Puis il avait cru le moment venu de s'embarquer pour la France, où le noviciat l'attendait. Mgr Séméria le retint auprès de

lui, se chargeant de l'initier lui-même à l'esprit et aux pratiques de la Congrégation. Et tous deux, après une visite à Mgr Bettachini, malade à Kandy, revinrent prendre à Jaffna leur poste d'honneur et de combat.

*Mgr Séméria.* — Le pontificat de Mgr Séméria, bien qu'il ait eu précisément la même durée de onze ans que le précédent, tiendra moins de place dans notre récit. Non qu'il ait été moins fécond, mais parce qu'il fut moins agité. Le zèle de Mgr Bettachini s'était dépensé en luttes ingrates contre une opposition qui semblait le stériliser. Au moins, à la longue, l'avait-il usée. Mgr Séméria n'aura plus qu'à en faire disparaître les derniers restes. On s'était accoutumé des deux cotés, la population catholique à l'autorité des missionnaires, les missionnaires aux usages de la population. De plus, l'unité s'était faite chaque année plus complète dans le personnel de la Mission, qui ne comptait plus guère que des Oblats français. Ainsi déblayé, le terrain était prêt à recevoir les utiles fondations qui seront l'honneur du pontificat nouveau.

Le premier moyen d'apostolat que Mgr Séméria eut l'idée d'employer, ce fut de donner des Missions dans quelques-unes des églises du diocèse. Il en prit lui-même la direction, secondé le plus habituellement par les PP. Chomnaveil et Bonjean. Ce fut à Caïtz, gros village situé à 15 ou 16 kilomètres de Jaffna et encore sous l'influence des mutins, qu'il en fit le premier essai. Il fut encourageant, malgré la froideur et les difficultés du début : les fidèles finirent par se rendre en grand nombre aux instructions, non sans un notable profit pour la piété et la discipline. Après Caïtz, ce fut le tour de Trincomali; puis celui de Jaffna même. Les résultats furent excellents dans les deux cas, surtout dans le dernier, qui permit à l'évêque de fonder, avec le concours des Catholiques réchauffés par sa parole, les deux orphelinats de garçons et de filles, que Dieu a si visiblement bénis depuis. Vint enfin la Mission de



SÉMINAIRE DE JAFFNA

Mantotte. Elle offrait encore plus de chances d'insuccès que celles qui l'avaient précédée. Là dominait Mikel Pilippu, le prêtre interdit et révolté dont nous avons déjà parlé. Malgré ses efforts, de nombreux schismatiques, touchés de la bonté de leur évêque, revinrent à l'unité.

Ce qui l'occupa ensuite ce fut la fondation d'écoles catholiques. Elles avaient fait totalement défaut jusque là. Or, il est aisé de comprendre les dangers de la fréquentation des écoles protestantes. Un mandement du Vicaire apostolique, en anglais et en tamoul, en avertit les fidèles. Puis le P. Bonjean publia une éloquente brochure, où il traitait la même question avec ampleur, pour en tirer cette conclusion, que les Catholiques ne pouvaient, sans trahir leur devoir et les intérêts les plus sacrés de leurs enfants, refuser leur concours à l'évêque pour l'établissement des écoles confessionnelles qu'il méditait.

Les effets suivirent de près les paroles. Des Frères convertis de la Congrégation des Oblats furent appelés d'Europe et placés à la tête de l'école anglaise de garçons, qui jusque-là, bien qu'elle dépendit de la Mission, n'avait eu que des maîtres laïques et quelque fois même étrangers à la foi. Puis, en 1861, Mgr Séméria ayant été obligé de se rendre en France, pour l'élection d'un nouveau Supérieur général, en ramena six Religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux, qui prirent bientôt la direction de l'école et de l'orphelinat des filles. Mal logées d'abord, on commença bientôt pour elles la construction d'un couvent qui ne devait être achevé qu'après plusieurs années. Enfin, le P. Boujean, chargé de l'orphelinat des garçons, dès sa fondation, acquit à très bon compte une vaste propriété au village de Kolombogam, dans les environs de la ville, et y transporta son petit monde; ce fut le point de départ d'un essor rapide de l'œuvre.

Le mouvement scolaire, une fois commencé, ne cessa de grandir; une nouvelle escouade de Frères oblats vint rejoindre les premiers; il en fut de même pour les Sœurs de la Sainte-Famille. L'évêque, néanmoins, ne s'en tint pas là. Il fonda, en 1864, la Société des Frères indigènes de Saint-Joseph, et, bientôt après, celle des Sœurs indigènes de Saint-Pierre, appelées l'une et l'autre, et surtout la seconde, à prendre par la suite un développement considérable.

Le progrès était partout. Le Catholicisme, prospère à l'intérieur, rayonnait au dehors : les conversions, non encore nombreuses, devenaient moins rares. Une circulaire de l'évêque établit dans le diocèse l'œuvre de la Propagation de la foi et celle de la Sainte-Enfance. Les cotisations, qui, dans une population généralement pauvre, ne pouvaient s'élever bien haut, témoignèrent du moins d'une bonne volonté très réelle.

Ce n'est pas à dire que Mgr Séméria n'eût pas aussi sa part d'épreuves. A deux reprises, en 1862 et en 1866, le choléra reparut à Jaffna. La seconde fois, il fut suivi de la famine. D'autre part, les



dépenses nécessitées par l'établissement des œuvres nouvelles amenèrent souvent de graves embarras d'argent. La chapelle de l'évêché venait à peine d'être achevée, que la construction du couvent pour les Sœurs commençait. Elle ne fut conduite à bonne fin qu'avec la plus extrême difficulté : « Mais, disait Mgr Séméria, je vendrais ma croix d'évêque plutôt que de rester à mi-chemin. » Ce qui dut être bien plus sensible encore à son cœur, ce fut l'apostasie du P. Mola, un Italien, que rien ne put tirer de ses lamentables erreurs, et qui, par bonheur, ne tarda pas à quitter Jaffna.

En 1867, un nouveau chapitre général appela Mgr Séméria en France. Il partit, emmenant avec lui le P. Bonjean. Après un séjour de six mois, il tomba malade à Marseille, et malgré les soins que lui prodiguèrent ses frères, il y mourut en janvier 1868. Pris au dépourvu, le Supérieur général proposa pour l'évêché de Jaffna le P. Bonjean, qu'il avait sous la main : Rome l'agréa. C'est ainsi que, par une disposition secrète de la Providence, sans que personne s'y attendit, et surtout sans qu'il s'y attendit lui-même, le troisième Vicaire apostolique de Jaffna se trouva élevé à un poste qu'il redoutait, mais que personne n'eût pu mieux remplir.

*Mgr Bonjean.* — Sacré à Tours, avec le titre d'évêque *in partibus* de Médée, par Mgr Guibert, Mgr Bonjean revint à Ceylan, ramenant avec lui plusieurs Oblats nouveaux, dont le P. Melizan, destiné à lui succéder deux fois, sur les sièges de Jaffna et de Colombo. Homme de plume et d'action, aux vues larges et pratiques, il donna tout de suite à la Mission une impulsion d'une incomparable puissance. Il prit pour vicaires généraux deux prêtres de première valeur, le P. Boisseau, qui devint son bras droit, et le P. Pulicani, qui avait d'abord exercé son zèle dans le Vicariat de Colombo, sous un évêque et un coadjuteur étrangers à sa Congrégation. Ainsi secondé, il reprit les exercices de la Mission, inaugurés par son prédécesseur. A Jaffna surtout le succès fût énorme. Puis, jugeant quelques-unes des



paroisses trop vastes, il les morcela : celles de Mannar et de Valigane en donnèrent deux ; celle de Point-Pedro, trois. Nulle mesure qui pût faire plus de plaisir aux fideles et faciliter davantage le ministère ; mais il en resultait le plus souvent de tres lourdes charges pour les finances du diocèse, les promesses de subvention faites d'avance par les Catholiques de l'endroit étant rarement tenues par eux.

Ce qui permettait à Mgr Bonjean ces créations de nouveaux postes, c'était le nombre plus grand de prêtres qu'il avait à sa disposition. Il en compta bientôt 51, dont 42 Français et 9 étrangers. Il avait en outre ramené d'Europe, après son sacre, plusieurs jeunes gens qui n'étaient encore que simples cleres ou même laïcs. De plus, des vocations vinrent des rangs des indigènes. De là, le besoin d'un séminaire, qui se fit de jour en jour plus impérieusement sentir. Il fut ouvert en 1869 ; et bientôt les Catholiques eurent le spectacle, nouveau pour eux, d'une ordination : le P. Flanagan, entré dans la Congrégation des Oblats, y recut la prêtrise, à la grande joie de son excellente mère. Le P. Sandrasagra la recut à son tour, le premier entre les indigènes, à l'une des ordinations qui suivirent.

Cela n'empêchait pas d'autres travaux. En 1873, fut achevée la maison de St-Charles, qui servit à la fois d'évêché et de principale résidence aux Oblats. Un peu plus tard, l'école anglaise, agrandie et embellie, fut transformée en un collège qui prit le nom de collège St-Patrick, et qui, d'emblée, devint le plus florissant de la province.

Il n'y avait rien qui tint plus au cœur de Mgr Bonjean que l'ordre et la discipline. Il eut à le montrer particulièrement dans l'affaire de Notre-Dame-de-Madhu. Il y avait, dans la province de Mannar, sous ce vocable, un lieu de pèlerinage très populaire. C'était une petite chapelle de la Vierge, vieille, sans architecture, et qui de plus tombait en ruines. La piété de l'évêque lui suggéra l'idée de la remplacer par une autre, dont il voulut poser lui-même la première pierre. Il avait compté sans les Cadeïars, groupe de Catholiques du pays, qui, se considérant comme les seuls propriétaires du vieil édifice, lui en

interdirent l'entrée, et qui, le voyant prêt à passer outre, ne reculérent pas devant l'emploi de la violence. Il s'en suivit un long procès à Mannar, puis à Colombo. L'évêque eut gain de cause. Un prêtre goanais qui avait soutenu la révolte des Cadeiars et prétendu les soustraire à la juridiction du Vicaire apostolique, mourut subitement et sans sacrements. Tout rentra dans l'ordre. Pour en remercier la Sainte-Vierge, Mgr Bonjean couronna solennellement de ses mains la statue de Notre-Dame-de-Madhu.

Ce ne fut pas le seul fruit de cette malheureuse affaire. Le rôle qu'y avait joué l'intrus goanais fournit au Vicaire apostolique l'occasion de régler une fois pour toutes l'irritante question des juridictions. Il commença par publier une circulaire aux évêques de l'Inde sur le schisme de Goa, dont il dévoilait à la fois les coupables origines et les conséquences désastreuses pour la foi. Puis il s'adressa à



MGR BONJEAN

l'archevêque de Goa lui-même, qui, cédant à l'évidence, envoya aux prêtres goanais de la région de Madhu l'ordre formel de s'abstenir de toute immixtion dans une querelle qui ne les regardait pas. Il ne s'en tint pas là. Deux ans plus tard, en 1877, il quitte Jaffna pour se rendre à Trichinopoly, où les évêques des diocèses les plus voisins s'étaient réunis en concile. Les limites des deux juridictions, la juridiction ordinaire du Vicaire apostolique et la juridiction extraordinaire de l'archevêque de Goa, en tant que métropolitain, jusqu'alors confuses

et flottantes, sont fixées par une convention écrite et signée des deux parts. Invité l'année suivante à Goa par l'archevêque, à l'occasion des fêtes en l'honneur de saint François-Xavier, Mgr Bonjean, bien que fatigué, ne manque pas de s'y rendre, afin de cimenter, par cette marque nouvelle de bonne volonté, l'union qui venait d'être rétablie.

Rien n'échappe, du reste, à sa vigilance. Les règlements de l'ordre le plus divers se succèdent : circulaire en latin qui explique aux missionnaires la nature et l'étendue de leurs pouvoirs ; directoires, qui, après l'ordre des offices et l'état du personnel, donnent les lettres pastorales et tous les documents de quelque importance de l'année : registres, où sous le titre de *Status animarum*, le missionnaire doit faire l'exact relevé de tous les actes où se révèle la vie catholique dans la partie du diocèse qu'il dessert ; programme de l'enseignement primaire avec le tableau des exercices et de l'emploi du temps dans les écoles ; lettre sur la gestion financière des paroisses, etc., etc. Et quel que soit le point tranché, il l'est avec tant de justesse, tant de clarté, tant de précision, qu'il n'y a plus à y revenir.

Du reste, probablement parce qu'il écrit bien, Mgr Bonjean a le goût d'écrire. Nous avons dû les brochures sorties de sa plume lorsqu'il n'était que simple missionnaire. Évêque, et siégeant au concile du Vatican, où, malgré la dispense qu'il avait sollicitée, on l'avait obligé de se rendre, il publie, pour la défense du dogme de l'infaillibilité, une belle et savante lettre, souscrite bientôt par plus de 40 archevêques ou évêques. Il écrit l'année suivante, sur les « qualités d'un bon missionnaire », un opuscule plein de vues pratiques autant que profondes, qui paraît à Jaffna même. Car il a tenu à rapporter de France, avant toute chose, une imprimerie. Le gouvernement impérial lui a fait cadeau d'une presse ; une âme généreuse, Mlle de Verchère, lui a donné 5000 fr. Il n'en a pas fallu davantage. Installée aussitôt, l'imprimerie entre en jeu. Elle doit surtout, dans la pensée de l'évêque, servir un grand dessein. Depuis 1868 la Mission

de Colombo avait un journal : le « *Catholic Messenger* ». Le profit qu'elle en avait tiré excitait l'envie de Mgr Bonjean. Ce ne fut cependant qu'en 1876 qu'il put suivre l'exemple de ses voisins. Le « *Catholic Guardian* », créé à cette date, eut des débuts laborieux : il s'en fallait qu'il égalât d'abord les recettes aux dépenses. Il a vécu néanmoins, et maintenant il se prépare, dans toute la vigueur de ses 25 ans, à fêter les éclatants succès qu'il a remportés sur le temps et sur l'infidélité.

Tant d'activité, tant de talents, tant de vertus ne furent pas dépensés en vain. La Mission se développa rapidement. Le Gouverneur général de l'île, Son Excellence M. Gregory, étant de passage à Jaffna en 1873, fut reçu par l'évêque qui lui fit voir tous les établissements catholiques de la ville; et, quoique protestant, il se plut à reconnaître très haut que nul ne faisait autant pour la civilisation à Ceylan que le Vicaire apostolique et ses missionnaires. Quelques années après, le P. Soulier, des Oblats, fut envoyé à Jaffna, comme visiteur. Il y fit un séjour de plusieurs mois qui le remplit de la plus grande joie et des plus belles espérances. Ce ne fut qu'après avoir chaudement félicité de leurs succès les missionnaires et leur digne chef, qu'il vint en rendre compte aux supérieurs de la Congrégation. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait précisément dans le même temps un journal protestant, le « *Ceylan Patriot* », — nous citons textuellement. « L'aspect de la Mission catholique a complètement changé depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis que le clergé goanais a été remplacé par les Oblats. Les Catholiques ont cessé d'être un objet de mépris; ils sont à la tête du progrès social, moral, intellectuel. L'Orphelinat de Colombogam, l'école anglaise, l'imprimerie, le journal catholique et nombre d'autres œuvres en témoignent. XX. SS. Bettachini et Séméria ont commencé; Mgr Bonjean a achevé. Quiconque n'a pas vu Jaffna depuis vingt ans ne peut manquer d'être surpris de ces heureux changements. La Mission catholique tient le premier rang parmi les Missions chrétiennes. » Du reste, Mgr Bonjean lui-même, dans

le rapport qu'il lut au chapitre général de 1878, se félicite de l'état de son Vicariat, « considéré, dit-il, comme le plus florissant de l'Inde, après ceux du Maduré et de Pondichéry.

Cependant, fatigué, il avait sollicité et obtenu de Pie IX un coadjuteur de son choix. C'était le P. Mélizan. Quelque quinze ou dix-huit mois plus tard, en 1880, il le sacrta de ses propres mains, à Marseille, dans l'église même où le nouvel évêque avait été baptisé, et en présence de toute sa famille, père, frères et sœurs, Mme Mélizan seule n'ayant pu se rendre à l'église à cause de ses infirmités. Puis il reprit la route de Ceylan, emmenant cette fois encore 4 Sœurs, 12 Frères et 3 prêtres, dont le P. Joulain, destiné, lui aussi, à occuper un jour le siège épiscopal de Jaffna.

Cependant, de graves changements se préparaient. Le Vicariat de Colombo était depuis longtemps aux mains des Pères Sylvestrins. A leur tête, Mgr Pagnani voyait de jour en jour plus clairement que ni lui ni eux ne suffisaient plus à la tâche. Il obtint que Rome, de ce diocèse trop vaste, en fit deux, celui de Colombo et celui de Kandy. Le second, plus petit, lui fut réservé à lui-même et aux Pères Sylvestrins. Quant au premier, personne ne parut plus capable de le gouverner que Mgr Bonjean. Il reçut, en juillet 1883, la notification officielle de sa translation.

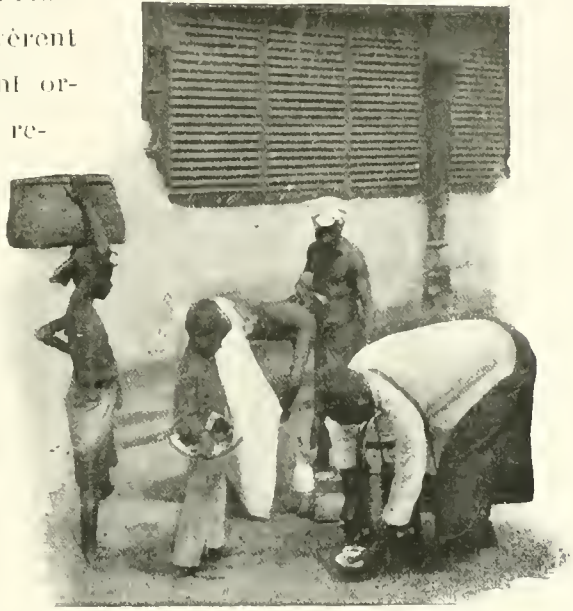
Ce fut un rude coup pour lui. Déjà vieux, il s'était flatté de l'espoir d'un peu de repos, depuis qu'il avait un coadjuteur. Mais sous la volonté du Saint-Père il dut plier. La nouvelle de son départ jeta dans la population une tristesse si profonde qu'elle ressemblait à un deuil. Ce furent tous les jours auprès de l'évêque des députations, non seulement des Catholiques, mais des Protestants et des païens. L'adresse de ces derniers fut particulièrement touchante : elle le remerciait d'avoir toujours, lorsque l'occasion s'en était présentée, pris la défense de leurs droits. Ce qui augmentait les regrets, c'est qu'en quittant Jaffna, l'évêque de Colombo emmenait une partie des prêtres de la Mission. Mais, d'autre part, les Jaffniens étaient fiers



de donner à la capitale son nouveau Vicaire apostolique. On savait, de plus, qui lui succéderait; et si quelqu'un pouvait consoler de la perte de Mgr Bonjean, n'était-ce pas Mgr Mélizan?

*Mgr Mélizan.* — Mgr Mélizan se trouva n'avoir plus, après le départ de Mgr Bonjean et de ses compagnons, qu'une quarantaine de prêtres à peine, dont 30 français. Mais de nouveaux missionnaires arrivèrent d'Europe, dont la plupart furent ordonnés à Jaffna. Cinq indigènes recurent aussi la prêtrise à des dates diverses. A la tête de ce clergé, Mgr Mélizan plaça, avec le titre de vicaire général, le P. Mauroy, qu'il jugea le plus capable de le seconder.

Le travail ne manquait pas, non plus que les difficultés. Elles étaient surtout d'ordre financier. Mgr Bonjean laissait, avec des œuvres admirables, un héritage très lourd : la Mission avait des dettes énormes. Mgr Mélizan se donna la tâche de les éteindre. De plus, un moment on craignit que les écoles primaires ne perdissent la subvention que le gouvernement anglais leur accordait depuis longtemps. Enfin le collège Saint-Patrick, devenu trop étroit pour sa population scolaire, réclamait des agrandissements, et le grand séminaire, restait tout entier à bâtir. Les païens, qui envoyaient leurs enfants à St-Patrick, autant que les Catholiques, aidèrent à le compléter. Mais pour le séminaire, il fallut s'adresser à l'Europe et surtout, comme toujours, à la France. Les secours vinrent, et, sur les



MARCHAND DE THÉ AMBULANT, A CEYLAN



plans et sous la direction du P. Meary, Jaffna vit bientôt s'élever un véritable monument, qu'elle est fière de montrer aux étrangers. La chapelle des sœurs de la Sainte-Famille s'ouvrit à son tour en 1889.

L'année suivante mérite d'être comptée parmi les plus importantes dans l'histoire de l'Église des Indes. Le pape Léon XIII en régla la hiérarchie par sa bulle *Humanae sedis*. Il envoya de plus, en qualité de Délégué apostolique, Mgr Agliardi pour prendre sur place, avec les évêques intéressés, les arrangements définitifs. Ce fut à Colombo que se tinrent les conférences. Le siège de cette ville fut érigé en archevêché; celui de Jaffna donna désormais leur titre aux prélats qui l'occupaient. Mgr Mélizan cessa dès lors d'être l'évêque *in partibus* d'Adrana; il est l'évêque de Jaffna. Les prêtres goanais eurent le choix, ou de laisser l'île, ou de se soumettre à la juridiction des nouveaux ordinaires, s'ils y restaient. Ils partirent; mais, mécontents, se gardèrent bien de remettre quoi que ce soit, ni meubles, ni clefs, aux missionnaires qui prenaient leur place. Cette affaire une fois terminée, Mgr Mélizan s'embarqua pour l'Europe. Il était appelé par le chapitre général qui se tint à Rome l'année suivante. Il fit ensuite une tournée dans plusieurs diocèses de France et, en particulier, de la Bretagne, afin d'y recruter des missionnaires.

Une affaire bien triste l'attendait à son retour. La partie de son diocèse antérieurement placée sous la direction des Goanais, restait très agitée depuis leur départ: les Catholiques ne livraient qu'en rechignant les églises et les presbytères aux missionnaires. Aussi, lorsqu'un prêtre originaire de l'Inde, le trop célèbre Alvarez, dont le nom ne peut manquer de revenir sous notre plume, parut au milieu d'eux, ils l'installèrent en maître dans la principale de leurs églises, celle du village de Parapancandel. Frappé d'interdit, Alvarez n'en tint aucun compte. Une visite de l'évêque lui-même aux révoltés et à leur chef ne fit qu'aggraver la situation.

Ce fut bien pis encore un peu plus tard. Ayant découvert sur la côte de Malabar un évêque de la secte hérétique des Jacobites, du

nom de Mar Athanasius, Alvarez se fit donner par lui la consécration épiscopale, et reparut avec le titre fastueux d'archevêque de l'Inde et de Ceylan. Il avait avec lui 3 prêtres ignorants et misérables, qui furent interdits. Mais il fut évident bientôt que l'affaire ne pourrait se terminer que devant les tribunaux. Portée d'abord à Mannar, elle fut résolue en faveur des Catholiques, dont les prêtres s'installèrent à l'église et au presbytère de Parapancandel. Mais les schismatiques en appelèrent à la Cour supérieure de Colombo. Celle-ci leur donna raison. Alvarez et ses séides vinrent, appuyés par les autorités civiles, expulser les PP. Massiot et Sandrasagra, qui se barricadèrent, et qui, soutenus par une partie de la population, semblèrent un moment prendre l'avantage. Ce fut une vraie bataille. Il fallut enfin céder à la force.

Cependant une mort infiniment regrettée, celle de Mgr Bonjean, vint inopinément changer la face des choses religieuses à Jaffna. Mgr Mélizan fut désigné par Rome pour le remplacer. De France, où il se trouvait alors, le nouvel archevêque adressa, par lettre, ses adieux aux Catholiques du Nord et, ramené à Colombo par le paquebot, il y resta. Mais avant de quitter l'Europe, il avait fait agréer, pour le siège de Jaffna, le P. Joulain, qui l'accompagnait dans son voyage, et l'avait lui-même sacré dans l'église de Saint-André de Niort.

*Mgr Joulain.* — Né à Romans-lès-Melle, dans la Vienne, Mgr Joulain est le dixième et dernier enfant d'une de ces vieilles familles chrétiennes qui se font une gloire de donner un des leurs à Dieu. Après de solides études au collège de Niort, il fit son grand séminaire à Poitiers, et reçut de la faculté de théologie, que venait de fonder Mgr Pie, le grade de licencié. Prêtre, il débuta dans le ministère paroissial; mais dévoré de zèle et rêvant de sacrifices plus grands, il suivit Mgr Bonjean, venu dans le diocèse de Poitiers en quête d'ouvriers évangéliques. Longtemps placé à la tête du célèbre

pèlerinage de Sainte-Anne de Tallavilla, dans une région malsaine, il y contracta des fièvres qui le ramenèrent à Jaffna. Là, il fut chargé de la double direction du grand et du petit séminaire. Il y conquît l'estime de tous. Aussi, lorsqu'arriva la nouvelle de son élévation, les fideles se disposèrent-ils à lui faire, à son entrée, une réception telle que Jaffna n'en aurait jamais vu de pareille.

Ce n'était pas trop pour le soutenir dans l'épreuve qui vint le surprendre tout d'abord. Encore en France, il apprit le démembrement de son diocèse. La création du nouveau siège de Trincomali lui enlevait 7000 Catholiques de la province de l'Est; 43000 autres, de celle du Nord-Ouest, passaient à Colombo. Le diocèse de Jaffna, de 91000 fidèles tombait ainsi à 40000. Il perdait du même coup la plus grande part de ses revenus, les territoires détachés se trouvant être de beaucoup les plus riches. Or la charge des œuvres, à peu près toutes établies à Jaffna même ou dans les environs, restait la même pour le nouvel évêque, et semblait devoir l'écraser. Aussi fait-il en 1898, dans son rapport au chapitre général, un appel empreint de la plus touchante mélancolie à la charité de ses frères d'Europe. Il craint de ne pouvoir nourrir ses missionnaires, quoique le nombre n'en soit plus que de 32. Il regrette surtout de n'avoir plus dans son diocèse un seul point plus salubre, où il puisse les envoyer se refaire lorsqu'ils succomberont aux influences d'un climat meurtrier.

Ce n'est pas que les joies manquent par ailleurs au cœur de l'apôtre. Il a celle d'abord de voir les prêtres qui l'entourent vivre dans la ferveur et dans la plus exacte fidélité aux pratiques de leur saint état. Le grand séminaire apporte à la Mission un contingent, variable quant au nombre, mais égal à lui-même quant à la qualité, d'ouvriers nouveaux, animés de la même charité que leurs aînés, et dont la plupart embrassent, avec les obligations du sacerdoce, celles de la vie religieuse. Le petit séminaire ne peut recevoir tous les élèves qui se présentent, et qui, sortis presque tous des plus vieilles familles chrétiennes, unissent les dons de l'intelligence à ceux de la

piété. Le collège Saint-Patriek, dont les élèves du petit séminaire suivent les classes, pour les études secondaires, n'a fait que grandir depuis Mgr Bonjean. Dirigé par deux prêtres, il n'emploie pas moins de douze à quinze professeurs laïques. De son côté, l'école anglaise des Sœurs de la Ste-Famille donne l'instruction à une centaine de jeunes filles appelées par leur fortune à tenir les premiers rangs dans le pays. Il y a, en outre, sur d'autres points du diocèse, 4 écoles anglaises, avec un total d'environ 300 élèves. C'est à cette œuvre de l'instruction que Mgr Joulain

a donné ses principaux soins. Le rapide accroissement de la société des Frères indigènes de St-Joseph depuis 1894, lui a permis de faire plus que son prédécesseur : il a fondé dans les principales Mis-



CHARR A BOEUF, A CEYLAN

sions des écoles qu'il a placées sous leur direction; elles ont tout de suite prospéré. Les Sœurs indigènes de Saint-Pierre rendent plus de services encore. Lorsque l'idée fut venue au nouvel évêque, dès les premiers jours de son administration, d'envoyer quelques-unes d'elles en dehors de leur couvent de Jaffna, dans un gros village des environs, le bien qu'elles y firent en peu de temps éveilla dans l'âme de beaucoup de jeunes filles des meilleures familles du pays une sainte émulation : les demandes d'admission affluèrent; ce fut au point qu'on dut bientôt leur bâtir un noviciat spécial à quelque trois ou quatre lieues de la ville; puis, peu à peu, dans diverses localités, de petits couvents pour les colonies qu'elles y détachent; elles en ont aujourd'hui 7 ou 8 en dehors de Jaffna. Elles

s'administrent elles-mêmes sous la direction de l'évêque et sous le contrôle, très large, de la Supérieure des Sœurs de la Sainte-Famille. Leur dévouement a été merveilleusement béni de Dieu : de toutes parts, les villages les demandent pour élever leurs enfants. A l'orphelinat de garçons, qui n'a pas cessé de soutenir le succès des premières années, ont été adjointes deux écoles, l'école normale pour former les maîtres nécessaires à la Mission, et l'école industrielle pour assurer un métier aux enfants. En tout, le diocèse n'a pas moins de 96 écoles primaires avec une population scolaire de 6968 enfants, dont les deux tiers de garçons.

Ce qu'elle fait pour l'enfance, la Mission ne néglige pas de le faire aussi pour l'âge mûr. C'est à lui, par exemple, qu'est destiné le « *Catholic Guardian* », dont nous avons salué précédemment la naissance. D'abord bi-mensuel, puis hebdomadaire, et longtemps écrit, par moitié, en anglais et en tamoul, il a fini par se dédoubler en deux feuilles distinctes, dont l'une, en anglais, paraît toutes les semaines, et l'autre, en tamoul, tous les quinze jours. On lui a même donné, dans ces derniers temps, un frère cadet et un aide, dans le « *Messenger de la Reine Immaculée* ». Celui-ci n'a pas d'autre but que d'entretenir la piété parmi les fidèles : il s'adresse seulement aux Tamouls, dont il parle la langue. Outre ces deux feuilles, l'imprimerie, qui, sous l'habile direction du F. Grousseau, semble vouloir couvrir bientôt ses propres frais, donne des livres de piété, des livres de classe, des cartes de géographie. Le cercle, ou club, fondé par Mgr Mélizan, et aujourd'hui fréquenté par tout ce que la population catholique de la ville a d'hommes un peu considérables, attire, chaque soir, par les distractions, par les jeux, par les livres et les revues, le plus grand nombre de ses membres, qui tous, sans exception, remplissent ostensiblement leurs devoirs religieux.

Voici, pour finir, les résultats de la Mission pour l'année 1897 : baptêmes d'enfants de Catholiques, 1 560; baptêmes d'enfants d'infidèles, 528; baptêmes d'adultes hérétiques, 13; baptêmes d'adultes

infidèles, 121; confessions, 43260; communions, 40361; confirmations, 912; mariages, 388.

Il est facile de voir, par le nombre des confessions et des communions, que la vie spirituelle circule abondamment dans la masse des Catholiques de Jaffna, puisqu'ils ne sont guère plus de 40000. Quant aux païens, on trouvera peut-être que le mouvement de conversion est bien lent. Combien les missionnaires le voudraient plus rapide! Mais ici leur tâche est particulièrement difficile. Défiant et fier, le paganisme indien ne se laisse pas aborder de front. La première attaque directe, en éveillant les ombrages des bonzes et des brahmanes, fermerait au missionnaire le village où elle se serait produite. Ce n'est qu'à la suite des Chrétiens qu'il doit s'y introduire. A cela servent, plus que tout le reste, les Sœurs indigènes et surtout les enfants des orphelinats. « On tâche, dit Mgr Joulain lui-même, de n'y admettre, autant que possible, que des enfants de la même région. Quand, plus tard, ils retournent au village, ils s'y soutiennent les uns les autres, et reçoivent, par intervalles, la visite du missionnaire. Celui-ci y trouve occasion de faire connaissance avec les familles païennes. Au bout de quelque temps, nous comptons une petite chrétienté de plus. » Mais, plus que sur toute leur industrie, les missionnaires comptent sur la grâce de Dieu, qui touche les cœurs lorsqu'il lui plaît. Ils ne comptent pas moins sur l'assistance de la Sainte-Vierge, si bonne qu'elle multiplie les miracles dans ses principaux sanctuaires, même au profit des infidèles. « Si nous tombons malades, disait l'un d'eux au P. Jules Collin, nous n'avons qu'à crier : Mathavé, mère! et elle nous guérit »; il parlait de N.-D. de Madhu. Elle ne se bornera pas sans doute à leur donner la santé du corps : un temps viendra, puisse-t-il être prochain! où elle les amènera en foule aux pieds de son Fils, pour le salut de leurs âmes.



## COLOMBO

*Mgr Bonjean.* — Le pape Grégoire XVI, érigeant le Vicariat apostolique de Colombo, en 1834, le mit, comme nous l'avons vu, sous la direction d'un évêque goanais, qu'il eut soin de doubler d'un coadjuteur européen. Cet état de choses subsista jusqu'en 1855. A



UNE RUE DE MARCHÉ, A COLOMBO

cette date, Mgr Bravi, de la Congrégation des Bénédictins de Saint-Sylvestre, resta seul chargé de la Mission, avec des prêtres de la même Congrégation, NN. SS. Sillani et Pagnani lui succédèrent, dans les mêmes conditions. Les bénédiction de Dieu ne manquèrent pas à leur ministère :

le nombre des Catholiques doubla; de toutes parts, des écoles s'ouvrirent; des églises furent restaurées ou bâties à neuf; les Frères des écoles chrétiennes furent appelés pour la première fois à Ceylan; un journal catholique fut fondé.

Mais lorsque les plantations de café, qui avaient fait longtemps la principale richesse des provinces méridionales, eurent été détruites par un insecte que la science est restée jusqu'ici impuissante à combattre, la Mission, sans autres ressources que celles qu'elle tirait d'elle-même, se sentit atteinte d'un coup terrible. Un autre suivit, plus terrible encore : les lois nouvelles, édictées en Italie, vinrent, sinon tarir, au moins restreindre pour les ordres religieux les sources de leur recrutement : les Sylvestrins n'eurent plus assez de

sujets. Ce fut la raison principale du démembrement qui se fit en 1883 et dont nous avons déjà parlé. Il laissa aux Sylvestrins le diocèse de Kandy, qui ne comptait guère plus de 100 000 habitants avec une dizaine de mille de Catholiques ; il donna aux Oblats le diocèse de Colombo, peuplé de 17 ou 18 cent mille âmes, dont 110 000 Catholiques, au moins. Mgr Bonjean vint en prendre possession à la tête d'une petite escorte de missionnaires, Oblats comme lui. C'est avec eux que la Mission de Colombo devient française.

Située au sud-ouest de l'île, à l'embouchure de la Kalani, la ville de Colombo, port très fréquenté, surtout depuis que la construction de la jetée l'a rendu plus sûr, est le siège du gouvernement. Sa population, qui a crû d'un mouvement assez rapide depuis une vingtaine d'années, dépasse aujourd'hui 130 000 âmes, dont 35 000 Catholiques. Elle offre un coup d'œil des plus agréables. Le flot brillant de la mer et des deux laes, sous la lumière des tropiques, le luxe puissant de la végétation, le mouvement des navires de toutes les nationalités à l'en-

trée des passes et au large, la variété des races et des costumes qui mêlent leurs couleurs par les rues droites, sur les places de la ville européenne ou dans le dédale de la ville noire, l'élégance des villas répandues sur la côte ou à demi cachées sous les bouquets de cocotiers du faubourg de Colpetty, tout cela forme un ensemble qui vaut la peine d'être vu.

Ce n'était pourtant pas ce panorama qui aurait le plus frappé un étranger abordant à Colombo, le 28 août 1883. Ce jour-là, toute la population catholique, et même infidèle, était dehors ; oriflammes et



UNE FEMME MALABAR CHRÉTIENNE

drrapeaux flottaient au vent ; les acclamations s'élevaient à la fois de 50 000 bouches ; la mousqueterie et le canon tonnaient au loin ; Mgr Bonjean faisait son entrée dans sa nouvelle ville épiscopale. L'immense réputation qu'il s'était acquise dans toute l'île pendant qu'il administrait le Vicariat de Jaffna, lui valait cet éclatant triomphe. Depuis la réception faite au prince de Galles, Ceylan n'avait rien vu de semblable.

L'évêque n'était pas homme à s'endormir à ces bruits flatteurs. Il se donna à peine le temps de nommer vicaires généraux les PP. Boisseau et Pulicani, ses anciens vicaires généraux de Jaffna, et commença la visite de son diocèse. Partout le même enthousiasme le salua à son passage ; mais sans lui ôter la claire vue des impérieux besoins qui réclamaient ses soins, et sans le soustraire aux terribles fatigues du voyage. « Aux routes en parfait état qui rayonnent à quelques milles autour de Colombo, raconte-t-il lui-même, succèdent bientôt les ravins et les fondrières où les bœufs enfoncent dans le sable jusqu'au poitrail, ou tirent la charrette à travers des escarpements impraticables. Et lorsque, après de longues heures de ces cahots et de ces alertes, vous atteignez, brisé de lassitude, un village singhalais, vous n'y trouvez comme hôtel qu'un misérable hangar, envahi par les troupeaux, avec, dans un coin, une chambre obscure qui n'a pas été ouverte depuis des mois et d'où s'échappe, lorsque la porte a tourné sur ses gonds, un vol de chauve-souris, et, souvent aussi, quelque gros serpent troublé dans son repos. »

Ce n'était pas ce genre de désagréments qui pouvait, malgré ses 60 ans, compter pour beaucoup aux yeux de Mgr Bonjean, dès longtemps habitué aux choses ceylanaïses : il avait des ennemis plus graves. Un courant d'opposition s'était dessiné presque tout de suite, parmi certains Catholiques du diocèse, contre le nouvel évêque et les missionnaires oblats qu'il amenait à sa suite. Les fidèles, divisés en deux camps, semblèrent en peu de temps appartenir à deux cultes ennemis, tant la violence des dissentiments avait grandi vite.

Mgr Bonjean n'eut rien de plus pressé que de chercher le remède à ces maux. Il le trouva dans la retraite ecclésiastique qu'il prêcha lui-même, dans la visite qu'il fit des principales églises, dans un heureux mélange de douceur et de fermeté; outre que la vieille renommée de ses talents et les preuves nouvelles qu'il en donnait tous les jours forçaient le respect même de ceux qui lui refusaient leurs sympathies. Au bout d'un an, il se sentit enfin à peu près maître de la situation.

Il se trouvait dans le même temps aux prises avec de terribles embarras d'argent.

Esprit pratique et positif, il en souffrit cruellement. Sainte-Lucie, sa cathédrale, que son prédécesseur avait peut-être eu le tort de commencer dans un style et avec des proportions beaucoup trop fastueux,



MISSION DES SŒURS DU BON PASTEUR, A COLOMBO

ne pouvait être sauvée de la menace d'un éroulement prochain que par la continuation des travaux. Les écoles, à qui le gouvernement ne servait plus que des allocations réduites, périclitaient; les maîtres, depuis longtemps mal payés, réclamaient l'arriéré. Les quelques immeubles qui appartenaient à la Mission avaient été laissés dans un tel état de délabrement qu'ils ne trouvaient plus de locataires : loin de promettre un revenu, ils exigeaient des réparations immédiates. Et cependant, il fallait vivre. Jamais problème plus difficile à résoudre ne s'était posé à l'esprit du Vicaire apostolique. Il en vint à bout. Une somme de 5000 francs, don de ses diocésains de Jaffna, qu'il avait apportée avec lui; un secours de 35 000 francs qu'il obtint de la Propagande et de la Propagation de la

For, 60 000 francs qu'il emprunta; les offrandes qu'il recut; le régime d'économie sévère qu'il établit, le mirent enfin à même de faire face à tous les besoins. Mais il n'eut point, jusqu'à ses derniers jours, de plus mauvais souvenir que celui de cette crise affreuse.

Ce qui manquait, presque autant que les fonds, c'était le personnel. Il y avait en tout dans le diocèse 27 prêtres, dont 11 Oblats venus avec l'évêque. Chacun d'eux se trouvait chargé de 5 ou 6000 Catholiques au moins. On juge s'il leur restait du temps pour l'évangélisation des infidèles. Aussi les appels les plus pressants aux supérieurs partent-ils continuellement de l'île : le P. Boisseau, le P. Choumaveil ne concluent pas autrement toutes leurs premières lettres. De son côté, Mgr Bonjean s'occupe, à peine arrivé, de la fondation du séminaire de Saint-Bernard, celle de toutes ses œuvres qu'il a entourée de plus de soins. Appelé en Europe, quelque temps après, il court à travers la France, l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, pour susciter des vocations : il ramène 11 missionnaires. Bientôt, il en recevra d'autres; les ordinations en grossiront de leur côté le nombre; il se verra enfin à la tête d'une cinquantaine de prêtres. C'est alors qu'il divisera les Missions trop vastes et qu'il en fondera de nouvelles dans les cantons du Sud et de l'Ouest, presque entièrement fermés à la foi jusque-là.

Le Bouddhisme y régnait depuis des siècles sans partage. De plus, les éloges que certains écrivains d'Europe ou d'Amérique s'étaient plu à lui prodiguer dans ces derniers temps, uniquement en haine du Christianisme, avaient donné à ses adeptes l'idée de prendre à l'égard des Chrétiens, ou, pour mieux dire, des Catholiques — car à leurs yeux les Protestants ne comptent pas — une attitude d'arrogance et de provocation. Les nôtres n'étaient que trop disposés à relever le gant. Ce fut bientôt un état de lutte ouverte. Des deux côtés, on se livrait dans les rues de Colombo à des processions tumultueuses et insultantes. On s'était battu aux fêtes de Pâques 1883, quelques mois avant l'arrivée de Mgr Bonjean. Les Bouddhistes, contenus à grand'peine par la

police, ne parlaient de rien moins que de brûler et de raser toutes les églises. Rien qui fût plus propre que ces animosités à arrêter le mouvement de conversion qui s'était précédemment déclaré parmi les infidèles. Le nouvel évêque le comprit. Il s'appliqua à pacifier les esprits. L'un de ses premiers actes fut de supprimer le « *Fraza* », en français « le Fouet », petit journal catholique qui s'était fait un monopole du sarcasme et de la satire contre les Bouddhistes. Après cette mesure, il en prit d'autres; il ne négligeait aucune occasion de montrer son amour de la paix. Peu à peu, la tension décrivit; le nombre des conversions s'en ressentit : de 623 en 1884, il passe à 1207 en 1888. L'évêque put se féliciter en outre de s'être concilié la bienveillance du gouvernement anglais en lui facilitant la tâche du maintien de l'ordre.

Mais il ne sortait d'une affaire que pour entrer dans une autre. Et la seconde, cette fois-ci, était plus hérissée de difficultés et d'ennuis que la première : le schisme de Goa venait d'éclater. Le Portugal, dans le déclin de sa puissance, s'était vu dans l'impossibilité de faire face aux obligations qui résultaient pour lui du patronage : la plupart des communautés catholiques avaient été laissées dans le plus lamentable abandon. En 1836, Grégoire XVI s'était décidé à pourvoir par lui-même à leurs besoins. De là l'érection de plusieurs Vicariats nouveaux qui ne durent plus relever que de Rome. Mais, pour ménager les susceptibilités du gouvernement portugais et de l'archevêque de Goa, il fut réglé que les églises actuellement occupées par des prêtres goanais demeureraient, pour une période de



SŒUR FRANCISCAINE DE MARIH, A L'HOPITAL DE COLOMBO



six ans encore, sous la dépendance du Métropolitain; le reste ne reconnaît que le Vicaire apostolique. Ainsi deux juridictions, l'une qualifiée d'extraordinaire, et l'autre d'ordinaire, vécurent côte à côte, non sans heurts et de notables préjudices pour les âmes, non seulement jusqu'en 1843, mais de délai en délai jusqu'en 1883. Cette année fut marquée pour y mettre un terme : le privilège goanais devait expirer avec le 31 décembre. A cette annonce, les réclamations partirent de Goa vers Rome et vers Lisbonne. Obligé de négocier de nouveau avec Lisbonne, le Pape manda auprès de lui les évêques de Pondichéry et de Colombo pour s'éclairer. Mgr Boujean se mit en route. De longs et épineux travaux l'attendaient à Rome. Un arrangement finit par en sortir. Mgr Boujean était rentré depuis deux ans dans sa ville épiscopale, où l'avait accueilli le même enthousiasme que la première fois, lorsqu'en 1887, du consentement du Portugal et de l'archevêque de Goa, tous les Catholiques de Ceylan furent placés, par un décret solennel du Pape, sous la juridiction exclusive des évêques de l'île. Mais ce qui devait faire disparaître le mal l'aggrava. Une association se fonda à Goa pour la défense du patronage portugais. Ses chefs, le docteur Lisboa Pinto et le Rév. Alvarez, adressèrent à Rome, pour demander l'érection aux Indes d'une hiérarchie purement indigène, d'insolentes et menaçantes suppliques, où ils laissèrent clairement entendre que, en cas de refus, ils sauraient bien se pourvoir eux-mêmes, en dehors du Pape et malgré lui. On a pu voir, dans l'histoire de la Mission de Jaffna, comment des paroles ils en vinrent à l'exécution. Alvarez, après son sacre, ne fit pas moins de scandale dans le diocèse de Colombo que dans le diocèse voisin : Mgr Boujean eut à soutenir, comme son collègue, les luttes les plus rudes. Et combien ne dut-il pas souffrir dans son cœur d'évêque de voir une quantité de ses églises fermées aux missionnaires, tandis que de simples laïques y faisaient les prières, chaque dimanche, devant une assemblée de pauvres gens entraînés, presque sans le savoir, dans le schisme!

Ce qu'il avait fait à Jaffna pour l'instruction, Mgr Bonjean le recommença à Colombo. Nulle œuvre n'avait à ses yeux plus de prix. Dans son rapport au chapitre général de 1887, il confesse tristement que son diocèse vient encore, pour les écoles, au dernier rang de tous ceux de l'Inde : il n'en possède en tout que 170, avec une population scolaire de 12 600 enfants. Mais déjà le mouvement commence. Il va s'étendre, pendant les années suivantes, si rapide et si continu, que, dès 1893, du dernier rang Colombo est passé au premier. Le nombre des écoles est de 215; celui des élèves, de 17 640. Et telle est la force de l'impulsion donnée, que la mort même de l'archevêque ne la ralentira pas. Six ou sept ans plus tard, en 1900, le diocèse n'aura pas moins de 320 écoles, fréquentées par plus de 30000 enfants.

A signaler, entre toutes, celle de Saint-Bénédict, sous la direction des Frères des écoles chrétiennes. Quoique fondée bien avant l'épiscopat de Mgr Bonjean, ce n'est qu'avec lui qu'elle prit un plein développement. Elle distribue aujourd'hui à 693 enfants, exactement, une instruction, à quelques égards, beaucoup plus que primaire. Elle a été longtemps la seule confiée à des Religieux; dans toutes les autres, les maîtres étaient des laïques. Mais l'année 1893 a vu naître la Congrégation des Frères indigènes de Saint-Vincent-de-Paul, que leurs règles, très simples, assimilent à peu près aux tertiaires de Saint-François, et qui rendent dès maintenant de très grands services. Plusieurs congrégations de femmes se partagent les écoles de filles. Celle du Bon-Pasteur est la plus ancienne dans l'île. Près d'elle



LES JARDINS DE L'HOPITAL DE COLOMBO

sont venues se placer les Sœurs missionnaires de Marie, amenées de France en 1885, et les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, appelées de Jaffna, qui se dévouent depuis lors au service des malades à l'hôpital de Kurunegala. Elles sont, d'ailleurs, puissamment secondées par les deux Congrégations indigènes de Saint-François-Xavier



UN PRÉAU DE L'HÔPITAL DE COLOMBO

et de Saint-Pierre, rattachées, la première au Bon-Pasteur, la seconde à la Sainte-Famille. Deux de leurs écoles, l'une à Colombo, l'autre à Kurunégala, ouvrent aux jeunes filles de famille riche le cycle d'une éducation très complète. A côté de quelques écoles primaires ont été fondées des écoles industrielles. On en compte aujourd'hui 6 ou 7.

Ce serait faire tort à la charité de l'évêque et de ses collaborateurs que de passer sous silence le bien réalisé par les établissements hospitaliers.

Mgr Bonjean n'avait pas seulement en vue l'instruction des filles, lorsqu'il ramena avec lui les Sœurs missionnaires de Marie : il demanda pour elles la charge de l'Hôpital général de Colombo, et, belle leçon donnée par un gouvernement protestant à qui saurait la comprendre, il l'obtint. Elles y font depuis quinze ans l'admiration des Bouddhistes et des Protestants, aussi bien que des Catholiques ; personne qui soit plus respecté et plus solidement populaire qu'elles

à Colombo. Les Petites Sœurs des pauvres ont ouvert, en 1888, un asile pour les vieillards, sans distinction de race ou de religion, où elles renouvellent les prodiges que nous leur voyons faire en France. Cinq orphelinats de filles, à Colombo, à Moratuwa, à Négombo, à Kurunégala et à Pointe-de-Galle, abritent environ 250 enfants, presque toutes issues de familles bouddhistes, qui viennent grossir les



ASILE DE VIEILLARDS A COLOMBO

rangs de nos Catholiques. Le diocèse a longtemps manqué d'un orphelinat de garçons. Mais il semble qu'il n'ait attendu que pour avoir mieux. Fondé dans les derniers temps de l'épiscopat de Mgr Bonjean, l'orphelinat de Maggona a pris, sous la direction de trois Frères convers des Oblats, un rapide accroissement. Il est peuplé d'une centaine d'enfants. Nulle part ne règnent plus pleinement la gaieté, la franchise, le bon esprit. On y a joint une école industrielle, et même, depuis quelques années, un « réformatoire », comme on dit là-bas, c'est-à-dire une maison de jeunes détenus, pour les enfants

catholiques qui ont failli. Cette dernière œuvre a été vue de très bon œil par le gouvernement, qui la subventionne, et qui, bien plus, a prié l'archevêque de Colombo d'y recevoir même les enfants païens ou protestants, jusque-là confiés à un établissement protestant.

Ce n'est qu'après avoir songé à tant de besoins que Mgr Bonjean songea aux siens, ou plutôt à ceux du personnel de l'administration diocésaine. Il fit bâtir, dans un terrain vaste et salubre, la maison du Sacré-Cœur, qui sert à la fois de résidence à l'archevêque et de maison régulière aux PP. Oblats du vicariat. Elle a l'avantage d'être attenante au séminaire et à proximité de l'hôpital.

Il est facile de comprendre que tant de travaux aient épuisé le reste de santé que Mgr Bonjean avait apporté de Jaffna. Il avait eu, en outre, la douleur de perdre un de ses collaborateurs les plus utiles, le P. Boisseau, tombé au service de Dieu et de la foi, après un long apostolat. Ce fut pour lui un coup terrible. Il sentit, en 1892, qu'il touchait lui-même au terme de sa carrière. Il dicta un testament admirable dans sa simplicité, où sa grande et belle âme se montre une dernière fois tout entière, et mourut le 3 août 1892. Ce fut une explosion de douleur universelle chez les Catholiques de l'île : toute la population, même étrangère à la foi, s'y associa. Les journaux de toute nuance rendirent hommage aux talents et aux vertus de l'homme éminent que Ceylan venait de perdre.

*Mgr Mélizan.* — Il est dangereux de venir après celui qui a fait très bien. Cette épreuve fut deux fois imposée à Mgr Mélizan : il avait remplacé Mgr Bonjean à Jaffna ; il le remplaça à Colombo. Il était en Europe lorsque sa translation fut décidée. Il tarda quelque peu à venir prendre possession de son nouveau siège. Pendant ce temps, les deux diocèses de Galle et de Trincomali étaient créés, ceux de Jaffna et de Colombo recevaient une nouvelle délimitation. Il en résulta pour le dernier, d'une part une perte de 744000 habitants, dont 5700 Catholiques seulement, cédés au diocèse de Galle, et, d'autre



part, une augmentation de 288 000 habitants, dont près de 40 000 Catholiques, détachés du diocèse de Jaffna. Le diocèse de Colombo compta dès lors, sur environ 1 050 000 habitants, 770 000 Bouddhistes ou païens, 175 000 Catholiques, 80 000 Musulmans et 30 000 Protestants. Il était desservi par 80 missionnaires, presque tous de la Congrégation des Oblats. Mais, défalcation faite du personnel nécessaire aux divers services,

50 prêtres à peine restaient chargés de 250 paroisses. Chaque prêtre avait donc le soin de 5 paroisses et de 3 ou 4000 Catholiques en moyenne. On juge de la fatigue imposée par un semblable ministère et du peu de temps qu'il laissait pour l'évangélisation des infidèles. La situation n'a pas varié sensiblement depuis. Il est peu de Missions qui réclament plus instamment des ouvriers.

Mgr Mélizan débarqua à Colombo le 23 novembre 1893. Il y fut reçu avec moins de pompe peut-être, mais avec non moins de sympathie que son prédécesseur. Il se mit tout de suite à l'œuvre. Avec la visite de son diocèse, une affaire surtout l'occupa : ce fut la création d'un collège. Elle avait été engagée par Mgr Bonjean, qui, touché des dangers que couraient les jeunes gens catholiques obligés d'aller chercher l'instruction secondaire dans des établissements protestants ou infidèles, s'était donné la tâche de combler cette lacune. Il s'était adressé pour cela à ses diocésains ; son éloquence et son ardeur pour le bien les avaient entraînés ; un comité s'était formé ; les fonds avaient afflué rapidement. Un premier terrain, acheté par l'archevêque, avait dû, après bien des pourparlers et des délais, être rétrocédé à l'État,



MGR MELIZAN



mais à un prix tellement avantageux qu'il fut aisé d'en acquérir un plus beau, sans ajouter un sou. Les travaux allaient commencer lorsque Mgr Bonjean mourut. Mais son œuvre, un instant suspendue, ne périt pas avec lui. En 1894, Mgr Zaleski, archevêque de Thèbes, Délégué apostolique des Indes orientales, solennellement invité par Mgr Mélizan, posait, en grande solennité et devant la plus brillante assistance, la première pierre du Collège Saint-Joseph. Il fut ouvert deux ans plus tard, avec non moins d'éclat, en présence du gouverneur général de l'île. Il s'élève, vaste et gracieux avec ses deux étages, au bord du lac de Colombo, dans une perspective où la grandeur s'unit à la grâce, et est considéré comme un des plus beaux ornements de la ville. Le recteur, le P. Charles Collin, a sous lui 19 professeurs, 10 Oblats et 9 laïques. Le nombre des élèves est de 672. Le petit séminaire, fondé en 1893, y envoie les vingt et quelques enfants qu'il prépare de loin à l'état ecclésiastique.

Mgr Mélizan n'assista pas à l'inauguration de Saint-Joseph. Il était tombé malade l'année d'avant et, de l'avis des médecins, il était parti pour l'Europe. Il n'en revint qu'en 1897. En son absence, les missionnaires eurent la consolation de recevoir la visite du P. Augier, qui, après le diocèse de Jaffna, vint inspecter celui de Colombo. Il y prêcha lui-même à ses frères en religion deux retraites fructueuses, l'une à Wennapuraï, l'autre au collège de Saint-Joseph. Cette dernière s'acheva par un service solennel pour le repos de l'âme de 41 Religieux oblats morts à Ceylan depuis 1847.

De plus en plus la santé de Mgr Mélizan réclamait un allègement des charges qu'il avait portées jusque-là : il a depuis deux ans un coadjuteur. C'est Mgr Coudert, évêque de Baniyas, un enfant de l'Auvergne, comme Mgr Bonjean, à qui il dut sa vocation d'Oblat et de missionnaire. Arrivé à Ceylan en 1886, curé de la cathédrale pendant quatre ans, il venait d'être nommé supérieur de district, lorsqu'il recut, en 1898, le bref pontifical qui l'élevait à l'épiscopat : il fut sacré le 30 novembre suivant à Sainte-Lucie, par l'archevêque,



PLIITE SŒUR DES PAUVRES PASSANT  
UN VIEILLARD

qu'il a, depuis, secondé de tout son pouvoir, et dont il doit, si les choses suivent un cours normal, recueillir un jour la succession.

A la considérer dans son ensemble, la Mission de Colombo est une des plus prospères de l'Orient. Les 150 missionnaires qui chaque année y font escale, en se rendant à des rivages plus lointains, s'émerveillent de la beauté des églises et de l'intensité de la vie religieuse. De fait, les Catholiques s'éclairent de plus en plus des lumières de la

saine doctrine; ils se plient surtout à une discipline plus exacte. Le contingent de nouveaux convertis, qui n'a pas cessé de croître, s'élève maintenant pour chaque année à près de 2000. Voici les chiffres de 1897 : baptêmes d'enfants hérétiques, 41; baptêmes d'enfants d'infidèles,

471; baptêmes d'adultes hérétiques, 125; baptêmes d'adultes infidèles, 1069.

Ce tableau montre qu'un bon nombre d'âmes, après avoir été conquises par les Protestants, se séparent d'eux pour venir aux Catho-



LA MATERNITÉ, A L'HOPITAL DE COLOMBO

liques. Toutefois, le missionnaire moissonne plus amplement parmi les Bouddhistes. Mais c'est à la condition qu'il mène l'œuvre de l'évangélisation avec un zèle discret. Il doit tourner l'obstacle au lieu de l'aborder de front, et s'insinuer dans les esprits avec adresse au lieu de leur donner l'assaut. En 1887, un poste fut fondé à Amblangoda, sans autre objet que la conversion des Bouddhistes, et confié au P. Coudert. Un tel nom semblait promettre le succès ; ce fut un



COLLÈGE SAINT-JOSEPH A COLOMBO

échec. Piqués, les infidèles se coalisèrent contre le missionnaire. Quelques jeunes gens, venus d'abord pour l'écouter, et déjà presque décidés à quitter leur religion pour la nôtre, n'osèrent plus le voir : les gens de leur caste les menaçaient de leur refuser

l'eau et le feu, ce qui les aurait obligés à s'exiler. Sur ce peuple imaginaire et tourné vers le dehors, rien n'agit plus efficacement que la vue des choses grandes ou belles. Il est ébloui de l'éclat et de l'ordre des cérémonies, du luxe des ornements, de l'élégante et majestueuse architecture des églises. Il se sent attiré par une religion qui se présente dans cet appareil. Il est plus touché encore des bons exemples donnés par les missionnaires ou les simples fidèles. Naturellement, les prêtres catholiques lui inspirent le respect par la continence et par le détachement des choses du monde ; il ne peut au contraire s'habituer à voir des représentants de Dieu dans les ministres protestants, mariés, et dont la vie ne diffère pas de celle de tout le monde.

## TRINCOMALI

Le diocèse de Trincomali est un des cinq qui se partagent l'île de Ceylan. Comme celui de Galle, il a été érigé le 30 octobre 1895, par Mgr Zaleski, au nom du Saint-Siège, en exécution des Lettres apostoliques du 25 août 1893. Détaché de l'ancien diocèse de Jaffna, il



BAIE DE TRINCOMALI

comprend la province orientale et le district de Tamankaduwa, qui appartient à la province nord-centrale. Une longue bande de 300 kilomètres, le long de la côte Est, soutenant dans son milieu un renflement taillé presque à angle droit : tel est son aspect général.

On y compte environ 185 000 habitants, dont 61 000 Mahométans, 8000 Singhalais, le reste Tamil, avec quelques milliers de Védas.

De ces 185 000 habitants, 26 475 sont dans le district de Trincomali, 20 000 environ dans celui de Tamankaduwa, et 139 500 dans celui de Batticaloa. Les Catholiques sont au nombre de 8000, dont 5500 dans le district de Batticaloa, et 2500 dans celui de Trincomali; plus quelques coolies isolés avec certains villages convertis autrefois, mais retournés au paganisme, dans celui de Tamankaduwa.

Les moyens de communication sont très primitifs. Nous avons, en effet, une grande route côtière, bien entretenue, qui, partant, au Sud, de Potuvil, la région des éléphants et le rendez-vous des grandes chasses, passe par Kalmunai, Batticaloa, Sengaladi, Valatchenai, Kottayar, enfin Trinco, et se prolonge, au Nord, jusqu'à Nilaveli : route entièrement terminée, sauf un tronçon de 16 kilomètres entre Varikal et Kenlivetti, un peu au sud de Kottayar. Puis des routes de pénétration très fréquentées partent de Trincomali pour aller, au Nord, à Jaffna, par Anuradhapura, et à Kandy par Matalé; enfin, de Batticaloa à Kandy, par Badulla, au Sud. Mais c'est à peu près tout. Non seulement la grande route côtière est incomplète, puisqu'il manque encore son prolongement de Potuvil à Hambantota et son raccord de Nilaveli à Kokulai et Jaffna; mais les villages et agglomérations épars dans les jungles et les forêts ne sont guère en communication les uns avec les autres que par des routes de sable impraticables aux voitures pendant la saison des pluies, ou par des sentiers connus des seuls natifs, qui les suivent à la file indienne, et encore aux heures du jour seulement où le soleil ne les transforme pas en sillons de feu pour leurs pieds nus et même pour le sabot des bœufs.

Le bœuf bossu, parfois même le buffle aux longues cornes tordues, sont les bêtes de somme du pays. L'âne y est rare et sans valeur; le cheval est le luxe de quelques Européens ou de natifs qui veulent faire étalage de leurs roupies; il se trouve mal, du reste, de ce climat, et son entretien est coûteux, parce que le pays ne produit rien des aliments qui lui conviennent. Une bonne voiture, couverte d'une tente épaisse, munie de ressorts, autant que possible, pour atténuer les cahots de la route, assez élevée pour passer au besoin les fleuves à gué, munie d'un coffre où se range tout l'attirail du missionnaire, ustensiles de cuisine, provisions pour la caravane, bêtes et gens, malle-chapelle, couchage, etc., etc., attelée de deux bœufs solides, à l'occasion bons coureurs, voilà l'équipement du



missionnaire en voyage. Heureux quand il peut s'arranger pour passer la nuit ou prendre son repas dans une de ces *Rest-Houses*, sortes d'auberges de campagne, établies de loin en loin sur les grandes routes, par les soins du gouvernement et au service de ses agents. On y trouve, en général, une table, une chaise, un lit, et un site bien choisi. A défaut, le missionnaire trouve du bois dans la jungle, quatre pierres du chemin lui font un foyer, et il couche dans sa voiture, ses gens dessous. Son char, qui contraste avec le cabriolet élégant des officiers du Roi ou la tapissière de famille des ministres protestants, est vite connu dans le pays et signalé dès son approche. On accourt sur son passage : l'allure des bœufs, même au trot, en permet à tous le facile accès. Les Chrétiens ont le temps de faire à leur « *souami* » leur « *tottiram* » et de recevoir de lui, avec sa bénédiction,



VUE PRISE DANS LE PORT DE BATTICALOA



un petit mot de réconfort et d'amitié, au besoin un remède; les paucis, attirés par son air de sympathique intérêt, de recevoir une image ou une médaille, qu'ils emportent triomphalement, comme un gage de bonheur.

Quelquefois aussi on va en bateau ou en barque.

Batticaloa ou, plus exactement, l'île de Poulyantivou, qui en est le principal quartier, se trouve au centre d'un vaste lac ou marigot qui, séparé de la mer par une étroite bande de terre, étend ses longs bras, comme une hydre gigantesque, à une quarantaine de kilomètres au Sud, jusqu'à la hauteur de Kalmunai, et à 13 kilomètres au Nord, aux abords de Sengaladi. Cette côte, formée des alluvions terrestres amenées par les eaux des montagnes, et de sables marins refoulés par la mousson d'hiver, est très fertile en cocotiers et en divers légumes; aussi est-elle très peuplée. Les villages, surtout mahométans, s'y succèdent presque sans intervalle. Un petit vapeur la dessert, qui, chaque jour, fait le va-et-vient de Batticaloa à Kalmunai en une durée qui varie de cinq à huit heures et même davantage, selon les caprices de sa machine, qui, à certains jours, va moins à la vapeur qu'aux pieds de son mécanicien.

Faut-il mentionner nos rivières? Nous possédons, dans une notable partie de son parcours, la plus considérable de l'île, le Mahavéli Ganga, dont les multiples affluents servent de déversoir à presque tout le plateau central. Après s'être étalé dans le district de Tamankaduwa, en une sorte de réseau, il détache un bras puissant, le Varikal Ara, sur la côte Est, à 75 kilomètres Nord de Batticaloa, et se dirige, sous le nom de Kouroukal Ganga, droit sur la base de Kottiyar, en face de Trincomali. Ce fleuve reprendra-t-il un jour, pour les contrées qu'il traverse, son rôle important d'autrefois? Pour le moment il ne baigne que le désert. Quant aux autres cours d'eau, torrents impétueux en hiver, qui traitent en pays conquis les rizières et les jungles riveraines, puis, en été, ruisseaux marécageux et souvent desséchés, ils offrent peu de ressources au point de vue de la

navigation. Heureux encore quand ils ne rendent pas les routes impraticables en y enlevant digues et ponts péniblement construits à la belle saison. Du reste, l'entretien de ces routes est si onéreux pour le gouvernement qu'il se fait aider par des entreprises particulières auxquelles il concède un droit de péage. Les fleuves, larges parfois, à leur embouchure, d'un ou deux kilomètres, se passent en *padai*, sorte de radeau établi sur deux troncs d'arbres évidés, où s'entassent voitures, bêtes, gens. Encore faut-il que le courant ne soit pas trop fort ou le vent trop contraire.

Quant aux voies ferrées, il y en a bien près de 500 kilomètres dans l'île, mais pas la moindre trace dans notre province. Des projets seulement sommeillent dans les cartons officiels; en attendant leur exécution, il faut faire, ordinairement, en char à bœufs, de Trincomali à Matalé, 97 milles, et de Batticaloa à Bandarawela, 130 milles, pour rejoindre un tronçon de la ligne Kandy-Colombo. Il faut donc trois ou quatre jours pour communiquer par terre avec la capitale de l'île. Par suite, deux bateaux partent de Colombo pour faire chacun deux fois par mois le tour de l'île, l'un par le Nord, l'autre par le Sud. Batticaloa est ainsi mis chaque semaine en communication avec Trincomali en un jour, avec Colombo en trois ou quatre jours, selon le sens du bateau.

Au point de vue religieux, outre les Mahométans, race à part et à peu près inaccessible à la foi, nous nous trouvons en présence de deux sectes païennes : le Bouddhisme, religion des Singhalais, et le Sivaïsme, culte des Tamils. Mais nous n'avons rien ici du fanatisme qui règne à Colombo et surtout à Galle, où le culte du démon est particulièrement pratiqué. Périodiquement, les païens ont leurs fêtes de nuit, qui attirent un certain concours à quelques temples célèbres, comme celui d'Araipattai, au sud de Batticaloa, ou de Tiroucôvil; dans les villages il y a aussi des solennités et des processions de Bouddhas, qui rappellent nos mascarades. Mais s'il arrive encore parfois qu'un païen converti soit banni de sa famille, ou repoussé par sa

caste, ce sont des désagréments rares, dont les effets sont loin d'être aussi redoutables que dans certaines régions de l'Inde.

La religion catholique partagea dans le diocèse de Trincomali, pendant les *xv<sup>e</sup>*, *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles, les mêmes vicissitudes que dans le reste de Ceylan. En 1628, nous trouvons deux Jésuites à Trincomali et à Batticaloa; puis, vers la fin du siècle, après la terrible persécution hollandaise, le célèbre P. Joseph Vaz, de l'Oratoire, qui visita ces territoires à deux reprises différentes. Pendant tout le *xviii<sup>e</sup>* siècle nous ne retrouvons aucune trace de missionnaires, et ce n'est qu'à partir de 1808 que trois Pères goanais nommés Antonio, Rafaël et Joachim, puissamment secondés par un certain Pascal Mond'elgar, bâtirent successivement les églises de Tandavanvély, de Sainte-Marie de Poulyantivou, de Sorry-Kalumnai, assez richement dotées par ce bienfaiteur, puis celles de Tennamounai et d'Amir-daghali, aux environs de Batticaloa. C'est grâce à leur zèle que le flambeau de la foi ne s'éteignit pas complètement parmi nous. Mais leur religion avait quelque chose de dur : on se souvient encore des pénitences terribles, parfois cruelles, qu'ils imposaient aux pécheurs publics. Ce n'était pas assez d'une croix sur les épaules, d'une couronne d'épines sur la tête : ils exposaient le coupable, demi-nu et enduit d'une substance sucrée, aux morsures des fourmis, parfois même de la terrible araignée noire, ou leur mettaient sur la tête un pot de terre rempli de charbons ardents.

De Trincomali, les Goanais administrent les districts du Nord et du Sud, passant six mois à Trinco, six à Batticaloa. Nous avons raconté plus haut l'érection de Ceylan en Vicariat apostolique, et l'arrivée des premiers missionnaires européens. On se souvient encore à Trincomali des visites d'un missionnaire italien, le P. de Vistarini, surnommé le Père Angélique, que sa jambe boiteuse, soutenue d'une béquille, n'empêchait pas de parcourir le pays. Son tombeau est vénéré à Négombo : on y garde la lampe, dont l'huile, à



TEMPLE DE PALIYARADDI, A BATTICALOA

sa prière, guérissait les malades. Païens, Mahométans, aussi bien que Chrétiens, accouraient à sa demeure, et, sur son conseil, passaient quelques jours en prière sous la véranda de l'église, puis retournaient guéris.

Vers 1849, un des cinq Jésuites du Maduré, prêtés à Mgr Bettacchini, le P. Bruni, reçut pour mission de visiter précisément nos régions. « Je partis, écrit-il à la date du 1<sup>er</sup> juillet 1897, en compagnie de Mgr Bettacchini et du P. Keating pour Trincomali. Comme cette station avait été administrée pendant deux ans par les PP. Garcia et Cassinelli, nous trouvâmes les choses en assez bon état. Tous les Chrétiens ayant à recevoir le sacrement de confirmation, nous eûmes assez de confessions et de communions. » Il visita ensuite Kottiyar. « Les Chrétiens y étaient au nombre d'environ 200. Ici, sauf quelques vieilles femmes, personne n'avait fait sa première communion. Revenu à Trincomali, je partis en compagnie de Monseigneur et du P. Cassinelli pour Batticaloa. Là, tout était à faire. Jamais évêque n'était venu dans ces parages, et la station avait été administrée jusqu'alors par des prêtres de Goa. Le dernier avait été un certain Dom Gadinò, brave homme s'il en fut, mais aux idées quelque peu jansénistes. Le fait est qu'il n'y avait à Batticaloa peut-être qu'une centaine de personnes qui eussent fait leur pre-

mière communion. Les Chrétiens, cependant, se montrèrent très bien disposés et presque tous s'approchèrent de la sainte Table. »

Le Père, à la prière de Monseigneur, passa trois mois à Batticaloa. Il raconte ainsi sa visite à Sorry-Kalmmuak, au sud du diocèse.

« Je visitai un village dans l'intérieur, assez loin de Batticaloa. Là, point de communion. Je les confessai, les communiai et, d'après l'autorisation de Monseigneur, leur donnai le sacrement de confirmation. Le 16 août, je quittai Batticaloa, après avoir donné, le jour de l'Assomption, 250 communions.

Quelque temps après, le P. Moutiel, Oblat, arrivé récemment dans l'île, prit ma place à Batticaloa. »

Depuis lors, jusqu'à l'arrivée des Jésuites en 1893,



ÉGLISE DES CARRIS, A PALLIOOTTOI

c'est aux soins des Pères Oblats de Jaffna que fut confié le territoire de Trincomali. Nous ne les suivrons pas dans les détails de leurs travaux et de leurs épreuves. S'ils ne se trouvèrent pas ici en lutte ouverte avec le schisme goanais, comme à Colombo, à Mannar et ailleurs, ils eurent fort à faire avec quelques mauvaises têtes de Chrétiens. Mais on jugera des beaux résultats obtenus par eux pendant cinquante ans par le rapide tableau de leurs œuvres : à Trincomali, où résidait un curé avec les fonctions de chapelain des soldats et des marins, une vaste église avec un dôme en fer, œuvre du Rév. P. Colin en 1891; de plus, une église remontant aux Goanais, mais aujourd'hui ruinée, dédiée à saint Antoine et dont le cimetière seul était utilisé pour la sépulture des basses castes;

ensuite un couvent composé de quelques Sœurs européennes et de Sœurs natives, où l'on recevait quelques orphelines, avec une classe anglaise de filles, une école anglaise de garçons, une école tamoule et une école industrielle, qui comptaient environ 300 enfants.

Autour de Trincomali, il y avait, à Kottiyar, une petite église en briques, bâtie par le P. Massiet en 1886 pour une population d'environ 300 Chrétiens. Pas d'abri pour le Père; mais une école avec 40 enfants des deux sexes. Ensuite, à Manganai, à 6 milles au nord de Trinco, une petite église avec un pèlerinage à Saint-Jean-Baptiste et un abri pour les pèlerins. Puis enfin, à Velvéri, sur la route d'Anuradhapura, une hutte servait d'église et de première station aux pèlerins qui se rendent annuellement à Notre-Dame-de-Madhu.

Dans le district de Batticaloa, il y avait à Batticaloa et dans ses faubourgs deux églises, plus une en construction depuis 25 ans, inachevée faute de ressources, trois chapelles et trois écoles, dont une anglaise. Au Nord, une chapelle remontant aux Goanais; à Tennamounai, une chapelle avec une école, une chapelle en construction à Vandaramoulai; au Sud, une chapelle avec presbytère très modeste à Kalmunai, et une petite école; de même à Sorry-Kalmunai; plus enfin une petite chapelle à Kallare et un abri de feuilles servant de chapelle à Akkaripath. En tout, trois églises, dix chapelles dignes de ce nom, et autant d'écoles fréquentées par environ 350 enfants.

La création d'un nouveau diocèse à Trincomali eut ici comme partout pour résultat une expansion nouvelle des Œuvres. Sous l'impulsion de Mgr J. Van Reeth, S. J., évêque de Galle et administrateur de Trincomali, des postes nouveaux se fondèrent, et des écoles s'ouvrirent. Les Wesleyens, venus depuis le commencement du siècle, s'étaient fait dans le pays la part du lion; profitant des avantages offerts par le gouvernement aux écoles libres, ils s'étaient établis





CHAPELLE CATHOLIQUE

presque dans tous les postes où ils pouvaient en bénéficier. Ils ont dans le district de Trincomali 13 écoles, dont un internat, et dans celui de Batticaloa 73 écoles, dont 2 pensionnats, 3 écoles industrielles, et 2 orphelinats, tous subventionnés par le gouvernement. La High-Church est représentée par 6 écoles seulement et quelque 3 ou 4 chapelles. En face de l'hérésie, nous pouvons ranger actuellement une petite armée de 41 écoles où 1300 enfants, dont 650 païens, reçoivent l'enseignement de 58 maîtres ou maîtresses, dont un tiers environ sont de fort honnêtes païens. Un petit catéchisme, spécialement fait pour les païens et qui contient les vérités essentielles au salut, est remis entre leurs mains et doit être enseigné partout. Toute école sert de chapelle provisoire, partout où il n'y en a pas d'autre. Mgr Lavigne, notre premier évêque, arrivé en décembre 1898, a inauguré au mois d'octobre 1899 une école entièrement païenne, par une messe avec chants accompagnés de l'accordéon du P. Bonnel. Les écoles transformeront notre peuple dans un avenir plus ou moins prochain, nous en avons la confiance, et les baptêmes de petits païens qui s'y succèdent depuis quelque temps nous prouvent que là est l'avenir de la Mission.

Monseigneur, à peine arrivé, a fait reprendre les travaux de l'église Sainte-Marie de Poulyantivou: actuellement, grâce au don de cent arbres obtenus du gouverneur, la toiture, en feuilles, est terminée. Avec le temps, les tuiles viendront, ainsi que les revêtements extérieurs et l'aménagement intérieur qui en feront une modeste, mais nécessaire cathédrale. De plus Sa Grandeur a pourvu de Sœurs

de Saint-Joseph de Cluny le couvent de Trincomali, resté veuf depuis le départ des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux; bientôt Batticaloa bénéficiera aussi du dévouement de ces admirables filles de Saint-Joseph. Deux congrégations sont organisées déjà à Batticaloa, l'une d'hommes, consacrée au Sacré-Cœur, l'autre de Mères chrétiennes. Trincomali a déjà sa Congrégation du Sacré-Cœur, l'autre s'organise. Nous y avons aussi un commencement d'orphelinat.

Ces résultats sont modestes, sans doute; mais ils ont cependant déjà coûté aux missionnaires beaucoup de labeurs, et plusieurs n'ont pu être atteints qu'après une lutte ardente. Nous avons dû d'abord établir notre autorité sur notre propre peuple, habitué à dieter au prêtre toutes ses volontés; nous avons dû faire au Catholicisme, qui semblait relégué loin de toute faveur, sa place honorée au soleil, en face de l'hérésie prépondérante. On commence à compter avec nous, et nous jouissons de la plus entière liberté pour nos cérémonies; grâce à des examens réussis, nous obtenons des subsides pour nos écoles. Il nous reste à porter aux Wesleyens un coup décisif par l'établissement d'un collège à Batticaloa. Une partie du terrain nécessaire est achetée et bientôt, s'il plaît à Dieu, nous en jetterons les fondations.

Notre Mission à Ceylan, qui ne date que de quatre ans, a déjà vu tomber un de ses premiers champions. Le Rév. P. Outer-



COSTUMES DE MARIÉS, A CEYLAN

leys a succombé, quelques mois après son arrivée, à un accès foudroyant de malaria. Sa tombe est creusée dans le jardin de notre Résidence de Batticaloa, et l'exemple de ses vertus est comme un puissant stimulant à ses compagnons d'armes.

La Mission compte aujourd'hui un évêque, Mgr Lavigne, S. J., ancien évêque de Cottayam, sur la côte de Malabar; huit prêtres et deux Freres coadjuteurs de la Compagnie de Jésus. Trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny sont établies à Trincomali, et trois étudiants natifs se préparent au sacerdoce, au séminaire papal de Kandy.

**Ouvrages à consulter.** — SIR JAMES EMERSON TENNENT, *Ceylan*, Londres, 1859, 1 vol. in-8° ouvrage de très grande valeur. — *Ceylon*, by an officer late of the Ceylon Billoes, Londres, 1876, 2 vol. in-8°. — E. CORTIAT, *Promenade dans l'Inde et à Ceylan*, Paris, 1880, 1 vol. in-8°. — Mgr ZALESKI, *Ceylan et les Indes*, Paris, 1891, 1 vol. in-8°. — VAX DER AA, S. J., *Ule de Ceylan*, Bruxelles, 1900, 1 vol. in-8. — *Chine et Ceylan*, lettres des missionnaires de la Compagnie de Jésus, Abbeville, 1898-1900. — *Bulletin des Missionnaires oblats de Marie*.



CHAPELLE CATHOLIQUE ; LE CHAR ET LES BŒUFS D'UN MISSIONNAIRE AU MADURÉ

## CHAPITRE VII

### LE MADURÉ

LE PAYS. — LA LANGUE. — LA RACE.

Du temps d'Alexandre, le royaume de Madura comprenait toute l'Inde méridionale. Réduit, à l'époque de Ptolémée, aux seules terres centrales, il était conquis, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, par une armée de Nayakers venue des rives de la Tunghabhadra. Ces conquérants eux-mêmes avaient été, au xiv<sup>e</sup> siècle, refoulés de Varangal sur le Mouyyer, par les Musulmans.

Les Nayakers ont régné à Madura jusqu'en 1801. Leur royaume s'appuyait, à l'Ouest, sur les Ghâtes. Au Nord, il dépassait le Cavery et allait confiner au royaume de Gingi. A l'Est, il était séparé du Golfe de Bengale par le royaume de Tanjore, par le Marava, par les

établissements portugais de la Côte de la Pêcheurie, Madura n'est plus aujourd'hui qu'un *zillah* (district) de la Présidence de Madras, limité, au Nord, par le *zillah* de Trichinopoly; au Sud, par celui de Tinnevely. Les deux districts de Tinnevely et de Madura, avec la partie du district de Trichinopoly qui s'étend au sud du Cavery, enclavant le petit État de Puducottah, composent la Mission du Maduré, diocèse de Trichinopoly. Sa superficie est de 17 246 milles carrés, — environ 44 648 km. carrés; — sa population est de 5 132 039 habitants.

Le Maduré, — nous emploierons cette expression géographique pour désigner la Mission, — est une immense nappe de terrain primitif, d'où çà et là émergent des îlots de gneiss brun, arêtes d'une ossature enfouie. A l'ouest de cette nappe, à peine annoncées par quelques ondulations, les Ghâtes surgissent. Du massif de l'Anamali (2690 mètres) au pic Agastier, leurs crêtes s'échelonnent, du Nord au Sud, pendant soixante-quinze lieues, et vont mourir non loin du cap Comorin. A la hauteur de Madura, deux chaînons, les Pulney Hills et l'Alighiri, se détachent du système principal et s'avancent assez loin à l'Est, dans les campagnes de Madura, enserrant la profonde vallée de Combey.

Trois fleuves principaux arrosent le Maduré : au Nord, le Cavery; parti de Kourg, dans le Maïssour, il forme une sorte de Z, dont la barre inférieure sépare le diocèse de Kombakunam de celui de Trichinopoly. A partir de Tanjore, le fertile delta du Cavery a été récemment donné au diocèse de Méliapour. Au centre, le Vaïkai — enrichi, en 1895, des eaux détournées du Périyar — arrose Madura, et va se jeter dans la mer, au-dessus du Pont d'Adam. Au Sud, la Tambrapurani, venant de Tenkasi, traverse les villes jumelles de Palankottah et de Tinnevely, et débouche dans un marigot au-dessus de Trichendur.

Larges fleuves à la saison des pluies, d'octobre en janvier, ces différents cours d'eau tarissent presque durant les mois brûlants d'avril et de mai. Leur débit diminué est alors épuisé par l'arrosage. Ils ne présentent plus que des lits de sable doré, sous lequel filtre

encore une eau qu'il faut découvrir en creusant le sol. Composé de terres d'alluvion et de sables, le promontoire qui forme le Marava, toujours avide d'eau, n'en reçoit guère du Vaïkai épuisé. D'autre part, l'eau salée de ses puits ne peut servir à l'arrosage ni à la boisson. Aussi des étangs artificiels, des *ouranis*, ont été creusés par milliers dans le Marava. L'eau des pluies les alimente; ils la conservent pendant un an, et, grâce à eux, l'homme, les troupeaux maigres et la terre peuvent vivre.

Le bassin du Cavery au Nord, les plaines du Tinnevely au Sud, sont riches en éclatantes rizières, en fourrés superbes de cocotiers. A mesure qu'on s'éloigne des montagnes ou des fleuves, le cocotier disparaît, les rizières s'éclaircissent. Le millet,



MADURÉ. — PALAIS DES ANCIENS ROIS

l'orge, remplacent le riz; les *karysels* apparaissent, terres noires et dures, excellentes pour le coton. Puis, dès qu'on approche de la côte, le sol se dessèche; le grès décomposé de la surface se change en sable rouge ou jaune. Il forme de vastes landes, verdoyantes un moment après les pluies de décembre, arides ensuite, jalonnées seulement de grands palmiers au fût calciné.

Longtemps cette Inde méridionale fut pour l'Europe une région inconnue. Énorme impasse qu'enserrent des côtes inhospitalières, éloignée de toute autre terre, sauf du côté de Ceylan, l'extrémité de la péninsule n'a longtemps ressenti que les lointains remous causés par les agitations du Nord.

Tandis que des invasions successives, déferlant par la Paropa-



mise, s'écrasaient l'une l'autre, tandis qu'à partir du v<sup>e</sup> siècle de notre ère, Iraniens-Ghaznévides, Afghans-Ghourides, Mongols, s'arrachaient l'empire du Gange, le Sud n'était pas encore entré dans l'histoire. Les populations chamites s'y étaient d'abord réfugiées; le flot jaune des Dravidiens avait ensuite noyé ces masses noires. Enfin, à des époques indéterminées, les Aryens du Nord avaient, à leur tour, reconvert et soumis les Dravidiens. Néanmoins, même conquis par les Aryens, le Sud restait toujours dravidien. Le Brahmanisme aryen englobait sans doute et accaparait, en s'amalgamant avec eux, les cultes de la race conquise; il lui imposait sa hiérarchie sociale. Mais la Dravida gardait sa langue, du type agglutinant, refoulant au Nord la langue flexionnée des Aryens. Des langues ou dialectes dravidiens, le plus important, le plus riche est le tamoul. C'est la langue du Maduré, la seule que tous parlent, sauf les Musulmans qui, entre eux, usent aussi de l'hindoustani. Les Brahmes l'emploient comme les autres, mais ils la prononcent à leur façon traditionnelle, la chargeant d'aspirées.

Multipliées comme dans toute l'Inde, les castes sont, dans le sud du Dekkan, plus jalousement fermées que dans les régions du Nord, où la vie européenne circule davantage. Retranchées dans ces royaumes longtemps impénétrables, encore arriérés, elles y maintiennent plus ardemment qu'ailleurs leurs coutumes et leurs mutuelles hostilités.

Plus indianisés de couleur que ceux du Nord, les Brahmes du Sud n'en dominent pas les Sondras avec moins d'orgueil. Forts des droits que leur confère la loi de Manou, assurés des revenus des innombrables pagodes dont ils sont les vrais dieux, à force d'intelligence, de travail, de ruse, ils accaparent les meilleures fonctions du gouvernement, et, sous les maîtres anglais comme sous leurs rois kshatriyas, ils comptent bien rester les souverains de l'Inde, ses Dévas, ses dieux.

Au vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, le Sage de la dynastie de Çakya, l'Illu-

miné, le Bouddha, avait essayé de convertir l'Inde à sa philanthropie égalitaire. Il avait gagné à sa cause quelques rois Pandyas de Madura. Mais, vaincus et chassés par le Brahmanisme, ses adeptes ne survivent plus qu'en dehors de leur pays d'origine. Ce que l'Illuminé n'avait pu obtenir, celui qui est la vraie lumière l'a tenté, et il nous faut raconter quelles conquêtes notre Sauveur Jésus-Christ a remportées au Maduré.

#### L'ANCIENNE MISSION (1608-1773).

Fondées en 1542 par saint François-Xavier, les Missions des Jésuites s'étaient rapidement développées, mais Xavier n'avait évangélisé que la Côte de la Pêcherie, le Travancore et le nord de Ceylan. En 1604, alors qu'elle comptait déjà deux Provinces dans l'Inde, la Compagnie de Jésus ne s'était point encore fixée dans le royaume des Nayakers. Depuis quatorze ans, un missionnaire portugais s'épuisait dans cette ville, mais il n'avait acquis aucune influence, il n'en pouvait gagner aucune, pas même sur le dernier des Parias païens. En lui, l'Indien fuyait le Portugais vainqueur, le conquérant des côtes, dont il savait les vices, dont il abhorrait les excès, et surtout, le *prangui*, l'impur qui acceptait tous les aliments, qui se souillait à tous les contacts, l'homme sans caste, et, par suite, vraisemblablement, sans mœurs. En 1608, le P. Robert de Nobili créait la Mission du Maduré. Pour se faire écouter, il embrassait la vie de prières, d'étude,



SCRIBE MUSULMAN AU MADURÉ

de pénitences, que Manou impose aux Brahmes *Sanyassis*, vie d'une austérité effrayante, dont les païens ne prennent que les dehors, mais qu'il pratiquera sincèrement. Sa sainteté et sa science eurent bientôt percé le voile de mystère dont il s'entourait. On le vit, on l'admira; on l'entendit et on se convertit. Son maître, un vieux *Pandit* brahme, fut une de ses premières conquêtes. D'autres Brahmes l'imitèrent, au moins une vingtaine.

Mais était-il orthodoxe de brahmaniser ainsi l'Évangile? Était-il sage d'imposer à la Compagnie, au Maduré, une règle nouvelle, étrangement dure? Certains le pensaient, d'autres le niaient. De là un débat que Grégoire XV, en 1623, termina en faveur de Nobili par un arrêt qui, pendant plus d'un siècle, sera la charte de la Mission.

Rassuré sur l'avenir, le P. de Nobili put appliquer sa méthode. La pénurie d'argent, plus encore que celle d'hommes, l'empêcha seule de réaliser un de ses plus chers projets, la création d'un grand collège de Brahmes à Madura. En 1639, il compléta du moins son système en instituant deux classes de missionnaires : les uns, *Brahmes Sanyassis*, comme lui assujettis à toute l'étiquette des Brahmes; les autres, *Pandara-Swamis*, pouvant fréquenter toutes les castes de Soudras, et même celles des Tehandalas. Pour de grands maux, il fallait ces héroïques remèdes. Quand le P. Robert de Nobili mourut, en 1656, la Mission du Maduré comptait cent mille Chrétiens.

A travers d'incessants dangers, la troupe bien éclaircie des missionnaires du Maduré poursuivit sa campagne. Un homme, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, allait s'y distinguer entre tous : le martyr Jean de Britto.

Arrivé dans l'Inde en 1663, Britto, en moins de cinq ans, avait baptisé six mille païens. Nommé Supérieur de la Mission, il la renouvela par son énergie enflammée, et lui-même, en 1686, se réserva l'évangélisation du Marava. Région malsaine, maquis d'arbres à épines, théâtre de luttes incessantes entre le rajah de Ramnad, celui de Sivaguingué et le Nayaker de Madura, le Marava était la plus

désolée des chrétientés. En moins de deux mois, Britto y baptise deux mille païens, mais sa tête est mise à prix. On lui inflige le supplice du fouet et de l'eau; on l'emprisonne durant onze jours à Caléarcovil. Après l'avoir déchiré de coups, on l'expose en plein soleil sur une roche rugueuse. Enfin, il allait être empalé, quand le rajah de Ramnad commua sa peine en exil.

En 1691, Britto revient dans son Marava, baptise des multitudes, notamment un parent du rajah de Ramnad. Celui-ci fait aussitôt saccager et brûler les maisons chrétiennes, et arrête le missionnaire. On le juge à Ramnad, puis on le traîne à Oréiour, où, le 4 février 1693, il est décapité. Véritablement grand par ses sacrifices, par ses succès, par son courage, le bienheureux Jean de Britto doit être considéré comme le patron, non seulement du Marava, mais de toute l'Inde méridionale, qu'il a gouvernée et visitée depuis Golconde jusqu'à Tuticorin.



UNE FAMILLE PARVERTE

De grands missionnaires entouraient Jean de Britto ou lui avaient succédé : Martinez, da Costa, André Freire, Laynez, Rossi, Bouchet, Beschi, sont des noms devant lesquels tout missionnaire de l'Inde devra toujours s'incliner.

Le P. Beschi est surtout célèbre; il est le docteur de la Mission dont Britto avait été le martyr. Pendant 32 ans, il évangélisa le

Maduré. Chassé du Nord par l'affreuse invasion mahratte de 1740, il mourut en 1746, sur la Côte de la Pêcherie. Par un prodige d'assimilation dont on ne connaît guère d'autre exemple, Beschi s'était si bien pénétré du génie indien, il possédait à tel point le tamoul poétique, qu'il a écrit en cette langue des poèmes devenus classiques. Son chef-d'œuvre, le *Tembicani*, épopée en trente-six chants, ravit encore les Pandits. Par ses ouvrages de polémique, Beschi tenait en respect les Luthériens danois de Tranquebar; par ses traités sans nombre, il a fourni ses successeurs d'armes sans défaut. Grâce à sa grammaire, à son lexique, à ses écrits, le tamoul vulgaire a été fixé, et ceux-là comprennent cet avantage, qui, forcés d'apprendre soit une langue aryenne comme le singhalais, soit une langue dravidiennne comme le maléalam, se trouvent sans cesse en face de termes au sens flottant, qu'aucune autorité n'a arrêté.

A la mort de Beschi, la province de Malabar avait atteint son apogée. La Mission de Maduré s'était dédoublée en Mission de Maduré et Mission de Carnate. Dans les trois royaumes de Maduré, de Maïssour et de Carnate, on comptait environ 400 000 Chrétiens. Un orage allait ruiner cet édifice fait de génie et de sainteté.

Le mode d'apostolat suivi au Maduré reposait sur la méthode tracée par le P. Robert de Nobili, et approuvée, en 1623, par Grégoire XV. Les méthodes les meilleures prêtent à la critique. Celle-ci avait amené d'heureux effets, et elle avait été suivie par des hommes du plus haut mérite. Mais elle supposait des tolérances, qui, un jour ou l'autre, devraient être abolies. Elles le furent le 23 juin 1704 par le légat Maillard de Tournon. Cette abolition soudaine causa une énorme émotion. Les appels qu'elle autorisait furent interjetés. Trois Papes, Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII, entendirent les appelants. Le 24 août 1734, Clément XII approuvait définitivement les décrets de Tournon. Le 13 mai 1739, le même Pape confirmait sa déclaration. Enfin, le 12 septembre 1744, Benoît XIV, par la Bulle



*Omnium sollicitudinum*, clôturait les débats et prohibait à tout jamais les usages condamnés par le légat.

La querelle des rites avait, dans le Maduré, paralysé bien des œuvres et causé bien des défections. Des coups plus désastreux encore hâtèrent la ruine de cette Mission. Les Portugais, non contents de se réserver le monopole du commerce de l'Inde, avaient eu le tort de ne pas distribuer à l'Europe les produits apportés par eux à Lisbonne. Les Hollandais leur servirent d'abord d'intermédiaires, puis, mécontents de ce rôle, ils allèrent prendre à leurs sources les biens que détenait le Portugal. En 1658, ils étaient à Ceylan, à Tuticorin, à Négapatam; en 1659, à Méliapour; en 1660, à Cochin. Partout ils attaquaient le Catholicisme et poussaient à l'apostasie. D'autre part, en 1740, après un essai inutile tenté contre Goa, les Mahrattes s'élançaient à la conquête du Maduré, qu'ils saccageaient. La famine achevait les populations que la guerre avait décimées.



UNE PROCESSION PAÏENNE AU MADURÉ

Effrayés par les tentatives des Français, les Anglais, à leur tour, s'emparaient de Tanjore et de la nababie de Trichinopoly. Les chrétiens du Maduré, affolés par tant de fléaux, avaient, du moins,



leurs missionnaires pour les guider. Mais, à partir de 1755, le Portugal refusait tout secours à ces missionnaires qui ne vivaient que par lui, et, en 1759, le gouverneur des Indes, consommant leur malheur, rassemblait à Goa, sous un faux prétexte, tous les Religieux assistés par le Portugal. Il en entassait 127 sur un vaisseau qui les amenait à Lisbonne, pourrir dans les cachots du fort Saint-Julien. Des deux Provinces de Goa et de Malabar, 21 Pères seulement échappaient à la razzia de Pombal, et ceux-là, en 1774, apprenaient la destruction de la Compagnie. Ils se dispersèrent alors, et, en attendant la mort, eurent le courage de continuer à évangéliser les Indiens. Huit d'entre eux restèrent au Maduré. Ils y moururent bientôt, — le dernier en 1792, — avec la tristesse de ne pas se voir remplacés. Tandis, en effet, que la Mission de Carnate, donnée en 1689 aux Pères français, trouvait, à la destruction de la Compagnie, de dignes missionnaires dans les prêtres des Missions étrangères, la Mission du Maduré, quand elle fut privée des missionnaires Jésuites, n'eut d'autres apôtres que les rares et tristes sujets envoyés de Goa.

C'était la décadence et le dépérissement, et, grâce aux envahissements du Protestantisme, cela menaçait même de devenir l'apostasie.

#### LA NOUVELLE MISSION. — LES ADVERSAIRES.

*Les Protestants.* — Au XVII<sup>e</sup> siècle, tant que la place avait été gardée par les Jésuites, l'influence des nouveaux maîtres de la Côte de la Pêche, des Luthériens hollandais, avait été combattue. Ils se bornaient, du reste, à piller les églises des Paravers et à bannir les missionnaires. Retirés dans les bois, ceux-ci n'en continuaient pas moins à exercer leur ministère.

Quant aux Anglais, pendant deux siècles ils se renfermèrent

dans leur rôle de marchands, bannissant de leurs soucis, et même de leur territoire, tout ce qui avait trait à l'évangélisation.

Cependant, au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, quelques Danois, envoyés par le roi Frédéric IV, s'étaient présentés à Tranquebar.

Le P. Beschi avait répondu à leurs écrits par son *Vêda Vîlakham*, qui les écrasait. Ils n'en perdaient pas courage cependant. A leur instigation, une société se fondait à Londres (1698) pour la propagation des connaissances chrétiennes (*Christian Knowledge Society*). Le roi les patronnait. Mais il était difficile, même en promettant gros, de recruter des missionnaires anglais. D'autre part, les Danois étaient des dissidents, et un des trente-neuf articles de foi de l'Angleterre déclare tout dissident publicain et païen. Comment s'allier à des païens? Les Anglicans passèrent sur ce scrupule, ils adoptèrent les

Luthériens danois et allemands. L'un d'eux, Kiernander, l'ami de Clive, devenu chapelain du fort William, se fit surtout remarquer par la splendeur de ses diners. Christian Frédéric Schwartz était plus sérieux. La disparition des Jésuites lui faisant la partie belle, il pénètre dans le Tanjore, obtient du Rajah un subside annuel de cinq cents pagodes, et fonde les chrétientés de Tanjore et de Trichinopoly.



CHAR D'ARGENT DU RAJAH DE PODUKOTTAI

Dans le Tinnevelly, il se présente en successeur de saint François-Xavier. Les Paravers lui demandent, comme signe de sa mission, de renouveler quelques-uns des miracles du saint. Schwartz se dérobe aussitôt. Une centaine de Sanars, gens plus simples, s'étaient laissé gagner par lui.

Cependant l'Angleterre entrait décidément en ligne. En 1804, elle avait fondé la Société biblique. Depuis lors, elle ne cessait d'organiser des sociétés destinées à assurer à leurs délégués d'énormes subsides. En 1814, l'Inde recevait son premier évêque anglican. Celui-ci, le docteur Middleton, exigeait un traitement de 5 000 livres (125 000 fr.), auquel s'ajouteraient d'énormes sommes pour frais de déplacement. Les autres fonctions ecclésiastiques étaient rétribuées en proportion. Aussi, dès 1851, un presbytérien reconnaissait que la dépense annuelle des seules Missions protestantes de l'Inde dépassait d'un cinquième les subventions de toutes les Missions catholiques de l'univers.

Aucune région n'offrait au prosélytisme protestant un plus facile accès que le Maduré privé de pasteurs. Aussi les prédicants y affluaient-ils. D'abord, ceux de trois sociétés puissantes, la *Society for the Propagation of the Gospel*, la *Church Mission* et l'*American Mission*. Ensuite d'autres moindres : la *Baptist Mission*, établie dans le Tinnevelly et à Madura; la *Lutheran Mission*, composée d'Allemands et répandue plutôt dans le Travancore; enfin la *Scotland Mission*, sorte de Mission quaker dépendant de Madras. Nous ne parlons pas de la *Salvation Army*.

Les Anglicans de la S. P. G. héritaient, à Tanjore, des convertis de Schwartz, piètre héritage qui leur faisait peu d'honneur. A Trichinopoly, ils avaient peu d'adhérents, mais dirigeaient un grand collège. En 1820, le luthérien Rhénus avait converti, dans le Sud, des milliers de Sanars. Les Anglicans de la *Church Mission* les reçoivent de Rhénus, et se partagent le Tinnevelly avec la S. P. G. Ces deux sociétés anglicanes ont aujourd'hui un évêque commun. Elles diri-

gent deux grands collèges. En 1878, une d'elles dépensait, à elle seule, 180 000 francs pour ses écoles.

L'*American Mission* s'est retranchée dans le centre, à Madura et à Dindigul. Elle y a débuté en 1834. En cinquante ans, elle n'a acquis que 12 000 prosélytes, malgré d'abondantes distributions de bibles et de *tracts*, de nombreuses écoles, des hôpitaux, des séminaires ouverts aux catéchistes, en un mot, la plus puissante des organisations.

En 1858, l'Angleterre, au Durbar d'Allahabab, proclamait sa résolution de respecter toutes les croyances, et, ce qu'elle avait promis, elle le tiendra loyalement. Sous le sceptre de l'empereur Édouard VII, le missionnaire catholique jouit aujourd'hui d'une considération et de franchises qu'ailleurs il attendrait vainement. Le Protestantisme est néanmoins son pire adversaire, celui qui lui suscite le plus de procès, qui amène contre lui le plus d'hostilités. Quand même il ne leur aurait pas cherché d'injustes querelles, par leurs seules richesses, par leur nombre, par leur prestige social, les Protestants auraient dû écraser leurs rivaux. Quatre prêtres français pénétraient en 1836 dans le Maduré. Comme eux, leurs successeurs parlent mal l'anglais, n'ont guère d'hôpitaux, peu d'écoles. Ce sont des êtres minables, que les *gentlemen* évangéliques toisent de haut. Aujourd'hui pourtant, s'il y a une disproportion à constater entre l'effort et le succès, ce n'est point chez les Catholiques qu'on la



ÉGLISE DE PAÏNAM

releve. Tous les jours, au contraire, dans le *Madras Mail*, par exemple, des Protestants, comme M. l'avocat Thompson, signalent à leurs coreligionnaires l'inanité de leur apostolat.

*Les Goanais; la Révolte.* — Le Protestantisme était un adversaire prévu. Au Maduré, les missionnaires allaient en rencontrer un autre plus inattendu, plus acharné, un parti de faux frères : le schisme.

Suivant les coutumes d'alors, le Portugal, en conquérant l'Inde au *xvi<sup>e</sup>* siècle, s'était aussi bien réservé le monopole de l'apostolat que celui du commerce. Les Hollandais lui avaient disputé ce dernier monopole; personne ne lui contestait l'autre. En récompense de ses services, la couronne de Portugal avait reçu des Papes le patronage de l'Orient, et les évêques de Goa, de Cochin, de Cranganore et de Méliapour se partageaient le soin spirituel de l'Inde. Mais, concédé pour le bien des âmes, le droit de patronage supposait évidemment que le royal patron s'occuperait de ses clients, et que, au cas où il en serait empêché, il ne défendrait pas au Pape de pourvoir directement à leur salut.

Or, depuis le *xviii<sup>e</sup>* siècle, le Portugal n'avait rien fait pour l'Inde que lui ravir ses missionnaires; ses évêchés n'étaient plus pourvus. En présence d'une telle impuissance, le Saint-Siège avait prié l'évêque, Supérieur de la Mission de Pondichéry, de s'occuper aussi des chrétientés du Sud. A cette nouvelle, l'administrateur de Méliapour proteste. Il désigne aux Anglais les missionnaires français de Pondichéry comme des émissaires de Typo-Sahib. Afin de prouver qu'ils ont des prêtres, les Supérieurs ecclésiastiques de Goa ordonnent à la hâte et répandent dans les Missions du Sud une troupe d'indigènes konkanis, descendants de ces soi-disant Brahmes konkanis, pirates batailleurs et pillards que les Portugais s'étaient jadis assimilés.

« Indigènes arrogants, a écrit Mgr Laouënan, orgueilleux, pénétrés de leur supériorité sociale, n'aspirant qu'à gagner de l'argent en



travaillant le moins possible, ignorant les langues ou ne les parlant qu'à la façon des parias, sans foi et sans dignité dans l'exercice de leur saint ministère, et, même au saint autel, malpropres, souvent buveurs et querelleurs, et ne possédant, en fait de théologie, que la connaissance des privilèges extraordinaires accordés par le Souverain Pontife aux rois de Portugal. »

Sur la recommandation du Saint-Siège, Mgr Champenois, Supérieur de la Mission de Pondichéry, visite le Maduré en 1795. Il laisse à Trichinopoly un ancien Jésuite, le vieux P. d'Andréa. Irrité, l'administrateur de l'archevêché de Cranganore envoie au Maduré un renfort de prêtres goanais, qui se font un parti de tous les mauvais sujets.

N'ayant pu obtenir du nabab de Trichinopoly l'expulsion de Mgr Champenois, les Goanais s'adressent aux Anglais. Ceux-ci ordonnent de chasser les missionnaires, et ferment dès lors le Maduré aux Français. Seuls, quelques prêtres goanais, ou des Franciscains conventuels administrent cette vaste Mission. Les apostasies se multipliaient. En 1830, des Chrétiens affligés viennent à Pondichéry raconter qu'à Trichinopoly même cinq cents Catholiques s'étaient faits Protestants, que les ministres avaient enlevé les statues de deux églises et les avaient portées en triomphe à Madras. Ils supplient l'évêque d'envoyer quelques missionnaires au Maduré et au Marava. La Propagande, prévenue, appuie les prières des Chrétiens. La Mission de Pondichéry envoie alors un de ses prêtres à Sarougany, dans le Marava, mais les Goanais le font saisir et reconduire sous escorte à Karikal. En vain la Propagande signale-t-elle au Portugal ces atten-



DANS LES PUNNEY HILLS



tats. Le Portugal ne répond point. Sur l'ordre du cardinal Pedicini, Mgr Hébert envoie de nouveau au Marava trois missionnaires, M. Méhay, M. James, qui y meurt bientôt, et M. Mousset. Les missionnaires trouvent la guerre déclainée contre eux. M. Méhay transmet à son Supérieur les doléances désespérées de 10000 familles du Marava, d'autant de familles du Timnevelly et de plus de 12000 familles paravertes.

Rome seule pouvait agir avec autorité. Le 3 juillet 1832, Grégoire XVI avait créé le Vicariat apostolique de Madras; en 1835, il fondait celui de Calcutta; le 8 juillet 1836, il institue le Vicariat apostolique de la côte de Coromandel. Le 23 décembre 1836 enfin, le Pape, complétant son œuvre, détachait le Maduré du Vicariat de la côte et en formait une Mission distincte qu'il confiait aux Jésuites français. Sans retard, quatre Pères partaient pour le Maduré, si cher à la Compagnie. C'étaient les PP. Joseph Bertrand, Alexandre Martin, Louis Garnier et Louis du Ranquet. Le P. Bertrand avait même été nommé Vicaire apostolique, mais à sa prière, et à la prière de la Compagnie, le Souverain Pontife consentit à rattacher encore quelque temps le Maduré à Pondichéry.

*Le Schisme.* — Aucune situation ne pouvait être plus fausse ni plus douloureuse que celle des nouveaux missionnaires du Maduré. Appelés par les Chrétiens, envoyés par le Souverain Pontife, ils allaient être arrêtés, combattus, repoussés par des prêtres catholiques, aux yeux du paganisme scandalisé et de l'hérésie réjouie. Par leur refus de reconnaître les bulles apostoliques, les Goanais entraient dans le schisme formel. Leur ignorance profonde et la direction de leurs supérieurs immédiats excusaient beaucoup de fidèles et même certains prêtres. Rien, au contraire, ne peut justifier la révolte des administrateurs ou des évêques de Méliapour, de Cochïn, de Goa.

Un Religieux augustin, D. Antonio Texeira, nommé par la reine

de Portugal évêque de Méliapour, avait, sans aucun titre, pris possession de son siège. Ému par cet acte coupable, Grégoire XVI, le 28 janvier 1837, écrit au vicaire capitulaire de Goa, le priant de retirer le schismatique de la voie où il s'engageait. Afin que sa volonté fût notoire, Grégoire XVI signait, le 24 avril 1838, la Bulle *Multa præclare*, qui rappelait la récente création des Vicariats apostoliques, restreignait, par conséquent, la juridiction des anciens évêchés portugais, et enjoignait aux récalcitrants de se soumettre. Ce bref, partout publié, n'eut pas raison de l'obstination des schismatiques.

Les quatre Jésuites français nouvellement arrivés s'étaient partagé l'immense Mission du Maduré. Le P. Garnier s'était campé à Trichinopoly, le P. Bertrand dans le Marava, le P. Martin à Tuticorin, le P. du Ranquet à Palamcottah. Pour les initier à leur terrible tâche, Mgr Bonnard leur avait donné deux guides



A KODIKANEL

excellents, MM. Méhay et Mousset. C'était véritablement à un assaut meurtrier que ces hommes étaient lancés. Leur rôle était l'un des plus étranges dont les annales de l'apostolat fissent mention.

Accueillis en triomphe à Trichinopoly, les PP. Bertrand et Garnier prennent, à Madura, possession de l'église catholique; mais bientôt, à la requête des prêtres goanais, ils en sont expulsés. La police les traîne comme des malfaiteurs à travers les rues de la ville, au milieu des huées de la foule. Dans le Marava, une cinquantaine d'églises se donnent au P. Bertrand; mais un arrêt du Collecteur de

Madura l'en bannit, les rend aux Goanais, et interdit aux missionnaires français d'y rentrer. A Tuticorin, le roi des Paravars prétendait gouverner les églises, et, au besoin, les piller. Le P. Martin veut s'opposer à ce désordre. Le roi amène sa caste contre lui. Il soulève aussi les Sanars. Il n'arrive pas à intimider les missionnaires.

On recourt alors à des procédés plus violents. Un meurtrier est payé pour assassiner le P. Garnier, mais recule à son seul aspect. Dans le Marava, un catéchiste goanais empoisonne M. Méhay et le P. Bertrand. Le mal, pris à temps, est conjuré. La calomnie se joint au meurtre. On accuse le P. Garnier de s'être présenté à cheval, à la tête d'une troupe, pour ravir une église. Il passe en conseil de guerre. Rien ne saurait aujourd'hui donner une idée complète des épreuves subies par ces fondateurs de la nouvelle Mission; rien non plus ne rendra leur courage. Habitant des masures, zélés jusqu'à l'imprudence, ils sont bientôt abattus. Le 18 juin 1840, le P. Alexandre Martin meurt du choléra à Ideicatour. Le P. Garnier succombe à Madura, le 5 juillet 1843. Le P. du Ranquet meurt à Palamcottah, le 7 novembre 1843, tandis que le P. Bertrand, épuisé par le poison, rentre en Europe pour y chercher du renfort.

Le 10 juin 1843, le siège de Goa était pourvu d'un nouveau titulaire. Avant de quitter Lisbonne, Mgr Joseph de Silva Torrès avait, entre les mains du nonce, fait le serment d'observer inviolablement les décrets du Pape. On espérait qu'il éteindrait bientôt le schisme. Mais à peine arrivé à Goa, l'archevêque oublie ses promesses. Un bref l'avait instruit de la restriction de ses pouvoirs : il supprime ce bref, déclare les Vicaires apostoliques excommuniés, se rend à Bombay et à Salsette, et y confère les saints ordres au mépris de la juridiction du Vicaire apostolique. Le clergé goanais diminuait, faute de sujets. L'archevêque ordonne d'un seul coup six cents cleres de tous les ordres, pris dans tous les rangs de la société. Il les lance dans ces Missions, leur donnant pour consigne d'attaquer les Propagandistes.

Révolté par de tels procédés, Grégoire XVI adressait, le 1<sup>er</sup> mars

1845, un sévère monitoire à Mgr de Silva; Pie IX, en 1848, obtenait son déplacement. D'autres irrégularités amenaient le même Pape à renouveler les plaintes de Grégoire XVI, dans le bref *Probe nostis*, et dans l'allocution consistoriale du 17 février 1851.

Dans de si douloureuses conjonctures, le devoir des Propagandistes n'était pas douteux. Le Pape leur ordonnait de monter toujours à l'assaut des places conservées par le schisme. Ils ne pouvaient ni reculer, ni s'arrêter. Le 29 juin 1847, le Supérieur de la Mission du Maduré, le P. Alexis Canoz, recevait, à Trichinopoly, la consécration épiscopale. Le Vicariat apostolique du Maduré devenait autonome. Ce nouveau Vicariat possédait trente et un prêtres et 160 000 Catholiques, dont 120 000 reconnaissaient l'autorité légitime. Sa superficie était alors d'environ 60000 kilomètres carrés. On espérait qu'à l'occasion du sacre de Mgr Canoz, les Goanais accepteraient sa juridiction. Pas un d'eux ne fit sa soumission. Il fallait donc combattre encore. Dans le Sud, le roi des Paravers soulevait toujours sa caste, et, de 1849 à 1851, il l'entraînait dans une révolte générale. Mais ses excès le perdirent; la justice déjoua enfin ses plans. Plusieurs de ses partisans furent condamnés aux galères, et ce fut alors le missionnaire jésuite, qui, à force de démarches, parvint à obtenir leur grâce.



ÉGLISE DE IDICATTOUR



PREMIÈRES COMMUNIANTES AL MADURÉ

Au Marava, la lutte, engagée devant l'opinion se poursuivait devant les tribunaux. Surpris par ce conflit inattendu, et que leur jurisprudence n'avait guère prévu, les magistrats anglais ne savaient à qui donner raison. Sans doute, ces nouveaux venus étaient les seuls envoyés du Pape, mais les Goanais possédaient. De là des décisions contraires qui exaltaient ou ruinaient les espérances des Chrétiens, et ménageaient à leurs prêtres plus de revers que de triomphes. Finalement, à la suite de vicissitudes singulières, la Cour suprême de Madras décidait que les églises appartiendraient aux Jésuites qui y auraient *fait une entrée pacifique*. Il ne s'agissait plus que de combiner des entrées pacifiques dans tous les nouveaux centres. Le Supérieur de Marava le fit avec le courage et l'habileté d'un chef d'armée. En 1852, il conquérait ainsi les principales églises du Marava et reprenait au schisme 12 000 Chrétiens.

*Le Concordat de 1857.* — Le seul remède au schisme était évidemment une entente avec le Portugal. Dès 1858, le bruit courait chez les Goanais que cette entente était faite à leur profit. Ils n'avaient pas tout à fait tort. Un concordat avait, en effet, été signé à Lisbonne, le 21 février 1857. Cet acte, dont on apprit le texte dans l'Inde par les journaux anglais, rétablissait le patronage portugais sur les anciennes églises; il permettait au Portugal de créer de nouveaux évêchés, et déclarait que, du jour où ces nouveaux sièges seraient fondés, la raison d'être et le rôle des Vicaires apostoliques cesseraient. De plus, pour mettre un terme au schisme, le Saint-Père accordait à l'archevêque de Goa une juridiction extraordinaire sur tous les fidèles qui,



à la date de la signature du concordat, ne se seraient pas encore soumis.

Aucune solution n'était plus inattendue. Le Supérieur du séminaire des Missions Étrangères, M. Albrand, se rendit à Rome pour essayer de parer le coup qui menaçait les Missions de l'Inde. Personne ne le redoutait plus que le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande. Mais l'affaire avait été soustraite à son ressort; le cardinal Antonelli l'avait traitée diplomatiquement, et, seul, le secrétaire d'État approuvait un parti que tous regrettaient. « Si vous êtes tous de ce sentiment, hormis un, disait M. Albrand à Mgr Talbot, il est impossible que vous laissiez le Saint-Père faire une si grande faute. »

Pie IX devait plus tard reprocher vivement le concordat au cardinal di Pietro; pour le moment, dans sa loyauté généreuse, tout en écoutant les plaintes des Vicaires apostoliques, il voulait épuiser la condescendance envers le Portugal. A ce royaume qui, jadis, avait tant fait pour l'Église, et qui prétendait vouloir faire plus encore, Pie IX acceptait de donner du temps. Du moins, quand son impuissance aurait été constatée, le Portugal ne pourrait se plaindre qu'on l'eût empêché de couronner, au *xv<sup>e</sup>* siècle, son œuvre du *xvi<sup>e</sup>*. Mais personne peut-être mieux que le cardinal Antonelli ne prévoyait ce qui



CHAPELLE CATHOLIQUE AU MADURÉ



devait arriver, et combien resterait lettre morte ce concordat dont le Portugal était si fier.

En attendant, les Vicaires apostoliques s'exécutaient. Mgr Canoz publiait le concordat dans sa cathédrale, le jour de Noël 1862. C'était la fin du schisme, puisque les prêtres goanais recevaient dès lors une juridiction sur leurs Chrétiens. C'était le commencement de difficultés nouvelles.

*La double juridiction.* — Un nouvel archevêque de Goa, Mgr Jean d'Amorin Pessoa, débarquait à Bombay, le 16 décembre 1862. Un commissaire apostolique, Mgr Saba l'accompagnait. Il venait presser l'exécution du concordat. A peine arrivé dans l'Inde, le commissaire pontifical comprit la difficulté de sa tâche. Tous les Chrétiens, disait le texte du traité, devaient rester à la juridiction qui les possédait à la date de la signature, le 21 février 1857. Mais, de 1857 à 1862, le concordat était ignoré dans l'Inde. L'état de schisme continuait donc, et beaucoup d'églises s'étaient, dans cet intervalle, rendues aux vicaires apostoliques, par exemple les quinze mille Chrétiens du Marava. Devaient-ils revenir à l'archevêque de Goa qui les réclamait, ou rester au Vicaire apostolique du Maduré? Les rendre, c'était avouer qu'on les avait volés. C'était compromettre l'autorité de la Mission et du Saint-Siège. Mgr Saba se débattait en face de cette première difficulté, quand on lui fit remarquer que l'archevêque de Goa, depuis 1857, avait conquis de son côté 28 églises sur le Vicaire apostolique de Vérapoly, et que, bien entendu, il refusait de les rendre. Après de longues et douloureuses explications, il fut entendu que Mgr Canoz garderait ses Chrétiens du Marava, et Mgr d'Amorin ses villages du Travancore.

D'autres difficultés assaillirent Mgr Saba : « Si le Saint-Siège, disait-il, avait connu l'état des choses comme je le connais maintenant, jamais le concordat n'aurait eu lieu ». Le commissaire mourut à Ootocamund, le 13 mai 1863, mais ses rapports avaient achevé

d'éclairer Pie IX, qui, le 3 août 1864, dans une lettre au roi de Portugal, exposait comment et pourquoi le concordat de 1857 était impraticable. Le roi répondit assez insolemment à la lettre apostolique. Dès lors, pendant trente ans, les négociations se poursuivirent entre Rome et Lisbonne. Aussi l'Église des Indes, au lieu de recevoir dès 1857 une organisation normale et régulière, va végéter pendant



SHEMBAGANOUR. — NOVICIAT ET SCHOLASTICAT DE LA MISSION

longtemps sous le régime de la double juridiction, seul et malheureux profit du traité de 1857.

Concédée, pour six ans, puis pour six autres années, la double juridiction fut, de prorogation en prorogation, maintenue jusqu'en 1886. A cette époque, Léon XIII en fixa le terme à une date qu'on ne devait plus dépasser. Cette mesure provisoire, qui était un moindre mal accordé par la patience de l'Église, était devenue un principe d'inévitables conflits. Ils furent tels et si nombreux qu'on se prit à regretter le schisme. A bout de patience, Léon XIII notifiait au gouvernement portugais, le 10 avril 1884, qu'à l'expiration de la douzième prorogation de pouvoirs accordée à l'archevêque de Goa, il abolirait la double juridiction. Le 26 août, en effet, le Pape promulgait le bref *Studio et vigilantia*, en vertu duquel, à partir du

1<sup>er</sup> octobre 1884, la juridiction extraordinaire de Goa cesserait en six Vicariats. Le Portugal accueillit cette mesure par des menaces de schisme national. De deux maux il fallait choisir le moindre. Aussi le Pape se décida-t-il à suspendre l'exécution de son bref, et Mgr Agliardi, envoyé de Rome pour en surveiller l'exécution, eut-il la surprise d'apprendre, en arrivant à Bombay, que sa mission n'avait plus sa raison d'être.

*La Hiérarchie.* — Le retrait du bref *Studio* fut, par les Goanais, célébré comme un nouveau triomphe. Ils publièrent dans le Maduré que ce bref, comme toutes les bulles précédentes, était une invention propagandiste. Une agitation s'ensuivit, poignante pour les missionnaires. Enfin, le 23 juin 1886, un nouveau concordat était signé à Rome, qui conciliait le mieux possible les exigences du Portugal et l'intérêt des âmes. Le siège de Goa était élevé à la dignité patriarcale. Il avait trois évêchés suffragants, Damao, Cochin, Méliapour, sur lesquels s'exerçait pleinement le patronage. Le roi obtenait le droit de présentation pour les sièges de Bombay, de Mangalore, de Quilon et de Maduré. Enfin, la hiérarchie catholique était instituée dans l'Inde. Par ce grand acte, Léon XIII conciliait de la façon la plus sage tous les intérêts de l'Église et toutes les exigences du Portugal. Il ouvrait à l'Église indienne une ère d'affranchissement et de prospérité.

Mais la Mission du Maduré n'était pas au bout de ses épreuves. Aucune Mission de l'Inde n'avait souffert plus qu'elle du schisme et de la double juridiction. Sur aucune ne devaient peser plus lourdement les frais du concordat. Il fallait, en effet, fournir des diocèses aux trois évêchés du patronage, et, pour les trouver, il fallait démembrer plusieurs Vicariats. L'évêque de Méliapour comptait en grande partie sur le Maduré pour lui donner son lot. On parlait de lui céder trois des meilleurs districts du Vicariat, et il voulait, en outre, garder sous sa juridiction tous les Goanais demeurant dans le diocèse. C'était, aux embarras antérieurs, en ajouter de nouveaux. Après de



LE ROCHER

DE TRICHINOPOLY, VU DE L'OUEST

longues négociations, il fut décidé que Méliapour ne conserverait sous sa juridiction que quatorze églises, disséminées dans le diocèse de Trichinopoly, et que, en retour, on lui céderait le Tanjore et tout le delta méridional du Cavery. Le Portugal devait compenser cette cession par une indemnité pécuniaire qu'on attend encore.

Cette solution n'est peut-être pas définitive. En échange des quatorze églises, peu importantes et éparses dans la Mission, il est vraisemblable qu'un jour ou l'autre l'évêque de Méliapour demandera un territoire contigu appartenant à son diocèse. Quoi qu'il en soit de l'avenir, on a dépensé, pendant 64 ans, à combattre les Goanais, des forces qui auraient été bien mieux employées à lutter contre le paganisme. De ces démêlés malheureux il n'est résulté qu'un scandale pour les païens, et, pour les Chrétiens, qu'un goût funeste d'agitation et de schisme.

## LES ŒUVRES ET LES HOMMES. — LES PANGOUS.

*La vie de pangou.* — Une région plus vaste que la Suisse, aussi peuplée que la Belgique, nourrissant 150 000 Catholiques perdus parmi plus de 5 millions de païens ou de Mahométans, tel était le champ qu'en 1836 s'étaient partagé quatre Jésuites français. Ils ignoraient la langue tamoule, n'avaient aucune connaissance du climat, aucun appui officiel. Ils avaient même à disputer à leurs prédécesseurs la succession que ceux-ci refusaient de leur céder. Rarement missionnaires s'étaient vu mener à si difficile campagne. Ils avaient heureusement, pour la supporter, accrus par les vertus religieuses, cette endurance joyeuse, cette *furia*, ce fonds de bonne humeur courageuse, dons de leur race, qui font les bons missionnaires et les bons soldats.

Il fallait alors dix jours de course à cheval ou en char, pour se rendre du nord au sud de la Mission, et presque autant pour atteindre l'extrémité du Marava. Dès 1849, on avait divisé le Vicariat en deux districts; en 1853, on le partageait en trois Missions, obéissant chacune à un Supérieur immédiat. La pénurie d'ouvriers ne permettant pas de donner un pasteur à chaque centre, on divisa la Mission en un certain nombre de cercles ou *pangous*, dont on appelait les missionnaires des *pangouswamis*. En 1846, neuf ans seulement après l'établissement de la Mission, 16 prêtres y étaient morts. 24 pangouswamis y travaillaient.

Actuellement, le pangouswami du Maduré n'endure pas toutes les souffrances qu'éprouvaient ses devanciers du siècle dernier. Il peut s'avouer Européen; on ne l'en appréciera que mieux. Le gouvernement anglais ne lui garantit pas toujours l'exacte justice, — car ce qui entre d'élément indigène et païen dans la police et dans la justice indiennes suffit pour rendre ces institutions détestables, — mais, du moins, il assure la paix. Une ligne de chemin de fer traverse



la Mission, du Nord au Sud; une autre sera sans doute, un jour, tracée dans le Marava. Afin de ne pas causer au païen un scandale qui ruinerait son œuvre, le missionnaire s'abstient encore de manger du bœuf; mais il peut, quand il en trouve, toucher à d'autres viandes, et combattre ainsi l'accablante anémie, fléau des régions tropicales. Le sol lui-même des castes semble miné. Nous ne sommes plus dans cette civilisation murée qui étreignait Nobili; et, à voir le rapide



CATHÉDRALE DE IRICHINOPOLY

travail qui se fait dans l'Inde, personne ne peut marquer à quel point de son évolution ce pays sera parvenu dans trente ans. La langue anglaise, presque inutile dans les campagnes jusqu'en 1860, est déjà nécessaire, et un jour, sera presque suffisante. Comme on l'apprend plus vite que le tamoul, sa diffusion facilite l'apostolat. Si la nouvelle Mission du Maduré a subi des attaques dont l'ancienne était préservée, elle possède donc, semble-t-il, des moyens d'action dont on était précédemment dépourvu.

Aussi bien, les épreuves ne manquent pas au pangouswami du Maduré, et cette Mission offre toujours de quoi séduire des âmes avides de souffrances.

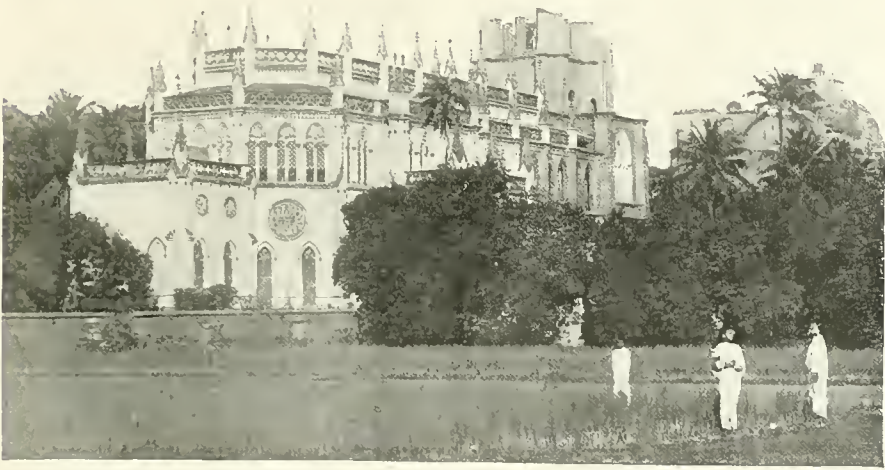


Le climat d'abord, cette chaleur plus épuisante par sa continuité que par son ardeur, cet embrasement d'avril et de mai, ce soleil dont les rayons brûlent comme la flamme d'un chalumeau, ces nuits lourdes, sans air. Dans l'Inde, l'Anglais, clerc ou laïque, vit largement, en gentleman. Dans sa maison à la ville, dans son bangalow à la montagne, il conserve ses habitudes hygiéniques. La nuit, un coolie agite sur sa tête un large *paukah*; le matin, jusqu'à huit heures, le soir à partir de cinq heures, il se livre au sport ou se promène en voiture. Le pangouswami est moins fortuné.

Au centre de chaque district, mais non de chaque pangou, il trouve une maison, élevée parfois d'un étage. Sauf à la saison des pluies, il ne peut dormir à l'intérieur : il manquerait d'air. Le soir, il porte donc sa natte sur sa terrasse, dans sa varangue, ou même dehors, dans l'enclos. Il s'y étend, distrait, durant ses insomnies, par le froufrou des chauves-souris, le bruyant manège des rats musqués, qui, à cette heure, chassent à leur profit, tandis que les serpents les poursuivent eux-mêmes. Dans 191 villages seulement, le pangouswami rencontre un presbytère. Dans les autres — il y en a 1853 dans ce cas — il loge et il dort dans l'église, si celle-ci n'est pas trop étouffée. Mais 1120 villages n'ont même pas de chapelle. Quand il y vient, les Chrétiens de ces villages élèvent au Père un *pandel* de bambous et de feuilles. Il s'y abrite, à moins qu'il ne préfère orienter son char dans la direction du vent, et dormir dedans.

Tuticorin et Manapad, sur la côte, sont les seuls postes du diocèse dont les missionnaires soient sédentaires. Le moins que contiennent les autres pangous, c'est 4000 Chrétiens, épars dans une vingtaine de villages. D'autres pangous renferment 12 000, 14 000 Chrétiens répandus dans 100, 120 villages. Aussi la vie du pangouswami est-elle errante. Au début de la Mission, il voyageait à cheval. C'était plus rapide, mais les insulations terrassent facilement un cavalier. De plus, il ne pouvait porter son bagage. Enfin, le cheval étant un animal impur, seul un paria consent à le soigner, et le missionnaire,

aux relais, était assez embarrassé de sa monture. Aussi a-t-on adopté le véhicule commun, le *vandi*, ou char à bœufs. Ces chars sans ressorts roulent lentement dans les sables et les fondrières; ils sautent horriblement quand les deux zébus qui les traînent trottent sur les chemins. Afin de visiter deux ou trois fois par an chacun de



ÉGLISE INACHEVÉE DU COLLÈGE DE TRICHINOPOLY

leurs postes, certains missionnaires roulent dans ces étuves ambulantes deux cents jours chaque année.

Le disciple fait la cuisine du Père. Elle est simple : du riz à l'eau — assaisonné, le matin, au *colombo* ou carri indien, le soir à l'eau de poivre — en forme la substance. On y mêle quelques autres légumes; sur la côte, on y ajoute du poisson; ailleurs, un peu de viande. Dans le Marava, il est souvent difficile d'y rien ajouter : les bananes même y font parfois défaut. L'eau potable, suffisant ailleurs, manque aussi au Marava. On s'y contente de l'eau saumâtre et vaseuse des ouranis, où gens et bêtes vont boire et se laver. Quand on puise cette eau, elle est verte ou brune : on prend alors quelques graines de *tetamaram* (*strychnos potatorum*); on les use, en les frottant contre les parois de

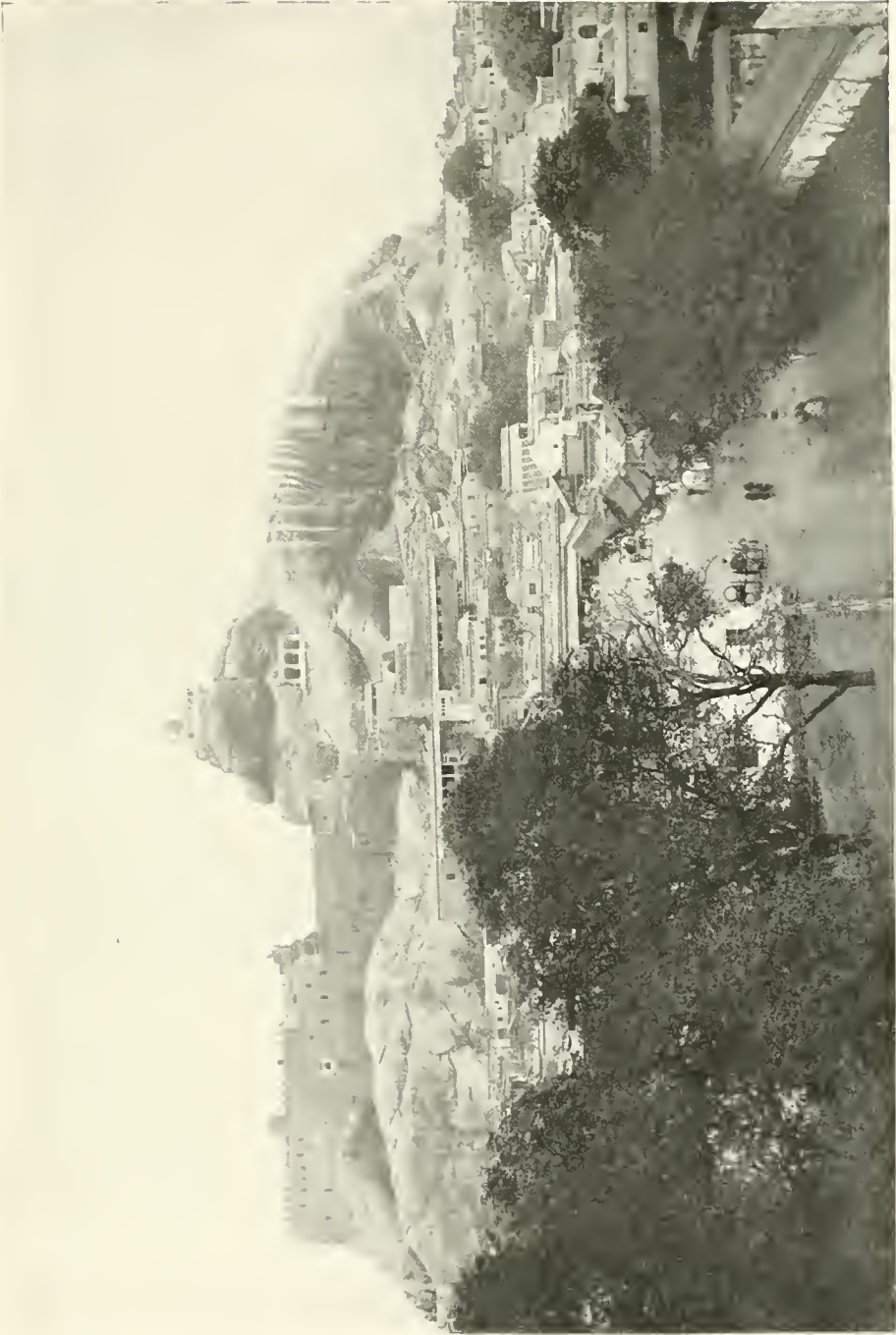
la cruche; sous leur action, la boue se dépose, et l'eau qui surnage, bien qu'un peu grise ou jaune, est déclarée potable.

Chaque année, aux pluies d'octobre, le choléra revient au Maduré. Il terrifie toujours les Indiens. Toujours aussi, la première fois qu'il administre un cholérique, le missionnaire doit faire un effort sur lui-même. Dans la hutte étroite où on l'appelle, le mourant se débat à terre, couvert de cendres chaudes. L'infection du gîte est si forte qu'elle suffoque les plus énergiques.

Mais cette rude vie de soldat, ces courses éternelles, ces privations, ces insomnies, ces fléaux, ne sont pas la grosse souffrance du missionnaire. Aucun ne songe à s'en plaindre. La vraie souffrance est ailleurs. Dans l'isolement, dur aux plus courageux, bien que, dans le désert des affections humaines, le consolant voisinage de Dieu se fasse plus sensible; dans cet agacement, inévitable effet du climat sur des tempéraments anémiés. Elle vient aussi de ce caractère asiatique dont la misarderie exaspère, dont la versatilité déconcerte, dont les mensonges irritent. Elle vient de cette ingratitude des Chrétiens, qu'on peut comparer à celle des enfants. Peut-être pas plus profonde que celle des Européens, elle est plus sensible, parce qu'elle ne sait point se gazer. Les grandes souffrances viennent surtout de ces mutineries, de ces *koullapams*, qu'en certains endroits un rien provoque. Elles viennent enfin de ce douloureux mystère de la rédemption du monde qu'à chaque heure on se pose là-bas, de ces 5 millions de païens, parmi lesquels on est noyé, dont on sait la misère intime, dont on comprend le malheur, pour lesquels on ne peut rien.

*Quelques œuvres.* — Mais de grandes joies rachètent ces quelques souffrances. Au milieu de ces abandonnés on savoure la joie d'être apôtre, d'être le soutien moral d'une région entière. On sent le prix de sa vie, et, si on la dépense en prodigue, on voit du moins à quoi elle sert.

Libre à des romanciers comme M. Jacolliot, d'écrire des phrases



TRICHINOPOLY. — LE ROCHER VI DU SUD



comme celle-ci : « En dehors des parias, à qui les Jésuites servent de petites pensions pour se faire Catholiques, et qui ne vont à l'église, bien entendu, qu'autant que les appointements sont régulièrement payés, il n'y a dans l'Inde d'autres Chrétiens que ceux faits par l'Inquisition portugaise au moyen du fer et du feu. » De telles assertions font plaindre ceux qui les signent. Tous les Chrétiens du Maduré ne sont pas d'égale valeur. Les nouveaux convertis n'ont point la fermeté des anciens, et la famille chrétienne se ressent, en bien des endroits, du voisinage malsain de la famille païenne. Mais le Catholique indien a la foi, une foi vive et sincère. Il n'en est guère qui meure mal. Malades, ils sont avides du prêtre et des sacrements. Le missionnaire n'aurait-il d'autres consolations, dans l'Inde, que ces morts sanctifiées, il n'en manquerait pas. L'Indien aime à prier. Il a, pour le faire, de belles formules tamoules qu'il module tout fort à l'église, ce qui anime singulièrement les offices. Il multiplie les petites chapelles de quartier, où il priera en commun, soir et matin. Il a le culte de la sainte messe. Aucune heure n'est trop matinale pour lui. A la sonnerie du tam-tam, presque tous les Chrétiens accourent, chaque jour, à la prière ou à la messe. Les Odéages du Marava viennent de cinq, de six milles, l'entendre, le dimanche. Leurs petites églises contiennent cent, quatre cents personnes; ils sont plusieurs milliers à l'entour. Pour les Paravers, l'église est le foyer. Ils l'aiment, comme nos pères du xiii<sup>e</sup> siècle aimaient leurs cathédrales.

Naguère il nous était donné de visiter les pangous de la Mission. Partout, nous constatons le même prodige. Où le désert régnaît jadis, le sol a rapidement fleuri. La veille du dimanche et des fêtes, le pangouswami ne suffit plus à entendre les confessions. Partout on lui demande de bâtir une chapelle. Partout, sur son passage, les Chrétiens accourent. Partout, la moisson est blonde, et, si les missionnaires ne manquaient point, partout on récolterait les âmes par gerbes.



Au Maduré, les œuvres de charité et de zèle sont nombreuses et solides. Étant donné l'esprit de foi et la docilité des Chrétiens, il serait aisé de les multiplier, si les hommes et les ressources ne faisaient si fort défaut. Sans parler des Congrégations de la Sainte Vierge et de la Bonne Mort, de la pratique du premier vendredi du mois, souverainement chère à tous, deux œuvres contribuent surtout à maintenir, parmi nos Chrétiens, l'esprit de foi : les pèlerinages et les retraites.

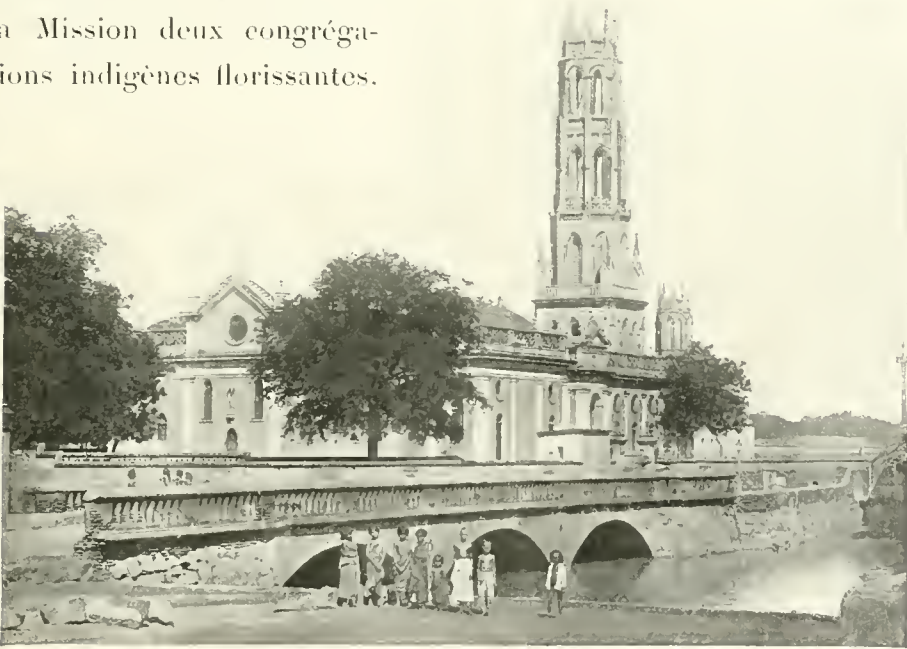
Rien ne caractérise mieux la piété indienne que le goût des pèlerinages, commun aux païens et aux Chrétiens. Il n'est pas de nouvelle lune qui ne soit, pour quelque pagode, la date d'une fête où accourent des multitudes. L'Indien catholique partage la passion de ses compatriotes, mais il la satisfait purement. Seuls, les beaux spectacles de Lourdes donnent l'idée des fêtes de la Sainte-Croix à Manapad, de celles de Saint-Antoine à Obari, de celles de la Sainte Vierge à Karaneade. Toutes les fêtes locales de l'année entretiennent un va-et-vient de caravanes. De la Côte de la Pêcheurie, on se rend dans le Travancore : on court du Nord au Sud. Les provisions sont si légères à porter, et le ciel du Bon Dieu offre un abri si sûr ! Et, durant des nuits entières, on suit avec ravissement les grands sapramés illuminés. On écouterait aussi, durant dix nuits de suite, ces drames chrétiens, frères de nos miracles ou de nos mystères du Moyen Age. Malheureusement, ces drames donnent lieu à tant d'abus, que l'évêque de Trichinopoly emploie toute son autorité à les proscrire.

Les retraites sont une œuvre plus salutaire. Si l'on pouvait les acclimater partout, elles formeraient d'excellents Chrétiens. Elles l'ont fait à Tuticorin. Chaque année, l'élite des Chrétiens de cette ville se réunit dans l'enclos de la Mission. On dispose des rangées de paillotes. Les retraitants s'y abritent, et, en silence, pendant huit jours, ils suivent les exercices d'une sérieuse retraite.

Le catéchiste est le représentant du missionnaire, son remplaçant quand il s'absente, son bras droit toujours. De tout temps, les

missionnaires ont tâché de recruter de bons catéchistes. Pour les mieux former, une école de catéchistes a été fondée à Palamecottah. Chaque missionnaire y envoie ceux qu'il juge les meilleurs; il les reprend quand ils sont formés. En 1849, on avait créé, à Dindigul, une Congrégation de Frères de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui devait être une pépinière de catéchistes, ou de directeurs d'orphelinat. Cette œuvre n'a pas duré. Dans bien des postes, cependant, on retrouve des *Saniassis*, sorte d'Oblats dont les services sont très appréciés.

L'œuvre des Religieuses indigènes a mieux réussi. Sept Religieuses françaises de la Société de Marie Réparatrice arrivaient à Trichinopoly, en 1860. Elles s'établissaient dans cette ville, puis à Tuticorin et à Adeikalabouram. Pendant vingt ans, les Réparatrices se sont dévouées sans mesure dans la Mission. Quand elles l'ont quittée, en 1882, 14 d'entre elles étaient mortes à la peine. Les survivantes allaient porter ailleurs un zèle qu'aucune épreuve n'avait lassé. Elles laissaient dans la Mission deux congrégations indigènes florissantes.



TRICHINOPOLY. — ÉGLISE DU SAINT-RÉDEMPTEUR

Groupées dès 1858, les Sœurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs recevaient, en 1876, leur constitution définitive. Formées de jeunes filles de caste, elles s'occupent d'enseignement. La maison mère de Trichinopoly en possède aujourd'hui 70. Tuticorin, Manapad, Patnam ont aussi leurs communautés, composées de jeunes filles paravertes. Elles ne peuvent suffire aux fondations qui leur sont demandées. A son tour, la caste des Sanars a fourni des vocations, et nous connaissons un missionnaire qui vient de fonder dans son vaste pango une congrégation de Béates, analogues à celles du Velay.

On sait combien, dans l'Inde, le mariage des veuves répugne. Des enfants, dont le mari meurt avant toute cohabitation, se voient condamnées, par suite de cette coutume, à une viduité périlleuse. En 1877, la Mission fondait, pour les veuves, la Congrégation de Sainte-Anne. Elle aussi a prospéré. De Trichinopoly, où elle dirige un orphelinat, des refuges et un asile, elle a essaimé dans le Sud où elle est employée à des œuvres analogues.

La Mission possède aujourd'hui près de 300 Religieuses indigènes. Très dévouées, dures à la besogne, et d'un entretien peu dispendieux, ces Religieuses font un grand bien et ont conquis, aux yeux mêmes des Indiens, une autorité incontestée.

Il faudrait disposer de ressources que la Mission n'a point, pour établir les œuvres de charité que réclamerait la misère du pays. On a, du moins, bâti quelques hôpitaux et quelques orphelinats. Bien simples, ces hôpitaux! Des masures où les vieillards se soignent entre eux, où les élus de Dieu viennent mourir. Quelques catéchuménats reçoivent les païens envoyés par la grâce. Des dispensaires procurent des remèdes à tous les malades qui se présentent. A Trichinopoly et à Madura, des orphelinats reçoivent des enfants orphelins ou abandonnés. Mais la plus belle œuvre de la Mission est l'orphelinat d'Adeikalabouram.

Un missionnaire, le P. Bossan, achetait en 1853 un terrain aride, à Alantalei, sur la côte. L'endroit était malsain. En 1854, la

colonie s'enfonçait un peu plus dans les terres, et s'arrêtait dans des landes arides qu'on essayait de défricher. Aujourd'hui, Adeikalabouram possède 400 acres de landes plantés de palmiers et de cocotiers, et 100 acres de rizières répandus dans un rayon de 10 milles. La ville de refuge est devenue un paradis. Cent quatre orphelins y habitent. Quand ils ont dix-huit ou vingt ans, on les marie. Ils s'en vont, s'ils le veulent, ou restent dans un des trois villages que les orphelins ont déjà fondés. Les Religieuses de Sainte-Anne dirigent



UN ÉLÈVE BRAHME

l'orphelinat des filles, les Magdeleines et la crèche. A quelques milles d'Adeikalabouram, au Nord et au Sud, se dressent deux bourgades, l'une païenne, l'autre mahométane, toutes deux perverses. La cité de Dieu repose au milieu, joyeuse, active, offrant au visiteur le plus consolant des spectacles, celui d'une floraison morale supérieure à celle de ses palmiers et de ses rizières.

L'œuvre entre toutes poursuivie en terre païenne, c'est celle des conversions. Jusqu'en 1857, les missionnaires devaient, avant tout, ramener les schismatiques. Jusqu'en 1876, le mouvement des conversions avait été lent. Alors, à la suite de famines affreuses, la grâce sembla plus puissante et plus abondante, et, dans les masses païennes, un ébranlement commença, qui, depuis, n'a point cessé. Le Sud fut le principal théâtre de ces conversions. Les Sanars se donnèrent en nombre. Ils se seraient donnés plus nombreux si les filets avaient été plus larges pour les recevoir, et les bras plus nombreux pour les tirer au rivage. Presque partout où le Catholicisme est connu, les païens reconnaissent qu'il est bon; ils avouent souvent qu'il est la seule vraie religion. Mais son austérité les éloigne, et surtout ils craignent, en l'embrassant, de perdre leur caste, qui est,

pour eux, plus précieuse que la vie. Ils attendent donc, déconcertés encore par les avances et les enseignements du Protestantisme.

Des sommets des Ghâtes, où vivent encore des populations sauvages, inabordables, jusqu'au pays des Paravars; du cap Comorin, où l'idolâtrie maintient une de ses plus fortes positions, jusqu'aux rives saintes du Cavery, le paganisme règne au Maduré, et personne ne peut dire quand finira son règne. Mais, parmi ces multitudes, des âmes sans nombre attendent la vérité, et vivent dans ce malaise qu'engendrent le froid et la nuit.

#### LE COLLÈGE.

*Négapatam et Trichinopoly.* — Réduite par l'*India bill* de Pitt (1782) à traiter l'Inde humainement, la Compagnie des Indes se demanda longtemps comment elle instruirait ses nouveaux sujets, et si même elle les instruirait. En 1835 seulement, lord Macaulay la détermina à se faire leur éducatrice, et à leur communiquer les sciences et la langue de leurs vainqueurs. On s'y mit avec activité. On multiplia les écoles; on fonda, en 1857, les trois Universités de Calcutta, de Bombay et de Madras. On faisait entendre que les diplômés obtiendraient des emplois du gouvernement. Dès lors, le démon des examens était déchainé, et la jeunesse indienne allait être sa victime. Les missionnaires du Maduré n'avaient pas attendu l'invitation du gouvernement pour s'occuper d'éducation. Les Protestants les avaient d'ailleurs devancés: dans le seul collectorat de Madura, par exemple, la *Church Mission* tenait, dès 1828, 44 écoles subventionnées par la Compagnie des Indes. A moins de renoncer à la direction intellectuelle des enfants catholiques, il fallait donc leur ouvrir des collèges.

Il ne paraissait pourtant pas possible d'en consacrer aux seuls Indiens. Aussi, au lieu de s'établir à Trichinopoly, comme l'avait



désiré le P. Garnier, on se décida, en 1844, à fonder un collège à Négapatam, ville plus accessible aux Français de Karikal et de Pondichéry. Ouvert en 1844, avec un Père et un élève, le collège Saint-Joseph de Négapatam eut des jours d'épreuves. En 1846, le choléra y emportait, en quelques jours, trois Pères et deux enfants. En 1848, des Goanais schismatiques l'incendiaient. Quinze jours après l'incendie, la Mission avait rebâti une sorte de vaste hangar qui suffisait à contenir tous les services du collège. L'élément européen, retenu à Pondichéry, se faisant de plus en plus rare, on le supprima en 1858, et le collège resta destiné aux seuls Indiens. Mais il suivait encore plus ou moins les méthodes et les programmes français. Sans appui du gouvernement, il passait par des crises de pénurie matérielle assez inquiétantes. Il ne préparait pas les élèves aux examens anglais. Un changement s'imposait. De ce collège à méthode incertaine il fallait faire une *high school* affiliée à l'Université de Madras. On le fit en 1866.



MGR BARTHE, S. J.  
ÉVÊQUE DE TRICHINOPOLY

L'affiliation soumettait le collège à l'inspection de l'Université; elle le forçait à suivre les programmes officiels. Cette mesure lui eût été préjudiciable si le gouvernement anglais avait eu l'esprit tracassier. Mais la liberté, en Angleterre, n'est pas un mot menteur. On la comprend et on la respecte, et aucune expression ne saurait



rendre la reconnaissance des missionnaires catholiques pour la loyale protection que le gouvernement anglais accorde à leurs collèges. Comprenant que son devoir n'est pas de supprimer l'initiative privée, mais de l'aider, le gouvernement accorde à chaque professeur un *grant*, ou secours pécuniaire, correspondant au quart ou au tiers de son salaire. Il accorde de plus à chaque collège un autre *grant* correspondant à ses succès scolaires. Impossible de résoudre d'une façon plus équitable la question des bourses.

Dans le collège ainsi transformé, les païens furent admis à titre d'externes. Bientôt ses succès mettaient Saint-Joseph de Négapatam au premier rang des écoles catholiques de la présidence. Les gouverneurs de Madras lui témoignaient leur haute satisfaction, et, en 1881, le P. Auguste Jean, recteur du collège, était nommé *fellow* (membre) de l'Université de Madras. Un an après, le vice-roi désignait ce Père pour faire partie d'une commission extraordinaire de 22 membres, chargée d'étudier les questions d'enseignement.

Mais Négapatam n'était pas, dans la Mission, un point assez central. Le P. Garnier l'avait pressenti des 1840. Un autre Supérieur, le P. Verdier, l'avait répété en 1868; la place du collège était marquée à Trichinopoly. Là seulement, on aurait des candidats au baccalauréat et de nombreux candidats à la matriculation. Là seulement, on pourrait mener victorieusement, contre l'influence protestante, cette lutte dont la Congrégation de la Propagande pressait les évêques de faire leur principal souci.

D'autre part, le transfert allait occasionner d'énormes dépenses à une Mission déjà grevée de charges; il allait susciter les colères des Protestants de Trichinopoly; et puis, cette ville était une fournaise où les professeurs européens souffriraient plus encore qu'à Négapatam. En France, on parlait de ce changement comme d'une folie. Le R. P. Barbier, alors Supérieur de la Mission, était un esprit perspicace et hardi. Une inébranlable volonté servait chez lui une intelligence puissante. Il fit ce que personne n'eût osé tenter. Il décida,

en 1881, un transfert dont l'événement devait montrer la nécessité, et, comme il avait prévu toutes les oppositions que rencontrerait son projet, aucune n'ébranla sa constance.

Ces oppositions vinrent surtout des Protestants de Trichinopoly. Les Anglicans de la *Society for the Propagation of the Gospel* avaient dans cette ville un collège florissant. Or, c'est à quelques pas de ce collège, au centre de la ville païenne, que les Jésuites voulaient s'établir. Le collège protestant usa de toute son influence pour empêcher le gouvernement de Madras de consentir au déplacement projeté. Mais le directeur de l'Instruction publique, M. Grigg, était la loyauté même. Il entra dans les vues de l'évêque catholique, et, le 18 août 1882, Madras autorisait le transfert. En vain le directeur du collège protestant s'adressa-t-il à la Commission supérieure d'enseignement. Celle-ci était inaccessible au parti pris et à l'injustice. Elle refusa de servir les préventions protestantes, et, contre des compatriotes et des coreligionnaires, elle jugea en faveur des Jésuites français.

Ce qu'ils n'avaient pu obtenir du gouvernement, les Protestants essayèrent de l'arracher à l'opinion. Ils répandirent le bruit, à Trichinopoly, que l'école dirigée par des Français serait pitoyable; ils essayèrent surtout d'entraver la construction du nouveau collège. Malgré leur opposition, les terrains nécessaires furent achetés à la ville. Au pied du rocher sacré, le Maleikottay, on bâtissait l'école destinée aux classes inférieures. Deux cents mètres plus loin, dans un vaste enclos de 5 à 6 hectares, on élevait le collège consacré aux classes supérieures, et une maison pour les professeurs. Le 12 décembre 1882, Négapatam voyait sa dernière distribution de prix. Quelques mois plus tard, St-Joseph de Trichinopoly ouvrait ses classes.

Comme s'il voulait se mettre du parti de nos adversaires, Dieu affligeait aussitôt l'œuvre nouvelle. Le choléra fondait sur la maison et nécessitait son licenciement. Mais Dieu est bon. On fit le vœu solennel

d'ériger une église à l'Immaculée Conception, de célébrer, chaque année, très pompeusement, la fête du Sacré-Cœur, de faire, en ville, chaque année aussi, une procession en l'honneur de la Sainte-Vierge. L'épreuve prit fin, non sans avoir fait de nombreuses victimes.

Depuis, le collège de Trichinopoly n'a cessé de progresser. Le nombre de ses élèves a augmenté avec celui de ses succès. Il est aujourd'hui parvenu au chiffre de 1850 élèves, dont 500 catholiques, et, parmi les païens, de 1000 Brahmes. Les gouverneurs de Madras l'ont souvent honoré de leurs visites cordiales, et, par son action, il est devenu dans l'Inde méridionale un rempart du Catholicisme.

Jusqu'en 1896, ses professeurs ne pouvaient bénéficier de certains privilèges qu'en devenant gradués et agrégés de l'Université. A cette date, par une mesure du plus louable libéralisme, le gouvernement de Madras déclarait la formation des Jésuites si sérieuse, leur compétence en fait d'éducation si reconnue, que tout Religieux européen désigné pour occuper une chaire, serait, par le fait, nanti des droits d'un agrégé.

Malgré ces faveurs, et à cause même de ces succès, païens et Protestants n'ont point désarmé contre « St-Joseph's College ». Son avenir reste toujours incertain. Mais, entreprise uniquement pour procurer le bien des âmes, cette œuvre difficile sera, nous n'en doutons pas, soutenue par Dieu.

*Les fruits du Collège.* — Il est malaisé de mesurer exactement le bien produit par le collège St-Joseph. Dans la Mission, il a relevé le prestige du Catholicisme. Il a concilié aux missionnaires l'estime de tous, même des païens. Par ses anciens élèves il a étendu son influence bien au delà de la Présidence. Des vocations sacerdotales et religieuses en ont jailli nombreuses. Et, nous devons l'avouer, peu de collèges français nous ont offert le spectacle d'élèves aussi studieux et de Catholiques aussi fervents.

Directement, on n'essaie point, au collège, de convertir les païens. L'influence du Catholicisme sur eux est indirecte et lente; elle

mine sourdement en eux l'idée païenne; elle les fait de plus en plus rougir d'un culte dont ils sentent la honte. Tandis que, des écoles protestantes, les païens sortent sceptiques sinon athées, convaincus de l'inanité des Védas, mais n'ayant rien à leur substituer, ils sortent de l'école catholique émus d'une vérité qui les effraie, mais qui les subjugue. Ils ont chez nous la vision confuse de la religion véritable.



UNE FAMILLE DE BRAHMES CONVERTIS

Personne ne peut prévoir quelle conséquence aura, un jour, sur la race ce sentiment collectif, trop fortement ressenti pour n'être pas durable. Il a, en tout cas, déjà produit quelques effets, puisqu'il a provoqué, à Trichinopoly, la conversion d'une trentaine de Brahmes.

Chacun sait quelles chaînes rivent les Brahmes au paganisme. Il leur est plus facile de mourir que de les rompre. Aussi, jusqu'à ces dix dernières années, aucun Brahme n'avait pu être converti, bien que maints élèves du collège eussent montré des préoccupations, indice d'un violent travail de la grâce. En 1891, deux jeunes Brahmes étaient baptisés, l'un à Panjampatti, l'autre à Madura. Le premier, nommé

*head master* de l'école catholique de Rannad, apostasiait peu après. Le second, après avoir résisté à de terribles assauts, épousait une Brahmine chrétienne. Il est actuellement catéchiste d'une paroisse de Trichinopoly.

Plusieurs élèves brahmes manifestaient aussi la volonté de se convertir. Un d'eux, résolu à tout sacrifier pour sauver son âme, s'était exilé à Ceylan et y avait épousé une femme de caste inférieure. Il devenait urgent de former un noyau de Brahmes chrétiens, capables de se soutenir les uns les autres et de sauvegarder ensemble leurs privilèges sociaux. Trois catéchumènes se préparaient dans la prière. Le 19 août 1894, à l'occasion d'une cérémonie païenne, ils se déclarent catholiques. Aussitôt la grande pagode de Trichinopoly pousse le cri d'alarme. Une émeute de 400 païens se forme. On saisit les néophytes, on les accable de coups, on les sépare. La police parvient avec peine à les délivrer. Le 1<sup>er</sup> septembre, deux d'entre eux sont baptisés. Le 3 septembre, un Brahme, sa femme et sa fille les imitent. L'émeute éclate de nouveau. On se saisit de la Brahmine et, pendant quatre mois, on lui fait subir les pires épreuves.

En 1895, autre baptême. Comme ses frères dans la foi, le nouveau converti est enlevé, persécuté, renié par sa caste. Mais rien n'ébranle sa volonté. En 1896, un jeune Brahme s'enfuit et se fait baptiser à Pondichéry. Sa parenté l'y rejoint, lui expose les maux qu'il va causer à sa jeune femme, une enfant de huit ans. On l'obsède tellement qu'il revient au paganisme. Mais, avant la fin de l'année, trois nouvelles conversions consolent de cette défection momentanée. Depuis, trois Brahmes ou Brahmines ont été baptisés en 1897, quatre en 1898, six en 1899, deux en 1900.

De ces 28 néophytes, 3 seulement ont apostasié; 4 sont morts, dont une femme, empoisonnée probablement. Tous avaient enduré d'effrayantes persécutions. Tous avaient été rejetés de leur caste, déshérités, reniés par leur famille.

Mais la Mission avait compassion d'eux. Au prix de grands sacri-



lices, elle acheta, au centre de Trichinopoly, un vaste terrain abandonné qu'elle a transformé en véritable village aux rues droites, aux maisonnettes blanches et propres, à la jolie petite chapelle. Le *Toppou* des Brahmes est pauvre, mais on y respire le parfum du Ciel. Les Brahmes païens y viennent. Ils voient que leurs frères convertis y conservent leur noblesse et qu'ils n'ont rejeté du Brahmanisme que l'erreur. En tout cas, ce groupe courageux a ouvert la brèche, et cet événement a été si considérable, que l'Inde entière en a retenti. Les missionnaires des diocèses voisins en ont exprimé leur joie. Ceux de Trichinopoly en ont béni Dieu.

Sans doute, il ne faut pas exagérer l'importance de ce succès, ni s'imaginer que la caste entière des Brahmes, apôtre à son tour, va bientôt entraîner les Soudras au baptême. Trop de liens retiennent les Brahmes dans l'erreur pour qu'on puisse s'attendre à les leur voir briser. Seule peut-être l'humiliation pourrait sauver cette caste, et rien ne fait prévoir pour eux le temps de cette humiliation rédemptrice. Néanmoins les clameurs que ces succès font pousser aux païens prouvent leur importance. Les missionnaires qui ont voué leur vie à cette œuvre méritent qu'on les encourage et qu'on les assiste. Un jour peut-être le *Toppou* des Brahmes catholiques sera arrosé de leur sang.



CHAPELLE DU TOPPOU DES BRAHMES CONVERTIS



Quoi qu'il en soit, ces conversions sont l'œuvre du Collège St-Joseph, et il était juste de lui en attribuer le mérite.

Je n'ai cherché, dans ces courtes pages, à faire revivre la mémoire d'aucun missionnaire du Maduré. Leur œuvre était collective : ils s'y sont dévoués, comme font les soldats d'une légion, sans espoir et sans souci d'illustrer leur nom devant les hommes. Sur les 351 Religieux qu'elle a, en 63 ans, envoyés au Maduré, la Compagnie de Jésus a perdu 156 membres, dont 131 décédés dans la Mission.

Ce furent des braves. Un jour, Dieu les glorifiera. Qu'ils restent, jusque-là, inconnus, et qu'il nous suffise de dire que l'histoire des missionnaires du Maduré forme, à notre sens, un des plus beaux chapitres des annales de la Compagnie de Jésus.

Depuis cinq ans, la Mission a fondé, sur les Ghâtes, pour ses jeunes Religieux, un noviciat et un scolasticat. Ils comptent une soixantaine de membres. Ils sont l'espoir du Maduré. La jeunesse qui s'y forme sera digne, sans aucun doute, des générations qui disparaissent. Par son ministère, les 210000 Catholiques du diocèse se multiplieront, et, pour sa part, elle contribuera à maintenir dans le monde cet empire moral, que, par ses missionnaires, la France exerce aux lieux mêmes où son drapeau ne flotte plus.

STATISTIQUE	HABITANTS	CATHOLIQUES	VILLAGES	CHAPELLES EN BRIQUES	CHAPELLES EN TERRE	PRESTYTERES	VILLAGES SANS CHAPELLES
Mission du Nord (11 pangous).	1375312	71985	584	189	116	30	282
Mission du centre (12 pangous).	1840631	55369	924	79	261	77	584
Mission du Sud (15 pangous).	1916095	82701	527	125	167	85	254
Total : 38 pangous	5132038	210055	2035	393	544	192	1120

**Ouvrages à consulter.** — *Monumenta historica S. J. nunc primum edita. Monumenta Xaveriana.* Madrid, 1899. — MARSHALL (T.-W.-M.), *Les Missions chrétiennes.* Traduction française, 2 vol. in-8°. Paris, Retaux-Bray, 1865. — NELSON (J.-H.), *The Madura country, a manual compiled by order of the Madras government by...*, 1 vol. in-4°. Madras, Asylum Press, 1868. — CALDWELL R., *Records of the early history of the Tinnevelly mission.* — PRAT (J.-M.), S. J. *Vie du Bienheureux Jean de Britto*, 1 vol. in-8°. Paris, 1865. — BERTRAND (J.), S. J. *La Mission du Maduré*, documents inédits : 4 vol. in-8°. Paris, Poussielgue, 1847-1850. — *Lettres édifiantes et curieuses de la nouvelle Mission de Maduré.* Lyon, Pélagaud, 1865. — SAINT-CYR (L.), S. J. *Les nouveaux Jésuites français dans l'Inde*, 2 vol. in-12. — HILLIARD ATTLEDGE (A.), *Protestant mission in southern India* (from the *Dublin Review*), 1885. — VICOMTE DE BUSSIÈRES, *Histoire du schisme portugais dans l'Inde.* — *The Padroado Question.* Bombay, 1885 (Anonyme de Mgr Meurin). — *Documentos apresentados as Cortes na sessão de 1887*, 2 vol. in-4°. Lisbonne, Imprensa nacional. — GUCHEN (D.), S. J. *Cinquante ans au Maduré*, 2 vol. in-8. Paris, Retaux, 1889. — SVAU (P.), S. J. *Mgr Alexis Canoç, premier évêque de Trichinopoly 1808-1888*, 1 vol. in-8°. Paris, Retaux, 1891. — JEAN (A.), S. J. *Le Maduré, l'ancienne et la nouvelle mission*, 2 vol. in-8°. Desclée, 1894. — LAUNAY (Ad.), *Histoire des missions de l'Inde*, 5 vol. in-8°. Paris, Douniol, 1898. — SVAU (P.), S. J. *L'Inde Tamoule*, 1 vol. in-4°. Paris, Oudin, 1904.



## CHAPITRE VIII

PONDICHÉRY, MAÏSSOUR, COÏMBATOUR, KUMBAKONAM.

### SITUATION.

GOVERNEMENTS POLITIQUES ET LEUR INFLUENCE SUR L'ÉVANGÉLISATION.

La Société des Missions Étrangères de Paris dirige dans le sud de l'Inde quatre Missions : Pondichéry, Maïssour, Coïmbatour, Kumbakonam, dont les points extrêmes sont par  $10^{\circ}14'$  et  $15^{\circ}5'$  latitude N. et par  $72^{\circ}25'$  et  $77^{\circ}34'$  longitude E. ; il y faut ajouter Chandernagor, Yanaon et Mahé, qui sont situés sur la côte de Coromandel et sur la côte de Malabar.

Fraction d'une des plus merveilleuses contrées de la terre, ce pays présente d'immenses plaines unies comme un miroir, empourprées par la vive lumière du soleil, parsemées de maigres pâturages ou de riches récoltes de riz, animées par des villages tantôt pittoresques et tantôt assez tristes, coupées par de larges



CIPAYE



CIPAYE

étangs, par des rivières tortueuses, torrents rapides pendant la saison des pluies et ravins desséchés pendant la plus grande partie de l'année, arrosées par des fleuves

aux noms célèbres, Palar, Vettar, Cavery, dont les poètes indiens ont redit la gloire ou les bienfaits dans leurs chants séculaires. Il se relève vers l'Ouest et vers le Nord en des plateaux ondulés, des montagnes nues ou boisées, dont les reflets grisâtres ou les teintes vert sombre se détachent d'une façon saisissante sur le bleu profond du ciel : les Nilgiris et les Shevaroy sont les plus connues.

Les villes sont enrichies de mosquées, de palais aux bas-reliefs couverts de figurines quelquefois délicates et plus souvent grossières, de pagodes gigantesques qui frappent plus par leurs proportions et leur prodigieuse ornementation que par leur élégance, et, contraste toujours étonnant pour le voyageur européen nouvellement débarqué, de bangalows d'architecture fantaisiste, qui rappelleraient, n'étaient leurs proportions plus modestes, leurs larges *varanda* et les tamariniers ou les manguiers dont ils sont entourés, les villas qui décorent les environs de Londres, les plages de Brighton et les délicieux vallons de Jersey.

Je parle ici de la colonie anglaise, bien entendu, car les petites villes françaises égarées au Nord, au Sud ou à l'Ouest, derniers restes de l'empire colonial ébauché par Dupleix, offrent plutôt le caractère de nos modestes et tranquilles sous-préfectures, avec leurs rues étroites où les maisons à étages sont ornées de volets peints en blanc ou en vert, et parfois de balcons en bois ou en fer forgé. Pondichéry lui-même, malgré ses places un peu plus vastes et ses quais bien ouverts que bat un océan sans cesse agité, ne présente pas un autre aspect. Ah ! l'Inde française, quel beau rêve ! mais ce n'est qu'un rêve, ne nous y attardons pas puisque nous sommes au xx<sup>e</sup> siècle, époque d'activité débordante et de précision scientifique.

Le territoire des quatre Missions renferme une population totale de 15 millions d'hommes. Sur ce nombre on compte : 5 500 Anglais, soldats, fonctionnaires, commerçants, planteurs et propriétaires ; 800 Français, la plupart fonctionnaires, avec de très rares familles de

colons venues autrefois et ayant fait souche dans le pays, et le reste des Indiens de différentes langues : tamoule, télougou, canara, coorg, malayalam, etc., etc.

Au point de vue civil, ce territoire relève du gouvernement français, de la Présidence de Madras dans les possessions anglaises, et du gouvernement du Maïssour, placé sous le protectorat de la Grande-Bretagne.

Nos lecteurs se demanderont peut-être quel est de ces trois gouvernements celui que les missionnaires préfèrent.

Ce n'est assurément pas le dernier. Sans être nullement persécuteur ou même particulièrement tracassier, le gouvernement du rajah du Maïssour, dont tous les ministres et les hauts employés, à de très rares exceptions près, sont musulmans ou brahmanis-

tes, ne saurait traiter en amis les missionnaires catholiques, prédicateurs d'une religion opposée à la sienne. Aussi, généralement, au lieu d'aider leurs œuvres, il aurait plutôt une tendance à les entraver par ses paroles, par ses écrits ou par son action. Les Brahmes, ministres du Maharajah, ont favorisé une grande association, qui s'est récemment formée sous le nom de *Maha Sabas*, et dont le but est de purger la religion hindoue des cérémonies qui la rendaient odieuse ou méprisante aux yeux des Européens, de critiquer les croyances chrétiennes et d'empêcher les Indiens de les embrasser.



VILLENOUR. — PROCESSION PAÏENNE



Quant aux Anglais, il importe, pour apprécier leur conduite, de distinguer entre le passé et le présent. Au siècle dernier et dans les premières années du xix<sup>e</sup> siècle, les maîtres de l'Inde, redoutant la présence de nos compatriotes, contre lesquels ils guerroyaient en Europe, ne donnèrent ordinairement aucune marque de sympathie aux prêtres français. Ces derniers se sentant tenus en suspicion demeurèrent à l'écart; ils ne se permirent pas, en général, de solliciter des secours, ou de faire entendre des réclamations contre la protection donnée aux païens et contre les injustices dont les fidèles furent les victimes.

Ils virent des collecteurs et des officiers anglais assister aux fêtes idolâtriques, le gouvernement donner de l'argent pour réparer ou construire des pagodes, les agents de police, même chrétiens, intervenir en faveur des processions qui honoraient de fausses divinités : ils gardèrent le silence, sûrs d'avance que leurs plaintes ne seraient pas écoutées. Depuis lors, les Anglais ont changé de conduite, ils se montrent plus respectueux des droits des Catholiques, moins favorables aux cultes des païens, ils ont cependant encore quelques progrès à réaliser avant d'arriver à l'impartialité.

Mais ce n'est pas dans la conduite des Anglais, particuliers ou agents du gouvernement, que se trouve le noeud de la question : il est dans leur religion. Or, l'Angleterre est protestante; en grande majorité ses agents, ses commerçants, ses officiers, ses soldats, ses voyageurs le sont aussi: elle représente dans l'Inde, pour ne pas dire dans le monde, le Protestantisme, comme la France représente le Catholicisme, et cela seul suffit pour que le bien produit par la liberté qu'elle laisse soit contre-balancé et même partiellement détruit par l'influence de sa doctrine religieuse.

Dans une lettre du 16 mars 1860, Mgr Laouënan, qui mourut archevêque de Pondichéry, traitant de l'action des Anglais dans l'Inde au point de vue catholique, s'exprimait en ces termes :

« On a dit, on a écrit, et même de bons Catholiques se sont faits

les organes de cette assertion, que la domination anglaise dans les Indes a été et est encore plus favorable à la diffusion du Christianisme que celle des Portugais. Eh bien ! c'est le contraire qui est la vérité.

« Le gouvernement anglais laisse sans doute aux missionnaires catholiques la liberté d'exécuter leur ministère soit auprès des Chrétiens, soit auprès des gentils ; mais en même temps il a répandu dans tout le pays des nuées de ministres protestants de toute dénomination, qui, par leurs bibles, leurs traités remplis de calomnies contre l'Église catholique et ses ministres, leurs distributions d'argent, de pensions et d'emplois, ont avili l'Évangile, ont corrompu le naturel de peuples trop disposés à se laisser corrompre, et ont fait de la conversion au Christianisme une affaire d'intérêt temporel ; mais il a converti le pays d'écoles qui sont autant de foyers d'opposition et de mépris pour le Catholicisme et de sources de déisme nationaliste ; mais il a constamment affecté de ne compter comme Chrétiens que les seuls adeptes du Protestantisme, et de ne dater la prédication de l'Évangile dans l'Inde que du jour où les ministres protestants y ont commencé leurs travaux ; mais enfin, par ses complaisances pour les païens et leur culte, par la protection active qu'il leur a toujours accordée, par la participation de ses agents à ce même culte, il a répandu parmi les idolâtres la persuasion que les infamies de leur culte sont aussi légitimes que la religion chrétienne, persuasion qui est aujourd'hui l'une des plus grandes difficultés à la conversion des Indiens et l'*ultima ratio* de leurs discussions avec les missionnaires catholiques. »

En regard de ce tableau tracé, sans être poussé au noir, par l'archevêque de Pondichéry, que voyons-nous du côté des Français ?

De mauvais exemples, c'est vrai, de l'impiété parfois, des tracasseries fréquentes, une bienveillance plus ou moins marquée pour les païens, c'est incontestable ; mais l'influence de cette conduite est en partie effacée par cela seul que les Français sont catholiques, que

plusieurs d'entre eux ont conservé leurs pratiques religieuses, que même ceux qui les ont abandonnées les reprennent à certaines heures, qu'ils ont pour le prêtre, pour le



ORTIANS INDIES

missionnaire, une sympathie réelle, et, qu'ils le veulent ou non, parce qu'ils sont les représentants du principe catholique.

Ce titre est suffisant pour rallier au Catholicisme les sympathies des peuples vaincus par nos armes et soumis à notre domination. Le fait est d'ailleurs facile à constater, et l'histoire de la propagande évan-

gélifique dans nos colonies et dans les possessions anglaises en fournit des preuves abondantes. Il suffit de savoir que dans l'Indo-Chine française, depuis que notre drapeau a triomphé, les conversions des Bouddhistes dépassent annuellement 30 000, sur une population de 25 millions; tandis que dans l'Inde, sur une population de nombre égal, les conversions atteignent à peine 10 000 dans les pays qui en obtiennent le plus. Nous ne voulons pas dire que la conquête d'un pays païen par une nation catholique suffit pour le convertir, nous voulons dire et nous disons qu'elle y contribue beaucoup.

#### L'APOSTOLAT AU XVII<sup>e</sup> ET AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

L'origine de nos Missions date du jour où François Martin, le premier chef de notre colonie indienne, appela à Pondichéry des Capucins français établis à Madras; c'était en 1675. Des Jésuites exilés de Siam par une révolution vinrent les rejoindre en 1689. La colonie française dépendait alors de la juridiction spirituelle de l'évêque de San-Thomé de Maïlapour; les Jésuites n'eurent aucune peine à obte-

nir son autorisation pour exercer leur zèle. En même temps, ils demandèrent au gouvernement français que leur Mission pût jouir d'une existence légale; ils l'obtinent. Des lettres patentes accordées et signées par Louis XIV en 1695 les autorisèrent « à fonder des Missions dans tous les établissements et comptoirs que la France possédait en ce pays, et leur assurèrent secours et protection dans toutes les Missions qu'ils établiraient sur les territoires étrangers ».

Par suite de l'autorisation accordée par l'évêque de San-Thomé, et des lettres patentes octroyées par le Roi, les Jésuites eurent à Pondichéry une existence indépendante des Capucins, au spirituel et au temporel. Les Capucins avaient la charge des Européens et des créoles, les Jésuites de tous les autres habitants.

Bientôt ces derniers pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et l'on vit les PP. Bouchet, Possevin, Saignes, Calmette, Tremblay, Cœur-doux, Mosac, Vernet fonder des chrétientés au nord et à l'ouest de Pondichéry, et établir sur des bases assez larges ce que l'on appela, à cette époque, la « Mission malabare », parce qu'elle était composée uniquement d'indigènes, ou la « mission du Carnate », parce que les postes principaux étaient situés dans la région nommée Carnate.

Capucins et Jésuites furent aidés par Duplex et plus encore par sa femme, cette célèbre Joanna Begum, dont les Pondichériens conservent, avec un respect mêlé de tendresse, le cher et doux souvenir. Ainsi nous la voyons en 1751 donner le village de Kadapakam aux Capucins; Merkanam, Cheyur et Nellitope aux Religieux de la Compagnie de Jésus.



JEUNE DANSEUSE BENGALI

Près des missionnaires nous trouvons des Ursulines du couvent de Vannes, qui d'ailleurs n'y restèrent pas longtemps; arrivées en

1738, elles retournèrent en France en 1741, et depuis lors jusqu'en 1827 il n'y eut plus de Religieuses européennes dans la colonie. Un Jésuite, le P. Courdoux, essaya d'implanter au cœur des jeunes filles indiennes l'amour de la virginité et réussit à fonder un couvent de Carmélites. Signalons également l'érection, à Pondichéry, d'un petit collège, où l'on vit se conoyer des élèves de nationalités très diverses : Français, Anglais, Portugais, Hollandais, Syriens, etc., mais dont le nombre ne dépassa guère quarante. Les œuvres de charité étaient rares et nous ne pouvons relever, à ce moment, que l'existence d'une pharmacie, où l'on distribue gratuitement des remèdes fort simples, d'un hospice qui n'ouvrit pas longtemps ses portes aux malades, et de deux couvents très modestes qui recueillaient les veuves et les orphelins. Le nombre des Catholiques dans la colonie française et dans la Mission du Carnate atteignait en 1770 le chiffre de 30 000 environ.

Telle était la situation, lorsque le pape Clément XIV publia, le 21 juillet 1773, le bref *Dominus ac Redemptor*, qui abolissait la Compagnie de Jésus.

#### PREMIERS TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DANS L'INDE.

La suppression de la Compagnie de Jésus laissait une partie de la colonie française sans missionnaires. À qui allait incomber la continuation de l'évangélisation?

La Société des Missions-Étrangères avait depuis près d'un siècle un procureur à Pondichéry, pour aider ses prêtres à passer en Chine, au Tonkin ou en Cochinchine; elle avait dû, à la suite d'une guerre de dévastation, transférer son séminaire de Siam sur notre territoire; c'est ainsi que l'idée vint au gouvernement français de lui attribuer la succession des Jésuites. Elle fit des difficultés, alléguant que déjà ses

membres ne suffisaient pas à leur tâche en Extrême-Orient, et que, d'ailleurs, son but spécial, la formation d'un clergé indigène, serait particulièrement difficile à atteindre dans l'Inde.

Sartine, ministre de la Marine, insista; la Société accepta, et les Lettres patentes furent signées par Louis XVI au mois de mars 1776.

Rome nomma Supérieur un ancien Vicaire apostolique du Siam, Mgr Brigot, qui décida les anciens Jésuites à rester à Pondichéry et à lui prêter leur concours. De son côté le Séminaire des Missions-Étrangères envoya de nouveaux prêtres; aux PP. Magny, Mathon, Jalabert, vinrent successivement s'adjoindre les PP. Champenois, Perrin, Jarric, Petitjean, et plus tard les PP. Grandmottet, Mottet et Seveno.

Ces derniers n'avaient pas encore quitté la France, que notre colonie était devenue anglaise.

Après s'être emparés de Karikal et de Chandernagor, les Anglais avaient mis le siège devant Pondichéry, qui capitula le 17 octobre 1778. La situation de Mgr Brigot devait dès lors être fort délicate. Il allait avoir à traiter avec les Anglais, ennemis de la France; s'il était calme et pacifique, les Français l'accuseraient très vite d'anti-patriotisme ou de trahison; s'il faisait quelques observations ou manifestait des sentiments d'antipathie, les Anglais ne manqueraient pas de se plaindre de son hostilité; il suffisait d'une démarche imprudente, d'un mot inconsidéré ou irréfléchi pour compromettre les intérêts de la Mission, pour faire chasser les prêtres catholiques comme des ennemis irréconciliables et des perturbateurs de la paix publique. La mesure, pour odieuse qu'elle fût, aurait soulevé plus d'applaudissements que de blâme en Angleterre.

La susceptibilité du patriotisme anglais se compliquait encore de la haine protestante.

Contre ce double obstacle, la patience, la générosité, le zèle discret et persévérant étaient les meilleures armes de combat. La tâche des missionnaires fut d'ailleurs facilitée par la bienveillance du



commandant de Pondichéry, qui n'imita pas la plupart de ses compatriotes et se montra en toutes circonstances respectueux des prêtres catholiques et de leurs droits. « Il fit tout ce qu'il put, dit M. Perrin, pour leur faire oublier leur disgrâce. Il y aurait même réussi, si un Français pouvait jamais préférer son intérêt propre à la gloire de son pays. » La paix de 1783 nous rendit d'ailleurs une partie de notre

colonie, et le drapeau fleurdelisé flotta de nouveau sur Pondichéry; mais la Révolution survint, et ne fut pas, inutile de le dire, favorable aux missionnaires. Mgr Champenois, successeur de Mgr Brigot, fut obligé de se réfugier sur le territoire anglais, jusqu'à ce que nos établissements fussent de nouveau perdus pour nous, et l'on vit cette chose singulière, et qui malheureusement n'est pas unique dans l'histoire, de prêtres français chassés par leurs compatriotes ne pouvoir revenir chez eux que par la victoire d'ennemis de la France.

Ce ne fut pas leur seul sujet de tristesse. Le territoire dont ils étaient char-

gés fut augmenté par l'adjonction forcée du Coïmbatour et du Maïssour, où une vingtaine de milliers de Chrétiens n'avaient pas de prêtres et dont ils durent prendre soin; bientôt après, le Maduré, qui comptait plus de 100 000 Catholiques, leur fut également confié. Or dans toutes ces régions la propagande protestante redoublait d'énergie, et nos pauvres missionnaires, sans ressources, réduits à une dizaine, la plupart vieux et infirmes, ne voyaient personne venir à leur secours. Les victoires de l'Empire absorbaient trop d'hommes pour que le sanctuaire et l'apostolat pussent avoir leur part. Chaque année ils baptisaient à peine cent ou deux cents païens :



PONDICHÉRY. — ERMIITE INDIEN



PONDICHÉRY. — EMBARCATION POUR LE TRANSPORT DES MARCHANDISES

obligés de se disperser sur un territoire immense, de parcourir plusieurs centaines de lieues pour administrer les sacrements aux fidèles, il leur était bien difficile de conserver et en même temps de conquérir. Quelques-uns, parmi les plus jeunes, menaient cependant de front ce double travail. D'autres, se souvenant que la charité est une œuvre éminemment sacerdotale et civilisatrice, répandirent la vaccine dans l'Inde et la pratiquèrent avec succès sur un très grand nombre d'indigènes.

Au Maïssour, le P. Dubois avait à lui seul la charge de tous les Catholiques de ce royaume, ce qui ne l'empêchait pas d'étudier avec sagacité et précision les coutumes, les mœurs et le caractère des Indiens. Il consigna le fruit de ses études dans un ouvrage célèbre, resté, jusqu'à ce jour, un des plus exacts et des plus complets sur la matière. Cet ouvrage forme deux volumes in-octavo, il est intitulé : *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*. Il est divisé en trois parties : la première offre une vue générale sur la société indienne et des remarques sur les castes; la seconde expose les quatre conditions des Brahmes, avec de nombreux détails sur chacune de ces conditions et sur les Indiens des autres castes; la troisième traite des religions de l'Inde et de leur liturgie, elle se termine par deux chapitres sur la justice et sur la guerre. Informé

de l'existence de ce travail, le conseil supérieur de la Compagnie des Indes l'examina, l'acheta 20 000 francs, le fit traduire en anglais et imprimer à Londres en 1816. M. Beauchamp, directeur du *Madras Mail*, le réimprima en anglais à Madras, en 1897, et le P. Leroy en français à Pondichéry, en 1899.

Tel fut, pendant une quinzaine d'années, l'état assez attristant des Missions du sud de l'Inde. Avec la Restauration, la France recouvra ses colonies, mais la situation religieuse n'en fut pas notablement changée.

#### PROGRÈS DES MISSIONS.

La grande extension des Missions de l'Inde en ce siècle date de la monarchie de Juillet. Le lecteur pense bien que le pouvoir civil y prit peu de part, et qu'il y a là une simple coïncidence. Après la Révolution de 1830, un des premiers soins du nouveau régime fut de supprimer, à Paris, l'allocation de l'État au séminaire des Missions-Étrangères, et, à Pondichéry, la subvention de 3000 francs que le budget colonial donnait à la Mission. Le développement des églises indiennes à partir de cette époque ne tint donc ni à Louis-Philippe, ni à ses ministres, mais au réveil de la foi en France, à l'arrivée d'un plus grand nombre de missionnaires, surtout à l'influence de Mgr Bonnard, de qui l'un de ses successeurs, Mgr Laouënan, a pu dire : « C'est lui qui a jeté l'Inde dans le mouvement catholique. »

Nous ne croyons pas outrepasser les limites de l'exactitude la plus rigoureuse, ni froisser aucune légitime susceptibilité, en disant que l'épiscopat de Mgr Bonnard a été pour le Catholicisme le plus fécond de tous ceux que l'Inde ait eu à enregistrer, depuis plus de deux siècles, le plus remarquable par l'ensemble des graves questions qui furent traitées, des solutions complètes ou partielles qui furent données, des œuvres nouvelles créées, œuvres de grande valeur et en elles-mêmes et par leurs résultats, non seulement dans son Vicariat,

dans les Missions indiennes confiées à la Société des Missions-Étrangères, mais dans les Missions de l'Inde entière. Nommons-les : la lutte contre les Goanais, l'érection des Vicariats apostoliques, les synodes, les règlements, les écoles, la presse, les œuvres de charité et de prière, les visites faites à Ceylan et dans toute l'Inde au nom du Saint-Siège, et plusieurs autres fort importantes.

Mgr Bonnard a beaucoup agi, il a aussi beaucoup écrit; ses lettres, ses mémoires, ses rapports, ses journaux forment une grande partie des archives de la Mission de Pondichéry, et partout ceux qui l'ont connu y ont retrouvé son calme d'où la vigueur n'était point absente, sa dignité de parole et de tenue, le sérieux qu'il portait en toutes choses. Nous ne pouvons évidemment entrer dans le détail de tous ses actes administratifs, mais au moins pouvons-nous parler de



ÉGLISE DE WELLINGTON

quelques-uns : c'est d'abord son voyage au Maduré, où il va conduire et établir les Religieux de la Compagnie de Jésus, auxquels Rome vient de rendre cette Mission autrefois évangélisée par eux; puis ses Lettres pastorales et ses visites dans le sud de l'Inde pour faire accepter par les Catholiques le Bref *Multa praeclarè*, du 24 avril 1838, qui supprime la juridiction des évêques portugais dans les lieux dépendant des Vicaires apostoliques; le synode de Pondichéry en 1844, qui, sous son inspiration, prit des décisions pratiques très importantes, et enfin, en 1845, la division de son Vicariat, mesure à laquelle il contribua beaucoup, puisqu'il la demanda en l'appuyant sur les raisons les plus fortes.

Des lors, l'ancienne Mission du Carnate, devenue depuis quelque temps le Vicariat apostolique de Pondichéry, fut partagée en trois autres Vicariats : Pondichéry, Maïssour et Coïmbatour. La statistique nous donnera l'état de chacun d'eux à cette époque.

Pondichéry : 1 évêque, Mgr Bonnard; 20 missionnaires, 4 pretres indigènes. Près d'eux, les aidant dans l'enseignement des Chrétiens et des néophytes, dans la direction des paroisses, il y avait 286 catéchistes de divers grades; les Chrétiens étaient au nombre de 82 à 83 000; on comptait : 42 églises, 210 chapelles, 1 séminaire, 1 école primaire européenne, 29 écoles malabares, 2 hôpitaux, 2 couvents, 2 orphelinats, 1 imprimerie. Annuellement 350 à 450 païens adultes étaient baptisés; et 30 à 35 000 communions pascals faites.

Maïssour : 1 évêque, Mgr Charbonnaux; 6 missionnaires, 13 500 Catholiques, 7 églises, une cinquantaine de chapelles, 2 écoles anglaises avec 90 élèves, 5 écoles tamoules et télougous avec 120 élèves; les conversions annuelles s'élevaient en moyenne à 250 et les abjurations de Protestants à une dizaine.

Coïmbatour : 1 évêque, Mgr de Marion de Brésillac; 4 missionnaires, 15 à 16 000 Catholiques, 50 églises ou chapelles, 7 écoles, et chaque année on comptait 100 à 200 conversions.

Cette division faite, les trois Vicaires apostoliques se mirent au travail pour réaliser les œuvres prescrites par le Synode de 1844.

L'article sur lequel cette assemblée avait le plus appuyé était la formation du clergé indigène: ce n'était pas une innovation, car Mgr Brigot et ses successeurs avaient également tourné leurs efforts de ce côté, mais sans grand succès, et il importait de prendre des mesures pour mieux réussir. C'est ce que l'on fit.

Le Maïssour et le Coïmbatour n'avaient pas encore de séminaire, ils en établirent. Pondichéry en avait deux, mais, sauf en ce qui concernait le latin et la théologie, les études y étaient assez médiocres. Mgr Bonnard jugea qu'une instruction plus variée était nécessaire: il consulta sur ce sujet les PP. Jarrige, Dupuis, Lehodey,



Leroux, et il fut résolu que l'enseignement de la géographie, de l'histoire, du français, de l'anglais, des mathématiques serait ou introduit ou augmenté. L'évêque ouvrit son petit séminaire aux jeunes gens qui ne se destinaient pas à l'état ecclésiastique; il leur fit donner un enseignement pratique en rapport avec les carrières de négociants ou de fonctionnaires, qu'ils pouvaient embrasser, et leur nombre atteignit rapidement le chiffre de 200.

Le Synode avait également exprimé le désir qu'on s'occupât de l'instruction des filles. Le P. Dupuis jeta les bases d'une Congrégation de Religieuses institutrices sous le vocable du Saint et Immaculé Cœur de Marie. C'était entreprendre une grande et difficile affaire, et attaquer cet antique préjugé de l'Inde, qui condamne la femme



COUVENT DU BON-PASTEUR, A MYSORE

à une ignorance absolue et attache au front de celle qui sait lire le stigmate de l'opprobre et du déshonneur. Mais le P. Dupuis, avec un grand zèle, rehaussé de persévérance, était capable d'accepter les plus lourdes responsabilités, et sa modestie n'était pas exempte d'habileté. Les Indiens, même chrétiens, s'offusquèrent d'abord de son dessein : il prit soin de bien le leur expliquer, et, sans les convaincre absolument, il arrêta leur opposition; lorsqu'il eut réussi à apprendre à lire à quelques Religieuses, il gagna des parents qui timidement envoyèrent leurs enfants à l'école; après quelques mois



d'étude, les élèves surent lire, ce qui flatta les familles; elles s'empresserent de proclamer leur science et amenèrent de nouvelles recrues.

La Congrégation de Saint-Louis de Gonzague fut reformée, les Religieuses mieux instruites, et leur nombre s'accrut.

Les Religieuses européennes de Saint-Joseph de Cluny, fixées à Pondichéry en 1827, allèrent former un nouvel établissement à Karikal.

Voyant l'extension de l'instruction dans les écoles et dans les séminaires de Pondichéry, le gouverneur des établissements français de l'Inde offrit (1845) à Mgr Bonnard la direction du collège colonial, qu'on avait quelque vingt ans auparavant retiré à la Mission, et qui était presque entièrement désorganisé, menacé d'une ruine prochaine et dépensant annuellement près de 70000 francs. L'évêque accepta, et, trois années plus tard, les résultats de la nouvelle administration, qui ne coûtait que 30000 francs, étaient constatés en ces termes par le *Journal Officiel* : « On ne saurait contester la sollicitude et le zèle apportés dans la direction du collège colonial depuis qu'elle est confiée aux PP. des Missions-Étrangères. Nous sommes à même de juger des progrès remarquables des élèves; les soins constants de leurs maîtres ne pouvaient manquer d'amener ces heureux résultats. »

Au Maïssour, Mgr Charbonnaux marchait sur les traces de son collègue de Pondichéry; il appela de France les Religieuses du Bon-Pasteur d'Angers, qui fondèrent un orphelinat, un refuge, des écoles, et formèrent sous le nom de Sœurs de Sainte-Anne un petit institut composé d'Indiennes; un de ses missionnaires, le P. Chevalier, commença la Congrégation des Frères de Saint-Joseph.

Au Coïmbatour, le P. Ravel institua la Congrégation des Sœurs de la Présentation de la Sainte Vierge.

De nombreux ouvrages de philologie, de littérature, de controverse, de doctrine catholique furent publiés et imprimés à Pondi-

chéry et à Bangalore. Nous nous contenterons de citer : les *Dictionnaires tamoul-français et français-tamoul* des PP. Dupuis et Mousset, le *Dictionnaire canura* de Mgr Charbonnaux et du P. Bouteloup, l'*Examen de la vraie religion* par Mgr Charbonnaux, un *Catéchisme de controverse* par le P. Dallet, chef-d'œuvre de dialectique et de clarté.

Les œuvres de prière, de zèle et de charité se développaient en même temps : c'est alors que l'on vit s'établir des associations en l'honneur de la Sainte Vierge, des tiers-ordres, des catéchisats ; de 1836 à 1860, 35 églises et 60 chapelles furent construites dans les trois Vicariats.

Au milieu de ces travaux divers, on apprit tout à coup que l'Angleterre était menacée de perdre les Indes, où la révolte venait d'éclater ; mais le sud de la



COLLÈGE DE BANGALORE

presqu'île demeura à peu près calme ; d'ailleurs les missionnaires purent bientôt prévoir que la victoire favoriserait les armes anglaises, et ils tournèrent leurs regards vers le Portugal où se débattait une question ecclésiastique très importante pour eux, et où le cardinal di Pietro signa, en 1857, un concordat qui devait mettre un terme aux réclamations mutuelles des Portugais et des autres missionnaires de l'Inde au sujet des droits plus ou moins clairs du patronage datant de trois siècles. Ce concordat fut accepté par les Cortès à la majorité de 15 voix, et par la Chambre des Pairs presque à l'unanimité ; il reçut la sanction royale, mais il ne fut pas ratifié par le Pape, qui décida d'étudier plus à fond la question, choisit, pour avoir tous les renseignements désirables, Mgr Bonnard, et lui ordonna en 1858 de faire la visite de l'Inde entière.

La charge était singulièrement lourde et l'œuvre délicate : le

prélat s'inclina cependant devant la volonté du Souverain Pontife et partit. Déjà il avait accompli la meilleure partie de sa tâche en appréciant l'état et les besoins de chaque église; il avait successivement parcouru le Combatour, le Maduré, l'île de Ceylan, la Côte malabare, le Maïssour, Hyderabad, Bombay et Agra. A Bénarés il tomba gravement malade et mourut, le 21 mars 1861, emportant la reconnaissance et les regrets de toute l'Inde catholique.

Mgr Charbonnaux fut chargé de continuer la visite apostolique; il l'acheva en 1862 par Calcutta, la Birmanie et Vizagapatam.

Les résultats de cette visite furent très grands; grâce à elle, en effet, Rome connut exactement la situation de chacune des Missions, ses besoins et ses désirs; elle put des lors, avec une précision plus grande, donner des décisions particulières ou indiquer une marche générale, accorder des pouvoirs plus étendus pour certaines dispenses, poser des règles disciplinaires en rapport avec les besoins des Vicariats apostoliques; la question de la hiérarchie, de nouveau soulevée, attira une seconde fois son attention, et les vœux d'établir un déléгат apostolique dans l'Inde et de tenir des conciles provinciaux, s'ils ne furent pas immédiatement exaucés, ne devaient pas être oubliés. Sans doute il a fallu vingt-cinq ans pour que la plupart des *desiderata* exposés à cette époque fussent réalisés, mais ils l'ont été. D'ailleurs, peut-être n'est-ce pas tout; et les conséquences de cette visite se feront-elles sentir dans l'avenir comme dans le passé. Il y a quelque temps, nous avions l'honneur d'être reçus à Kandy, avec une bienveillance dont nous ne perdrons jamais le souvenir, par Son Excellence le déléгат apostolique dans les Indes, Mgr Zaleski, et le prélat, résumant son opinion sur les renseignements recueillis par Mgr Bonnard, nous disait: « Ce sont des documents que j'étudie toujours et avec le plus grand fruit, c'est le plus beau et le plus complet travail que l'on ait fait sur les Missions de l'Inde. »

## LES CONVERSIONS ET LA HIÉRARCHIE.

Les dix années suivantes s'écoulaient assez paisibles, sans qu'aucun événement saillant les marque d'un signe spécial pour l'histoire ; mais en 1873 commença une période extraordinaire de conversions, qu'aucun missionnaire n'avait vue depuis les jours lointains de saint François-Xavier.

A cette époque, la Mission de Pondichéry possédait 134 033 Chrétiens, celle du Maïssour 26 563, et celle de Coïmbatour 21 000 : à elles trois, 181 596. En 1886 on comptait 205 000 Chrétiens à Pondichéry, 29 278 dans le Maïssour, et 24 027 dans le Coïmbatour ; total : 258 305 ; par conséquent, en treize ans le nombre des fidèles s'était élevé de plus de 76 000, dont 70 967 dans le Vicariat de Pondichéry. Jamais en aucun temps un progrès aussi sensible n'avait été constaté. Quelles en étaient les causes ?

D'abord et évidemment la grâce de Dieu, car c'est là qu'il faut toujours aller chercher la raison dernière des conversions ; ensuite, la



ORPHELINAT PRÈS DE BANGALORE

direction imprimée par Mgr Laouenan pour l'évangélisation des parias, le zèle des missionnaires, et enfin une épouvantable famine qui jeta par milliers les malheureux affamés dans les bras de la charité catholique.

Mais une remarque qu'il importe de ne pas oublier, c'est que ce mouvement commença avant la famine, par conséquent qu'il n'eut pas la misère pour cause unique.

Le début semble dû à l'initiative d'un paria chrétien de Pondichéry. Ce Chrétien tenait un hôtel où descendaient les capitaines au long cours : il s'appelaît Pericunmayagam, et ses clients, on ne sait plus pourquoi, l'avaient surnommé Cambronne. Quand il fut devenu riche, il se retira des affaires, et, chaque année, il fit un pèlerinage à la Vierge miraculeuse précieusement conservée dans l'église de Nangatour. Lorsqu'il s'en retournait à Pondichéry, après ses dévotions à la Madone, il allait par petites journées et, s'il était fatigué, il s'arrêtait dans un village paria païen, faisait connaissance avec ses habitants et leur parlait du Catholicisme. On l'écoutait, mais on ne se convertissait pas.

Enfin quelques familles consentirent à se faire instruire, et un missionnaire, dont le nom est resté synonyme de sainteté, le P. Ligeon, fut envoyé vers elles. Il baptisa 59 néophytes à Counattour, puis il passa à Vaïlamour. Il y arriva le bâton à la main, les pieds nus, suivi d'un serviteur qui portait toute sa fortune sur la tête : sa chapelle, quelques vases de terre et un peu de linge. Il se présenta au chef du village. « Je suis, dit-il, un pauvre étranger. J'ai quitté le monde pervers, et je désire servir Dieu dans la solitude. Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'indiquer un endroit isolé où je puisse librement m'adonner à la prière? »

Le chef lui répondit :

« Nous sommes de pauvres gens, mais nous sommes honnêtes. Les prières d'un homme aussi vertueux que vous semblez l'être ne pourront que nous attirer les bénédictions du ciel. Venez, je vous

montrera un endroit écarté, où vous pourrez construire un ermitage et vous livrer sans crainte à la contemplation. »

Ce disant, il l'emmena à deux portées de voix du village, lui indiqua un terrain vague, parsemé de palmiers et de dattiers sauvages. « C'est ici, fit-il; installez-vous comme vous l'entendrez; pas un poil de votre barbe ne tombera sans que je m'en inquiète, car je vous prends sous ma protection. » Puis, portant au front les deux mains jointes, il s'en alla en murmurant : « Vraiment, cet homme blanc a l'air d'être la pénitence incarnée. Les dieux sont bons pour nous, puisqu'ils permettent qu'un pareil *souâmi* vienne sanctifier notre pays. »

Ce soir-là et la nuit suivante, le missionnaire coucha à la belle étoile, son domestique à ses pieds. Mais le troisième jour il avait un abri, grâce à quelques arbres coupés dans la forêt voisine, plantés en terre et reliés entre eux par un mur de boue. Au-dessus, on plaça une légère toiture de bambous et de feuilles de palmiers.

Dans l'Inde, un homme qui se respecte ne doit jamais user de boisson fermentée ni d'aucune nourriture animale : cette coutume-là, et tant d'autres encore, n'étant en rien contraires à notre foi, le P. Ligeon s'y astreignit très rigoureusement. Durant tout son séjour à Vaïlamour, il s'abstint de viande, et ne but jamais que l'eau du torrent.

Pendant le premier mois, personne n'osa lui adresser la parole. Un jour, cependant, quelqu'un se hasarda à lui demander qui il était, et pour quel motif il était venu.

Le saint homme répondit :

« La vie est courte; elle ne nous a été donnée que pour mériter la béatitude éternelle dans un monde meilleur. Or, pour obtenir le ciel, il faut aimer et servir Dieu, seul créateur du monde et de tout ce qui existe; il faut encore faire pénitence pour les péchés que l'on a commis, et vaincre ses passions mauvaises. »

Les pauvres villageois ne trouvèrent rien à répliquer. Mais il y a





MANGUIER A BANGALORE

loin de la coupe aux lèvres, et il est difficile à l'homme de courber le front, de brûler ce qu'il a adoré! Les villageois se retirèrent en disant : « Ce que le Père nous explique est vrai; mais comment faire? Nous ne pouvons pas quitter notre caste, notre famille et les traditions de nos ancêtres. »

En attendant, ils allèrent au village et répétèrent aux autres ce qu'ils avaient entendu.

Enfin, une bonne âme se fit baptiser, puis une seconde, puis plusieurs autres, et le progrès s'étendit dans toute la contrée; à l'époque de la fa-

mine il gagna les districts de Vettavalam, Nangatour, Alladhy, Vieravandy, et plus tard Tindivanam, Salem, Coneripatty, Attipakam, Chetpett; il se répandit au Maïssour, principalement à Bangalore et à Shimoga, puis au Coïmbatour dans les villes et les villages de Palghat, Atticodon, Matour.

L'événement le plus important dont nous ayons encore à parler fut l'établissement en 1886 de la hiérarchie catholique dans les Indes. Nous avons précédemment dit quelques mots du concordat de 1857 qui ne fut jamais mis en vigueur.

A peine monté sur le trône pontifical, Léon XIII reprit l'examen de la question, en donnant à entendre au Portugal que, si les négociations n'aboutissaient pas, il interviendrait d'autorité pour supprimer la juridiction goanaise. Tout en protestant avec acrimonie, le

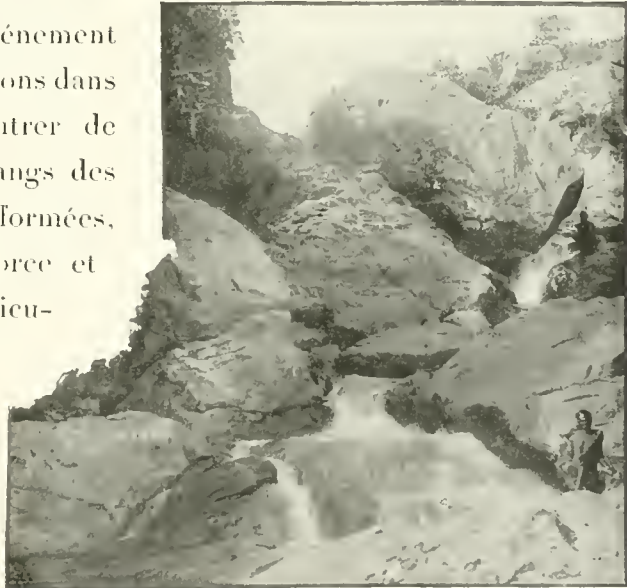
cabinet de Lisbonne reprit les pourparlers. Pour mieux s'éclairer dans le détail, le Pape manda à Rome Mgr Laouënan et son collègue de Colombo, Mgr Bonjean.

Après dix-huit mois de fatigants débats au cours desquels Mgr Laouënan fut constamment consulté, le 23 juin 1886, fut signé le concordat, par lequel presque tout le territoire de l'Inde, non compris la colonie portugaise, était exempt du patronage, et relevait uniquement du Saint-Siège, qui restait libre d'y prendre toutes les mesures nécessaires ou utiles.

Léon XIII profita de cette liberté pour établir dans l'Inde la hiérarchie: il divisa le pays tout entier en huit archevêchés, dix-sept évêchés, et une préfecture apostolique.

Pondichéry devint archevêché, ayant pour suffragants Mysore, Coïmbatore et Trichinopoly.

De plus, la Préfecture apostolique de Pondichéry, qui, au siècle dernier, était sous la juridiction des Capucins et ensuite de prêtres séculiers sortis du séminaire colonial, cessa d'exister et son territoire fut joint à l'archidiocèse. Tel est le dernier grand événement historique de nos Missions dans l'Inde; il les fait entrer de plain-pied dans les rangs des Églises complètement formées, il leur donne cette force et cette grandeur particulières à tout ce que le Catholicisme achève, il est le couronnement de leurs travaux et la consécration de leurs succès.



MONTAGNE DE SALEM

## ÉTAT ACTUEL, CHRÉTIENS, ORGANISATION, PERSONNEL, ŒUVRES.

Pour donner une idée à peu près complète des Missions dont nous parlons, il nous faut ajouter des explications à des chiffres. Nous essaierons de le faire en citant quelques statistiques, en exposant l'organisation par districts et par chrétientés, le rôle des évêques, la vie des missionnaires, les travaux des Religieuses, la situation des œuvres de prière, de charité et d'éducation.

Nos Missions de l'Inde forment aujourd'hui une Province ecclésiastique, composée d'un archidiocèse, Pondichéry, et de trois diocèses suffragants, Mysore, Coïmbatore et Kumbakonam. Ce dernier a été érigé en 1899; il est formé d'une partie du territoire de l'archidiocèse de Pondichéry; il n'a donc pas encore d'histoire et de statistiques particulières<sup>1</sup>.

La Mission ou l'archidiocèse de Pondichéry a 220 kilomètres du Sud au Nord sur 240 de l'Ouest à l'Est, et elle possède 217 562 Chrétiens sur une population totale de 7 500 000 habitants; le diocèse de Mysore a 364 kilomètres du Sud au Nord sur 382 de l'Est à l'Ouest, avec 41 586 fideles et 5 500 000 habitants; celui de Coïmbatore a 231 kilomètres sur 171, avec 35 064 Catholiques et 2 000 000 d'habitants; total: 294 212 Catholiques, qui appartiennent en majorité aux classes pauvres.

La prédication de l'Évangile, à ses débuts, convertit principalement ceux que le monde méprisait; l'empreinte dont elle fut alors marquée ne s'est pas effacée. Cependant on compte parmi eux un certain nombre de famille riches et bien posées: Tambuchetti, qui fait partie du conseil royal au Maïssour, les Moudéliars de Kumbakonam, beaucoup d'autres encore, des médecins, des ingénieurs, des avocats,

1. Le diocèse de Trichinopoly n'est plus suffragant de Pondichéry; le diocèse de Malacca l'est devenu.

de hauts employés, honorent par leur situation, leurs services et leur intelligence la religion catholique aux yeux des païens.

On a remarqué, au sujet de la longévité des Chrétiens, un fait qu'il importe de consigner ici. Cette remarque est appuyée sur les statistiques des décès dans notre colonie, à Pondichéry, à Villenour et à Bahour, qui donnent pour les Chrétiens une vie moyenne de 25 ans, pour les païens de toutes castes de 22 ans et 8 mois; il existe donc en faveur des Chrétiens une supériorité d'existence de 2 ans et 4 mois.

A Karikal, la vie moyenne des Chrétiens est de 25 ans 10 mois, celle des païens de 25 ans 5 mois, celle des Musulmans de 22 ans et 8 mois.

La vie moyenne des non-Chrétiens est donc de 24 ans, ce qui donne à la vie moyenne des Catholiques un excédant sur les autres classes de 1 an et 10 mois.

Les Missions sont divisées en un certain nombre de districts formés de chrétientés assez nombreuses.

La Mission de Pondichéry a 73 districts, le Maïssour 26 et le Coïmbatour 23.

Chaque district renferme plusieurs petites paroisses possédant des chapelles, et des familles dispersées dans un grand nombre de villages qui ne sont encore dotés ni d'églises ni de presbytères. Certains districts ont des fidèles répandus dans 60 villages, plusieurs même dans 70; d'autres dans 15 ou 20, d'autres dans 3 ou 4; quelques-uns, fort rares, n'ont de Chrétiens qu'au chef-lieu. L'importance des districts dépend généralement du nombre des fidèles, à part quelques exceptions: par exemple, la paroisse de la ville de Mysore, capitale du Maïssour, qui ne possède pas 2000 Catholiques a plus d'importance qu'une autre paroisse plus peuplée, située loin de tout centre politique. En général, un district, comme une Mission, doit être relativement étendu, sinon le nombre de Catholiques y est petit, les œuvres difficiles, le chiffre des catéchumènes peu élevé, et faible

l'intensité de la vie chrétienne. Mgr Laouenan voulait qu'un missionnaire eût la charge d'environ 2000 Chrétiens, à moins qu'ils ne fussent trop dispersés, et il était de ceux dont le jugement ne se récuse pas.

Les chefs-lieux de district ou Résidences de missionnaires, et presque toutes les petites chrétientés ont des églises et des chapelles; la Mission de Pondichéry en possède 748, le Maïssour 96, et le Coïmbatour 111.

Parmi ces églises, quelques-unes sont fort belles, particulière-



SÉMINAIRE DE BANGALORE

ment, à Pondichéry, la cathédrale dont le dôme et les galeries ne manquent pas d'élégance; l'église de Notre-Dame des Anges, en style grec, un peu froid, mais de proportions agréables; celle de Nellitope, dont l'aspect

extérieur rappelle la cathédrale de Pondichéry, et dont le maître-autel en bois sculpté est un chef-d'œuvre; de Villenour, dont la flèche gracieuse domine des palmiers toujours verts; à Yeriour, à Coneripatty, à Chetpett s'élèvent des édifices gothiques, vastes et bien construits. Citons encore : à Bangalore, l'église de Sainte-Marie de Blackpally, aux clochetons ajourés et découpés, à la flèche un peu lourde, aux voûtes élevées et appuyées sur de nombreuses colonnes que couronnent des chapiteaux curieusement sculptés, la cathédrale, que d'heureuses réparations ont ornée d'un portail, de tours carrées et de chapelles latérales; l'église du Sacré-Cœur, dominée par des tours élevées; à Coïmbatore, la cathédrale dédiée à saint Michel avec ses piliers massifs, son dôme et son portail, réminiscence du Pan-



théon ou des Invalides; à Wellington et à Ootacamund, de gracieuses églises gothiques.

Passons maintenant au personnel, qui se compose des évêques, des missionnaires, des prêtres indigènes et de leurs auxiliaires religieux ou laïques.

Le rôle et la vie des évêques en mission ressemblent par certains

côtés à ceux des évêques d'Europe; par d'autres ils en diffèrent beaucoup.

Comme les évêques de nos Églises d'Occident, nos évêques de l'Inde ont un clergé à gouverner, des fidèles à diriger, des œuvres à établir ou à soutenir; mais leur clergé est moins nom-



OOTACAMUND

breux, et il appartient à deux races, européenne et indienne; les fidèles sont nouveaux dans la foi, disséminés au milieu des païens; les œuvres manquent de ressources locales.

Les différences s'accroissent, quand on considère que le chef d'une Mission doit traiter bien des questions d'administration civile ou ecclésiastique, de droit canon, de théologie, qui n'ont été ni résolues ni codifiées; qu'il doit organiser son diocèse par la division des districts, l'augmenter par la conversion des païens, l'orner par des œuvres d'instruction, de zèle, de charité, de piété, qui la plupart du temps ne sont qu'ébauchées ou même n'existent pas; lui créer des ressources, dans la prévision d'un avenir difficile, par des économies



souvent à peu près impossibles à réaliser, ou par des quêtes faites pres de Chrétiens généralement très pauvres.

Signalons encore les rapports délicats avec les gouvernements anglais et français, les fléaux couvrant le pays de ruines qu'il faut relever, les préjugés dont il est nécessaire de tenir compte.

Ajoutons les visites pastorales relativement longues et dures, pendant lesquelles l'évêque s'en va parfois en chemin de fer, le plus souvent en charrette à bœufs, passant d'une petite chrétienté à une autre, vivant, comme un simple prêtre, de riz, de légumes, d'eau et d'un peu de viande, confirmant les enfants et les néophytes, et ordinairement employant le reste de ses journées à entendre des confessions ou à faire des prédications, à se rendre compte de la marche générale du district, de la valeur du missionnaire, de la tenue et de l'instruction des Chrétiens, de l'état de l'église, du presbytère, des écoles, des couvents, des petites propriétés; à étudier d'abord ce qui se fait, et ensuite ce qui pourrait se faire. Faut-il diviser les districts? où seront les limites? dans quelle chrétienté sera le nouveau chef-lieu? doit-on réparer l'église, construire de petites chapelles? quels en seront l'emplacement, le plan, le style, les frais? n'y a-t-il pas, près ou loin du chef-lieu, des pays encore complètement païens où le missionnaire pourrait travailler avec succès, fonder de nouvelles chrétientés? L'évêque est obligé de voir les détails et de juger l'ensemble, par conséquent d'être actif et réfléchi; il ne doit pas se borner à surveiller, il doit être un guide, je dirais volontiers un moteur, pour activer le mouvement et accroître le progrès, pour lancer son clergé en avant s'il est stationnaire, l'appuyer s'il marche, l'arrêter s'il recule; il n'a pas en main de gros régiments, mais seulement un petit bataillon, dont aucune force ne doit se perdre : son action est donc beaucoup plus personnelle que celle de l'évêque en Europe et sa responsabilité plus lourde.

L'archevêque de Pondichéry, les évêques de Mysore, de Coïmba-

tore et de Kumbakonam ont chacun un seul vicaire général qui réside près d'eux.

Les Conseils épiscopaux sont composés de 7 membres, 6 missionnaires et 1 prêtre indigène, sauf au Coïmbatour qui, actuellement du moins, n'y a pas placé de prêtre indigène, parce qu'il n'en possède pas encore dix, chiffre fixé par le concile de Bangalore pour que le Conseil épiscopal admette un prêtre indigène dans ses rangs.

La vie des missionnaires dans l'Inde n'a jamais offert les pèripéties, les dangers et les souffrances des ouvriers apostoliques évangélisant les pays que désole la persécution. Sous ce rapport elle s'écoule paisible, fatigante seulement par le travail et les ardeurs du soleil. En bien des points, cependant, elle diffère de celle de notre clergé paroissial, et nous allons l'étudier dans ses grandes lignes.

Autrefois le costume du missionnaire consistait en un *angui*, un *salvé*, une ceinture blanche ou de toute autre couleur, le noir excepté, une barrette rouge, des *papatchis* ou sandales du pays, des socques en bois, et une longue canne en jonc. L'*angui* ressemblait à la soutane espagnole. Le *salvé* ou châle indien pouvait être blanc, jaune ou rouge; mais le blanc était plus conforme à l'usage des personnes de bonne caste; il se portait sur les épaules, quand le prêtre paraissait en cérémonie, le *salvé* devait être développé, passant sur la barrette, et une extrémité jetée sur l'épaule gauche. Aujourd'hui, presque tous les missionnaires portent la soutane blanche et le chapeau de liège ou de moelle d'aloès, en forme de casque.

La nourriture des missionnaires de l'Inde, dans les villes, est assez peu variée : le riz cuit à l'eau et le mouton assaisonné de sauces plus ou moins épicées en font la base et le sommet. Dans les campagnes, elle est plus monotone encore et réellement pauvre : du riz, une sauce pimentée qu'on appelle le *moulagoutanir*, du carry avec ou sans viande. Presque aucun missionnaire ne mange de bœuf ou de

veau, chose qui repugnerait extrêmement aux Indiens. On voit rarement du vin sur les tables, et, s'il y en a, on en prend quelques gorgées, généralement un verre à bordeaux; la boisson ordinaire est l'eau.

Après l'étude des langues anglaise, tamoule, canara ou telougou, le missionnaire est placé à la tête d'un district; il est alors sollicité d'une façon plus ou moins pressante par le travail d'administration. Quand il est présent au chef-lieu, il fait le catéchisme plusieurs fois par semaine, s'occupe des malades, auxquels il distribue des remèdes. Viennent les procès, les disputes et autres ennuis fréquents dans l'Inde, le prêtre laisse agir le conseil de la caste ou le catéchiste, et c'est ce qu'il a de mieux à faire; de cette manière, que les coupables se soumettent ou non, son prestige n'est pas diminué et son autorité n'est pas contestée.

Accompagnons maintenant le missionnaire dans les voyages qu'il

fait, à pied, à cheval, en voiture ou en char à bœufs, pour aller administrer les petites chrétientés de son district.

Il se met en route généralement vers trois ou quatre heures du matin, s'arrête vers neuf heures, repart à deux heures en hiver, à trois heures en été, et s'efforce



COIMBATOUR. — RELIGIEUSES INDIGÈNES

d'arriver au coucher du soleil, ou du moins avant la nuit close, à l'endroit où il veut se reposer, pour avoir le temps de se procurer la nourriture dont il aura besoin.

S'il suit une route où ne se rencontrent pas de bungalows, il s'arrête à peu de distance ou même au milieu des villages, afin d'être moins exposé aux attaques des voleurs, d'ailleurs plus rares aujourd'hui qu'autrefois; il

se fait un abri avec des toiles pour éviter les regards des curieux, et surtout se garde de manger à la vue des étrangers, ce qui serait contraire aux usages indiens. Il passe la nuit, enveloppé dans sa couverture, sous cet abri



ORPHELINES A COIMBATORE

ou mieux encore dans son char, et repart le lendemain matin de très bonne heure.

Arrivé dans la chrétienté, qu'il a eu soin de prévenir et de faire préparer par un de ses catéchistes à l'administration des sacrements, il est accueilli solennellement par les fidèles qui viennent, musique en tête, le saluer et recevoir sa bénédiction. Le lendemain commence l'administration des sacrements, et après dix ou douze jours le missionnaire part pour aller ailleurs recommencer les mêmes labeurs.

Tout ce que nous venons de dire des missionnaires s'applique aux prêtres indigènes, qui ont les mêmes travaux et sont obligés aux mêmes devoirs. Nous ajouterons quelques mots sur les séminaires où ces derniers sont instruits, sur la difficulté de leur recrutement et sur les qualités qui les distinguent.

En 1897, chacune de nos Missions possédait un grand séminaire particulier, mais toutes songeaient depuis longtemps à en avoir un commun. Elles ont réalisé leur désir tout récemment et ont réuni

leurs élèves à Pondichéry. Cette mesure permet d'avoir, sans dégarnir les districts, un plus grand nombre de professeurs, et d'exciter l'émulation parmi les élèves qui sont plus nombreux; les études sont les mêmes qu'en France.

Les petits séminaires ne présentent pas de très notables différences avec les nôtres. Pondichéry en a deux, l'un dans le chef-lieu de la colonie, l'autre à Karikal; le premier a cette particularité d'être divisé en deux sections: l'une composée des élèves ecclésiastiques, l'autre des élèves se destinant aux carrières civiles; tous y étudient le latin, les sciences naturelles et mathématiques, le français, l'anglais, la musique, le dessin, etc., etc. Les élèves des petits séminaires du Coïmbatour et du Maïssour suivent les cours des collèges et se préparent aux examens anglais.

La Mission de Pondichéry compte actuellement (1899) 43 prêtres indigènes; la Mission du Maïssour 10, et celle du Coïmbatour 9.

On trouvera ces chiffres assez faibles; il en est de même dans tous les diocèses de l'Inde, excepté, pour des raisons très spéciales, à Goa et à Mangalore.

D'où vient ce petit nombre? Cette question a été posée bien des fois; il est facile d'en trouver la réponse dans les lettres des évêques.

Écoutons d'abord Mgr Laouënan, qui écrit en 1877 :

« On m'a dit : Faites des prêtres indigènes, comme en beaucoup d'autres Missions, et vous pourrez ainsi suffire abondamment à vos besoins. Je ne demanderais pas mieux, messieurs et chers confrères.

« Mais cette œuvre rencontre dans l'Inde, dans cette Mission en particulier, des obstacles insurmontables. Permettez-moi de vous les exposer.

« 1<sup>o</sup> La population du Vicariat étant en nombre rond de 170 000 Chrétiens, je pose en fait qu'environ 120 ou peut-être 130 000 se composent de parias. Sur les 30 ou 40 000 qui restent, les deux tiers appartiennent à des castes réputées dans le pays peu honorables, et qui, de fait, sont peu honorées. Il ne reste que les castes tout à fait



supérieures, comptant peut-être 15 000 âmes, parmi lesquelles nous puissions recruter notre clergé.

« Et ici, il n'y a pas à dire, à invoquer les principes d'égalité; un prêtre paria, ou d'une caste inférieure, serait méprisé; il ferait mépriser le sacerdoce et l'état ecclésiastique; ses coassociés de caste eux-mêmes le mépriseraient: son sacerdoce serait stérile, impossible.

« 2° Il y a quelque chose de plus fort: c'est qu'il n'est guère possible d'espérer d'individus appartenant à ces castes inférieures les vertus, l'élevation des sentiments que requiert la dignité sacerdotale. Parqués dans leurs castes, humiliés avec elles depuis des siècles, ils ont contracté dans leur esprit, dans leurs sentiments, la dépression et la bassesse. »



GARE DE POTANOUR

Quant à la valeur intellectuelle et morale des prêtres indiens, quelle est-elle? Les renseignements que nous avons recueillis, les hommes et les choses que nous avons vus, nous permettent de dire qu'en général leur intelligence est solide; la plupart ont fait d'excellentes études; plusieurs ont composé et traduit des ouvrages estimés. Dans la Mission de Pondichéry, tous parlent et écrivent le français; si quelques-uns laissent échapper des incorrections, d'autres font une lettre ou un rapport aussi clairement qu'un missionnaire; au Maïssour et au Coïmbatour, ils connaissent très bien l'anglais, ils discutent avec succès contre les Protestants; dans la conduite de leurs paroisses, ils sont ingénieux, parfois très habiles; plusieurs ont



montré des aptitudes pour le professorat. Au point de vue moral, ils ont la foi vive et un zèle véritable; si l'humilité n'est pas leur vertu favorite, il faut en faire remonter la cause au caractère national plutôt qu'à un manque de vertu; ils travaillent activement et fort bien; quelques-uns ont obtenu et obtiennent de véritables succès dans les conversions des infidèles.

Les aides principaux des missionnaires et des prêtres indigènes sont les catéchistes, désignés, selon leurs fonctions, par différents titres : *Mauiakaren*, *Nattamkaren*, *Kariaken*, *Kovilpoulé*, etc. Tous ces chefs sont nommés par les fidèles, par le prêtre ou par l'évêque, et forment un tribunal où les causes sont examinées et jugées.

En dehors d'eux, il y a les chefs de castes. Lorsque le catéchiste et le chef de caste sont d'excellents Chrétiens et vivent en bonne intelligence, on peut être sûr que la paix et l'ordre régneront dans la paroisse. C'est en quelque sorte l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle qui se prêtent mutuellement appui, et si certains Catholiques sont tentés d'oublier les lois de l'Église, ils ne sauraient être, généralement du moins, assez hardis pour méconnaître le pouvoir du tribunal de la caste, des *pattu per*.

Ces auxiliaires sont nécessaires ou utiles pour la direction des paroisses, il en est d'autres que requièrent la fondation et la direction de certaines œuvres; ce sont les Congrégations religieuses.

Dans l'archidiocèse de Pondichéry, nous ne trouvons aucune congrégation d'hommes, mais il y a plusieurs congrégations de femmes : d'abord la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, qui s'occupe des hôpitaux et des écoles : elle a 9 maisons, 45 Religieuses européennes et 46 indigènes; la Congrégation indienne du Saint et Immaculé Cœur de Marie, dont la maison-mère est à Pondichéry : elle a 22 couvents, 190 Religieuses pour la plupart vouées à l'enseignement; celle de Saint-Louis de Gonzague, exclusivement formée de pariates et

prenant soin des enfants de cette caste : elle compte 4 convents et 35 Religieuses.

Le diocèse de Mysore possède une petite Congrégation de Frères de Saint-Joseph dont le but est l'éducation des garçons : elle est composée d'Anglais ou d'Irlandais et ne possède encore que 6 sujets : sa maison mère est à Bangalore. La Congrégation du Bon-Pasteur d'Angers a deux couvents, avec 32 Religieuses européennes : elle a formé des Religieuses indiennes, et garde sous sa direction plusieurs

petites congrégations particulières : celle de Sainte-Anne, composée d'indigènes et d'Européennes, ces dernières généralement nées dans l'Inde : elles sont 54 employées à l'éducation des filles ; — celle de Sainte-



MISSIONNAIRES DE COÏMBATOR

Marthe pour les hôpitaux : 16 Religieuses ; — celle de Sainte-Madeleine pour les repenties : 14 Religieuses.

Une autre congrégation européenne s'est également établie au Maïssour : celle de Saint-Joseph de Tarbes ; elle tient 2 hôpitaux, 1 école et 1 pensionnat : 28 Religieuses.

Dans le diocèse de Coïmbatore, les Frères Irlandais de Saint-Patrick, au nombre de 12, dirigent un grand collège ; les Religieuses européennes appelées Franciscaines missionnaires de Marie, pour les orphelinats, les dispensaires et les écoles, ont 3 maisons et 35 Sœurs ; les Religieuses indiennes de la Présentation de la Sainte Vierge, pour les écoles, sont au nombre de 56 dans 8 maisons.

Grâce à ces congrégations, les Missions ont pu fonder et soutenir beaucoup d'œuvres de charité et d'éducation.

La Mission de Pondichéry possède plusieurs hôpitaux; le principal, dans la ville de Pondichéry même, est connu sous le nom d'Hospice Desbassyns; il a 120 lits, les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny le dirigent; elles sont également chargées de la léproserie où elles donnent leurs soins à une centaine de malheureux, et elles viennent d'installer un dispensaire à Tindivanam. Il y a également un hôpital à Kumbakonam, entièrement aux frais de la Mission. Une vingtaine de pharmacies et de dispensaires sont tenus par les Religieuses indigènes du Saint et Immaculé Cœur de Marie.

Au Maïssour, l'hôpital Sainte-Marthe de Bangalore, fondé et desservi par les Religieuses du Bon-Pasteur, est ce que l'on peut rêver de mieux; il se compose de 4 salles de moyenne grandeur, bien aérées, 2 pour les hommes et 2 pour les femmes, et de 10 chambres spéciales pour les malades qui paient; la pension varie de 1 à 3 roupies par personne et par jour; un médecin européen ou indien, selon les circonstances, est attaché à l'établissement, qui peut recevoir une soixantaine de malades, et annuellement en voit passer de 1500 à 2000. On y a adjoint un dispensaire distribuant chaque année des remèdes à 15000 ou 16000 personnes.

Les Religieuses du Bon-Pasteur sont aidées par les Sœurs de Sainte-Marthe. Une de ces dernières, une Indienne, a le brevet de docteur en médecine qu'elle a vaillamment conquis dans les écoles de Bombay; c'est là, pour le dire en passant, un des traits caractéristique de l'état actuel et plus encore de l'état futur de l'Inde anglaise; les habitudes de la Grande-Bretagne s'y sont implantées. Ne nous en plaignons pas lorsqu'elles produisent de tels résultats.

Les Religieuses de l'Immaculée-Conception, dans leur petit établissement de Settihally, marchent lentement sur les traces des Religieuses de Bangalore. Elles ont une allocation gouvernementale de

50 roupies par mois pour soutenir leur œuvre ; elles voient annuellement 6 à 7000 malades passer à leur dispensaire.

Les Religieuses de Saint-Joseph de Tarbes se dévouent dans les hôpitaux du gouvernement, à Bangalore et à Mysore ; elles sont chargées de tout ce qui regarde l'entretien de l'établissement : la comptabilité, la propreté, le linge, la nourriture, les pansements, et elles assistent aux opérations. Elles ont la surveillance du dépôt des remèdes, et doivent s'assurer que chaque malade est soigné selon les prescriptions du médecin. Tous les mois elles envoient au docteur le compte des dépenses faites à l'établissement. Leur hôpital à Bangalore possède 17 salles et 124 lits ; en 1886, il y est passé 1317 malades, et au dispensaire 18183 ; en 1895, 1985 malades et 22 809 au dispensaire. L'hôpital de Mysore se compose de 8 salles, séparées les unes des autres par un espace d'environ 13 mètres, et contenant chacune de 8 à 10 lits. Il y a de plus 10 chambres payantes et un dispensaire. La moyenne des malades soignés à l'hôpital est, par an, de 18240 hommes et de 9120 femmes ; celle des malades traités au dispensaire est de 79920 hommes et de 26640 femmes.

Le Coïmbatour a deux petits hôpitaux et trois dispensaires tenus par les Religieuses Franciscaines missionnaires de Marie. Les hôpitaux et deux dispensaires sont à Coïmbatore et à Palghat, le troisième dispensaire à Ootacamund ; ils sont, principalement les deux premiers, solidement organisés, très fréquentés, coûtent fort peu, à peine quelques milliers de francs par an, et font un bien assez grand. Dans chaque dispensaire les potions distribuées aux malades dépassent annuellement 100 000.

Ce sont là des œuvres qui font honneur au Catholicisme, qui lui donnent de l'influence, lui attirent des sympathies, préparent les âmes à recevoir la doctrine de la vérité.

De la vieillesse et de la maladie, la charité chrétienne porte ses soins à l'enfance. La Mission de Pondichéry possède 14 orphelinats de garçons ou de filles avec 448 enfants. Le principal orphelinat de

garçons est installé à Pondichéry dans l'ancien couvent des Capucins, les missionnaires le dirigent, mais les dépenses sont supportées par la colonie. Les orphelinats de filles de caste sont tenus par les Religieuses du Saint et Immaculé Cœur de Marie, qui reçoivent de la Mission 2 roupies pour chacun des enfants qu'elles placent en nourrice, et 1 roupie  $\frac{3}{4}$  pour les autres. Les Religieuses de Saint-Louis de Gonzague ont un orphelinat pour les pariaes; les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny accueillent les Européennes, les Eurasiennes et les Indiennes.

La Mission du Maïssour a 13 orphelinats. Sur ce nombre, 10 sont assez importants, 5 pour les filles et 5 pour les garçons, divisés en orphelinats et fermes. On y trouve des Européens, des Eurasiens et des Indiens; au total plus de 700 enfants.

La Mission du Coïmbatour a 4 orphelinats, 2 de filles et 2 de garçons, comptant plusieurs centaines d'enfants. Les deux orphelinats de garçons sont très différents: l'un, établi à Coïmbatore, donne aux orphelins une instruction ou un métier qui peut les aider à vivre; l'autre, à Matour, en fait des laboureurs. Une troisième œuvre de charité, à Naglour, consiste à placer sur des terrains appartenant à la Mission les familles d'orphelins: on compte aujourd'hui 35 familles.

L'éducation est une question vitale dans l'Inde, même au point de vue du progrès de l'évangélisation: exposons donc par des chiffres quelle est aujourd'hui sa situation.

Dans nos trois Missions, tous les grands établissements catholiques d'instruction pour les garçons sont dirigés par les missionnaires.

La Mission de Pondichéry possède le collège colonial<sup>1</sup>, le sémi-

1. Au moment où nous écrivons, la nouvelle nous arrive que le collège colonial est supprimé par le gouvernement. Nous laissons cependant subsister ce que nous avons écrit à ce sujet, parce que ces lignes font connaître la situation jusqu'en 1899.

naire-collège de Pondichéry, celui de Karikal, et le collège anglais de Cuddalore avec sa dépendance, Tirupapalayur.

Le collège colonial est élégamment bâti, entouré de vérandas assez larges et de cours ombragées par de grands arbres ; son portail, où reluit en lettres d'or l'inscription : *Lycée colonial*, rappelle nos petits lycées de province. Il compte 19 professeurs, 10 missionnaires et 9 laïques, il a 200 élèves ; de 1886 à 1896, 102 élèves se sont présentés au baccalauréat, presque tous ont été reçus.

Moins élégant, mais peut-être mieux distribué, le séminaire-collège est situé près de l'évêché et de la cathédrale, dans la propriété qui contient les établissements généraux de la Mission ; il renferme 300 élèves.

On y étudie les sciences mathématiques et physiques, les langues vivantes et surtout le français, l'histoire et la géographie, le latin, etc. ; on y prépare au brevet élémentaire, au brevet de grammaire, aux examens d'interprète, etc., etc., et, depuis la suppression du collège colonial, au baccalauréat ès lettres et ès sciences.

Placé au milieu de la petite et paisible cité de Karikal, dominé par une terrasse, d'où l'on aperçoit les vagues de l'Océan Indien miroitant sous un soleil de feu, le second séminaire-collège possède 15 professeurs, 3 missionnaires et 12 laïques indigènes, et 310 élèves.



UN ENFERMENT INDIEN



Le collège anglais de Saint-Joseph de Cuddalore est du second degré et affilié à l'Université de Madras ; il a 22 professeurs, 18 laïques et 4 missionnaires ; il compte 700 élèves. Le premier des professeurs laïques est payé 250 roupies par mois, le dernier 10 roupies. Le *grant*, subvention mensuelle donnée par le gouvernement anglais, est de 260 roupies. De 1885 à 1899, il y a eu 734 élèves reçus à l'examen *First in Arts* ; un beaucoup plus grand nombre a passé les examens inférieurs : *Matriculation, Upper secondary, Lower secondary, etc.*

La Mission possède une école secondaire supérieure à Tirupapalayur ; on y compte 300 élèves, tous païens, et 10 professeurs. Les autres établissements d'instruction ne comptent guère, n'étant que de très modestes écoles tenues par des maîtres assez mal payés.

La Mission du Maïssour dirige un collège du deuxième degré affilié à l'Université de Madras, celui de Saint-Joseph, à Bangalore ; on y compte 27 professeurs, dont 8 missionnaires, 4 Frères et 15 laïques. Les élèves sont au nombre de 520 se divisant ainsi : 120 Européens, 90 Eurasiens, 310 indigènes. Ce grand nombre d'Européens, condition spéciale de la situation de Bangalore, nécessite un personnel de missionnaires plus considérable qu'ailleurs, des efforts plus vigoureux, une direction plus habile. La Mission vient de créer un nouvel et plus vaste établissement dont les succès, nous l'espérons, surpasseront ceux de l'ancien, qui étaient déjà assez beaux, puisqu'en 1894 et 1895 on a compté 13 candidats heureux à l'examen de *First in Arts*, 18 à la *Matriculation*, 56 au *Lower secondary*, 75 au *Primary*. A Bangalore, une autre institution est exclusivement réservée aux parias, elle débute avec 150 élèves. A Mysore, une école secondaire supérieure a 6 professeurs et 200 élèves. Les petites écoles sont au nombre de 15 avec 230 élèves.

La Mission du Coïmbatour possède le collège de Saint-Michel, affilié depuis le mois de février 1892 à l'Université de Madras. En 1898, ce collège avait 15 professeurs dont 3 missionnaires, 385 élèves sur lesquels 187 étaient Catholiques.

Les résultats des examens de 1895-1896 étaient les suivants :

Examens	Présentés	Reçus
<i>First in Arts</i> . . . . .	12	6
<i>Matriculation</i> . . . . .	20	14
<i>Upper secondary</i> . . . . .	25	22

Après le collège Saint-Michel, les deux principales institutions sont celle de Coonoor, dirigée par les Frères de Saint-Patrick, et celle d'Ootacamund (*Middle schools*); elles ont près de 400 élèves. Ajoutons 14 petites écoles avec 150 élèves.

Passons maintenant aux écoles de filles.

Dans la mission de Pondichéry ces écoles sont dirigées par des Religieuses appartenant à trois Congrégations : Saint-Joseph de Cluny, Saint et Immaculé Cœur de Marie, Saint-Louis de Gonzague.

Les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny sont installées à Pondichéry, dans les territoires français de Karikal, de Chandernagor, de Mahé, et, en pays anglais, à Yercaud. A Pondichéry, elles ont un pensionnat et un externat pour Européennes et créoles, comptant 11 pensionnaires et 95 externes, une école primaire gratuite pour les topazines avec 116 externes, un ouvroir avec 50 internes, un atelier de dentelles pour les Indiennes avec 50 jeunes filles, un asile renfermant 120 enfants. Dans le territoire français de Karikal, elles ont 7 écoles primaires, une à



UNE INGENÉRATION

Chandernagor et une à Mahé. A Yercaud, maison fondée en 1894, elles ont 12 pensionnaires et 29 externes, plus une école tamoule avec 50 élèves. Depuis 1886, époque à laquelle on commença à tenir au brevet élémentaire, 38 élèves de Pondichéry se sont présentés et toutes ont été reçues; 18 sur 18, à Karikal, ont obtenu le même succès.

Les Religieuses indiennes du Saint et Immaculé Cœur de Marie possèdent 3 écoles à Pondichéry, 3 à Cuddalore avec une école normale, 2 à Kumbakonam et une dans 17 autres paroisses. Sur le territoire anglais on compte parmi elles 73 Religieuses unies du certificat d'aptitude pédagogique, 17 du brevet supérieur, 18 du brevet élémentaire, 38 du certificat d'études. Dans notre colonie, après des examens en français, 1 Religieuse a obtenu le brevet de capacité, et 6 le certificat d'études. Le nombre total de leurs élèves est de 2899, se décomposant ainsi selon les pays : 1913 en territoire français, 986 en territoire anglais; selon les croyances : 1092 Chrétiennes et 1807 païennes. De l'école normale de Cuddalore sont sorties 24 Religieuses avec le certificat pour l'*Upper secondary* ou *High school*, 25 avec le certificat pour le *Lower secondary* ou *Middle school*, 65 avec le certificat pour le *Primary*, et 28 jeunes filles ayant subi avec succès l'un ou l'autre de ces examens.

Les Religieuses de Saint-Louis de Gonzague ont une école et un asile à Pondichéry, une école à Nellitope, à Oulgaret et à Vellore.

Au Maïssour, trois congrégations européennes et indigènes distribuent l'enseignement aux jeunes filles : les Religieuses du Bon-Pasteur aidées par les Religieuses de Sainte-Marthe, celles de Saint-Joseph de Tarbes et celles de l'Immaculée-Conception. Les premières ont un pensionnat, un externat et deux autres écoles à Bangalore avec 391 élèves, un pensionnat et une école à Mysore avec 60 élèves. Leur établissement de Bangalore est superbe, avec son architecture monumentale, ses classes bien aérées, ses réfectoires élégants et ses gracieux dortoirs. Les Religieuses enseignent l'anglais, l'allemand, le



CHAPELLE CATHOLIQUE AU COIMBATOUR

français, le latin, l'hindoustani, la physique, la chimie, la géographie, la musique, le dessin, etc. Elles présentent ordinairement chaque année de 50 à 60 élèves aux examens inférieurs, à peu près toutes sont reçues ; jusqu'à présent, 12 élèves ont été reçues à l'examen de la *Matriculation*, et 2 à l'examen de *First in Arts*.

Le Coimbatour possède deux congrégations de Religieuses enseignantes : les Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie et les Religieuses de la Présentation. Les premières ont à Ootacamund un établissement dans une position splendide, qui, nous le voulons espérer, deviendra plus florissant : il se compose d'un pensionnat et d'un externat pour les Européennes et d'une école pour les indigènes. A Coimbatore, elles ont un pensionnat et un externat pour les Européennes et les Eurasiennes ; total : 220 élèves.

Les Religieuses indiennes de la Présentation dirigent quatre écoles à Coimbatore, et une à Coonoor, à Palghat, à Pallapaleam, à

Kodively, à Simmapalam, avec 260 enfants. Quatre Religieuses ont passé le *High examination* et possèdent un brevet de l'école normale correspondant à ce grade; 12 ont passé le *Lowersecondary*, dont 6 avec brevet de l'école normale correspondant, et 15 le *Primary*.

Telle est la situation actuelle des Missions de Pondichéry en y englobant Kumbakonam, du Maïssour et du Coïmbatour; on voit qu'elles sont loin de l'état plus que modeste dans lequel les laissa le XVIII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, 1 évêque, une douzaine de missionnaires, pas de prêtres indigènes, 45 000 Catholiques, un petit collège avec 40 élèves, un seul séminaire avec une dizaine d'élèves, pas d'écoles, pas d'hôpitaux, pas de dispensaires, pas d'orphelinats, quatre ou cinq églises dignes de ce nom, une trentaine de Religieuses dans trois couvents: c'était tout.

Aujourd'hui, 1 archevêque, 3 évêques, 182 missionnaires, 52 prêtres indigènes, près de 300 000 Catholiques, 4 petits séminaires, 1 grand séminaire commun, 15 collèges, pensionnats et hautes écoles avec 3970 élèves, 281 petites écoles avec 15870 enfants, 32 hôpitaux et dispensaires, 31 orphelinats, plus de 60 belles églises, 551 Religieuses européennes et indiennes. S'il reste beaucoup à faire, on ne peut nier que beaucoup de travail fécond ait été accompli.

**Ouvrages à consulter.** — *Constitution de N. T. S. P. Benoît XIV sur les Rites, Coutumes et Usages des Indes Orientales*, 1 vol. in-4, Rome, 1744. — *Historia Ecclesie Malabaricæ* ab Alexio de MEXZIS, 1 vol. in-4, 1745. — *Histoire des progrès et de la chute de l'Empire de Mysore*, par MICHAUD, 2 vol. in-16, Paris, 1801. — *Considérations sur les Missions Catholiques dans l'Inde*, par Mgr LEQUEL, 1 vol. in-8, Paris, 1853. — *Le Portugal et le Concordat avec le Saint-Siège. Une question catholique aux Indes et en Chine*, par LÉON PAGES, brochure, Paris, 1858. — *Lettres sur la Colonisation chrétienne de l'Indostan*, par DE CRY, brochure in-8, Paris, 1861. — *Statuts du Vicariat apostolique de Pondichéry*, par Mgr LAOULAN, 1 vol. in-16, Pondichéry, 1874. — *Directoire du Vicariat apostolique de Pondichéry*, par Mgr LAOULAN, 1 vol. in-16, Pondichéry, 1879. — *Instruction de Mgr Linoüéan au sujet des écoles*, brochure, Pondichéry, 1883. — *Histoire des Missions de l'Inde*, par ADRIEN LAUNAY, 5 vol. in-8, Paris, 1898.





VUE DE ROSS-HILL (VIZAGAPATAM)

## CHAPITRE IX

### VICARIATS DE VIZAGAPATAM ET DE NAGPOUR

En souvenir de son apostolat du Chablais, saint François de Sales avait conçu le dessein, au dire de ses biographes, d'établir une société de prêtres voués aux travaux des Missions. Lorsqu'il apprit la fondation de l'Oratoire en France, il renonça humblement à son idée première. La Providence a permis que son projet fût réalisé, deux siècles plus tard, par un évêque d'Annecy, Mgr Rey, qui aida, en 1830, le T. R. P. Mermier à fonder la Congrégation des Missionnaires de Saint François de Sales, reconnue depuis par Pie IX et définitivement approuvée par Léon XIII.

Lorsque le sire de Boisy, père de saint François de Sales, cherchait à détourner son fils de sa périlleuse entreprise en Chablais, celui-ci se contentait de répondre : « Et que serait-ce, si on nous envoyait aux Indes ou en Angleterre? Ne faudrait-il pas y aller? Certes, ce serait un voyage bien désirable, et la mort que nous endurerions pour Jésus-Christ vaudrait plus que mille triomphes! » — Ce



double voyage, « tant désirable », les enfants du saint allaient donc l'entreprendre. A peine en effet le fondateur eut-il groupé autour de lui un certain nombre de disciples, qu'il se hâta de les mettre à la disposition du Saint-Siège, pour les Missions étrangères. On lui assigna le vaste territoire de Vizagapatam, dans les Indes Orientales.

Le territoire de Vizagapatam, détaché du Vicariat apostolique de Madras, équivalent, par l'étendue, à plus des trois quarts de la France (435 000 kmq), et il compte environ 22 millions d'habitants. Les Ghâtes, longue chaîne de montagnes à peu près infranchissables, le divisent en deux. A l'Ouest s'étendent, entre la Narbudda au Nord et le Godavéry au Sud, l'ancien royaume de Nagpour, le Bérar et les Provinces Centrales, dont les habitants sont les anciens *Khondes* et les *Bhills*, qui y vivent encore nombreux; puis, venus plus tard, les *Marathes*, dont la langue s'est imposée à la grande majorité de la population. A l'est des Ghâtes, on trouve Vizagapatam, Coconada, Ganjam, Cuttack, dans l'Orissa, le long de la côte de Coromandel, entre le Mahanaddi au Nord et le Godavéry au Sud. C'est là qu'ont successivement habité les *Calingés* et les *Savars*, à la fois commerçants et pirates, qui se retrouvent encore, sous les noms de *Panhos* et de *Bainiabs*, dans les montagnes, — les *Khondes*, nomades qui vivent dans les bois des produits de leur chasse et de leurs champs, agiles et forts, francs et loyaux, enclins à l'ivrognerie, adonnés encore aux sacrifices humains, malgré les efforts de l'Angleterre, accessibles à l'Évangile, — les *Télongous*, jadis peuple puissant, sectateurs du Bouddhisme, — les *Oryas*, de race aryenne, dont l'ancienne capitale, Pouri, est célèbre par son fameux temple de Jaggernath.

Ces divers peuples admettent le système des castes; leur religion est celle du reste de l'Inde. Il y a, parmi eux, une quantité notable de Mahométans et de Parsis, adorateurs du feu.

Avant l'arrivée de nos Pères, Vizagapatam dépendait de la Mission de Golconde, fondée au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle et des-

servie d'abord par des Religieux théatins, puis par des prêtres goanais.

C'est le 8 septembre 1845 que les premiers missionnaires de Saint François de Sales, 4 prêtres, dont le P. Martin, Supérieur de la nouvelle Mission, le P. Tissot, futur évêque de Vizag, et 2 Frères coadjuteurs, débarquèrent à Pondichéry, juste trois mois après leur départ de Bordeaux. Une première épreuve les y attendait. Le Vicaire apostolique de Madras, Mgr Fenelly, de qui relevait Vizagapatam depuis 1838, et qui désirait le confier à des prêtres irlandais comme lui, refusait de les recevoir. Quatre longs mois, ils restèrent à Pondichéry, étudiant les langues du pays, prêchant à la population française, faisant ensemble leur retraite annuelle. Enfin, l'opposition cessant tout à coup, ils purent se mettre en chemin, sous la conduite du P. Gaillhot, prêtre des Missions Étrangères, leur provicaire. Après avoir salué, à Madras, Mgr Fenelly, ils laissèrent au comptoir français de Yanaon le P. Martin, et débarquèrent, le 9 février 1846, en rade de Vizag, où les Catholiques leur firent une réception enthousiaste.

L'épreuve allait continuer. Trois mois après son arrivée, le P. Martin mourait à Yanaon, victime d'un coup de soleil, de sa mortification, de son isolement, et des tracasseries de M. Law, chef de service français. A la fleur de l'âge, il tombait sur le champ de bataille à peine entrevu!... Sans retard, le P. Tissot lui était donné pour successeur. Le P. Gaillhot, de son côté, averti qu'il allait être remplacé comme provicaire, se hâtait de regagner Pondichéry, tandis que les PP. Lavorel et Thévenet, en route vers le Nord-Ouest, se dirigeaient sur Kampti et Aurungabad, leurs stations respectives. Ce long voyage en chariot couvert, attelé de deux bœufs, à l'époque pluvieuse de la mousson, sans abri dans les haltes, par des routes défoncées, fut un douloureux exode. Le P. Lavorel, dévoré par la fièvre, tomba malade à Hydérabad. Désormais seul, le P. Thévenet continua son chemin, dépourvu de sa charrette qui se brisa dans une fondrière, et de ses effets que lui déroba son porteur.

## LES MISSIONS CATHOLIQUES



UNE RUE DE BAZAR A VIZAGAPATAM

Tout était à créer dans ces Missions, malgré la présence de 2 ou 3 prêtres du Vicariat de Madras. Il fallait organiser des Résidences, des églises, des chapelles, visiter les chrétientés du voisinage, lutter

contre l'influence sectaire des officiers anglais protestants, ou contre l'hostilité ouverte des prêtres schismatiques de Goa et la fourberie indienne qui les dépouillait de leurs modestes ressources.

Heureusement, des renforts arrivèrent : un Frère coadjuteur et six Pères, dont l'un, Mgr Neyret, avait le titre et les pouvoirs de Vicaire apostolique. On créa de nouvelles stations. Le P. Thévenet, à Jaulnah, et le P. Decompoix, à Vizag, avaient été agréés par le gouvernement anglais comme chapelains des soldats catholiques, avec la solde mensuelle de 50 roupies. A Vizagapatam, le P. Tissot acquérait bien vite un ascendant extraordinaire, à cause de son extérieur imposant, de sa grande bonté, de son caractère énergique. A cette époque, il essaya de créer deux écoles, une pour les garçons, l'autre pour les filles, confiées d'abord, en attendant mieux, à un sergent et à la femme d'un soldat. Au besoin, lui-même devenait instituteur, comme il se fit maçon. C'est à lui que l'on doit la cathédrale de Sainte-Anne, au centre du quartier noir, et la Résidence, le collège, la chapelle, au Fort, sur les rives de la mer, dans la ville blanche.

Bientôt on sentit la nécessité d'avoir des Religieuses pour instruire la jeunesse. Mgr Neyret, jadis aumônier des Sœurs de Saint-Joseph à Évian, fit appel à leur dévouement. Sa voix fut écoutée avec un véritable enthousiasme. C'était à qui obtiendrait l'honneur de partir.

Depuis lors, de 1849 à nos jours, plus de 106 Religieuses de Saint-Joseph sont parties pour nos Missions de l'Inde (67 d'Annecy, 33 de Maurienne, 5 de Chambéry, 1 de Bordeaux). A partir de 1886, les Filles de la Croix, dont la maison-mère est à Chavanod, près d'Annecy, ont envoyé 25 de leurs compagnes à la Mission de Nagpour; enfin, depuis 1889, 15 Sœurs catéchistes de Marie-Immaculée, de Paris, sont allées les rejoindre. Ce qui fait, sans compter les Religieuses indigènes ou celles recrutées sur place, 142 Religieuses françaises parties pour Vizagapatam ou Nagpour.

Pendant ce demi-siècle, grâce à ces dévouées auxiliaires, plusieurs écoles pour les filles s'ouvrirent successivement dans les localités importantes. A Vizag, l'école du Fort, subventionnée par le gouvernement anglais, compte aujourd'hui 130 élèves, avec un ouvroir pour les femmes; les classes de télougou, sous le patronage du rajah Gadjpatti-Rao, reçoivent plus de 180 filles de caste; les écoles de la Sainte-Enfance, pour les garçons et pour les filles, plus de 70 élèves; le « Catéchuménat Mgr Tissot » est destiné aux femmes de caste catéchistes et à d'autres personnes désireuses d'être chrétiennes; à Yanaon, est une école de 120 filles hindoues, sans parler des cours anglais. C'est la même chose en d'autres endroits, de telle sorte que près d'un millier de filles sont élevées par les Sœurs de Saint-Joseph dans la seule mission de Vizag. A Nagpour elles ont un externat d'environ 200 élèves; à Kampti, un pensionnat avec externat de 150 jeunes filles; à Jubbulpour, un autre de 140, etc.; à Khandwa, une école paroissiale. — De leur côté, les Filles de la Croix dirigent à Amraoti l'école du couvent avec 50 élèves, l'école de la ville indienne pour filles de caste marathes, avec 130 élèves; à Ellichpour, l'école du couvent, avec une vingtaine d'élèves. — A leur tour, les catéchistes de Marie-Immaculée tiennent à Nagpour une école de filles de caste suivie par près de 80 élèves, tandis que les Sœurs natives de Sainte-Anne ont à Nagpour, Kampti, Jubbulpour, Thana, plus de 330 élèves.

Là ne devait pas se borner le champ d'action de ces saintes filles. Au sortir du couvent et de la classe, elles vont au dispensaire donner des soins et des remèdes aux malades; ailleurs, elles reçoivent, sous leur toit hospitalier, des infirmes, des vieillards, même des lépreux, comme les catéchistes de Paris, à la *Poor-House* de Nagpou; ici, elles s'en vont, deux par deux, dans un *bandy*, à travers les villages, où elles soignent et baptisent les petits enfants moribonds; à l'occasion,

elles luttent avec courage contre le terrible choléra, sauf à être les premières moissonnées par le fléau.



MGR SÉBASTIEN-THÉOPHILE NEYRET  
PREMIER VICAIRI APOSTOLIQUE  
DE VIZAGAPATAM

Durant ce même intervalle, les PP. de Saint François de Sales ont envoyé dans les Indes, de 1845 à 1900, 65 Pères, 15 Frères coadjuteurs, 7 scolastiques, 8 jувénistes. Grâce à ces recrues, on a pu s'occuper de l'éducation des garçons. C'est ainsi que peu à peu on est arrivé à créer à Vizag le collège Saint-Louis de Gonzague, fréquenté par 210 élèves, in-

ternes ou externes, avec une école de télégraphie, un cours de gymnastique, une classe de musique, une fanfare, un corps de cadets. Tout proche, s'est ouverte l'« École industrielle Mgr Tissot » où l'on apprend les arts et les métiers. A Vizianagram, fonctionne une sorte d'école normale d'instituteurs. Gnanapouram, aussi bien que Coconada, ont leurs écoles de garçons. Ces divers établissements d'instruction renferment près de 800 élèves, sans compter les 600 qui peuplent les écoles indigènes des villages du pays des Khondes.

Nagpou semble être encore mieux favorisé avec son beau Collège de Saint-François-de-Sales, créé en 1870, affilié à l'Université de Calcutta, fréquenté par près de 300 élèves qui peuvent arriver jusqu'à l'*First in Arts*, notre baccalauréat français. A côté, s'ouvre l'externat Saint-François-de-Sales, où les natifs, au nombre de plus





VUE GÉNÉRALE DE VIZAGAPATNAM





de 160, suivent les cours primaire et secondaire. A Kampti, l'École Saint-Joseph compte près de 180 élèves; à Jubbulpour, l'École Saint-Louis de Gonzague avec pensionnat, 150 élèves, qui vont du cours élémentaire au cours supérieur. Amraoti a son école paroissiale, ainsi qu'Aurungabad. Dans le district de ce nom, chacun des 16 villages possède la sienne; ce qui fait un personnel scolaire de plus de 400 élèves, sans compter les 110 garçons de l'Orphelinat agricole de Thana.

Cette simple nomenclature montre le soin que prennent les missionnaires pour instruire et civiliser les indigènes. Cependant, l'éducation de la jeunesse ne leur faisait pas oublier la prédication. Depuis 1853, la Mission a réalisé des progrès considérables.

On avait envoyé dans tous les principaux centres les Pères, deux à deux, afin qu'il y en eût toujours un de disponible pour la visite des congrégations éparses. Un grand nombre d'églises ou de chapelles avaient été bâties. Cependant on s'occupait surtout des Chrétiens déjà existants. L'heure était venue de travailler à la conversion des païens, d'autant plus que les ministres protestants menaçaient de nous devancer. Déjà, en 1851, Mgr Neyret avait visité les diverses parties de son Vicariat : Jaulnah, où



SOEURS CATÉCHISTES DE MARIE-IMMACULÉE EN TOURNÉE

il rétablit la paix et confirma un grand nombre de fidèles; Aurungabad, où on le reçut avec enthousiasme, et enfin, en juillet 1852, Kampti, où il décida la création des écoles. Sa présence fut un

événement pour le pays : Chrétiens, Protestants, schismatiques, païens, tous se montrèrent empressés à le recevoir.

Trois ans auparavant, les PP. Tissot et Sermet avaient tenté une première reconnaissance dans les montagnes habitées par les Khondes. Partis de Berhampour, dont ils avaient visité les Chrétiens, avec un guide, ils traversèrent des forêts épaisses où l'on ne pouvait avancer qu'à coups de hache, manquèrent d'abri et de provisions, errèrent pendant plusieurs jours au milieu de fourrés malsains, explorèrent le pays et se mirent en relations avec les indigènes, dans l'espoir de revenir bientôt. A peine redescendus à Ganjam, tous les deux, saisis d'une fièvre violente, furent contraints de s'aliter. Couchés sur une natte, l'un à côté de l'autre, presque moribonds, ils se donnèrent une absolution mutuelle. Le P. Tissot guérit, mais le P. Sermet, terrassé, succomba dans l'après-midi. Scène touchante qui a inspiré, prétend-on, une des plus belles pages de *Rome pendant le Concile*, de Louis Veuillot.

Cette mort glorieuse n'effraya pas les fils de Saint François de Sales. Trois ans plus tard les PP. Dupont et Richard se mirent en campagne et arrivèrent à Sourada, où ils durent camper en plein air. Plusieurs jours durant, les indigènes, groupés au pied d'un gros arbre touffu, vinrent écouter les missionnaires qui essayaient de répéter en orya les phrases apprises mot à mot de leur domestique. On finit par se comprendre, si bien qu'en moins de six mois, près de 200 païens reçurent le baptême. Encouragés par ces succès, les missionnaires voulurent se fixer dans le pays. Aussi, construisirent-ils sous l'arbre protecteur, témoin de leurs conférences, une hutte de bambous entrelacés de feuillage qui, d'après le P. Dupont, son architecte, valait bien 12 sous ! C'est là qu'ils disaient la messe et abritaient leurs bagages : mais, la nuit, ils dormaient à la belle étoile, couchés sur le sable tiède, un parapluie ouvert au-dessus de leurs têtes. Bientôt la rivière voisine, grossie par les pluies, balaya la cabane. Obligés de revenir à Berhampour, ils se hâtèrent, à la saison sèche, de remonter

à Sourada. Cette fois, ils bâtirent une vraie chapelle et une cabane, qui, plus tard, devaient faire place à une église gothique et à une maison. En attendant, les difficultés ne manquèrent pas. On accusa les prêtres d'Europe de favoriser la traite des coolies envoyés dans les colonies : on voulait conserver, même chez les Chrétiens, l'usage de brûler les cadavres : on découvrit des cas de possession diabolique parmi les néophytes : surtout, on fut éprouvé par la terrible fièvre des montagnes. Malgré tout, les missionnaires, dont le nombre



BATTERIE D'ÉLÉPHANTS

venait de s'accroître à propos, allèrent de l'avant, faisant aux villages des visites plus fréquentes et multipliant les stations. Intrépide entre tous se montra le P. Seigneur. Doué d'une aptitude merveilleuse pour l'étude des langues, il avait traduit le catéchisme en vers oryas ; afin de gagner à la religion les gens de caste, il s'était mis à apprendre le sanscrit et à vivre à la façon des Brahmes. Hélas ! jeune encore il devait succomber, victime du choléra, dans la station voisine de Palcondah, où de nombreuses conversions commençaient à se produire. Plus tard, en 1889, ce sera le tour du P. Neyroud, qui, moissonné, lui aussi, à la fleur de l'âge, mourra des suites de la fièvre contractée sur le même champ de bataille. Dès lors, ces diverses Missions n'ont pas cessé d'être florissantes. Aujourd'hui, Palcondah,

Parla-Kimedi, Bobbili, où les PP. Payraud et Ailloud dépensent leurs forces, forment autant de centres d'apostolat, subdivisés en sous-stations visitées par eux, avec un total de 3340 Catholiques. Sonrada, grâce à l'activité des deux PP. Descombes, montre sa belle église gothique de Saint-Joseph et ses 2055 Chrétiens. Leurs devanciers ont semé dans les larmes; eux récoltent dans la joie la moisson dorée qui jaunit au soleil!

Au nord de la Mission, à mesure qu'augmentait le nombre des ouvriers venus de la Savoie, des chrétientés nouvelles s'établissaient progressivement, surtout le long de la ligne du chemin de fer. Kampti voyait s'élever sa grande église et son convent de Religieuses; Jubbulpour, à cause de sa garnison, exigeait la présence d'un Père; Nagpour était en train de prendre de l'extension et de former une station d'avenir qui, bientôt, sera le siège d'un évêché.

Sur ces entrefaites, mourut à Kampti, le 5 novembre 1862, Mgr Neyret, dont les forces épuisées ne purent supporter un si long et si pénible voyage. Avec lui, la Mission perdait son fondateur, et les missionnaires un père vénéré, laissant à tous l'exemple des plus héroïques vertus. Il fut remplacé par un ouvrier de la première heure, le P. Tissot, son vicaire général. Sacré à Bombay, le 4 avril 1864, le nouveau Vicaire apostolique voulut entreprendre la visite de son vaste territoire, parcourir toutes les chrétientés, administrer partout la confirmation, et se rendre par lui-même un compte exact des besoins de chaque localité. Ce voyage fut marqué par deux événements: la fondation de la Ferme de Thana, espèce d'école d'agriculture pour l'entretien des orphelins, et la mort de son fondateur, le P. Lavorel, qui succomba à la fièvre et à la fatigue, en véritable apôtre, seul dans sa charrette couverte d'une natte, au milieu d'une forêt, en route pour Kampti, et, suivant son désir, « sur le sillon ».

A la fin de sa tournée, Mgr Tissot partit pour Rome et la France, afin d'y trouver des ressources et des ouvriers. Pie IX le reçut avec

une bienveillance toute paternelle, la Savoie l'accueillit avec un pieux enthousiasme. Il en repartit presque aussitôt avec quatre Pères, deux Frères et plusieurs Religieuses de Saint-Joseph. A son retour, on lui apprit qu'un certain nombre de conversions commençaient à s'opérer parmi les gens de caste. Il fallait les grouper ensemble et, pour cela, créer un village. Vizagapatam est bâtie sur un banc de sable, entre la mer, d'un côté, et, de l'autre, de vastes marais, ou *swamps*, sillonnés par un cours d'eau. Profitant d'une occasion favorable, le P. Richard y avait acheté un terrain, auquel le gouvernement anglais, sur la demande de Monseigneur, ajouta une concession de 600 hectares. Il s'agissait maintenant d'assainir ce sol imprégné de sel et de le livrer à la culture : entre-



UN « CATAMARAN », BATEAU INSUBMERSIBLE

prise gigantesque, contrariée plusieurs fois par les envahissements soudains de la mer, dont les vagues emportaient talus, digues et plantations! Mais la ténacité opiniâtre du conquérant vint à bout de tous les obstacles, et bientôt fut bâti le village de Gnanapouram, où se groupèrent les premiers convertis de la caste.

A plusieurs reprises, la famine se fit vivement sentir. Les années 1866, 1867, 1897, 1899 resteront des dates tristement célèbres dans nos annales. Que de misères à soulager! Que de victimes moissonnées par le fléau! Que de petits anges envoyés au Ciel! Que d'orphelins recueillis, souches de familles chrétiennes! C'est alors qu'il fallut multiplier les asiles destinés à les recevoir. De nos jours, le



diocèse de Vizag entretient à ses frais 250 orphelins des deux sexes : celui de Nagpou, 600 garçons et 700 filles. En 1898, dans le premier, on a baptisé à l'article de la mort 2838 enfants, et, dans le second, 2968.

En 1886, un événement de grande importance s'accomplit aux Indes : l'organisation de la hiérarchie ecclésiastique. La Mission fut, des lors, partagée en deux diocèses : celui de Vizag, dont le vénérable Mgr Tissot, doyen des évêques de l'Hindoustan, demeura titulaire, et celui de Nagpou, auquel fut promu Mgr Riceaz, son vicaire général, consacré par le métropolitain de Madras, le 20 novembre 1887.

Peu de mois auparavant, Mgr Tissot venait de célébrer ses noces d'or, le jour même où fut inaugurée la belle cathédrale de Nagpou, achevée par le P. Dunoyer. Trois ans plus tard, le 27 septembre 1890, à Sonrada, chargé de travaux et de mérites, il terminait par la mort des justes une longue vie de 40 ans d'apostolat. Ses funérailles furent un vrai triomphe et sa mémoire demeure en bénédiction. Mgr Clere, qui lui fut donné pour successeur, recut, à Vizag, le 26 juillet 1891, des mains de Mgr Colgan, de Madras, la consécration épiscopale. C'est encore lui qui continue, avec une vaillance toute apostolique, les entreprises et les œuvres de son vénéré prédécesseur.

Mgr Riceaz, délicat de santé, épuisé par le climat et la fatigue, succomba prématurément, à l'âge de 58 ans, le 8 septembre 1892. Mgr Pelvat devint le second évêque de Nagpou et fut sacré, le 10 décembre de l'année suivante, par son Métropolitain. Une attaque de choléra l'a emporté, le 23 juillet 1900.

Telle est, en raccourci, l'histoire de cette Mission. Que de nobles figures auraient gagné à être mises en relief ! les PP. Lavorel, Thévenet, Richard, Balmand, Dupont, Delalex, etc., les ouvriers de la première heure, les grands bâtisseurs ! La belle couronne qu'ils forment autour des évêques Neyret, Tissot, Riceaz ! — La mort a déjà fait plus de 65 victimes parmi les 238 ouvriers, Pères, Frères,

religieuses, envoyés de France aux Indes depuis 54 ans. N'est-ce pas une gloire pour le diocèse d'Annecy que celle d'avoir pourvu, presque exclusivement, à l'entretien de deux Missions indiennes? Puisse-t-il continuer à le faire encore longtemps!

Jusqu'ici, les missionnaires n'ont eu qu'à se louer de la bienveillance du gouvernement anglais, qui seconde leurs efforts pour l'éducation de la jeunesse et la civilisation chrétienne de ces colonies. Souvent même, de généreuses largesses ont été la preuve manifeste de sa sympathie. Quelquefois, des princes indiens ont aidé la Mission; ainsi, le maharajah de Vizianagram a donné l'enclos où s'élève la Résidence et l'église du P. Domenge, vicaire général, puis fondé une école de Saint-Joseph pour les filles de caste, choisi le Père comme gardien de sa riche bibliothèque, et permis aux Religieuses de servir de dames de compagnie aux Maharanies du palais, c'est-à-dire à sa femme et à sa sœur. Espérons que les œuvres entreprises continueront de prospérer dans les deux diocèses.

A Vizag, un noviciat, auquel est adjoint un scolasticat, prépare de futurs apôtres. C'est là que le choix de ses confrères est allé chercher le T. R. P. Gojon, Supérieur général actuel de la Congrégation. A Nagpour, Mgr Pelvat, selon les désirs du Saint-Siège, a bâti un séminaire, espoir de l'avenir, qui ajoutera de nouveaux prêtres indigènes à ceux que nos diocèses possèdent déjà. Actuellement, l'apostolat des païens, dans le district d'Aurungabad, où le P. Jacquier travaille avec une ardeur intrépide, promet de nombreuses conversions. Par ailleurs, le juvénat établi dans le voi-



MGR CHARLES-FÉLIX PELVAT  
ÉVÊQUE DE NAGPOUR

sinage du collège d'Évian, dirigé par nos Pères, le noviciat de la maison-mère d'Annecy, riches pleines de joyeux et ardents essaims, font presager de belles vocations pour les Indes. Cependant, il reste toujours vrai de dire : Abondante est la moisson, rares sont les ouvriers!

**Ouvrages à consulter.** — P. DOMERGÉ, missionnaire de Saint François de Sales, *La Mission de Vizagapatam*, in-8, Annecy, 1890. — *Annales de la Propagation de la Foi*, principalement 1851, p. 400; 1855, p. 354; 1876, p. 399; 1883, p. 50, 236; 1884, p. 86; 1886, p. 218; 1891, p. 118; 1892, p. 315; 1893, p. 11, etc. — *Les Missions Catholiques*, relations détaillées sur les deux diocèses, 1870, p. 34; 1873, p. 160; 1874, p. 409; 1876, p. 234, 295; 1877, p. 19; 1878, p. 378; de 1884 à 1894, dans chaque volume, etc. — *The Madras Directory and General Annual Register*. Chaque volume contient une notice et une statistique sur Vizagapatam et Nagpour.

## CHAPITRE X

### LE BENGALE ORIENTAL



Le diocèse de Dacca comprend la partie orientale du Bengale. Ses limites sont : au Nord, le Népaul et le Bhootan surmontés par la majestueuse chaîne de l'Himalaya ; au Sud, le golfe du Bengale ; à l'Est, l'Assam et la Birmanie ; au Nord-Ouest et à l'Ouest, il confine au diocèse de Méliapour, du Bengale central, et à l'archidiocèse de Calcutta. Il comprend les districts de Dacca, de Mymensing, de Backergunj, Pubna, la Birmanie

occidentale jusqu'aux crêtes de l'Arakan, et enfin le petit royaume d'Agartalla ou Hill Tipperah District, et il compte plus de 20 millions d'habitants.

Dacca est l'ancienne capitale d'un État indépendant où régnait un Nawab ou Nabab. Elle eut une population que quelques-uns portent à 300 ou même à 500 000 habitants. De cette puissance et de cette splendeur passées, il ne reste plus que quelques monuments plus ou moins délabrés et un palais qu'habite le lieutenant-gouverneur. Le Bengale oriental est couvert de forêts et sillonné de

fleuves et de rivières qui furent longtemps les seules voies de communication. De nos jours encore, après l'établissement de chemins de fer entre les principales villes, ils sont les grands chemins de nos missionnaires. Les chaleurs sont excessives au Bengale et empêchent les Européens de s'y acclimater pour y faire souche. On y trouve cependant des Portugais de sang mêlé ou Eurasiens. Si la saison brûlante apporte avec elle des fièvres qui n'épargnent personne, le retour des pluies et quelques précautions, la sobriété surtout, et des bains en temps opportun, ramènent la fraîcheur et la santé.

Le sol alluvionnaire du Bengale, couvert de forêts, surchauffé par un soleil tropical, et régulièrement inondé à peu près partout durant trois ou quatre mois de l'année, est d'une fertilité prodigieuse. Le riz et le maïs sont naturellement les principales sources de l'alimentation. Mais on y récolte aussi la canne à sucre, le coton, l'indigo, l'opium, ou plutôt le pavot à opium; de même les ananas, les limons, les pamplemousses, les mangues, les bananes. Tout est grand et beau dans ce magnifique pays, sauf l'Hindou, qui est un être déchu et dégradé, profondément enseveli dans la chair et regardant comme divin tout ce qui a une apparence de grandeur ou de force, tout ce qui, surtout, satisfait la puissante voix des sens. La population du Bengale oriental est formée d'Hindous qui adorent les milliers de divinités du Brahmanisme, et d'un nombre moindre de Musulmans.

L'œuvre des missionnaires est extrêmement difficile, par suite du fanatisme des uns et des autres. Les Hindous sont à peu près impénétrables, surtout à cause de l'existence des castes. Ils assistent bien avec une certaine décence aux manifestations du culte catholique, qu'ils estiment et qu'ils aiment, mais ils ne peuvent songer à devenir « parias » pour embrasser la foi chrétienne. Si le Coran s'est fait accepter au Bengale, au moment et à la suite de l'envahissement de l'Inde par les Mahométans aux vi<sup>e</sup> et viii<sup>e</sup> siècles, ce n'est que par la force du glaive et par la tolérance de l'Islamisme pour la plus violente et la plus tyrannique de nos passions. Ses progrès ont

cessé le jour où cessèrent sa puissance et sa domination. Mais, de même que les Hindous, les Musulmans sont à peu près impénétrables. On ne peut faire du bien aux âmes, au Bengale, que par l'œuvre des orphelinats, des hospices, des écoles. Et encore, ne peut-on avoir accès qu'auprès du paysan. Sans doute, la semence jetée par les missionnaires, fécondée par leur sang parfois, ou arrosée de leurs larmes et de leurs sueurs, ne périt pas : mais le jour et l'heure où le germe s'élèvera jusqu'à devenir une moisson qui s'offre, sont à Dieu.

Le Bengale est soumis à une puissance protestante. Mais nous devons reconnaître que, loin d'avoir été entravée par l'autorité anglaise, l'œuvre des missionnaires français du Bengale fut protégée par elle.



DACCA. — ATTELAGE INDIEN

Les meilleurs conseils, l'appui et la liberté furent donnés de bon cœur. Mgr l'évêque de Dacca conserve les meilleurs rapports avec l'autorité, et même avec les ministres anglicans. En veut-on une preuve ? La solennité de la messe de minuit à Noël attire un grand concours de fidèles, mais aussi de curieux, Protestants, Hindous et Musulmans. Or, à une de ces fêtes, au premier rang, on aurait pu voir, il n'y a pas longtemps, le ministre anglican et toute sa famille. De plus, on est assez volontiers ritualiste, au Bengale. On célèbre la messe chez les Protestants, et, si le vin vient à faire défaut au pasteur, il en emprunte au prêtre catholique. Enfin, quand des fidèles ou des soldats ritualistes veulent se confesser, le ministre, ne sachant pas, parfois, les rites du sacrement de pénitence, s'adresse alors au



missionnaire catholique et lui emprunte une théologie qu'on ne lui refuse pas. Évidemment, le lieutenant-gouverneur ne protégera pas le missionnaire catholique toujours et en dépit de tout, même s'il appartient à la religion romaine-catholique, mais il est juste, affable, généreux, et c'est tout ce que nous demandons.

Sous la domination des Hollandais et des Danois dans l'Inde, l'impulsion catholique faisant défaut de la part du gouvernement, les progrès des Missions se ralentirent. À l'ombre du pavillon britannique, les innombrables sectes du Protestantisme s'introduisirent dans l'Inde. Elles ne convertirent aucun infidèle, mais elles troublèrent les Églises chrétiennes.

Cependant, la suppression des Jésuites entraîna le délaissement d'un grand nombre de Missions dans l'empire indien, et les agitations de l'Europe au commencement de ce siècle entravèrent singulièrement le recrutement des missionnaires. Des sièges épiscopaux demeurèrent longtemps sans titulaires, et cette vacance prolongée amena l'affaiblissement de la foi et le relâchement de la discipline. Puis le funeste schisme de Goa causa des maux incalculables, en particulier au Bengale oriental. Devenus maîtres des biens de la Mission, les prêtres goanais vivaient dans une aisance relative, mais ils s'occupaient très peu du salut des âmes. Les rapports de nos missionnaires sur l'état des chrétientés, où le prêtre n'a quelquefois pas paru depuis dix, vingt, trente ans, le montrent clairement. Le Saint-Siège devait intervenir. En 1834, Grégoire XVI érigea le Bengale en un Vicariat apostolique dont le siège fut établi à Calcutta. L'archevêque résidant en cette ville eut un coadjuteur qui fut aussi Vicaire apostolique, avec le Bengale oriental comme Mission et résidence à Dacca. Ce fut la Congrégation de la Propagande qui se chargea de la Mission du Bengale oriental. Mgr Oliffe, évêque *in partibus* de Milève, fut le premier Vicaire apostolique. Il n'avait à sa disposition que trois ou quatre prêtres ! Aussi demanda-t-il à la Propagande une congrégation religieuse qui pût lui fournir des missionnaires. Le cardinal préfet lui

indiqua la congrégation des Salvatoristes de Sainte-Croix, fondée au Mans par le R. P. Moreau, qui était également Supérieur général des Frères Josephistes de Sainte-Croix, fondés par le T. Vén. M. Dujarrié, curé de Ruillé, et des Sœurs Marianites. Le R. P. Moreau avait donc tous les éléments nécessaires aux œuvres que voulait établir Mgr Oliffé.

Après d'assez longs pourparlers, une première colonie composée des PP. Baroux et Vérité, prêtres, du P. Lefebvre, clerc minoré, de trois Frères et de quatre Sœurs, s'embarqua à Plymouth. Une épouvantable tempête la ramena en Angleterre après vingt-trois jours de mer. Enfin ils purent repartir, le P. Mercier remplaçant le P. Lefebvre, le 17 janvier 1853. Ils arrivèrent à Calcutta le 19 mars, et en repartirent bientôt pour le Bengale oriental. Noakally fut assigné aux Pères comme chef-lieu de Mission : mais les Sœurs qui devaient se rendre à Chittagong, ainsi que le Fr. Benedict, afin d'y ouvrir des écoles, furent mandées à Dacca, auprès du Vicaire apostolique, où elles furent cordialement reçues par les Sœurs de Lorette. Le 18 novembre de la même année, arrivèrent les PP. Voisin et Baroux qui rejoignirent leurs confrères à Noakally, et deux Sœurs qui allèrent, avec les trois premières arrivées, au couvent de Nazareth. Le P. Vérité tomba malade et fut envoyé à Chittagong avec le P. Mercier et le Fr. Benedict.

Les premiers travaux des missionnaires furent très pénibles parce que, sauf le P. Baroux, tous devaient se servir d'interprètes. Il était urgent d'apprendre les deux langues du pays, l'anglais et le bengali. Tous se mirent à l'œuvre, et, au bout de peu de temps, le P. Mercier, ordonné prêtre, put accompagner Monseigneur et se faire facilement comprendre. Aussi, dès 1855, Noakally, Chittagong et Jamalka, Kattaliah, Bakaliah et Skylot sont évangélisés régulièrement.

Jusqu'ici, tous les missionnaires avaient plus ou moins payé leur tribut au climat, mais l'ardeur, l'enthousiasme, la foi, quelques succès partiels et les encouragements de Mgr Oliffé, les avaient soutenus. La mort allait les frapper à coups redoublés. La première victime fut

le Fr. Benedict, Irlandais, qui mourut saintement à Chittagong, le 8 juillet 1855. Le R. P. Voisin, Supérieur de la Mission, le suivit dans la tombe, le 14 août de la même année. Ces deux coups furent extrêmement sensibles. On allait en éprouver un autre plus imprévu et plus cruel. Le P. Montigny arrivait plein d'ardeur avec le P. Larbioou et une Sœur irlandaise. Après une heureuse traversée, ils étaient arrivés à Calcutta où le P. Mercier alla les prendre au nom de Mgr Oliffe. Le 29 août 1855, après quinze jours de navigation sur les immenses fleuves du Bengale, à quelques heures seulement de Noakally, un coup de marée culbuta le bateau et le P. Montigny, la Sœur Marie des Victoires et trois rameurs furent noyés.

Vraiment, on semait dans les larmes. Cependant, d'autres ouvriers vinrent combler ces vides, et les postes se multiplièrent. Écoles et orphelinats, stations plus étendues et régulièrement visitées, constructions d'églises et de chapelles remplaçant les bangalows de naguère, se fondèrent peu à peu.

Aussi le R. P. Vérité, devenu Supérieur de la Mission après la mort du R. P. Voisin, fut-il choisi par la Propagande, malgré sa longue et très vive résistance, pour administrateur et provicaire apostolique du Bengale oriental. C'était un homme d'un zèle ardent et d'une activité que rien n'arrêtait, mais, hélas! d'une santé toujours délicate. Il se dépensa sans mesure. Aussi, dès 1859, dut-il venir chercher en France une nouvelle vie. Il mourut en mer sur le bateau qui le ramenait. C'était une perte irréparable, semblait-il. Ce devait être l'origine d'un nouvel essor de la Mission, car Dieu lui avait préparé un successeur digne de lui, le P. Dufal, un missionnaire encore jeune, mais déjà acclimaté, que le Souverain Pontife nomma évêque de Delcon *in partibus* et Vicaire apostolique du Bengale oriental.

Mgr Dufal, alors en France, fut sacré au Mans, par Mgr Guibert. Il repartit aussitôt emmenant de nouveaux missionnaires qui, avec leurs confrères déjà au travail, avec quelques prêtres de la Propagande qui allaient bientôt les quitter et les prêtres dépendant de

l'archevêque de Goa, naguère schismatiques, maintenant rentrés dans le giron de la Sainte Église, formèrent un petit clergé plein de zèle et purent ajouter à leurs postes ceux de Solepore, de Comilla, de Barisal, avec les stations qui en dépendaient.

Au mois de février 1862, l'arrivée de Mgr Charbonnaux, visiteur apostolique, vint encourager les missionnaires et les Chrétiens. Magnifiquement reçu à Chittagong, il se présenta aux autorités anglaises qui lui rendirent sa visite. Il inspecta les écoles et les orphelinats qui ne faisaient que commencer, et il repartit en recommandant aux missionnaires, prêtres, Frères ou Sœurs, l'union, la charité, la fidélité aux exercices de piété et la sanctification personnelle, car là était le secret du succès dans leurs œuvres.



UNE VILLA ANGLAISE DANS LE BENGALÉ ORIENTAL

« Que sert-il, dit le vénérable visiteur, de prêcher aux autres, si l'on n'est pas pieux? l'insuccès est certain. »

Après son départ, on se remit à l'œuvre avec un nouveau courage, et le principal soin de Mgr Dufal fut surtout de consolider les œuvres déjà établies : fondation d'écoles partout où elles étaient possibles, instruction plus approfondie permettant aux Catholiques de résister aux assauts de leurs adversaires, un grand nombre de retours, des baptêmes d'enfants par milliers, des mariages réhabilités ou célébrés solennellement, tels furent les résultats consolants des efforts de tous.

Malheureusement, le climat « dévorait les missionnaires », comme écrira le R. P. Sorin en 1872, à ce point que, en 1868, la Congrégation vit avec terreur venir le jour où il lui serait impossible

de combler les vides faits par la fièvre. Le R. P. Larbiou et le R. P. Cone moururent en 1867 et en 1868. D'autres furent rappelés en France pour y rétablir une santé ruinée par le climat et le travail. On ne pouvait plus visiter régulièrement les stations et les chapelles. Un changement s'imposait. D'accord avec le T. R. P. Général de la Congrégation, le Souverain Pontife retira alors pour un temps à la Société de Sainte-Croix la Mission du Bengale oriental, qu'il confia, par un décret du 4 août 1875, aux Moines Bénédictins de la primitive observance, de la Province anglo-belge. Les Pères de Sainte-Croix reçurent en échange la Mission du Texas en Amérique, et Mgr Dufal fut transféré à Galveston, comme coadjuteur de Mgr Dubuis, avec droit de succession. Épuisé, il se démit en 1886 et retourna en France.

Quand les Pères Bénédictins prirent la Mission du Bengale oriental, elle comptait 13 églises, une trentaine de bangalows ou chapelles en bois, 16 écoles, dont 10 pour les garçons et 6 pour les filles, avec environ 1 400 élèves : un pensionnat de 50 élèves à Chittagong, 3 orphelinats pour les garçons et 2 pour les filles.

En 1888, le Souverain Pontife invita la Congrégation de Sainte-Croix à reprendre son œuvre. Le R. P. Fallize, nommé administrateur apostolique et parti vers la fin de novembre de cette année avec 6 missionnaires, trouva toutes choses en état de mission, c'est-à-dire pauvres et manquant de tout. Immédiatement, il se tourna vers la France, demandant du secours. « d'autant plus, écrivait-il, que la population montrait la meilleure bonne volonté », et il se mit au travail. Le 31 mars suivant, on bénissait à Bandhura une église neuve longue de 100 pieds sur 35 de large.

Le 11 janvier 1891, Mgr Augustin Louage était sacré, dans la chapelle de Sainte-Croix à Neuilly-sur-Seine, évêque de Dacca, par les mains de Mgr Fabre, archevêque de Montréal. C'était un homme d'une énergie peu commune et d'une activité extraordinaire. Le 31 mars, il écrivait qu'il « savait sa mission » et qu'il travaillait le bengali et le birman le plus possible, et il ajoutait : « Nous n'avons

qu'une chape pour tout le diocèse. » Les Sœurs de Notre-Dame des Missions de Lyon avaient succédé, au Bengale, aux Sœurs de Lorette et à celles de Sainte-Croix. Il en fit venir d'autres — elles furent bientôt 21 — et il leur adjoignit les Petites Sœurs catéchistes de Saint François de Sales. Il appela également du Canada de jeunes Pères sachant l'anglais, susceptibles d'apprendre le bengali ou le birman et pouvant lui être d'un grand secours.

Nous ne pouvons pas nous étendre sur les œuvres de cet évêque, de qui l'on peut dire : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*. « Il avait hâte d'aborder ce qui lui était pénible, disait-on de lui, et il l'abordait avec une extrême résolution.... Sa main tenait hauts et droits tous les cœurs et toutes les têtes; elle ne permettait ni de languir ni de broncher. » En 1894, le 21 février, il écrivait lui-même : « Sur le point de paraître devant Dieu, je vous fais le rapport que je vous dois, mon T. R. Père; il sera court. Quand j'arrivai dans le diocèse, nous étions 9 prêtres; nous sommes 15 et un catéchiste profès. J'ai fait bâtir trois églises, quatre chapelles, deux résidences de missionnaires. J'ai rebâti l'orphelinat de Chittagong, payé le couvent d'Akyab et établi quatre nouvelles Missions. J'ai liquidé des dettes assez considérables que j'ai trouvées en arrivant. » Il demanda et reçut l'absolution de toutes les fautes qu'il aurait pu commettre dans l'administration de la Mission, et « dont je n'ai en ce moment aucune connaissance », dit-il, et il rendit son âme à Dieu le 8 juin 1894.

Il précédait ainsi dans la tombe Mgr Dufal, à qui il avait succédé sur le siège de Dacca. Celui-ci s'éteignit au milieu de sa famille de Sainte-Croix à Neuilly, le 14 mars 1898. Toute sa vie, il avait été un modèle de régularité. Debout chaque jour à quatre heures, il s'était chargé, lui, le vieil évêque usé, de réveiller ses frères dans la partie de la maison qu'il habitait, et il le faisait avec une exactitude parfaite. Jamais il n'oublia ses Hindous. « Partez, mes jeunes amis, disait-il en pleurant aux missionnaires envoyés au Bengale, vers ces populations. Elles sont bonnes; elles aiment beaucoup leurs mission-



naires. Elles vous demanderont des nouvelles du « Vieux » ; dites-leur que je suis trop âgé, mais que je ne les oublie pas. »

Son inquiétude était maintenant de savoir qui remplacerait Mgr Louage. Aussi fut-il heureux d'apprendre que le choix du Souverain Pontife s'était porté sur un Père de Sainte-Croix. Le nouvel élu, le R. P. Hurth, n'avait que 38 ans. Il avait été le coadjuteur de Mgr Louage, lorsque ce dernier était maître des novices, et il était Supérieur du collège Saint-Édouard à Austin (Texas) quand il fut élevé à la dignité épiscopale. Il avait la réputation d'un orateur et d'un théologien. Dans le champ confié à son zèle, il déploie maintenant son activité, sa persévérance, sa haute intelligence et sa piété.

Un certain nombre de missionnaires ont quitté la Mission de Dacca, les uns appelés par Dieu à un monde meilleur, d'autres revenus dans leur patrie pour y retremper leurs forces. Mais la Province de France lui a envoyé coup sur coup six prêtres ; quelques autres lui sont venus des États-Unis et du Canada. Les Sœurs de N.-D. des Missions de Lyon et les catéchistes de Saint-François de Sales de Paris y sont assez nombreuses pour qu'il y en ait une à chaque Résidence, et même en de simples stations où le nombre des enfants paraît devoir être suffisant pour les occuper.

Les Résidences sont actuellement au nombre de 12 : Dacca, Bandhura, Barisal, Chittagong, Nookally, Banyamathia, Kaligunj, Solepore, Askara, Toomiliah, Akyab en Birmanie ; les stations desservies de chacune de ces Résidences dépassent la trentaine.

Bien des œuvres sont fondées, mais on ne peut multiplier les ouvriers sans être assuré de leur procurer un asile et un morceau de pain, ou du moins quelques poignées de riz pour eux et pour leurs Chrétiens, et aussi pour les païens qui habitent leur région, à l'époque, trop fréquente, hélas ! de la famine.

L'Hindou est, en effet, essentiellement indolent et ne cultive que ce qui lui est strictement nécessaire. D'où, disette forcée si, pour une cause ou une autre, la récolte vient à manquer. Le Musulman ne fera

alors aucun effort pour s'aider. « C'était écrit ! » murmure-t-il, et il souffre et il meurt dans son fanatisme. L'Hindou tendra la main au prêtre catholique et à la Religieuse. S'il en reçoit des secours, il en gardera le souvenir, mais surtout comme d'une dette que l'on a acquittée envers lui. En tout cas, il faudra s'occuper des orphelins que laissera la famine, et les recevoir dans nos orphelinats et nos éco-

les. Durant les années dernières, la peste, le choléra, la famine, les cyclones, les tremblements de terre, sont venus tour à tour éprouver la Mission. Plusieurs églises, les Résidences, les orphelinats, les écoles avec les habitations des Religieuses, ont été renversés en plusieurs endroits, fortement endom-

magés en d'autres. Depuis trois ans, on ne fait que reconstruire ou consolider. De quelles ressources n'aurait-on pas besoin et pour se soutenir et pour garder son autorité sur les Hindous !

L'Hindou n'a plus de religion, à vrai dire. Il a des centaines de mille de divinités, objets d'une foule d'absurdes superstitions ; mais tous les jeunes « Baboos » ne croient et ne pensent qu'aux *rupees* (roupies), et n'estiment que ceux qui en possèdent.

Or, tandis que le missionnaire protestant est riche, bien installé, hautement protégé et parfois très généreux, et qu'il se conquiert ainsi le respect, au moins extérieur, le missionnaire catholique est pauvre, il est petitement équipé, libre, mais non protégé officielle-

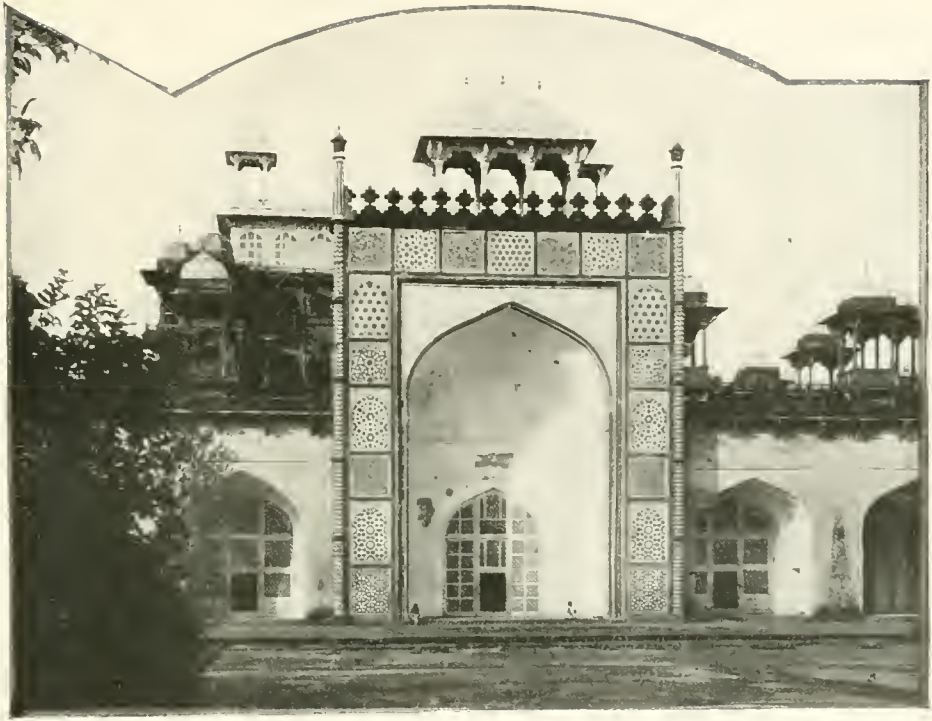


PERSONNEL D'UNE EXPLOITATION AGRICOLE DANS LE BENGALE ORIENTAL

ment, il doit se priver à l'extrême pour donner beaucoup moins que le pasteur. Il réunit des fidèles dans son église, mais ce sont des paysans et des artisans. Enfin, si les autorités sont généralement justes et libérales envers les missionnaires et les Catholiques, il n'en est pas de même de la population protestante européenne. La moindre cause suffit pour susciter une intolérance pénible. Les Hindous, voyant les Chrétiens divisés, se scandalisent, mais ils s'éloignent invariablement du plus faible, du plus pauvre, du plus humble.

Cette Mission, toute française à son origine, et maintenant encore soutenue par une congrégation française, a-t-elle quelque utilité pour l'influence française? On confond assez souvent Français et Catholique, mais sans qu'il en résulte grand bénéfice ou grand dommage. Nos missionnaires ont toujours eu des relations avec les consuls ou agents consulaires de France; mais ces relations ont toujours été de pure courtoisie. Lors de la première Mission, c'est-à-dire de 1852 à 1873, beaucoup de maisons françaises des ports de France eurent à cœur de visiter leurs compatriotes missionnaires au Bengale ou en Birmanie; ils les aidaient souvent de leur mieux. Et vraisemblablement la Mission, à son tour, facilita leurs transactions. Il est certain, au moins, que le prêtre français est estimé au Bengale, comme partout, pour un missionnaire zélé, plein d'abnégation, de cœur, et d'une loyauté irréprochable.

L'enseignement dans les écoles de la Mission est essentiellement pratique et se circonscrit dans l'étude de l'anglais et du bengali ou du birman. Mais, comme les missionnaires et les Sœurs viennent de France et parlent français entre eux, il est naturel que les élèves les plus intelligents reçoivent des notions plus ou moins étendues de cette langue. Sa Grandeur se propose de fonder, quand Dieu le permettra, deux ou trois écoles secondaires qui donneront, espérons-le, un réel essor à la culture des langues de l'Ancien Monde.



MAUSOLÉE D'AKBER, PRÈS D'AGRA

## CHAPITRE XI

### LE RAJPOUTANA

Dès le xvii<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle, les Capucins eurent des établissements florissants dans le nord de l'Indoustan, à Surate, à Madras, à Pondichéry et jusque dans l'intérieur du mystérieux Thibet. Ces Missions durent leur origine au fameux P. Joseph du Tremblay, le bras droit du cardinal de Richelieu. Aujourd'hui, cinq grandes Missions sont encore confiées aux Capucins dans l'immense empire des Indes.

La Mission d'Agra, qui a été démembrée en 1892 pour former la Préfecture apostolique du Rajpoutana, comptait alors 40 millions d'habitants. Elle s'étendait depuis les monts Himalaya au Nord, jusqu'aux rives du fleuve Nerbada au Sud. Avant les chemins de fer,

il ne fallait pas moins de deux mois de voyage en chars à buffles, aux missionnaires débarqués à Bombay, pour atteindre la ville d'Agra, résidence du Vicaire apostolique. Ces missionnaires, peu nombreux, dispersés sur un territoire immense, presque tous fixés dans les villes de garnison, remplissant les fonctions d'aumôniers militaires auprès des troupes anglaises, ne pouvaient pas, malgré toute leur bonne volonté, s'occuper sérieusement de la conversion des indigènes. Dans le but de commencer cette évangélisation, la Sacrée Congrégation de la Propagande confia, en 1890, un district de l'archevêché d'Agra aux Pères Capucins de la Province de Paris; et cette année-là même, les cinq premiers Capucins français débarquaient à Bombay. Enfin, en 1892, les nouveaux venus étant acclimatés et ayant étudié les langues du pays, ce district fut érigé en Mission distincte et indépendante, sous le nom de Préfecture apostolique du Rajpoutana.

La nouvelle Mission comprend les États indigènes du Rajpoutana, tributaires des Anglais, et une partie de la province politique de l'Inde centrale. Elle est peuplée d'environ 14 millions d'habitants. C'est le pays de la chevalerie, de la race guerrière par excellence, des fiers Rajpoutes, dont les hauts faits de guerre remplissent les épopées indiennes. Ces chevaliers ont été les plus intrépides champions de l'indépendance indienne contre les Musulmans envahisseurs, et plusieurs de leurs Rajahs se vantent encore aujourd'hui de ce que leurs ancêtres n'ont jamais donné une épouse de leur race aux Empereurs mahométans de Delhi.

Les Rajpoutes conservent une organisation aristocratique qui rappelle la France de la chevalerie et du moyen âge. Le chef est le Rajah, entouré de ses nobles, subdivisés en chevaliers de première et de seconde classe; puis vient la petite noblesse de campagne, qui vit sur ses terres féodales: enfin, au-dessous, l'on voit les serfs attachés à la glèbe et soumis au noble chevalier du château voisin.

Le Rajpoute a la passion du cheval. Fièrement monté sur son coursier, le poignard au côté, le fusil en bandoulière, la tête coiffée



d'un riche turban aux couleurs voyantes, la barbe de jais séparée au menton et relevée sur les deux oreilles, il est le type du guerrier hindou, tel qu'il est représenté dans des milliers de peintures et de bas-reliefs. Ajoutez à cet extérieur martial une haute idée de sa race chevaleresque, un attachement passionné à son métier militaire, et vous avez le Rajpoute moderne.

La Préfecture renferme aussi des peuplades sauvages, races autochtones de l'Inde, refoulées par les nations envahissantes dans les forêts des monts Vindhias et Aravallis. Ce sont des tribus Bhiles, Mhairs et Minas. L'arc et les flèches à la main, presque nus, ces sauvages vivent de chasse et ne s'occupent que fort peu d'agriculture. Ce sont des peuplades rudes, très déliantes, bornées, et Dieu seul sait ce qu'ont eu à souffrir nos missionnaires

qui, avec une abnégation héroïque, se sont fixés au milieu d'elles, sur les montagnes escarpées et dans les jungles dangereuses de l'Inde centrale.

L'immense majorité des Hindous du Rajpoutana professe le culte brahmanique, qui chez certaines castes prend un aspect absolument obscène et révoltant; c'est la glorification des passions humaines les plus ignobles. Quant aux peuplades sauvages, elles n'ont ni pagodes ni sacerdoce brahmique. Leur culte grossier et primitif



UN RAJPOULE.



s'adresse aux dieux védiques du ciel, de la terre, du vent, de l'air. Les tribus des montagnes repoussent les Brahmes et n'ont recours qu'à des sorciers pour leurs sacrifices. Enfin les Musulmans forment la minorité. Les disciples de Mahomet sont assez généralement fanatiques : mais dans les campagnes, où ils sont noyés au milieu d'une population païenne, on les voit prendre part au culte des divinités populaires brahmaniques.

Le climat de la Mission est très chaud, surtout dans les plaines du Nord, près du Thar, le Sahara indien ou le « pays de la mort ». Le choléra, la petite vérole, les fièvres y font chaque année des milliers de victimes.

Quand les missionnaires français arrivèrent au Rajpoutana, ils trouvèrent quelques chapelles, mais pas une école, pas un orphelinat. Nous l'avons dit, leurs prédécesseurs n'avaient ni le loisir, ni la facilité d'établir des Missions pour les indigènes. Aujourd'hui, après dix ans d'efforts persévérants, une dizaine d'églises et de chapelles ont été construites, six nouvelles Résidences ont été fondées, des écoles ont été ouvertes dans chaque station, trois grands orphelinats ont été établis pour recueillir les enfants de la famine et deux Missions ont été fixées au milieu des tribus sauvages. Les écoles renferment 600 enfants, et les orphelinats environ 700 garçons et filles.

Malgré leur nombre restreint (les missionnaires ne sont qu'une douzaine), les Pères, cédant aux vives instances de la Propagande, ont ouvert un petit séminaire pour former des prêtres indigènes. Huit enfants y apprennent le latin. Cet essai est très modeste, presque prématuré, dans une Mission si petite et si jeune. Mais les résultats obtenus dans l'Inde méridionale permettent d'espérer qu'un jour l'Inde du Nord sera aussi dotée d'un clergé indigène.

Les missionnaires ne tardèrent pas à comprendre que des Sœurs étaient indispensables pour l'éducation des petites filles, les orphelinats et les dispensaires. Les Religieuses franciscaines de Sainte-

Marie des Anges, dont la maison-mère est à Angers, répondirent généreusement à l'appel et s'établirent dans la Mission en 1892. Les œuvres qu'elles y ont fondées sont partout florissantes, et les Protestants eux-mêmes confessent la supériorité des Religieuses pour les œuvres d'éducation et de charité. Les courageuses filles de Saint François ont payé cruellement leur dette au climat brûlant du Rajpoutana. Sept d'entre elles, sur une quarantaine, sont déjà mortes victimes de leur dévouement.

La terrible famine, unique dans l'histoire du siècle, qui vient de ravager l'Inde, a emporté dans le Rajpoutana plus d'un million d'habitants, morts dans les atroces douleurs

de la faim, du choléra, de la fièvre et de la dysenterie, triste cortège de la faim. L'auteur de ces lignes n'oubliera jamais le spectacle navrant des *famine camps* ou campements d'affamés. Dans leurs paillotes désolées, puant la maladie, la misère et l'immondice, sur des nattes pourries, ils étaient accroupis, immobiles, les yeux vitreux, déjà touchés par la mort qu'ils appelaient comme une délivrance. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des squelettes. Leurs côtes saillaient sous leur peau, leurs os apparaissaient nettement détachés les uns des autres; ils n'avaient plus de muscles, plus de chair, plus de nerfs, plus de sang. Ils n'avaient qu'un peu



ÉGLISE D'AMMIRI (CAPITALE POLITIQUE DU RAJPOUTANA)

de peau diaphane. Leur ventre était gros démesurément parce que, pendant des semaines, ils s'étaient nourris de racines de plantes, d'herbes desséchées, de feuilles d'arbres, paissant les prairies comme des animaux, réduits par la famine à l'état de bêtes.

Chez beaucoup la raison s'égarait et la folie surgit. Folie furieuse des uns, comme à Chander, où il fallut enfermer, dans une enceinte fortifiée, 700 affamés devenus insensés dans l'espace d'une nuit. Folie douce des autres, comme à Ajmire, où 300 individus se pendirent un matin, en chantant de leurs voix éteintes des chœurs sacrés. Folie tragique d'autres encore, comme ces 63 familles dans le Punjab, dont les hommes, les femmes et les enfants se percèrent tous le cœur avec une longue aiguille à coudre, au signal donné par un gong. Nous avons un jour rencontré sur notre chemin le cadavre d'une femme morte de faim la nuit précédente. Les hyènes et les chacals avaient dévoré une partie du corps, et un enfant vivant était encore attaché à un sein glacé. Nous eûmes la consolation de le recueillir.

Dans un village voisin de notre Mission, une femme, pressée par l'aiguillon de la faim, eut la cruauté de rôtir le corps de son propre enfant et de s'en repaître. Amenée pour ce crime devant le magistrat, elle répondit : « Si le *sircar* (gouvernement) m'avait aidée, je n'aurais pas été obligée de dévorer mon enfant. »

Un confrère écrit de sa station : « Aux abords des villages, dans le lit desséché des rivières, le long des lignes de chemins de fer, combien de morts sans sépulture ! Combien devaient être la proie des chacals et des vautours ! Les chiens affamés s'en disputent les restes. Nous avons vu un chien tenant entre ses dents la tête d'un enfant ; elle était encore fraîche, et la langue qui pendait était vermeille. »

L'affamé meurt là où il tombe. Nous en avons vu mourir en mangeant un peu de bronet léger que nous leur donnions. De petits enfants mouraient en criant : *Rôti ! Rôti !* du pain ! du pain !...

Telle est la famine dans son horrible réalité. C'est le *Tirkal* des Hindous, c'est-à-dire la triple disette : disette d'herbe qui fait périr le

bétail par millions, disette de grains qui fauche des populations entières, disette d'eau qui torture et les animaux et les hommes.

Mais, dira-t-on, quelles ont été les causes de cette calamité inouïe? La première et la principale, c'est le mauque de pluies. L'Inde centrale reçoit les pluies abondantes de la mousson en juillet, août et septembre. En dehors de cette époque, le ciel est sans nuages. Si les pluies sont abondantes, les puits et les rivières se remplissent, la terre profondément détrempée produit jusqu'à trois récoltes par année. Si, au contraire, les pluies sont insuffisantes ou manquent complètement, c'est la misère ou la mort. Rien ne pousse, les denrées augmentent de prix, et comme les neuf dixièmes des Hindous sont pauvres, c'est une misère noire,



DANS LE JARDIN DE RÉSIDENT ANGLAIS D'INDORE



Le gouvernement anglais essaie d'atténuer dans ses rapports officiels l'horreur de la situation. Il essaya aussi d'y remédier en ouvrant graduellement des *relief works*. Ce sont de vastes camps où l'on nourrit les affamés incapables de travailler. Quant à ceux qui ont encore un peu de force, on les emploie à creuser des étangs, des réservoirs, des puits, à faire des remblais de chemins de fer ou d'autres travaux d'utilité publique. Les hommes reçoivent cinq *paisas* (sous) par jour, les femmes quatre et les enfants trois. Avec cet argent les malheureux achètent quelques poignées de farine, dont ils font leurs galettes ou *chappatis*, à peine assez pour ne point mourir. Les chiffres officiels du mois de juillet 1900 attestent qu'il y avait à cette époque 6 millions de pauvres ainsi soutenus par le gouvernement.

Cependant cette mortalité effrayante est due non pas précisément au manque de vivres et de denrées, mais à leur cherté. Dans une bonne année l'Inde produit du grain et du blé suffisamment pour deux ans. A notre humble avis, si le gouvernement anglais avait imposé partout un taux modéré et uniforme pour la farine, des millions de vies auraient peut-être été sauvées. Mais au nom des principes sacrés du *free trade*, les autorités refusèrent d'intervenir,



ÉGLISE DE MHOW

et nous avons vu le prix de la farine quadruplé et même quintuplé. Il y a aux Indes une caste maudite entre toutes, les Banyas, juifs du pays, grands usuriers, accapareurs et riches

commerçants, qui ont la spécialité des grains et farines. Ces misérables ont partout leurs greniers remplis. Grâce à la non-inter-

vention du gouvernement impérial, ils font monter les prix à leur guise, ou même refusent absolument de vendre, spéculant ainsi sur la misère publique.

Les missionnaires et les Sœurs se sont multipliés pendant cette année épouvantable. Plusieurs sont morts au champ d'honneur, terrassés par le choléra et les privations. En moins d'un an, plus de 40 000 enfants païens ont été baptisés par eux à l'article de la mort. Des milliers d'autres ont été recueillis. Les 800 qui sur-



SOLDATS ANGLAIS CATHOLIQUES, MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE

viuent serviront à former des familles chrétiennes et des villages de convertis, comme cela a eu lieu dans les autres parties de l'Inde.

La conversion des adultes païens est difficile, et tous ceux qui connaissent l'Inde savent les préjugés des Hindous contre le Christianisme, et l'empire tyrannique de la caste. Cependant les missionnaires, sans se laisser arrêter par ces difficultés, ont eu le bonheur de baptiser des centaines de païens, appartenant généralement aux castes inférieures. Certaines défections se produisent, mais en général les adultes baptisés ne retournent pas au culte des idoles.

Les ministres protestants du Rajpoutana ont ouvert un peu partout des écoles pour les indigènes. Ils leur apprennent l'anglais, les sciences européennes, et permettent à leurs convertis de se vêtir à l'européenne. L'expérience de nos Pères les a convaincus que ce système d'évangélisation est mauvais. Européaniser l'Hindou c'est le gâter; lui apprendre la langue anglaise, c'est l'enorgueillir; lui



permettre de jeter de côté le turban et le pagne pour prendre la casquette et le pantalon, c'est lui fournir l'occasion de se mettre sur le même pied que ses maîtres. Au lieu d'en faire un humble néophyte, on en fait un orgueilleux et piètre Chrétien.

Si, au contraire, le missionnaire s'adresse aux Hindous simples et honnêtes de la campagne; si, après les avoir convertis, il les laisse à leurs champs et à leur charrue, sans rien changer à leur système de vie frugale et de vêtement économique, il aura sous la main une population douce, obéissante, maniable, et fondera des chrétientés sérieuses. Les Pères Capucins français, nouvellement arrivés sur la terre indienne, se sont inspirés de cette méthode qui a donné de magnifiques résultats dans le Sud de l'Inde.

La Mission du Rajpoutana compte actuellement un Préfet apostolique, 10 prêtres missionnaires, 4 Frères convers, 32 Religieuses franciscaines d'Angers, 3800 Catholiques, en majorité indigènes, 10 églises ou chapelles, 10 écoles élémentaires avec 580 élèves, un petit séminaire avec 8 séminaristes, 5 orphelinats avec 700 enfants des deux sexes. Le petit grain de sénévé a été jeté sur cette terre idolâtre, et, avec la grâce de Dieu, il deviendra un jour un grand arbre.

**Ouvrages à consulter.** — *Annals of Rajasthan*, par le Colonel TOWN. Livre excellent contenant des recherches sérieuses sur l'histoire des États indigènes du Rajpoutana. — *L'Inde des Rajahs*, par LOUIS ROUSSELET, Paris, 1868, Hachette. Magnifique volume richement illustré et écrit avec verve. — *Indian Empire*, by Sir W.-W. HERTZB. — *Religious thought and life in India*, par le professeur M. WILLIAM, Oxford University, 1882. — *Central India*, par J. MALCOM.

## CHAPITRE XII

### LA BIRMANIE

BIRMANIE MÉRIDIONALE, BIRMANIE SEPTENTRIONALE

#### LE PAYS ET LES HABITANTS



GRAND BATEAU BIRMAN A LA VOILE.

A l'est de l'Inde, à l'ouest du Siam que deux nations européennes se disputent, au sud du Yun-nan où les ingénieurs français s'efforcent de trouver le moyen de tracer des routes et de créer des chemins de fer, est située la Birmanie, longtemps royaume d'Ava dans la partie septentrionale, royaume de Pégou dans la partie méridionale, et aujourd'hui colonie anglaise. Après avoir commencé cette conquête en 1821-1822, l'avoir continuée en 1851-1853, la Grande-Bretagne l'a achevée dernièrement en détrônant le roi Thibaw.

La configuration générale du pays est celle d'un haut plateau avec vaste bassin s'inclinant au Sud vers le golfe de Martaban, et limité à gauche et à droite par deux chaînes de montagnes parallèles, parfois assez élevées, qui donnent naissance à de nombreux contre-forts. Deux lignes de chemins de fer parcourent la Birmanie : la première de Rangoon à Meaday, et la seconde qui part égale-

ment de Rangoon se prolonge au delà de Blamo vers les frontières de Chine, le grand point d'attraction des Occidentaux, l'aimant qui attire les politiques de cette fin de siècle en quête d'agrandir l'Europe. La navigabilité des rivières et des fleuves, dont les principaux sont le Salouen et l'Iraonaddy, s'étend sur un parcours de plus de 10 000 kilomètres.

Du pays passons aux habitants.

Les explorateurs et les missionnaires portent le nombre des habitants à un total d'environ 14 millions, appartenant à des nationalités diverses, dont les principales sont, après les Birmans, les Talaïns ou Pégouans, les Karians, les Shans et les Khakhiens. Les Birmans sont la race conquérante, et, à ce titre, ils sont répandus sur tout le territoire ; leur langue est partout employée. Leur portrait a été souvent tracé : ils ont le buste bien proportionné, les muscles puissants, les jambes un peu courtes, les pommettes saillantes, les yeux bridés, le nez plat, les lèvres grosses, les cheveux noirs et abondants. Ils sont en général assez richement vêtus, et les étoffes de couleurs éclatantes, qu'ils roulent autour de leur corps, sont toujours élégamment drapées ; celles que portent les femmes retombent jusqu'aux genoux, mais en s'ouvrant latéralement pour dégager la jambe ; presque tous les hommes ont encore l'habitude de se tatouer les cuisses, de la hanche au genou ; pendant les années de l'adolescence, ils travaillent ainsi à l'embellissement de leur personne au moyen de figures d'animaux, d'images symboliques, de mots sacrés, de traits rouges et bleus s'entre-croisant dans un ordre magique, afin de « s'imprégner le corps de médecine » et de lui assurer l'invulnérabilité. Ils sont vifs, intelligents, gais, spirituels, généreux, et surtout paresseux. Dans ce pays fertile il serait aisé pour un travailleur d'arriver, en quelques années, à une belle situation de fortune : ils n'en sentent pas la nécessité, ils ne travaillent que pour vivre au jour le jour et satisfaire aux exigences du fisc. Se reposer, fumer, mâcher le bétel, assister à des représentations théâtrales ou à des

danses, telles sont pour eux les grandes affaires de la vie. Si, par extraordinaire, l'un d'eux se sent un peu d'ambition, il ne voit d'autre moyen de parvenir que de se faire l'humble courtisan d'un mandarin.

Viennent ensuite les Pégouans. Le peuple pégouan a perdu sa nationalité il y a plus d'un siècle, lorsque le restaurateur de la monarchie birmane, le célèbre Alongpra, fit la conquête du Pégou. Vainqueurs et vaincus sont si bien mêlés aujourd'hui qu'il est difficile de les distinguer les uns des autres : mêmes traits de visage et mêmes mœurs. Les Pégouans, il est vrai, ont conservé leur vieille langue nationale, mais ils l'écrivent en caractères birmans.

Moins civilisés que les deux peuples dont nous venons de parler, les Kariens aiment la solitude; ils n'ont ni villes, ni villages proprement dits; ils vivent dispersés par groupes de quatre ou cinq familles. On les rencontre, en petit nombre, sur la côte de Tenasserim; la plupart habitent les forêts voisines du Salouen, la rive gauche du Tsitang, et principalement le delta de l'Iraouaddy.

Les Shans entourent la Birmanie du Nord-Ouest au Nord-Est, de la vallée d'Assam au golfe de Siam. Les tribus connues sous cette dénomination parlent presque toutes la même langue, avec de simples variantes de dialectes, circonstance remarquable au milieu de cette diversité d'idiomes, que l'on trouve parmi tant d'autres peuplades, en dépit du voisinage et de la parenté, et qui prouve évidemment une communauté d'origine. A en croire certaines traditions, en effet, les Shans, aujourd'hui dispersés, et pour la plupart tributaires de la Birmanie, du Siam, de l'Annam et de la Chine, auraient primitivement formé un seul peuple constitué en État indépendant.



DEUX SHANS

La position géographique des Khakhiens, mérite d'attirer l'attention. Placés entre la Birmanie, d'une part, le Yun-nan et le Thibet de l'autre, ils sont appelés à mettre en communication les habitants de ces trois pays. Malheureusement leurs instincts pillards, querelleurs et trompeurs empêcheront longtemps les voyageurs et les négociants



FEMMES BIRMANES

de se fier à eux. Une anecdote les fera mieux connaître que toute description. Il y a quelque temps, un missionnaire, le P. Cadoux, avait un domestique shan qui demanda son congé. Il partit, et un jeune Khakhiens âgé d'environ 18 ans l'accompagna jusqu'à Bhamo. Depuis ce moment on n'entendit plus parler d'eux. On s'imagina alors dans le village que le montagnard avait été vendu par le Shan, et sur cette hypothèse on trouva moyen d'échafauder toute une grosse affaire contre le missionnaire.

Voici le lumineux argument de l'assemblée spécialement tenue pour trancher ce nœud gordien : « Si vous n'étiez pas venu sur notre montagne, votre domestique shan n'y serait pas venu non plus. Si ce Shan n'était pas venu, notre camarade ne serait pas parti pour Bhamo. Donc, vous êtes coupable, et vous payerez 1000 francs de dommages-intérêts ou vous ramènerez le fugitif. »

Le missionnaire discuta, pria, menaça : il parvint à faire diminuer la somme de quelques centaines de francs, mais ce fut tout, car suivant le proverbe qui a cours là-bas : « Le nègre deviendra

blanc peut-être, mais le Khakhien ne renoncera jamais à la vengeance. »

Le Bouddhisme est la religion du peuple birman, et chez lui Gaudama est la dernière incarnation de Bouddha. Dans toutes les



RANGOON  
BATEAUX BIRMANNS ET MOULINS A RIZ  
SUR LA RIVIERE DE POUGOUDONG

cités, dans tous les villages, de hautes pagodes ou d'humbles sanctuaires sont élevés en son honneur, et la statue du Sage, à la figure douce et presque féminine, s'élève à l'extrémité de la nef. Jadis il était d'usage chez les riches de consacrer le surplus de leur fortune à construire de ces édifices religieux, et mainte ville abandonnée, dont les habitations ont été brûlées par les conquérants ou détruites par le temps, ne se compose plus que de temples en briques, en marbre, ou en bois de tek élégamment sculpté. De nos jours, l'architecture religieuse n'est plus en honneur comme autrefois, et



les largesses des riches Birmans, qui s'appliquaient à la construction des pagodes, sont employées plus fréquemment à des œuvres moins pies.

Les bonzes, que là-bas l'on appelle *phongies*, ont également perdu le prestige dont les siècles passés les entouraient. Sans doute tout jeune garçon birman doit faire un stage plus ou moins long dans leurs monastères, y recevoir une instruction religieuse et profane assez rudimentaire; mais généralement on considère la profession de phongie comme le refuge des ignorants et des paresseux, qui, voulant vivre à l'aise, endossent pour un certain temps l'habit religieux, jusqu'à ce que, fatigués des devoirs et des obligations de leur nouvelle situation, ils se retirent et recommencent la vie séculière. Malgré tous ces désavantages sérieux, la société monacale continue à subsister, en gardant son caractère extérieur; les différents degrés de la hiérarchie sont aussi bien marqués et définis maintenant qu'ils l'étaient autrefois. La structure de l'édifice est encore entière, mais les matériaux dont il est construit se désagrègent.

#### LES PREMIERS CHRÉTIENS ET LES PREMIERS MISSIONNAIRES

Pendant longtemps la foi catholique n'eut en Birmanie d'autres adeptes que des Européens, négociants pour la plupart, arrivés dans ce pays après avoir traversé la Perse et l'Inde. D'après un manuscrit trouvé dans les archives du fort Saint-Georges à Madras, les Européens avaient, au xvii<sup>e</sup> siècle, établi des comptoirs à Syriam, Prome, Ava et Bhamo.

Au milieu des guerres qui, en ces jours déjà lointains, eussent glantèrent la Birmanie, des aventuriers européens prirent parti pour les belligérants. Faits prisonniers par un des rois d'Ava, vainqueur du Pégou, un certain nombre d'entre eux furent dispersés à travers le pays. Les Birmans leur donnèrent le nom de *Kalas* ou étrangers

d'Occident, et le Catholicisme qu'ils pratiquaient fut nommé « religion des étrangers ».

Les indigènes qui s'allièrent avec eux et acceptèrent d'embrasser leur doctrine reçurent aussi le nom de *kalas*, parce que, dans l'opinion des Birmans, en embrassant la religion des *kalas*, ils ont perdu leur nationalité. Actuellement encore, quand un Birman exprime le désir de se faire catholique, ses compatriotes disent de lui : « Il veut devenir *Kalas* ».

Des prêtres avaient sans doute accompagné ou suivi les négociants et les aventuriers portugais avant la fin du *xvii<sup>e</sup>* siècle, mais nous ne saurions le dire avec certitude; à cette époque nous en trouvons deux, l'un à Syriam et l'autre à Ava, dépendant de l'évêque de San-Thomé. Enfin en 1721, à son retour de Chine, le légat du Pape, Mgr Mezzabarba, envoya en Birmanie un Barnabite, le P. Sigismon Calchi, et un prêtre séculier, Joseph Vittoni.



PHONGIE BIRMAN ET CLOCHE SACRÉE.

D'autres suivirent, et parmi eux le P. Nerini, qu'Alongpra fit décapiter, et Mgr Percotto, dont le nom est demeuré célèbre, et qui connaissait à fond la langue birmane; les écrits qu'il a laissés sont des chefs-d'œuvre littéraires; malheureusement beaucoup ont été perdus. Nous ne possédons ni son Dictionnaire, qui lui avait coûté tant de veilles, ni sa traduction de la Genèse et des Épîtres de saint Paul, mais nous avons encore le grand Catéchisme, les Évangiles et les Épîtres des Dimanches et des Fêtes principales de toute l'année, un livre de controverse entre un Chrétien et un païen, un abrégé de la Genèse, la traduction des livres de Tobie et de Daniel. Ces trois derniers ouvrages ont été plus tard mis en vers sous la direction du

P. Joseph Damato. Pendant son administration et celle de ses successeurs, Mgr Cortenovis et Mgr Montegazza, Rangoon vit le nombre des Catholiques augmenter et plusieurs des œuvres s'établir. Cette ville compta 3000 Chrétiens distribués en deux paroisses : celle de l'Assomption était bâtie en bois dans le style birman, et celle de Saint-Jean-Baptiste, construite en briques, située au nord du couvent actuel des Sœurs de Saint-Joseph, était entourée d'une colonnade élégante qui faisait l'admiration des indigènes.

Telle était la situation du Catholicisme en Birmanie à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. A force de travail, de persévérance, d'abnégation, les missionnaires parvenaient à obtenir quelques succès, rendus plus lents par leur petit nombre et leur pauvreté. Ce manque d'hommes et d'argent se fit encore plus vivement sentir pendant les guerres de la République et de l'Empire, qui tarirent les ressources, assez rares d'ailleurs, que les pays catholiques donnaient à l'apostolat.

L'ordre des Barnabites, ruiné comme beaucoup d'autres, abandonna la Mission de Birmanie, qui fut confiée au séminaire de la Propagande. Le Supérieur des nouveaux missionnaires fut Mgr Frédéric Cao, homme intelligent, mais qui bientôt passa à un évêché d'Italie. Douze ans plus tard, en 1842, les prêtres de la Propagande cédèrent la place aux Oblats de Marie, de Turin, dont le chef fut Mgr Ceretti. Homme de talents supérieurs, de vertus héroïques, d'un zèle qui ne reculait devant aucun obstacle, Mgr Ceretti avait en même temps un grand amour du travail; le jour, il s'occupait des chrétiens; la nuit, il se livrait à l'étude. Dès son arrivée, il visita toutes les paroisses de la Haute-Birmanie et rétablit le collège de Monhla. Il voulut que l'on y enseignât le birman, le latin et l'italien, et que l'on y admit des enfants appartenant aux différents cultes : Catholiques, Musulmans, Bouddhistes. Les débuts de cette institution furent consolants; on y compta jusqu'à 70 élèves, puis peu à peu, la bonne volonté des parents et des enfants se ralentit, et l'école resta

déserte. L'évêque résolut d'en ouvrir une autre à Nabek et n'obtint pas plus de succès. Il eut encore d'autres projets qui n'aboutirent pas; pour réussir, il lui manquait, avec le temps, le grand facteur de toutes choses, la connaissance de la langue et des coutumes birmanes.

Cinq ans après son arrivée, fatigué d'efforts souvent impuissants,



ÉQUIPAGE BIRMAN

déçu dans ses espérances d'évangélisation rapide, il retourna en Europe. Son successeur fut Mgr Balma; il était sacré depuis deux ans, quand éclata la guerre entre l'Angleterre et la Birmanie (1851-1852). On en connaît la cause. Un Anglais, accusé faussement d'avoir commis un assassinat, fut arrêté par ordre du vice-roi de Pégou, jeté en prison, et quoique acquitté par les juges, forcé deux fois de payer une amende considérable; il porta plainte à son gouvernement. Lord Dalhousie accueillit ses réclamations et fit valoir avec vigueur une demande d'indemnité. Une escadre porta à Rangoon une note comminatoire dans laquelle l'Angleterre, après avoir énuméré les innom-

brables infractions faites au traité de Yandabo, réclamait la révo-  
cation du vice-roi de Pégou et une indemnité considérable.

La réponse fut dilatoire, selon l'habitude. Lord Dalhousie fit aussitôt ses préparatifs d'expédition et envoya un ultimatum au roi de Birmanie. Celui-ci n'avait ni troupes, ni argent; il essaya cependant de résister, mais sans succès. Moulmein tomba au pouvoir des Anglais, puis Rangoon et tout le pays jusqu'à Prome.

Les Birmans se vengèrent de leurs défaites sur les Chrétiens. A Myaung-mia, à Bassein, à Rangoon, des églises furent renversées, des presbytères détruits, les missionnaires arrêtés, chargés de chaînes, frappés, jetés en prison, privés de nourriture. Le P. Fornelli perdit la raison, le P. Moÿse, prêtre indigène, né au village de Khiaungoo, mourut à la suite des mauvais traitements.

A Amarapoura, le P. Abbona eut la douleur de voir sa maison envahie et pillée, les ornements du culte profanés par une soldatesque en fureur; lui-même fut à plusieurs reprises menacé de mort, s'il ne livrait ses trésors. Il répondit avec beaucoup de sang-froid qu'il n'avait point de trésors, il expliqua le but de sa présence et la



LA RIVIÈRE DE RANGOON

raison de ses travaux; sa parole grave et calme en imposa aux soldats qui lui rendirent la liberté, et lorsque Meng-doom-meng, successeur du roi vaincu, monta sur le trône, le P. Abbona put vivre en paix et continuer son apostolat hélas! peu fruc-

tueux. Mais la Mission était ruinée; Mgr Balma, sans argent, presque sans prêtres, pria Rome d'offrir son Vicariat à la Société des



Missions-Étrangères de Paris. L'offre n'avait assurément rien de séduisant, et, d'autre part, la Société des Missions-Étrangères était déjà chargée de nombreux Vicariats, aussi fit-elle de grandes difficultés pour l'accepter; mais Rome insistant, elle obéit.

Il fut convenu que la Mission de la presqu'île de Malacca choisirait parmi ses membres un supérieur et cinq missionnaires pour la Birmanie. Ce petit nombre de prêtres paraissait suffisant, d'autant que plusieurs Oblats devaient encore rester avec eux. Le provicaire de la presqu'île de Malacca, M. Bigandet, fut sacré évêque, le 30 mars 1856, et reçut le titre d'administrateur de la Mission du Pégou et d'Ava. Il se rendit à Rangoon avec les PP. Barbe, Ducotey, Lacrampe et Naude-Theil, et commença par visiter le pays qui lui était confié.

#### LES PRÊTRES DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES — L'ESPRIT BIRMAN.

##### LES ÉCOLES

La situation de la Mission de Birmanie était bien telle que Mgr Balma l'avait dépeinte. Sous le rapport matériel, les besoins étaient immenses : des églises dévastées, des presbytères détruits, des écoles ruinées, et pour remédier à ces maux aucune ressource; l'avenir même était engagé.

Sous le rapport spirituel, la situation paraissait meilleure, mais elle était loin d'être brillante : à Rangoon, on comptait environ 1800 Catholiques qui, généralement, pratiquaient leurs devoirs religieux; à Myaung-mya, la paroisse carienne dirigée par le P. Tarolly était florissante, les fidèles étaient disciplinés et instruits, et ce fut une véritable consolation pour l'évêque de rester quelques jours au milieu d'eux; à Bassein, le P. Gabutti, presque continuellement malade, vivait dans une petite chambre adossée à la chapelle construite avec les débris de l'ancienne église; les soldats irlandais qui

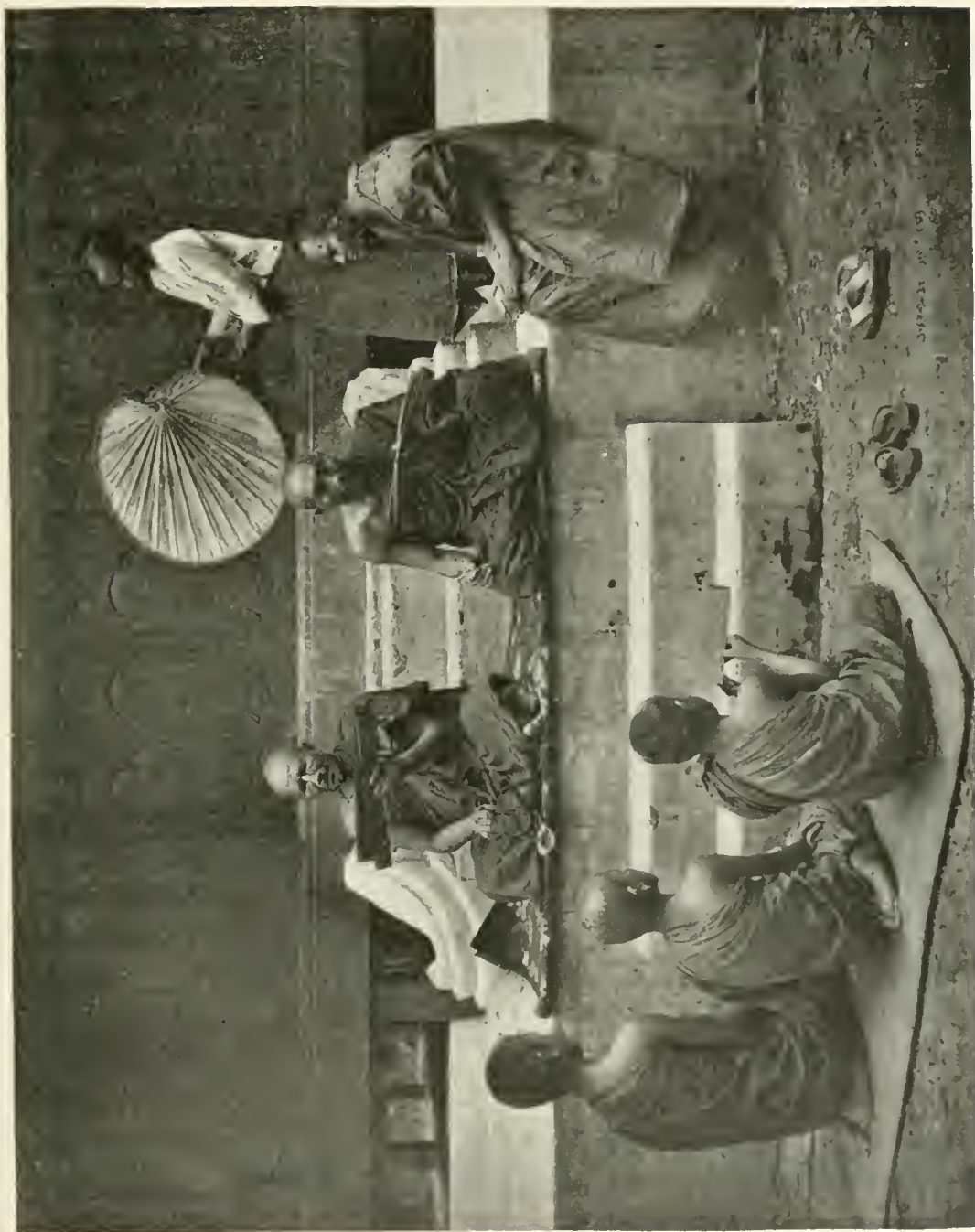


composaient la garnison et les Chrétiens disséminés dans les environs n'étaient peut-être pas sans reproches, mais ils avaient la foi vive et agissante.

Pendant son voyage, Mgr Bigandet étudia non seulement la situation matérielle et morale de son Vicariat, mais encore l'état d'esprit habituel des Birmans et les obstacles qui s'opposaient aux succès de l'Évangile; il consigna ses observations dans un mémoire dont voici le résumé : Le Birman aime la vie libre; sous les formes extérieures du respect, il cache l'amour de l'indépendance, et dès qu'il ne sent plus peser sur lui la main de fer d'un gouvernement absolu, il compte la loi pour rien. Il faut donc absolument faire disparaître cette tendance de son caractère, lui donner l'idée du devoir, le goût de l'ordre, le respect de l'autorité. Seule, pensait l'évêque, l'école y peut parvenir, parce qu'elle s'adresse à l'enfant dont l'âme est plus docile, l'esprit plus souple, dont les passions sont moins fortes.

Mais, pour atteindre ce résultat, il était nécessaire que l'école fût bien dirigée, c'est-à-dire que la méthode d'enseignement suivie en Europe fût substituée à la méthode birmane. Les maîtres d'école birmans, en effet, ne s'adressent qu'à la mémoire, jamais à l'intelligence; ils répètent des mots jusqu'à ce que l'élève les retienne, sans donner une explication, sans proposer un exemple, sans montrer l'application d'une règle. Le résultat de cette méthode est désastreux, et l'on peut dire qu'il se fait sentir sur la vie entière. Un Birman ne sait ni penser, ni réfléchir, ni remonter à un principe pour en tirer une conclusion; il dit : « Cela est, cela était »; pourquoi? il l'ignore et ne le cherche point; le fait attire son attention, l'idée nullement.

D'un autre côté, les écoles birmanes étaient des obstacles à l'expansion du Catholicisme, puisqu'une grande partie d'entre elles étaient entre les mains des phongies, qui donnaient une éducation exclusivement bouddhique, ne laissant lire et étudier aux enfants



MOINES BIRMAN LISANT LA LOI



que des livres de la religion de Bouddha et ne leur en expliquant pas d'autres. Comment, après une telle formation, l'enfant devenu homme n'aurait-il pas eu de nombreux préjugés contre le Catholicisme, et un éloignement instinctif de notre foi?

L'école européenne agirait autrement. Elle apprendrait aux enfants à penser par eux-mêmes, elle tournerait leur esprit vers les choses intellectuelles, elle éveillerait et elle soutiendrait leur attention par des leçons où la pratique se mêlerait à la théorie, elle les porterait vers l'étude des idées. La civilisation y gagnerait, la foi plus encore. Capables de comprendre et de comparer les doctrines de leurs ancêtres et celles de l'Évangile, les enfants seraient attirés par la sagesse et la beauté de la religion chrétienne.

Au point de vue du Catholicisme, l'école européenne avait un autre avantage; elle permettait aux missionnaires de combattre le Protestantisme avec quelques-unes de ses armes. La Religion réformée n'était pas implantée depuis des siècles en Birmanie, mais elle y avait fait des progrès; les Baptistes, les Wesleyens comptaient des milliers d'adeptes et tentaient trop souvent de recruter des élèves catholiques. « Les Protestants prennent nos petits enfants dans nos pensions, écrivait un missionnaire de Birmanie, ils font écrire aux parents des conventions pour six ans; si ces derniers veulent auparavant retirer leurs enfants, les ministres les traduisent en police correctionnelle et les font condamner à payer les frais, ce qu'ils ne peuvent. »

Permettre aux enfants catholiques d'aller à l'école protestante, c'était les exposer à l'hérésie; les en empêcher était presque impossible, si l'on ne pouvait leur offrir d'établissement analogue.

Le gouvernement anglais, en effet, n'accordant l'admission aux emplois dans ses colonies qu'aux indigènes qui ont subi avec succès de sérieux examens sur la littérature, les langues et les sciences, les jeunes gens étaient sans cesse tentés de faire leurs études afin de



ÉLÉPHANT AU TRAVAIL DANS UN CHATELIER DE BOIS DE TECK

conquérir une situation élevée; les arrêter dans cette voie aurait eu pour conséquence de laisser les emplois aux Protestants.

La conclusion de toutes les réflexions fut qu'il fallait établir des écoles européennes. Le P. Dumollard, choisi pour exécuter ce projet, réunit autour de lui, à Bassein, une quinzaine d'enfants chrétiens, musulmans ou bouddhistes, et, comme le succès répondait à ses espérances, il voulut élargir le programme de l'école, et appela à son aide les Frères des Écoles Chrétiennes qui bientôt obtinrent de véritables succès. Le frère du roi de Birmanie apprit, dans sa résidence de Mandalay, les progrès réalisés dans les villes du Sud, il voulut les imiter. Prince éclairé et habile, dont on a dit, avec raison, qu'il fut le dernier des Birmans, il ne se contenta pas, à l'exemple du souverain, d'exprimer des bonnes intentions, il les exécuta.

Il avait rapidement compris que sa patrie n'avait d'autre moyen



pour échapper à l'Angleterre que de briser le vieux moule, dans lequel elle était façonnée depuis des siècles et d'accepter la civilisation européenne. « Nous puiserons la science dans l'étude des choses d'Europe, disait-il, pour mettre en œuvre nos ressources et augmenter nos forces; nous acquerrons ainsi l'estime des étrangers et nous serons traités par eux avec plus de respect. » Joignant l'action à la parole, il avait envoyé des Birmans intelligents étudier en France et en Italie; dans son palais, il avait cinquante à soixante jeunes gens, qui, après le travail ordinaire de la journée, passaient leur soirée à apprendre plusieurs langues européennes.

Le roi eut la velléité de l'imiter. Il pria l'évêque de lui donner, comme précepteur de ses enfants et des enfants de son frère, le P. Lecomte, dont il avait eu l'occasion d'apprécier les mérites. Mais quand le missionnaire arriva, les bonzes avaient représenté au souverain que l'éducation donnée aux héritiers du trône par un Européen, prêtre catholique, pourrait nuire à sa dynastie et lui aliéner le peuple; il se contenta donc d'ordonner à trois ou quatre fils de mandarins d'aller chez le prêtre. Le P. Lecomte voulut faire davantage : il ouvrit une école publique que fréquentèrent une vingtaine d'élèves, fils des officiers du palais, auxquels il enseigna une ou deux langues européennes et donna des notions sur les sciences naturelles et exactes.

L'éducation des garçons était une œuvre excellente, il fallait la compléter par l'éducation des filles. On rencontra, pour la commencer,



ÉLÉPHANT AU TRAVAIL DANS UN CHANTIER DE BOIS DE TEUK



les mêmes préjugés que dans l'Inde, où l'on traite sans respect toute femme qui sait lire; on ne s'inquiéta que médiocrement des obstacles.

Des Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition furent appelées, s'installèrent tout d'abord à Bassein, et y reçurent, la première année, une centaine d'élèves. Quelques années plus tard, elles laissèrent leur entreprise aux Religieuses du Bon-Pasteur, et, ne reculant pas devant un labeur plus difficile, dans un champ plus lointain, elles partirent pour Mandalay, où elles déployèrent les mêmes vertus et méritèrent les mêmes éloges.

Les Religieuses du Bon-Pasteur fondèrent une congrégation de Sœurs indigènes qui porta le nom de Saint-François-Xavier et fut placée sous la direction de la Supérieure du Bon-Pasteur de Rangoon. Les principales occupations des Sœurs de Saint-François-Xavier sont de faire l'école, d'instruire les femmes païennes et de visiter les malades; elles font des vœux simples qu'elles renouvellent chaque année. Leur costume se compose uniformément d'une robe et d'un voile noirs.

#### CONVERSIONS — MOYENS ET MOTIFS DES CONVERSIONS

Pendant ce temps, des églises étaient bâties et des résidences de missionnaires installées à Moulmein par le P. Ducotey, à Tonghou par le P. D'Cruz, à Rangoon, à Khiansaroua. A Merguy, au sud de la Mission, un Chrétien construisait, presque entièrement à ses frais, une élégante chapelle; il se nommait Georges de Castro, et les Birmans lui donnaient le titre de *Kioung-taga*, réservé aux grands bienfaiteurs des églises.

Des troubles civils donnèrent au P. Lacranpe l'occasion d'ouvrir une station chrétienne parmi les Carians. Dans le district de Schoay-laung, un Carian leva l'étendard de la révolte et se déclara Min-laung,

c'est-à-dire personnage destiné à devenir roi; il se revêtit des insignes de la dignité royale et parcourut le pays à la tête d'une escorte imposante. Adroit, insinuant, habile à profiter des moindres circonstances, il exploita largement la crédulité publique. Malgré ses qualités, ses succès furent néanmoins éphémères; il fut arrêté, jeté en prison, condamné à mort, et ses partisans se dispersèrent. Ce fut alors le tour des mandarins birmanes. Ils traitèrent les Carians avec la dernière cruauté, emprisonnant les uns, chassant les autres, brûlant les maisons, détruisant les villages sous le double prétexte de fidélité au gouvernement anglais et de zèle pour la paix publique, en réalité afin d'extorquer de l'argent aux victimes.

Parmi ces malheureux, il y avait quelques catéchumènes qui s'empressèrent de raconter leurs souffrances au P. Lacrampe. Ce-

lui-ci leur accorda aide et protection; séduits par cette bonté, d'autres arrivèrent, demandant le secours du missionnaire et promettant de se faire Chrétiens. Au bout de quelques mois on en comptait plusieurs centaines. Le P. Lacrampe s'établit à Kanazogon, à mi-route entre Schoaylaung et Myaung-mya; il y bâtit une église, un presbytère, une école, et fonda une paroisse solide, qui renferme aujourd'hui plus de 1000 Chrétiens.

A peu près de la même manière, le P. Naude-Theil établit la paroisse de Thinganaing. En butte aux vexations des Birmans, dans l'impossibilité de recourir aux juges à cause de leur ignorance ou de leur pauvreté, les Carians de ces parages prièrent le prêtre de les pro-



FEMME KATCHYN



JEUNE FILLE KATCHYN

téger. Celui-ci leur promit et il tint parole. Quelques arrêts sévères, qu'il fit rendre par les magistrats contre les persécuteurs, augmentèrent la confiance des Carians, qui le regardèrent comme le protecteur le plus sûr de leurs intérêts. De là à se faire Chrétien, il n'y avait qu'un pas, beaucoup le franchirent. Les considérations humaines, sans doute, n'étaient pas étrangères à leur conversion; que



JEUNE GARÇON MÉTIS MUSULMAN  
CONDUISANT UN BŒUF

l'on ne s'en étonne pas. Assurément toute conversion, c'est-à-dire la foi en Dieu et aux dogmes de la religion catholique, est un miracle dans l'ordre moral; elle est l'œuvre même de Dieu, la grâce seule convertit; mais, à moins d'admettre que la grâce agisse directement et immédiatement sur les païens, il faut bien croire en effet que la Providence se sert d'intermédiaires.

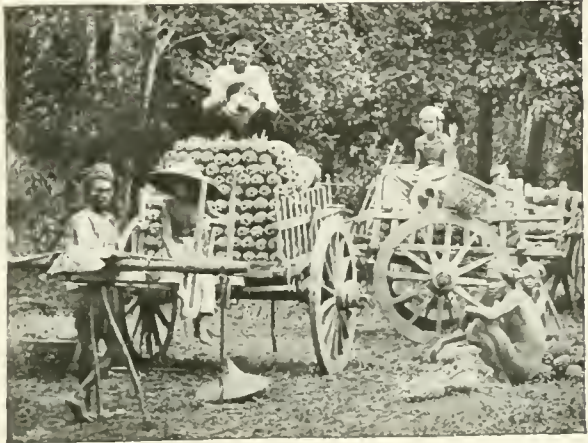
Ces intermédiaires sont le missionnaire, le catéchiste, la Religieuse, le simple Chrétien, qui, par leurs vertus, leurs qualités, les ser-

vices qu'ils rendent, rapprochent d'eux le païen, et le disposent à accepter une doctrine dont les adeptes lui sont sympathiques: ce sont encore les beautés du culte catholique, les pompes que l'on déploie dans ses grandes fêtes, car les infidèles jugent volontiers de la vérité d'une religion par sa magnificence.

Les plus petites circonstances et les choses les plus humaines ont souvent une influence considérable. Saint Cyrille de Jérusalem disait à ses néophytes: « Pourquoi donc vous faites-vous Chrétiens? Je le sais bien. Vous, parce que vous voulez épouser une femme riche; vous, parce que vous savez que j'ai à la cour un ami puissant qui vous aidera à gagner un procès; vous, parce que vous désirez

une dignité dans l'Église. Eh bien, venez, venez tous; qu'importe l'appât? c'est Jésus qui le jette, afin de vous saisir dans ses filets, pour que vous entriez dans sa barque. »

Les événements publics ont également une grande importance; la guerre, la famine, la peste modifient notablement, d'une année à l'autre, le chiffre des conversions; des villages entiers entrevoient le vrai Dieu et sa Providence à travers les événements dont ils sont les témoins ou les victimes, et ils reconnaissent sa puissance. Le travail apostolique devient alors facile et joyeux: ce sont les beaux jours, les missionnaires en profitent; mais que de fois ils regrettent amèrement



DANS UN JARDIN D'ANANAS, PRÈS DE RANGOON

de n'avoir ni assez de ressources ni assez de collaborateurs pour accueillir tous les hommes bien disposés qui s'offrent à eux!

Il existe beaucoup d'autres causes de conversions: on les pourrait dire variées comme l'action de la grâce sur l'esprit de l'homme, multiples comme les battements du cœur; il faudrait aussi, pour s'en rendre un compte exact et les préciser avec plus de netteté, bien connaître les mœurs, les habitudes et les idées des peuples évangélisés, faire la part des circonstances qui leur donnent une nuance spéciale, selon qu'il s'agit des Indes, de la Chine ou de l'Indo-Chine.

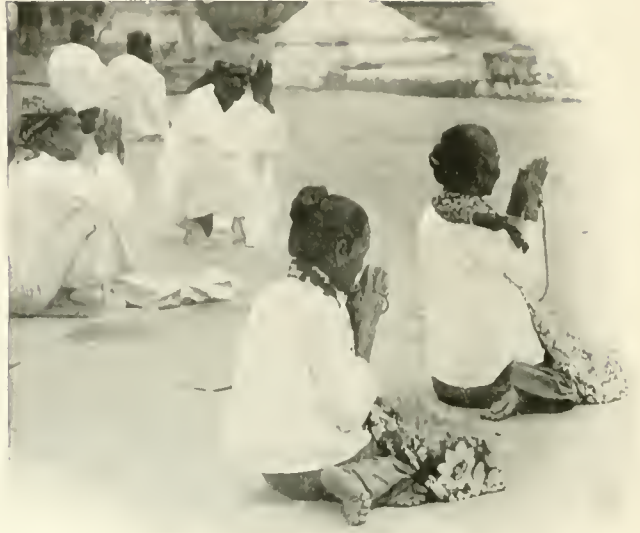
Ces détails, qui seraient très longs, ne peuvent entrer dans notre cadre. Mais nous ne pouvons passer sous silence la formation des néophytes, c'est-à-dire les moyens que l'on prend pour faire d'eux de

bons Chrétiens. Après les avoir bien reçus, les avoir exhortés et encouragés, le prêtre les adresse au catéchuménat, où ils apprennent leurs devoirs de croyance et de conduite et s'exercent à les pratiquer.

Ordinairement, pour ne pas dire toujours, il n'est pas nécessaire de leur démontrer l'existence de Dieu, la vie future, les

récompenses et les punitions; ce sont pour eux des principes premiers; il faut seulement leur prouver que cette divinité qu'ils admettent n'est pas comme nous sujette aux impressions, qu'elle est unique; en un mot, il faut principalement leur démontrer les attributs de Dieu, leur exposer en quoi consiste cette autre vie et comment on peut en mériter une bienheureuse. Ils ont des idées confuses des qualités de l'âme, mais ils ne disputent pas sur son existence; ils admettent aussi les dix commandements de Dieu comme des choses que tout homme raisonnable ne peut nier, excepté le premier, qui regarde l'unité de Dieu. Si les néophytes sont pauvres, la Mission leur donne un secours, car il leur est difficile de travailler et d'étudier en même temps. La période du catéchuménat est plus ou moins longue, selon les dispositions du converti; elle peut varier d'un à six mois.

Pendant ce temps, le missionnaire éprouve de profondes et douces jouissances : il suit pas à pas le travail de la grâce, il écoute



BIRMANNS EN PRIÈRE DEVANT LA PAGODE, A RANGOON



des réponses qui deviennent chaque jour plus claires, il voit l'idée chrétienne se faire place et refouler peu à peu l'idée païenne. Sans doute il n'exige pas du néophyte qu'il soit un docteur ou un saint, il contrôle surtout sa bonne volonté; Dieu n'a-t-il pas appelé à lui tous les hommes de bonne volonté? Le disciple ne saurait être plus sévère et plus exigeant que le Maître. D'ailleurs, cette première génération de convertis, imbue pendant si longtemps des pensées païennes, laissera après elle une seconde génération plus éclairée et plus solide; et celle-ci, à son tour, donnera à Dieu des enfants dont le cœur, l'intelligence, et, pour ainsi dire, le sang, seront complètement chrétiens.

La grâce, en effet, n'agit pas seulement sur l'âme, mais aussi en quelque sorte sur le tempérament; elle fait, par exemple, changer l'expression de la physionomie. L'affirmation paraît quelquefois étrange à ceux qui ne connaissent ni les païens ni les Chrétiens; et pourtant elle est absolument vraie, et il n'y a pas un seul missionnaire, après deux ou trois ans d'apostolat, et parfois moins, qui, à première vue, ne distingue un païen d'un Chrétien, et même un ancien Chrétien d'un nouveau.

Bien souvent, sous la main d'un missionnaire expérimenté, ces nouveaux Chrétiens deviennent apôtres; ils convertissent leurs parents ou leurs amis. S'ils habitent une ancienne chrétienté, ils l'augmentent; s'ils sont les premiers fidèles de leur village païen, ils deviennent les fondateurs d'une nouvelle paroisse. Rien ne les arrête, ni les fatigues, ni les refus, ni les vexations; ils vont, ils viennent, reviennent, recommencent vingt fois les mêmes arguments, trouvent des arguments nouveaux aux-



EN PRIÈRE



quels un prêtre ou catéchiste n'eût pas songé, et qui sont décisifs. L'expérience des vieux missionnaires pourrait nous raconter sur ce sujet des choses bien extraordinaires, mais bien édifiantes, nous montrant comment les néophytes, sous l'impulsion de la grâce, qu'ils ont reçue pleine et entière, ont su réchauffer un pays du feu qui les embrasait. Ainsi se font et les conversions et l'éducation des néophytes, ainsi débutent les chrétientés.

Le catéchiste vient résider dans ces stations pendant plusieurs mois; il enseigne et règle toutes choses, puis arrive le missionnaire, dont le travail personnel et direct commence. Une église s'élève, une école s'abrite à côté de l'église, des villages environnants s'ébranlent et se rangent autour de la première chrétienté, et le district est fondé.

Ces conversions tiennent en deux pages quand on les raconte; quand on y travaille elles demandent souvent une vie d'homme, et quelquefois plus.

DIVISION EN PLUSIEURS VICARIATS — ÉTAT ACTUEL — STATISTIQUE  
1850 ET 1898 — LES LÉPREUX

Revenons à l'histoire proprement dite de la Mission de Birmanie. En 1866, la Propagande détacha du territoire soumis à Mgr Bigandet la ville de Tonghou et la province de l'Est, qu'elle confia à la Société des Missions-Étrangères de Milan; elle divisa le reste en deux parties.

En 1870 eut lieu une nouvelle division.

Au Sud, la Birmanie anglaise et la province d'Arrakan formèrent le Vicariat de la Birmanie méridionale, à la tête duquel resta Mgr Bigandet; au Nord, le royaume indépendant de Birmanie, que l'Angleterre devait conquérir quinze ans plus tard, devint la Mission de Birmanie septentrionale, sous la direction de Mgr Bourdon; à l'Est, la Birmanie orientale renferma Tonghou et les provinces situées entre la Chine, le Siam et la Birmanie indépendante; cette dernière



RANGOON — VUE DES LACS ROYAUX ET DE LA PAGODE SHWÈ DAGON

partie continua à être administrée par des missionnaires italiens; nous n'avons donc pas à en parler. Les deux premières, toujours confiées aux missionnaires français de la Société des Missions-Étrangères de Paris, doivent seules occuper notre attention.

Depuis lors, de notables progrès ont été réalisés, sans qu'aucun événement bien saillant se soit produit; mais le travail régulier des ouvriers apostoliques a, jour par jour, gagné du terrain, c'est-à-dire fait pénétrer la foi dans un plus grand nombre d'âmes, augmenté les écoles, construit des églises et des presbytères, installé des œuvres de charité.

C'est particulièrement chez les Carians, divisés en deux tribus principales, les Talaïn-Carians et les Birmans-Carians, que les missionnaires ont obtenu le plus grand nombre de conversions.

Leur condition exclusive de cultivateurs, leur infériorité sociale à l'égard des Birmans, leur simplicité rustique, leur besoin de protection, l'inanité des sacrifices grossiers qu'ils offrent aux génies malfaisants, tout enfin les porte naturellement vers le Christianisme.

Une fois commencée parmi eux, l'évangélisation s'y poursuit

ordinairement d'une manière régulière et très fructueuse; c'est par familles et par villages qu'ils embrassent le Christianisme.

Il n'en est pas de même des Birmans; c'est un à un, et très rarement, qu'il est donné au missionnaire de les convertir. A cause de la



FAMILLE DE MÉTIS BIRMANNS MUSULMANS

duplicité bien connue de cette race et aussi des dangers auxquels un Chrétien birman, isolé au milieu des païens, est exposé, les missionnaires sont obligés, avant de les baptiser, de les soumettre à une épreuve très longue, et même alors, ils ont eu, dans le passé, à déplorer

des défections. Sans être re-

tournés à la pratique du Bouddhisme, les apostats n'en restent pas moins éloignés du prêtre, vivant dans une sorte d'indifférence que rien, excepté peut-être la vue de la mort, ne paraît pouvoir secouer.

Une tribu plus qu'à demi sauvage, les Shans, a été entamée

récemment. Les Shans vivent loin des postes occupés par les missionnaires; c'est principalement sur le versant oriental des montagnes de l'Arrakan qu'on les trouve en plus grand nombre. La fièvre des bois règne presque toute l'année dans leur pays; aussi ne saurait-t-on les visiter prudemment que pendant les mois de février, mars et avril.

Ce regard d'ensemble ne suffit évidemment pas pour être bien

renseigné, mais rien n'est plus facile que d'obtenir des détails plus nombreux et plus précis.

Commençons par Rangoon, la capitale du pays. Cette ville a quatre paroisses : la cathédrale, 2800 Catholiques; longtemps trop petite, l'ancienne église est en ce moment bâtie sur un plan plus vaste dans un terrain donné par le gouvernement anglais. La paroisse du *Cantonement*, située dans la partie Nord de Rangoon, est ainsi nommée parce qu'elle est fréquentée par les soldats de la garnison; la population catholique, plus ou moins flottante, varie de 400 à 600. Sur la route du Cantonement à la cathédrale, s'élève l'église St-Jean, trop étroite pour les 600 Birmanes et Chinois qui sont ses hôtes généralement assidus. Non loin de St-Jean, apparaît sur un petit monticule, ombragée de cocotiers au lourd feuillage toujours vert, l'église St-Antoine, dont les fidèles dépassent le chiffre de 4500. C'est donc, pour la ville de Rangoon, une population catholique de 8 à 9000 âmes.



UNE DEMOISELLE BIRMANE

Quittons la capitale, et, après quelques heures passées en barque, au milieu des riches campagnes du delta de l'Iraouaddy, nous arrivons au district de Kambe : 1200 Catholiques; plus loin, à 60 milles au Nord-Ouest, Yandoon nous présente ses 740 Chrétiens, et, plus au Nord encore, sur la rive gauche du fleuve, nous pouvons aborder à Sagayi, poste fondé par un prêtre indigène, et comprenant 270 Chrétiens.

Si nous laissons les rives de l'Iraouaddy pour nous diriger vers Bassein, nous verrons des paroisses déjà anciennes, composées en grande partie de Carians : Kanazagon (3900 Catholiques), où, pendant 40 ans, un missionnaire qui vient de mourir il y a quelques mois, le

P. Bertrand, a dépensé le meilleur de sa vie; Myaung-mya (2700 Catholiques), qui nous offre son école de catéchistes et le petit séminaire, double espoir de la Mission; Kyon-talok (840 fidèles), et enfin Bassein, une des villes les plus commerçantes de la Birmanie, où les Frères des Écoles chrétiennes et les Religieuses du Bon-Pasteur ont de florissantes écoles fréquentées par plus de 600 enfants.

Voici maintenant le district de Henzada, avec la récente station de Lethama, 750 Catholiques; Mittagou, 2600 Catholiques; Dambi, de fondation récente, 500; Thinganaing, 2600, et Maryland, 1600. Puis, au nord du Vicariat, Myanaung, avec 850 Catholiques, et Thayetmyo, fort anglais qui commande le cours de l'Iraouaddy et dont la garnison est généralement irlandaise et catholique, ce qui ajoute quelques centaines de fidèles aux 400 que renferme la paroisse.

En revenant vers Rangoon, nous trouvons 1000 Catholiques à Tyobingauk, et 500 à Thonzai, dont l'élégant clocher se profile sur le ciel bleu. Et maintenant il nous faut passer à l'Ouest, où Myaung-mia possède 300 Chrétiens, et Moulmein deux paroisses, celle de Saint-Patrick, 400 âmes, et celle de Mayangoun, 1300.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à pousser une pointe jusqu'à Merguy, autrefois dépendant du Siam, et qui, aujourd'hui, avec les stations carriennes de Kadet et celle de Tavoy, compte 600 Catholiques, et nous aurons donné le nom et la statistique de tous les chefs-lieux des paroisses du Vicariat de la Birmanie méridionale.

Ceux de la Birmanie septentrionale sont moins nombreux. C'est d'abord Mandalay, qui compte quatre paroisses: la cathédrale, sous le vocable du Sacré-Cœur, fréquentée par les Européens, les Eurasiens et les Birmans; celle du Palais, composée des soldats anglais et irlandais, de leurs familles et des employés qui habitent dans l'enceinte fortifiée; celle de St-François-Xavier, réservée aux Indiens, presque tous petits marchands ou domestiques des Anglais; celle de St-Joseph, où l'on s'occupe exclusivement des Chinois. Ces quatre paroisses comptent environ 2000 fidèles.



Au sud de Mandalay, sur la ligne du chemin de fer, nous trouvons d'abord Pynmana (76 Catholiques). C'est une ville pittoresque et d'un climat très sain : le séminaire Saint - Louis - de - Gonzague y a été établi ; Thayagon, où les Anglais avaient autrefois bâti un fort que l'on a transformé en chapelle, 120 Catholiques ; Yemethin, où les



RANGOON. — LA GRANDE PAGODE DE SHWÉ DAGON



PAGODE SHWÉ DAGON. — ENTRÉE PRINCIPALE

Musulmans témoignent par leur hostilité de la vérité de cette parole d'un vieux missionnaire italien : *Musulmani inimici nostri* ; Mektila, sur le bord d'un lac charmant, avec une garnison anglaise ; Chantagon, dont le clocher émerge du milieu des bosquets de manguiers : c'est là qu'est établi le principal orphelinat de la Mission, les plus jeunes enfants étudient, les plus grands

apprennent un métier qui leur permettra de gagner leur vie.



En quittant la ligne du chemin de fer, que nous avons toujours suivie jusqu'ici, nous trouvons Myingyan avec 250 Chrétiens; Nabeek, l'une des plus anciennes paroisses de la Mission, qui compte 291 Catholiques. C'est de cet excellent village que sont sortis la plupart des prêtres indigènes; au nord de Nabeek, Choungou, ville de 18 000 à 20 000 âmes au milieu desquelles vivent 270 Chrétiens.

Il y a trois districts dans le nord-ouest de la Mission : Shwebo, célèbre dans les annales de la Birmanie, parce que cette ville a vu naître Alongpra, chef de la dynastie que l'Angleterre a chassée du trône; 600 Catholiques. Chan-tha-ywa, qui avait autrefois 600 Catholiques et n'en possède plus aujourd'hui que 359; les autres ont émigré vers le Sud par crainte des brigands qui infestaient le pays avant l'arrivée des Anglais; l'église du poste, incendiée en 1885 par les Dacoïts, a été rebâtie; Monhla, la vieille paroisse fondée par les Barnabites, 300 Catholiques; les Dacoïts ravagèrent ce district en 1885, portant de tous côtés la terreur, la dévastation et la ruine; ils essayèrent, heureusement sans succès, d'incendier l'église et le presbytère.

Dans le Nord, Bhamo possède à peine 100 Catholiques parmi lesquels on rencontre des Birmans, des Chinois, des Eurasiens et des soldats de la garnison. Plus au Nord encore, et presque au pied des montagnes Katchyns, à Nan-Kaïpa, poste fondé par le P. Cadoux, de vénérée mémoire, les Chrétiens katchyns, shans ou birmans ne sont guère plus nombreux.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à parler des œuvres de charité, mais nous avons le devoir de signaler le grand hôpital de lépreux bâti près de Mandalay.

Il est impossible de donner le nombre exact des lépreux de Birmanie; on s'accorde généralement à dire qu'il y en a plus de 30 000. On en rencontre à chaque instant sur les chemins, dans les villages, près des pagodes, au milieu des marchés, pleurant et se lamentant en voyant leurs membres disparaître rapidement, dévorés

par la terrible maladie. Pour apporter quelque remède à tant de maux, Mgr Simon lit établir, en 1891, la léproserie St-Jean, à quelque distance de la ville de Mandalay. Le missionnaire appelé à fonder cette œuvre, le P. Wehinger, avait dès lors pour but de secourir un nombre considérable de lépreux: peut-être aussi rêvait-il de supprimer la lèpre. Pour y réussir, il n'y avait pas de meilleure méthode à



Sur les bords  
de l'Iraotaddy

suivre que celle qui a été employée autrefois en Occident, et qui a presque complètement atteint son but. Cette méthode consistait à combattre la lèpre dans ses deux causes principales : la contagion et l'hérédité. La contagion, en ouvrant des asiles aux lépreux pour les empêcher de promener librement leur misère et de semer partout sur leur passage les redoutables germes de leur maladie ; l'hérédité, en créant des léproseries où les hommes vivaient entièrement séparés des femmes, afin de rendre impossible la constitution de ces malheureuses familles, dont les descendants sont condamnés d'avance à servir de victimes et de propagateurs à l'horrible fléau.

Tel est le programme que se posa le fondateur de l'œuvre. Dieu

lui donna le courage et la confiance nécessaires pour l'entreprendre seul, à peu près sans ressources.

Un vaste enclos fut divisé en trois parties parallèles, séparées par des barrières en bambous. Dans la partie du milieu, la plus petite, on vit bientôt un chapelle, un puits, une habitation pour le prêtre. A



BŒUFES A LA HERSE DANS LES CHAMPS DE RIZ

droite, s'élevèrent quatre grands et quatre petits bâtiments. Ce sont les pavillons pour les hommes, la salle affectée à l'expérimentation de traitements spéciaux (frictions, douches, bains d'eau et bains de vapeur), la maison d'école pour les enfants lépreux, et les trois maisonnettes pour isoler les malheureux arrivés au dernier degré de la maladie. Dans l'autre partie, en face et symétriquement, furent disposés quatre pavillons pour les femmes lépreuses,

l'habitation des infirmières et le logement des métis. Les lépreux vinrent nombreux dans cet asile; ils y sont 250 en ce moment. Deux missionnaires se consacrèrent à laver et panser les ulcères de tant de malades. Deux années plus tard, Dieu inspira le même dévouement à deux infirmières européennes, et en 1897 le personnel s'augmenta de six Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie et de trois postulantes. Le personnel indigène se compose d'un catéchiste, d'un maître d'école, d'un commis, de quatre porteurs d'eau, de



JUBILE SACERDOTAL DE MGR BIGANDET (1887)



deux cuisiniers, et d'un homme spécialement chargé des commissions.

Chaque matin, les infirmiers et les infirmières font leur entrée dans les salles des lépreux. Là, pendant plusieurs heures, leur travail consiste à laver, à désinfecter les ulcères, à y appliquer des remèdes (phénol, airol, huile de chaulmougra, hoang-nan, etc.), à les entourer de bandelettes que la charité ne se lasse pas d'envoyer. Deux médecins européens visitent régulièrement les lépreux, qu'ils soignent gratuitement. Les deux missionnaires aident les infirmiers dans leur travail de dévouement, instruisent les malades des vérités du Christianisme et pourvoient à tous leurs besoins spirituels. Chaque année voit mourir en moyenne de 50 à 60 lépreux.

Le missionnaire directeur n'est pas seulement infirmier du corps et de l'âme, il est aussi caissier et économiste. Et de toutes les charges qui pèsent sur ses épaules, cette dernière est une des plus lourdes. En effet, avec l'autorité, le zèle et la grâce de Dieu on peut venir à bout de toutes les difficultés, triompher de toutes les répugnances... Mais les ressources sont souvent difficiles à trouver. Au plus bas prix, il faut 12 francs par mois pour chaque lépreux, ce qui porte la dépense annuelle à 144 francs, soit pour 250 malades 36 000 francs de dépenses courantes (nourriture, vêtements et remèdes), sans faire entrer en ligne de compte les frais de constructions et de réparations. Il faut ajouter en outre l'entretien de Sœurs infirmières, auxquelles l'établissement fournit la nourriture et le logement, ce qui porte les dépenses à 45 000.

Cette revue des Missions de Birmanie serait incomplète si nous ne constatons par des chiffres la situation des écoles et des œuvres de charité; mais pour faire mieux apprécier la marche de l'apostolat depuis 50 ans, nous rapprocherons cette statistique de celle de 1850.

En 1850 : évêque 1; missionnaires 7; Catholiques 500; églises et chapelles 4; stations 8; écoles 2.





LA PAGODE SAMPAN, A KYAUKSE

En 1898 :

En Birmanie méridionale :

Evêque 1; missionnaires 40; prêtres indigènes 8; catéchistes 42; Frères des Écoles chrétiennes 37; Religieuses du Bon-Pasteur 25; Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition 16; missionnaires franciscaines de Marie 4; Petites Sœurs des Pauvres 4; Religieuses indigènes de Saint-François-Xavier 19. La population totale est de 4 500 000, sur laquelle on compte 38 988 Catholiques répartis en 27 districts comprenant en tout 286 stations avec 173 églises ou chapelles.

Les Œuvres d'éducation sont les suivantes : séminaires 2, avec 35 élèves; collèges 2, renfermant 925 élèves; pensionnats 3, et 570 élèves; écoles de garçons 37, avec 1160 élèves, et 21 écoles de filles ayant 449 élèves. Un ouvroir donne l'enseignement à 19 jeunes filles, et une école agricole à 28 jeunes gens.

Les Œuvres de charité se composent de : orphelinats 23, élevant 802 enfants; hôpitaux 2; pharmacies ou dispensaires 19.

Parmi les Œuvres de zèle et de piété, on remarque celles du Denier de Saint-Pierre, de la Sainte-Enfance, de la Propagation de la Foi, les Confréries de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur, de l'Apostolat, de la Prière.

La statistique des résultats de 1898 nous donnera une idée des tra-

vaux annuels des missionnaires : baptêmes d'adultes, 702 ; conversions d'hérétiques, 32 ; baptêmes d'enfants de païens, 47 ; baptêmes d'enfants de Chrétiens, 1224 ; confirmations, 18 ; confessions pascals, 11 341 ; communions pascals, 10 212 ; mariages, 273 ; saints viatiques, 233 ; extrême-onctions, 282.

En Birmanie septentrionale :

1 évêque ; 23 missionnaires ; 4 prêtres indigènes ; 17 catéchistes ;



LA GRANDE PAGODE DE MINGON

6 Frères des Écoles chrétiennes ; 18 Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition ; 8 missionnaires franciscaines de Marie.

La population est de 3 500 000 habitants, sur laquelle on compte 7019 Catholiques, répartis en 14 districts comprenant 56 stations avec 40 églises ou chapelles.

Les Œuvres d'éducation se composent de : 1 séminaire avec 45 élèves ; 1 collège renfermant 150 élèves ; 2 pensionnats avec 140 élèves ; 21 écoles de garçons avec 538 élèves ; 15 écoles de filles avec 295 élèves ; et 3 écoles agricoles comptant 72 jeunes gens.

Les Œuvres de charité sont : 14 orphelinats élevant 360 enfants; 2 hôpitaux, et 5 pharmacies ou dispensaires.

Les Œuvres de zèle et de piété sont les mêmes qu'en Birmanie méridionale.

Les résultats des travaux des missionnaires en 1898 furent de : 1 ordination; 272 baptêmes d'adultes; 10 conversions d'hérétiques; 96 baptêmes d'enfants de païens; 210 baptêmes d'enfants de Chrétiens; 135 confirmations; 3690 confessions annuelles ou pascals; 14898 confessions de dévotion; 3195 communions pascals; 19694 communions de dévotion; 68 mariages; 70 extrême-onctions.

Il suffit de rapprocher ces chiffres pour voir le chemin parcouru en cinquante ans; et encore, pour le connaître exactement, faudrait-il ajouter à cette statistique celle de la Mission de la Birmanie orientale. Nous n'avons pas à le faire ici, et d'ailleurs nos chiffres sont assez éloquents et disent clairement les travaux et les succès des missionnaires.

**Ouvrages à consulter.** — *Détails sur les Karians*, par le P. JURINE, brochure in-8, Paris, 1839. — *Mémoire sur les phongyes ou talapoïns*, par Mgr BIGANDET, br. in-8, Paris, 1865. — *La Mission de Birmanie*, par Mgr BIGANDET, traduit de l'anglais par Adr. LAUNAY, 1 vol. in-8, Paris. — *Vie de Gaudama*, par Mgr BIGANDET, traduit par Victor GALVAIX, 1 vol. in-8, Paris, 1878.



BIRMAN DISEUR DE BONNE AVENTURE

## CHAPITRE XIII

### SIAM ET LAOS

L'APOSTOLAT CATHOLIQUE ET LA POLITIQUE COLONIALE DE LOUIS XIV.



UN FACTEUR SIAMOIS

Le premier missionnaire français qui se rendit à Siam, quitta Marseille le 27 novembre 1660; il se nommait Pierre de la Motte-Lambert; il était évêque de Bérythe *in partibus infidelium*, Vicaire apostolique de la Cochinchine et administrateur d'une partie de la Chine; il arriva à Juthia le 22 août 1662. Il y fut rejoint quelque temps après par Mgr Pallu, fils d'un magistrat de Tours, évêque d'Héliopolis, Vicaire apostolique du Tonkin, administrateur de plusieurs provinces de Chine, et le principal fondateur de la Société des Missions-Étrangères.

Le royaume de Siam, où les deux évêques s'étaient arrêtés avant de passer dans leurs postes respectifs, était alors le rendez-vous de tous les commerçants du monde: il comptait, dans ses villes principales et sur ses côtes, des représentants de quarante-trois nations; il recevait des Por-

tugais, des Hollandais, des Grecs, des Arméniens, des Chinois, des Indiens, qui venaient à l'envi y tenter la fortune; il donnait asile à quelques centaines de Chrétiens annamites et japonais chassés de leur pays par les persécutions. On y retrouve aujourd'hui encore ce mélange de races, mais les Chinois ont singulièrement augmenté, et l'influence anglaise y a remplacé l'influence portugaise, puisque nous n'avons pas su, ce qui à bien des reprises nous eût été si facile, y faire prédominer la nôtre.

Le culte bouddhique y est florissant, comme en Birmanie, les talapoins fort honorés, et tous les garçons devaient et doivent encore passer par la pagode et y demeurer plusieurs années.

Le Siam possédait à la capitale, Juthia ou Ayuthia, et dans les environs quelques Religieux portugais et espagnols, Jésuites, Franciscains et Augustins, qui prenaient soin de leurs compatriotes. Il n'était pas soumis à la juridiction des Vicaires apostoliques, et ceux-ci n'avaient l'intention d'y séjourner que le temps nécessaire à la préparation de leur voyage au Tonkin et en Cochinchine. Mais la persécution qui régnait en ces deux pays les força de rester à Juthia. Quelque temps après son arrivée, Mgr Pallu ayant été obligé de retourner en Europe pour faire préciser et augmenter ses pouvoirs, obtint par un bref du 4 juillet 1669 que le Siam fût confié à Mgr de la Motte-Lambert, et en 1673 il fit ériger cette Mission en Vicariat apostolique.

L'évêque profita aussi de son voyage pour adresser plusieurs mémoires à Louis XIV et à ses ministres, leur indiquant les divers points des côtes de l'Extrême-Orient où nous devions établir des comptoirs de commerce. Il ne s'agissait ni de conquêtes, ni d'expéditions coloniales, simplement d'affaires commerciales faites sur une large échelle; car il est à remarquer que Mgr Pallu n'engage jamais le gouvernement français à la conquête des royaumes infidèles; il ne parle que de négociations en vue de signer des traités avantageux ou d'autorisations pour obtenir des comptoirs et des factoreries: il veut uniquement des relations pacifiques, également



utiles à la France et aux autres pays, au bien des âmes et à la gloire de l'Église.

Dans ses rapports, il traitait de la fondation d'un comptoir à Siam. « De ce royaume, disait-il, la France toucherait au Sud les îles de Sumatra, Bornéo, Java; à l'Ouest, elle rayonnerait jusqu'à ses stations des Indes et à Madagascar; elle serait à portée de fonder et de soutenir les établissements de l'Est en Cochinchine, au Tonkin, en Chine et au Japon. »

Tel était le projet de Mgr Pallu, et je ne sais si jamais colonisateur en conçut de plus grandiose et de plus juste.

Le moment était favorable pour faire écouter ces propositions par Louis XIV. Mondevergue avait été nommé gouverneur de Madagascar, Caron



UNE FAMILLE SIAMOISE.

ron directeur général de nos comptoirs dans les Indes, La Boullaye le Gouz envoyé à la cour de l'empereur Aïreng-Zeb; enfin on préparait la flotte qui, sous le commandement de M. de la Haye, devait victorieusement promener notre pavillon sur l'Océan Indien. Aussi le roi accepta avec satisfaction les mémoires de l'évêque, lui promit de les lire, et lui assura sa protection pour les missions qui lui étaient confiées. De retour à Siam, Pallu offrit au roi Phra-naraï des présents de la part de Louis XIV et du Souverain Pontife.



Le roi de Siam jugea bon de répondre et d'entretenir des relations avec la cour de Versailles. Il était encouragé dans cette voie par un homme dont le nom est resté célèbre dans les fastes des aventuriers : Constance ou Constantin Phaulcon.

Naguère mendiant, et rapidement devenu *barcaïon* ou premier ministre, Phaulcon était doué de talents à la hauteur de son ambition. Fils d'un cabaretier grec selon les uns, d'un noble vénitien selon les autres, il s'embarqua à dix ans sur un navire anglais, fréta à vingt ans un bâtiment qui se perdit sur la côte de Malabar. Un jour, son étoile le conduisit sur les rivages de Siam, et le fit protecteur d'un ambassadeur persan dans la détresse. Esprit vif, entreprenant, aimable, avisé, libéral et généreux avec ostentation, intrépide au besoin, cruel si la cruauté lui était utile, d'une habileté dans les affaires qui allait jusqu'à l'absence de scrupules, capable de dire la vérité, et plus souvent de la taire ou de la trahir, maniant la flatterie comme un Oriental et les affaires comme un Grec, il s'attacha au premier ministre de Siam, et finalement le remplaça.

Avec les petits moyens de la flatterie et de la corruption, Phaulcon employa les grands, et songea à s'appuyer sur la France. Il se montra l'ami et le protecteur des missionnaires, et convainquit facilement son maître des avantages de contracter une étroite alliance avec la nation française, riche, généreuse et brave, qui protégerait ses États contre les entreprises des Hollandais. L'ambition du ministre se rencontra avec les sentiments personnels du souverain qui, en 1681, fit partir une ambassade pour la France, avec un missionnaire, le P. Gayme, pour interprète.

Mais le navire qui portait les ambassadeurs fit naufrage sur les côtes de Madagascar; Phra-naraï ne se découragea pas et, le 25 janvier 1684, il envoya d'autres négociateurs auxquels il donna comme la première fois un missionnaire pour guide : ce fut le P. Bénigne Vachet.

A Paris, les fêtes succédèrent aux fêtes en l'honneur des envoyés

du roi de Siam, mais sans aboutir à rien de bien sérieux; il faut longtemps pour traiter avec des Orientaux.

Louis XIV fut cependant assez satisfait, et envoya à son tour une ambassade dont le chef était M. de Chaumont, accompagné de plusieurs gentilhommes et de Jésuites mathématiciens; ces derniers, sous la direction du P. Tachard, devaient se rendre en Chine.

Dans les lettres que le roi de France avait chargé son ambassadeur de présenter, il appuyait spécialement sur la nécessité pour le souverain siamois d'embrasser le Catholicisme. La demande était un acte de foi autant qu'un acte de sage politique. Un prince chrétien, souverain de Siam, eût été nécessairement l'ami et l'allié de la France, qui, dès cette époque, fût devenue en Extrême-Orient, comme elle l'était en Occident, la représentante des intérêts catholiques; et elle eût grandement profité de cette situation, d'abord fort honorable. Car si la force engendre la crainte ou l'espoir, et le commerce l'intérêt, sources d'une entente momentanée et d'une assimilation partielle, seules les idées sont un principe d'union et produisent l'assimilation parfaite. Mais encore de quelles idées s'agit-il, sinon des idées de justice, qui correspondent à ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme? La politique et l'intérêt sont des choses d'un moment; la justice est éternelle comme la vérité, dont elle est un élément, et les peuples ont toujours faim de vérité et de justice.

Eh bien, y a-t-il un fonds de vérité et de justice qui puisse soutenir la comparaison avec celui que nous offre la religion chrétienne? C'est elle qui a porté au plus haut degré le niveau intellectuel et moral des peuples, elle qui a le mieux répondu à toutes les questions que se pose la raison humaine, et la seule qu'aient pu aisément



TYPI  
DE SIAMOISE

accepter toutes les races. Assurément, la communauté de religion n'a pas en Europe cette force d'union; mais elle la possède chez les peuples d'Orient, qui identifient la religion et la nationalité, et il y a longtemps que l'on aurait élevé ce fait à la hauteur d'un principe indiscutable, s'il ne heurtait tant de préjugés et de passions. Beaucoup traitent ces idées de fanatisme, d'autres les dédaignent comme un rêve. Loin d'être du fanatisme, elles sont l'expression de la prudence, de l'habileté et de la vérité; et si malheureusement elles sont un rêve et doivent l'être toujours, c'est que les patriotes et les Chrétiens, qui le font, sont dans ce monde les plus faibles et les moins nombreux.

Pendant quelque temps, on put se demander si Phra-narāi n'avait pas des velléités d'embrasser le Catholicisme; il s'entretenait fréquemment avec Mgr Laneau, lisait le catéchisme et faisait placer un crucifix dans ses appartements.

Qu'y avait-il de simulé ou de réel dans ces démonstrations extérieures? C'est le secret d'une conscience que personne n'a sondée; mais il est plus que probable que le prince n'eut jamais l'intention de se convertir. Un jour qu'on le pressait un peu plus vivement sur ce sujet, il répondit « qu'il ne voulait pas changer une religion reçue et professée pendant deux mille deux cent vingt-neuf ans ». Cependant il demanda spontanément à l'ambassadeur un mémoire sur les libertés que le roi de France désirait pour les missionnaires, il l'accepta comme la base d'un traité qu'il signa, le 10 décembre 1685, et par lequel il donnait le droit de prêcher l'Évangile dans tous ses États, exemptait les sujets catholiques des corvées le dimanche et les jours de fête, et nommait un mandarin pour s'occuper spécialement des difficultés possibles entre Chrétiens et païens.

Un traité de commerce très avantageux pour nous suivit la convention religieuse: la France avait le monopole de l'étain dans l'île de Jongsclam, la possession du port de Singor, qu'elle pouvait fortifier; etc.

Dans ces négociations, le rôle des missionnaires était indiqué d'avance par leur caractère et par leur situation : rendre aux deux pays qu'ils voulaient unir le plus de services possibles, en sauvegardant leurs mutuels intérêts. Mgr Laneau, le P. Tachard, le P. de Lionne, un des fils du ministre de Louis XIV, et le P. Vachet, présents à toutes les entrevues des ministres siamois avec les ambassadeurs français, n'y manquèrent pas. Aussi Phra-naraï leur témoigna sa reconnaissance en leur faisant construire un nouveau collège à Juthia et une chapelle à Louvo, la résidence royale.

De leur côté, les Jésuites mathématiciens avaient observé une éclipse totale de lune, qui pouvait être d'une grande utilité pour la détermination des longitudes. Le roi, qui se piquait d'être connaisseur en astrologie, voulut assister aux expériences : il fut si émerveillé de la science des Religieux, qu'il leur fit de magnifiques présents, et leur proposa de les garder à sa cour; mais, ayant appris qu'ils avaient ordre d'aller en Chine, il consentit à les laisser partir, à condition que le

P. Tachard retournerait en France pour y chercher deux mathématiciens de son Ordre, qu'il ramènerait avec lui.

L'impression que ces faveurs exerçaient sur l'esprit du peuple était encore augmentée



MAISONS SIAMOISES SUR PILOIS

par la conduite des Français, presque tous sincèrement et pratiquement chrétiens. L'ambassadeur et ses compagnons voulurent être les parrains de douze catéchumènes. Ils assistèrent également à

une soutenance de thèses théologiques par les élèves du séminaire, dont l'abbé de Choisy loue la science et la bonne tenue.

Enfin, le 22 décembre, M. de Chammont quitta la cour de Juthia. A son bord il emmenait une nouvelle ambassade siamoise, chargée de resserrer encore les liens de l'alliance française, et les PP. de Lionne et Vachet, qui devaient servir d'interprètes.

L'ambassade française à Siam avait obtenu plus de succès encore que l'ambassade siamoise en France, puisqu'elle avait conclu un traité qui nous donnait de sérieux avantages; les missionnaires se prenaient à espérer plus vivement de brillantes destinées pour le Catholicisme, soutenu par Louis XIV.

Les grands progrès de l'Église, sa paix et sa tranquillité dans le monde romain, dataient de la conversion des empereurs et des rois, de la protection dont ils avaient entouré les prédicateurs de l'Évangile, dans leurs États et dans ceux de leurs alliés; ce qui s'était fait autrefois ne pouvait-il se reproduire au xvii<sup>e</sup> siècle?

Au mois de juillet 1686, les nouveaux ambassadeurs étaient à Brest, et jusqu'à Paris rien ne fut négligé pour les éblouir et les émerveiller. Festins, bals, compliments, ce fut sous une autre forme la continuation des fêtes données à Juthia.

Ces discours et ces fêtes ne faisaient pas oublier le but principal des relations de la France avec le Siam.

Aidés des missionnaires et du P. Tachard, les ministres réglèrent les préparatifs de l'expédition qu'ils projetaient; ils avaient vite compris que les stipulations du double traité signé à Louvo seraient illusoires, tant qu'une force imposante ne les appuierait pas. On prit donc la résolution de faire occuper le port que le traité reconnaissait à la France. Mais, à l'arrivée des troupes, les choses se passèrent moins bien qu'on ne l'avait espéré: plusieurs mandarins siamois se montrèrent mécontents de la faveur de Phaulcon, de la présence des étrangers et de l'autorité qu'ils prenaient dans leur pays.

Nos ambassadeurs et nos officiers eussent peut-être triomphé





AU BORD DU CANAL, A BANGKOK

de ces obstacles s'ils eussent été unis ; malheureusement le désaccord s'était mis entre eux ; le ministère français avait cru être habile en nommant trois chefs, un pour la diplomatie, un autre pour le commerce, et un troisième pour la guerre ; il n'avait fait que préparer l'anarchie. On ne s'imagine guère que, sous Louis XIV, on ait pu penser à une autre combinaison qu'à l'unité dans le commandement, et cependant on trouve là les mêmes errements qui, il y a quelques années à peine, nous ont été funestes au Tonkin.

Un mandarin, Phra-phret-raxa ou, comme les relations l'appellent, Pitra-cha, « d'une naissance à servir sur un ballon plutôt que sur un trône », disent les uns, rejeton d'une dynastie déchue, disent les autres, groupa autour de lui les mécontents de l'omnipotence de Phaulcon, et dans cette conspiration il eut pour complice le plus actif le chef de la dernière ambassade siamoise en France ; il fit assassiner Phaulcon, emprisonner le roi, « qui mourut bientôt d'une mort trop rapide pour paraître naturelle ».

Le vainqueur se proclama roi, et tenta de légitimer son usurpation en épousant la fille unique de son ancien souverain ; puis il proposa au commandant français Desfarges des conditions qui furent refusées. Le 6 juin 1688, les Français furent attaqués ; malgré le secours des Hollandais, les Siamois subirent plusieurs échecs suc-



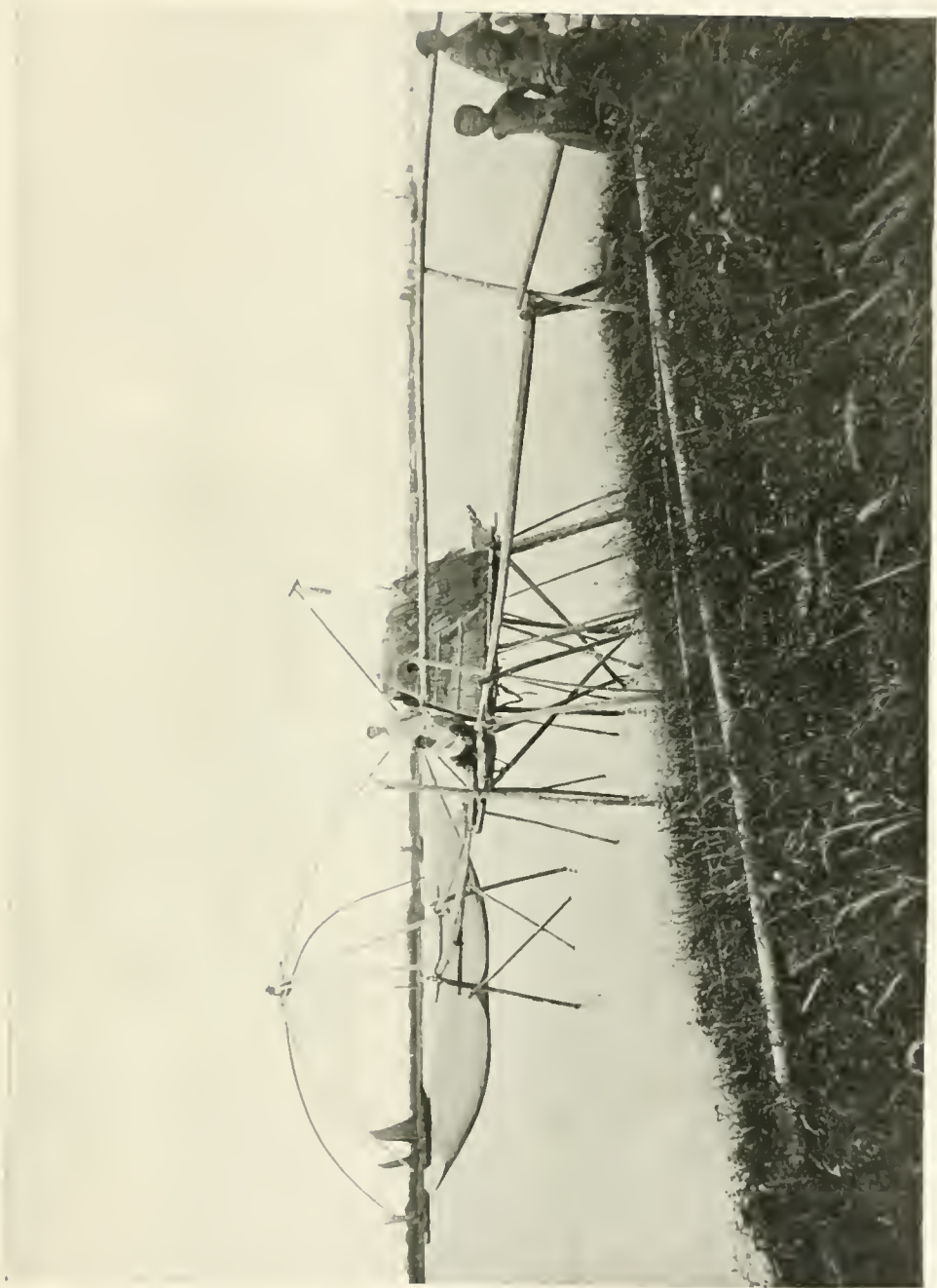
cessifs qui les rendirent furieux; ils tournèrent leur colère contre les missionnaires, s'emparèrent de Mgr Lancau, le chargèrent de chaînes et l'exposèrent au feu de la citadelle. A la vue du vénérable vieillard, les Français changèrent leur tir et continuèrent leur résistance, qui dura plus de quatre mois. Désespérant de les vaincre, l'usurpateur se déclara prêt à leur fournir des vaisseaux pour les conduire à Pondichéry. L'offre fut acceptée et des otages donnés de part et d'autre.

Au moment d'appareiller, les Français, s'apercevant que les Siamois avaient, à marée basse, planté des pieux en travers du Ménam pour empêcher le passage de leurs navires, les accusèrent de trahison; et afin de se venger ils mirent à la voile en emmenant les mandarins siamois, ainsi que les otages précédemment donnés à Phra-naraï et qui tous s'étaient enfuis, à l'exception de l'évêque.

A cette nouvelle, les Siamois se précipitèrent sur Mgr Lancau resté à Juthia, le saisirent par les mains, par les pieds, par la tête, le traînèrent dans la boue, et enfin le jetèrent demi-mort sur des herbes sèches où, pendant deux heures, il demeura exposé aux insultes. On lui arracha la barbe, on lui cracha au visage, on vomit contre lui les imprécations les plus horribles. Quand la population eut rassasié sa haine des outrages qu'elle prodiguait, Pitra-cha fit jeter le Vicaire apostolique en prison.

Revenu de Pondichéry avec de nouveaux vaisseaux, Desfarges ne put entamer aucune négociation avec les Siamois, et voyant qu'il n'avait plus rien à espérer dans l'état de surexcitation des esprits, il renvoya les otages emmenés à Pondichéry quelques mois auparavant, et partit pour le Bengale en novembre 1689.

Telle fut l'issue fatale des relations de la France avec le Siam au xvii<sup>e</sup> siècle: malgré les démarches qu'un missionnaire, le P. Manuel, et un Jésuite, le P. Tachard, entreprirent les années suivantes, les rapports cessèrent presque entièrement. Des espérances de grandeur religieuse et politique qu'avaient conçues les Vicaires apostoliques



PÊCHERS SIAMOIS



et leurs prêtres, et dont la réalisation avait été préparée avec tant de soin, il ne resta qu'un souvenir douloureux et des ruines.

La cause des ouvriers apostoliques y avait perdu quelque éclat ; plusieurs soutiendraient sans doute qu'elle y avait gagné en solidité, au moins à considérer les choses par certains côtés.

Les missionnaires, en effet, avaient été bien accueillis à Siam : ils y avaient appelé leurs compatriotes et relevé leur influence religieuse par les forces navales et militaires de la France. Qu'en pouvaient conclure les peuples d'Extrême-Orient, ignorants du dévouement catholique et des forces mystérieuses de la grâce divine ?

Peut-être que les missionnaires étaient venus à Siam pour les honneurs qu'ils y recevaient et les avantages qu'en retirait leur pays ; qu'avant tout ils étaient, sous couleur de religion, des agents politiques et commerciaux. Les Orientaux ne comprenaient pas et comprennent encore assez peu, qu'apôtre d'abord, le missionnaire cherche le règne de Dieu ; qu'honoré ou méprisé sur une terre étrangère, il y reste, parce que la charité passe avant le commerce et l'enseignement du catéchisme avant la politique. Maintenant les Français partaient, laissant les missionnaires exposés sans défense à toutes les colères et à toutes les rancunes ; ceux-ci ne les suivaient pas, ils ne les rappelaient pas pour venger leurs insultes et leurs souffrances, ils demeuraient à Siam, maltraités pour la cause française, mais souffrant en silence, continuant d'évangéliser les petits, d'édifier les grands, de soulager les malheureux. A ceux qui désormais, et ce ne sera pas chose rare, leur jetteront l'épithète d'étrangers et d'agents de l'étranger, les ouvriers apostoliques pourront prouver par des faits le véritable mobile de leur vie, et montrer la différence entre leurs actes et la conduite des commerçants et des hommes politiques.

Pendant qu'au Siam les missionnaires éprouvaient tant de misères, à Versailles on leur attribuait les fautes commises par nos diplomates et par nos officiers ; car c'est ainsi que l'on raisonne trop

souvent. En Extrême-Orient, les apôtres étaient des agents français ; en France, on suspectait leur patriotisme. Ce sont là des écueils fréquents dans la vie des prédicateurs de l'Évangile, plus difficiles à éviter que les brisants des côtes au milieu de sombres orages.

Durant vingt années, les missionnaires avaient travaillé à unir la France et le Siam. Pour préserver les intérêts de ces deux pays, ils avaient contrecarré les influences rivales des Portugais, des Hollandais et des Anglais ; ils avaient servi d'interprètes et donné tous les renseignements qu'on leur avait demandés. Que pouvait-on leur reprocher ? Dans la défaite, leur chef était seul resté fidèle à sa parole, sauvagardant par son héroïsme l'honneur de ses compatriotes, et l'on venait maintenant les rendre responsables des fautes d'agents mal choisis par le gouvernement central !

On leur fit même le reproche que leurs Chrétiens n'avaient point combattu dans les rangs des Français. Mais de quel droit l'eussent-ils fait ? Avaient-ils donc, en devenant chrétiens, perdu leur nationalité de Siamois ou l'amour de leur pays ? Si le nouveau roi s'était montré depuis de longues années le persécuteur acharné du Catholicisme, si la France eût été par des traités maîtresse du Siam, cette question aurait pu se poser. Mais il n'en était rien, les missionnaires avaient donc suivi la stricte ligne du devoir et de la justice ; ils s'étaient montrés, sans faiblesse comme sans jactance, de véritables apôtres, en faisant passer la cause de Dieu avant celle de la France ; de véritables prêtres, en inspirant à leurs Chrétiens, par leur exemple, le respect et l'amour de leur propre pays ; de vrais patriotes, en mettant au service de leur gouvernement et de ses agents toutes les ressources de leur intelligence et de leur cœur.

Il y a deux ans à peine, le Vicaire apostolique du Tonkin occidental, Mgr Puginier, a eu à répondre à des accusations analogues, car il n'y a que les noms qui changent, les hommes et les choses gardent leur caractère, et il a résumé sa réponse dans ces lignes, que les missionnaires de Siam au xvii<sup>e</sup> siècle auraient pu signer :

« Mes missionnaires et moi avons rendu au représentant de la France les services que nous devons lui rendre, sans cependant rien faire de contraire aux intérêts du gouvernement annamite. Notre but a toujours été d'être utile à notre patrie et au pays que nous évangélisons. Nous, missionnaires, n'avons que faire de la gloire. Nous travaillons pour Dieu, pour notre patrie, et pour le pays auquel nous nous sommes dévoués ; cela nous suffit. »

MALHEURS AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. — PROGRÈS AU XIX<sup>e</sup>

La situation des missionnaires français resta plus d'un demi-siècle fort embarrassée, et celle de leurs Chrétiens très pénible : lorsqu'elle sembla s'améliorer, le pays tout entier fut troublé par l'invasion des Birmans. A ce moment, le roi de Siam, revenu des préjugés que ses prédécesseurs avaient eus contre les Chrétiens et contre les



TALAPOINS



missionnaires, fit appel à leur dévouement et pria Mgr Brigot d'user de son influence sur les fidèles pour les engager à combattre. « La demande du roi est très juste, répondit l'évêque, c'est le devoir des Chrétiens de lutter pour la défense de la patrie. »

Plusieurs régiments se formèrent, uniquement composés de Chrétiens, reçurent la garde des bastions et les défendirent avec un courage qui, au dire des mandarins, contrastait avec la pusillanimité des autres troupes.

Les Birmans s'étant retirés, le roi n'oublia pas la conduite de Mgr Brigot et l'intrépidité des Catholiques. Chaque Chrétien recut en présent une pièce d'étoffe et du riz; les élèves du collège, de la toile. Le peuple baptisa l'église française du nom d'église de la Victoire; il salua Mgr Brigot du nom de grand défenseur de la ville.

Les vainqueurs n'avaient cependant que momentanément renoncé à leurs conquêtes; ils reparurent en 1765, firent prisonniers les deux missionnaires de Mergui, les PP. Alary et Andrieux, avec leurs Chrétiens, revinrent mettre le siège devant Juthia, dont ils s'emparèrent, et emmenèrent Mgr Brigot en captivité avec la plupart de ses fidèles. — Afin de nourrir ses malheureux compagnons, l'évêque donna tout ce qu'il avait sauvé du pillage; l'argent ainsi recueilli ne dura pas longtemps. Alors, dans un dernier et suprême élan de charité, l'évêque vendit son anneau épiscopal, le gage béni de son alliance avec l'Église de Siam. Ce trait de désintéressement qui révèle combien forte et douce était l'union du père et des enfants, du pasteur et de ses ouailles, toucha le cœur d'un capitaine anglais nommé Rivière; il sollicita et obtint de recevoir le Vicaire apostolique à son bord, et le pria de considérer le navire comme sa propre demeure.

La Mission de Siam était ruinée; des douze mille fidèles dont elle se composait avant la guerre des Birmans, elle n'en comptait plus que mille; les autres étaient morts ou exilés; les églises, les presbytères, les écoles avaient été incendiés.

Tout était à recommencer ; le P. Corre recommença.

En 1772, Mgr Lebon, évêque de Métellopolis, vint l'aider ; il était accompagné du P. Garnault, qui devait être son successeur.

De mauvais jours pour l'apostolat s'approchaient : la Révolution française tarit la source des vocations apostoliques, et après la mort du P. Rabeau, jeté à la mer par des matelots birmans (1809) pour avoir voulu protéger un Français, capitaine au long cours, il ne resta plus qu'un seul missionnaire, Mgr Florens, dont la charité fut si grande que les Chrétiens et les païens en ont longtemps gardé le reconnaissant souvenir.

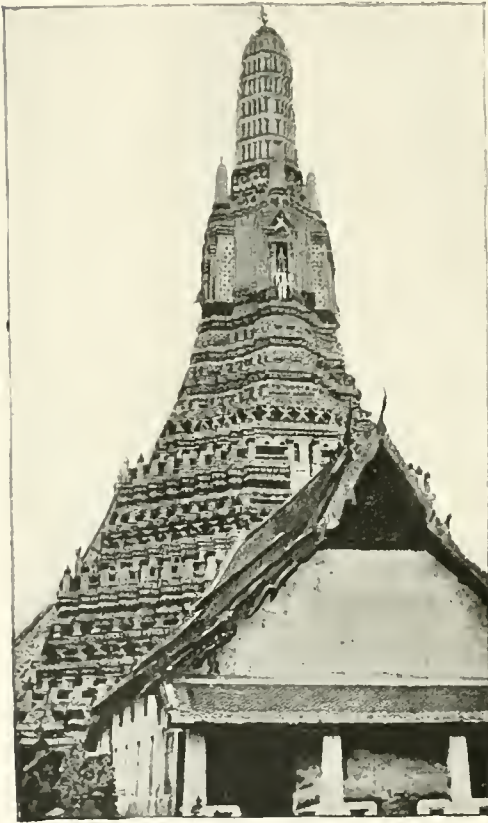
Sans argent, presque sans prêtres, le Siam offrait alors le douloureux spectacle d'une Église malheureuse et sans espérances de se relever. Hélas ! à cette époque, toutes les Missions ressemblaient par plus d'un côté à celle du Siam, et les vétérans de l'apostolat, regardant l'avenir, cherchaient partout, sans les apercevoir, les signes avant-coureurs du relèvement. A leur dernière heure, ils se demandaient avec angoisse si leur œuvre, fruit de longs et pénibles efforts, allait disparaître avec eux, ne laissant de son passage qu'une traînée lumineuse éclairant des ruines.

Cette tristesse était légitime, ces alarmes justifiées, et cependant, lorsque le Chrétien regarde de haut la marche du monde, peut-il jamais désespérer ? Une confiance invincible, une espérance inébranlable ne doivent-elles pas remplir son âme ? Quand il écoute le ciel, il entend les paroles d'éternelle durée données à l'Église catholique, sa mère ; quand il regarde la terre, ne voit-il pas bien souvent le triomphe succéder à la défaite ?

Cette fois encore les espérances chrétiennes eurent raison. L'œuvre de la Propagation de la foi fut créée, les martyrs attirèrent l'attention vers les Missions et excitèrent l'enthousiasme de la jeunesse sacerdotale, la science rapprocha l'Extrême-Orient de l'Europe ; et ainsi les missionnaires se multiplièrent, les ressources augmentèrent, et l'aurore de la liberté apparut.

Le Vicariat apostolique de Siam participa à ce renouvellement dans une large mesure.

Entouré d'une jeunesse vigoureuse, le vieil évêque Florens retrouva son ardeur de vingt ans ; il envoya chez les Nias le P. Vallon, à Sumatra le P. Bérard, dans les forêts du Nord le P. Deschavannes, et le P. Courveyz à Singapore alors au début de sa richesse commerciale. Quelques années s'écoulaient et nous voyons les PP. Grandjean et Vachal porter la foi jusqu'à Xieng-mai, pendant que Mgr Pallegoix, le savant philologue, entretient des relations d'amitié vérita-



PAGODE SIAMOISE

table avec le roi et les princes siamois, et vient en France publier deux ouvrages fort remarquables. L'un est intitulé : *Description du royaume Thai ou Siam* ; un peu monotone de forme, mais très riche de fond, il est dans son ensemble le travail le plus complet sur Siam ; le second, un *Dictionnaire siamois - latin - français - anglais*, forme un volume de 900 pages in-folio comprenant environ trente mille mots très exactement traduits ; il fut, sur l'ordre de Napoléon III, confié aux presses de l'Imprimerie nationale.

Pendant son séjour à Paris, Mgr Pallegoix avait fait naître dans l'esprit de l'Empereur la pensée de nouer des relations avec le Siam ; ce fut l'origine de l'ambassade de M. de Montigny, qui eut lieu en 1856.

Lors de son séjour à Bangkok, le diplomate français eut pour interprète Mgr Pallegoix et le P. Larnaudie. M. Meyniard, l'historien des faits et gestes du second Empire en Indo-Chine, a écrit de ce dernier : « L'abbé Larnaudie, qui dans cette occasion rendit des services si importants à la France, avait une profonde connaissance du pays, qu'il habitait depuis plus de douze ans. De plus, botaniste émérite, il pouvait offrir à M. de Montigny une collaboration aussi éminente qu'inespérée dans l'étude que désirait entreprendre ce dernier des ressources de la contrée. Il ne faillit pas d'ailleurs à cette tâche, au cours de laquelle il déploya un zèle, un dévouement et un patriotisme au-dessus de tout éloge. »

Le traité fut signé le 8 juillet 1856. Outre les avantages commerciaux et politiques qui étaient spécifiés pour la France, notre diplomatie avait obtenu pour le Catholicisme et pour les missionnaires les mêmes libertés qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, mais cette fois, elles devaient durer plus longtemps.

En 1861, les Siamois rendirent la visite qu'ils avaient reçue, et leurs ambassadeurs vinrent à Paris et à Rome sous la direction du P. Larnaudie.

Au milieu de ces années heureuses qui en présageaient de plus belles, mourut Mgr Pallegoix (1862).

Le roi de Siam, Mongkout, avec lequel il était intimement lié, lui fit rendre les plus solennels honneurs et voulut être lui-même présent à ses funérailles; les missionnaires ayant eu l'heu-



SIAM. — BOUDDHA DE LA PAGODE ROYALE.

reuse pensée de lui offrir l'anneau pastoral du défunt, il leur répondit :

« Cet anneau béni qui avait appartenu à Sa Grandeur, je l'ai reconnu aussitôt comme étant celui que le Très Révêrend Evêque, mon ami bien-aimé, portait lorsqu'il venait me voir et qu'il m'avait donné à examiner autrefois. On m'a dit que Sa Grandeur s'en servait aux jours de fête, pour bénir le peuple chrétien pendant le service divin. Je reçois avec le plus grand plaisir le souhait que vous me faites en m'envoyant ce souvenir de mon intime ami défunt ; qu'il soit aussi pour moi une source de bénédictions ! »

Le successeur de Mgr Pallegoix fut Mgr Dupont. Les débuts de son épiscopat furent marqués par une conversion qui fit grand bruit dans le royaume tout entier ; celle d'un talapoin, Supérieur d'une pagode. Bien rares, en effet, sont les ministres de l'erreur qui embrassent la vérité ! Tant de choses les en éloignent : leur éducation, leurs relations, leurs intérêts et souvent aussi leur ignorance des dogmes catholiques ; en effet, tout jeune garçon siamois, même le prince héritier, est placé dans une pagode sous la direction des talapoins, qui le plieront à leur service, le faisant ramer, puiser de l'eau, porter des fardeaux, accomplir maintes besognes infimes ; ce sera son passe-temps et son emploi, mais assez rarement se mettront-ils en peine de lui apprendre à lire et moins encore à écrire. Cinq ou six années écoulées ainsi laisseront beaucoup d'enfants à peu près aussi ignorants à leur sortie de la bonzerie que lorsqu'ils y sont entrés ; mais leur cœur sera corrompu, leur esprit imbu de fables absurdes, et ils auront contracté des habitudes de vice ou de paresse qui domineront leur vie. Comme tous ses compatriotes, ce talapoin avait grandi sous l'aile de Bouddha ; mais à l'encontre de beaucoup, c'était un convaincu. A vingt ans, il revêtit l'habit jaune et se livra tout entier à la pénitence et à la prédication de sa religion, son nom devint célèbre, ses disciples se comptèrent par milliers, et le roi le nomma Supérieur de la pagode de Vat-Klua.

Un jour, un missionnaire voulut entrer dans cette pagode : emporté par son zèle le vieillard repoussa avec colère le prêtre étranger ; peu après il comprit qu'il y avait une autre religion que la sienne et voulut la connaître, il l'étudia, la jugea vraie et l'embrassa ; il fut baptisé au mois de mars 1864. Le même jour un ordre du roi, demeuré foncièrement païen, malgré sa sympathie pour les missionnaires, dispersa tous les talapoïns de Vat-Klua, chassa le vieillard de sa pagode et épouvanta tous ceux qui devaient le suivre. Évidemment, le jour du triomphe n'était pas encore venu pour l'Église de Siam.

Les missionnaires le savaient depuis longtemps, et leur zèle, trop souvent stérile ou entravé parmi les Siamois, s'était tourné vers les Chinois, qui en grand nombre étaient venus du Kouang-tong et du Fokien chercher fortune dans le delta du Ménam.

Éloignés de leur pays, débarrassés de quelques-uns de leurs préjugés séculaires par leurs relations avec des hommes d'autres races, délivrés des mille liens dont les entourent la famille ou les amis, libres des plus pressants soucis matériels, par la situation aisée qu'ils conquéraient rapidement, les Chinois étaient accessibles aux vérités chrétiennes. Ce n'est pas cependant qu'il n'y eût aucune difficulté à leur conversion : l'opium, le jeu, les sociétés secrètes surtout, et également l'habitude qu'ils ont de laisser dans leur patrie leur femme légitime pour en prendre une autre dans le pays qu'ils habitent momentanément, étaient et sont encore autant d'obstacles. En bien des cas, ces obstacles furent vaincus, et des paroisses nombreuses furent formées : les premières et les plus connues sont celles de Pètriu, de Nakon-Xaisi et de Bang-Xang.

En 1876, les missionnaires tentèrent l'évangélisation des peuplades désignées sous le nom de Laotiens : ils entrèrent chez elles par le Nord et par l'Est ; l'expédition du côté de l'Est seule réussit ; en sept ou huit ans, le P. Prodhomme, chef de cette Mission amena à lui



cinq ou six mille néophytes et installa quatre centres principaux : à Lakhon sur les rives du Mékong, à Sakhon, à Annat, à Ubon.

Cependant, quelques mandarins de la province, voyant augmenter rapidement les conversions au Christianisme, se demandèrent si les succès de ces étrangers, prédicateurs de la nouvelle religion dans leur contrée, avaient l'agrément du roi de Siam. S'enhardissant les uns les autres, malgré les lettres favorables qui leur avaient été présentées, ils suscitèrent aux missionnaires des embarras qui menaçaient d'enrayer bientôt leur action. Chulalongkorn, informé de ce qui se passait, envoya l'ordre à tous les gouverneurs et à leurs subordonnés de traiter les missionnaires comme des amis du royaume, de leur prêter, en cas de besoin, aide et assistance, de ne faire aucune opposition à ses sujets laotiens qui désiraient embrasser la religion catholique. Ces ordres aplanirent bien des difficultés, et les progrès de l'apostolat continuèrent de s'affermir. Depuis lors la situation politique s'est modifiée au Laos, la France s'est emparée d'une partie de ce pays.

Ce changement a-t-il été favorable aux Catholiques ? Généralement, oui ; il y a pourtant des exceptions, et c'est avec un vif regret que nous avons lu dans une lettre officielle de Mgr Vey, le Vicaire apostolique de Siam, le fait suivant : nous le citons, non pour dénigrer l'administration française et nos compatriotes, mais pour indiquer quelles difficultés peuvent parfois rencontrer les missionnaires et quelles peines les affligent.

« Dans la partie de la province de Lakhon soumise à la France, le résident français, voulant établir un gouverneur indigène, demanda l'avis des habitants : ce fut comme une sorte de suffrage universel. Païens aussi bien que Chrétiens élurent un catholique en qui tout le monde avait confiance. Ce choix fut une surprise pour l'administration ; cependant l'élu fut confirmé, mais on n'attendait qu'une occasion pour l'écarter.

« Quand on est Français, on sait que les Chrétiens ont des devoirs

à remplir le dimanche; l'officier préposé à l'administration de la région manda, un dimanche, le gouverneur à la Résidence, afin d'examiner une affaire fort peu urgente. Il fallait quatre heures de marche pour se rendre à l'endroit indiqué; impossible au chef d'assister à la messe et d'arriver à temps au rendez-vous. D'ailleurs, ce brave homme, simple et droit, s'imaginait que l'officier français, Chrétien lui-même, avait eu une distraction en fixant le dimanche au lieu d'un autre jour. Il fit donc très humblement ses réflexions et le pria de vouloir bien différer jusqu'au lendemain, puisque l'affaire n'était pas pressante. Le piège tendu avait réussi; le lundi, à son arrivée, le Laotien fut appréhendé, emprisonné et sa déchéance fut publiée, pour cause d'insubordination envers ses supérieurs hiérarchiques. Les votants, convoqués à nouveau, nommèrent chef celui qu'ils avaient élu une première fois, mais l'agent français ne voulant pas d'un Chrétien, refusa de confirmer l'élection. »



PRINCESS SIAMOISE

En 1898, un fait religieux important a eu lieu pour le Laos. Le souverain pontife Léon XIII a séparé ce pays de la Mission de Siam, et l'a érigé en Vicariat apostolique comprenant toute la vallée du Mékong depuis les frontières du Cambodge jusqu'à celles de la Chine.

#### IX. DERNIER COUP D'ŒIL.

De nombreuses difficultés ont eu lieu pendant ces dernières années entre la France et le Siam; elles ont amené la prise de Chan-

tabonn par nos troupes, la présence de nos bateaux de guerre devant Bangkok, et enfin la convention de 1894, signée par M. Le Myre de Villers, avec le concours de M. Pavie, l'explorateur et le consul dont les missionnaires garderont le plus reconnaissant souvenir, et du P. Schmitt, qui, à cette occasion, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur; cependant elles ont produit moins de troubles qu'on ne l'avait craint.

Durant cette période, Mgr Vey et ses missionnaires ont tenu une conduite d'une rare prudence. Soupçonnés par les Siamois de favoriser les entreprises françaises, ils ont vu leurs intentions dénaturées, plus d'une fois leurs travaux arrêtés par le mauvais vouloir des mandarins, leurs Chrétiens emprisonnés sous les plus futiles prétextes, subissant d'évidents dénis de justice, en butte à la malveillance de leurs compatriotes païens, et surtout des fonctionnaires. L'heure n'était pas aux revendications bruyantes et actives; les missionnaires courbèrent la tête, exhortèrent leurs néophytes à la patience en attendant des jours meilleurs. Du reste, le gouvernement siamois lui-même prit à tâche de maintenir la tranquillité, et Mgr Vey put écrire en toute vérité : « Je manquerais à mon devoir si je passais sous silence la bienveillance que le gouvernement du roi témoigna aux missionnaires et aux Chrétiens dans ces dangereuses conjonctures. Le prince Kromma-luang-Thevagon, ministre des Affaires étrangères, me donna, dès le principe, l'assurance que rien ne serait négligé pour empêcher les Catholiques d'être molestés par les païens; il tint parole. »

Avec les progrès de l'évangélisation et l'augmentation du nombre des Chrétiens, la Mission de Siam a vu également se fonder des œuvres d'instruction et de charité.

Le collège de Bangkok, connu sous le nom de collège de l'Assomption, fondé et dirigé par les missionnaires, renferme plus de 400 élèves, et il y a quelques mois, en le visitant, le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Doumer se plaisait à adresser au Supérieur, le

P. Colombet, des éloges bien mérités. Précédemment, en effet, le roi de Siam avait ordonné un concours public entre les élèves des différentes écoles royales ou autres de Bangkok. En même temps étaient publiées les conditions de ce concours, dont le prix, divisible par moitié entre les deux premiers lauréats, était une somme de 2500 livres (62 500 fr.). Un professeur de l'école du Palais, ancien élève du collège des missionnaires, obtint de prendre part à la lutte. Le collège présenta de son côté trois sujets remplissant les conditions voulues. Le concours, commencé le premier mars, se termina le cinq; il y avait une trentaine de concurrents. Quelques jours plus tard, les résultats furent officiellement proclamés : le professeur du Palais était le premier; les élèves de l'Assomption avaient obtenu les numéros 2, 3 et 4. Le second lauréat, jeune homme de dix-sept ans, Catholique de vieille souche, se rendit à Londres, afin d'y terminer ses études dans une institution catholique, aux frais du roi.

Les Dames de Saint-Maur dirigent un pensionnat qui compte environ 200 élèves, européennes et eurasiennes; à cette maison elles ont adjoint un orphelinat.

En 1896, la Mission commença la construction d'un grand hôpital pour les Européens, principalement pour nos marins en station à Bangkok : elle l'acheva en 1898. L'administration en est confiée aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres, et un médecin français donne ses soins aux malades. L'architecte de l'établissement, qui est un missionnaire, le P. Ronieu, a réussi à faire un hôpital modèle. C'est le jugement porté par tous ceux, médecins ou voyageurs, qui l'ont visité. Ils en ont admiré la belle disposition et l'excellente situation à tout point de vue. Les nouvelles prescriptions de l'hygiène y ont été scrupuleusement observées, et un journal protestant n'a pas craint de dire que, « à ne considérer que Bangkok et sa communauté européenne, on pourrait presque traiter cet hôpital de « luxueux, s'il n'était dédié à saint Louis, qui trouvait que rien n'était trop beau pour les membres souffrants de l'humanité ».

Terminons ce résumé de l'histoire de la Mission de Siam par le récit de l'audience que le roi Chulalongkorn accorda aux missionnaires après son retour d'Europe.

Le 27 décembre, jour désigné par le souverain, quinze missionnaires et un prêtre indigène se rendirent au Palais, où ils furent pré-



UN BONZE SIAMOIS

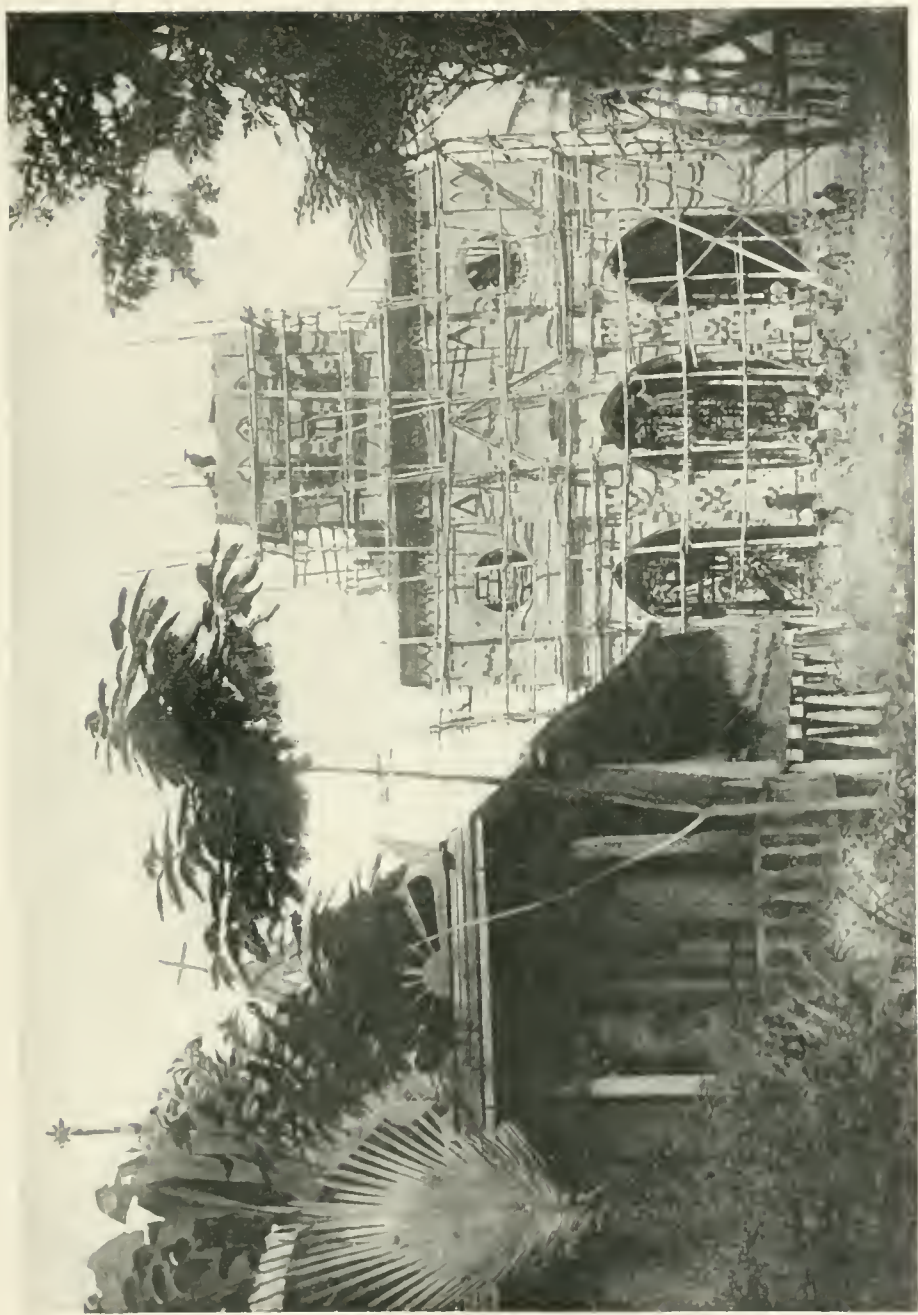
sentés, en l'absence de Mgr Vey, par le Provicairé apostolique. En attendant que le roi parût, le ministre des Affaires étrangères, s'entretint très aimablement avec eux et se plut à leur montrer, posé à la place d'honneur, le portrait de S.S. Léon XIII, que le Nonce apostolique de Paris avait remis à Sa Majesté. Cette délicate attention ne surprit point; on savait que le roi avait dit à un de ses intimes, en lui faisant part de ses impressions de voyage :

« J'ai été splendidement reçu partout, mieux même que je ne l'avais espéré, mais tout cela était de l'officiel. Il n'y a qu'au Vatican où j'ai vu l'âme d'un père. On sent qu'il y a du divin dans ce cœur-là. »

« Cependant tous les princes et les dignitaires étaient arrivés. Le roi, en costume militaire européen, fit son entrée au milieu d'une brillante escorte, il salua les missionnaires dont le Supérieur lut une adresse de félicitations. Le roi répondit, et quoique chef du Bouddhisme, il fit l'éloge de Pie IX avec qui son père, Mongkout, avait été en relations, et de Léon XIII dont il exalta le génie politique.

« Après ce discours, il adressa quelques mots à chacun des missionnaires présents, s'enquit de leur âge, du nombre d'années qu'ils avaient passées au Siam et du chiffre de leurs Chrétiens. Il se retira ensuite avec son cortège, laissant au ministre des Affaires étrangères





BANAANG. — ÉGLISE DE LA SAUVÉTIÉ (EN CONSTRUCTION)





le soin de reconduire la députation. L'audience avait duré plus d'une demi-heure. »

Nous finissons l'histoire de la Mission de Siam, et il nous semble que c'est bien finir, par une audience royale qui nous reporterait aisément aux jours lointains de Phra-naraï, de Mgr Pallu et de Mgr de La Motte-Lambert; deux siècles et demi se sont écoulés depuis lors. Hélas! la France, que tant de fois les missionnaires essayèrent d'unir

au royaume Thaï par une alliance solide et féconde, rencontre encore devant elle les hostilités du gouvernement de Bangkok influencé par l'Angleterre, et le Catholicisme, que nos aïeux espéraient voir si florissant, compte un nombre d'adeptes relativement restreint.

Puisse l'avenir être meilleur que le passé, et nos successeurs moissonner dans l'allégresse les épis qui ont si lentement grandi!

Résumons maintenant dans une page de chiffres l'état de la Mission de Siam en 1898.

PERSONNEL. — Évêque 1; missionnaires 53; prêtres indigènes 18; catéchistes 81; Religieuses du Saint-Enfant-Jésus (Dames de Saint-Maur) 8; Religieuses de Saint-Paul de Chartres 4; Religieuses Amantes de la Croix (indigènes) 78.

POPULATION, ORGANISATION. — Population totale 6 millions d'habitants; Catholiques 29200; hérétiques 1100; districts 52; chrétiens 101; églises et chapelles 66.



LALAPOINS SIAMOIS

ŒUVRES D'ÉDUCATION. — Séminaire 1, élèves 62; collège 1, élèves 350; pensionnat 1, élèves 220; écoles de garçons 27, élèves 1598; écoles de filles 25, élèves 1667; établissements agricoles 2, élèves 135; imprimeries 2, dont une en caractères siamois et une en caractères latins. Ouvrages principaux : *Dictionnaire siamois-français-anglais* et *Dictionnaire latin-siamois* par Mgr Pallegoix; *Vie des Saints* et ouvrages de controverse religieuse par le même; *Le Chemin du Ciel* par le P. Grandjean; *Imitation de Jésus-Christ* par le P. Joseph, prêtre indigène; Transcription et Traduction, par le P. Schmitt, des inscriptions en Pali, en Khmer et en Thaï recueillies par M. Pavie au Siam et au Laos.

ŒUVRES DE CHARITÉ. — Orphelinats 19; enfants dans ces orphelinats 630; hôpital 1; pharmacies et dispensaires 5.

ŒUVRES DE ZÈLE ET DE PRIÈRE. — Confréries du Saint-Rosaire, du Sacré-Cœur. Œuvre de la Sainte-Enfance.

TRAVAUX ET RESULTATS EN 1898. — Ordination 1; baptêmes 863; conversions d'hérétiques 10; baptêmes d'enfants de païens 960; baptêmes d'enfants de Chrétiens 1112; confirmations 160; confessions annuelles 13096; communions pascals 11050; mariages 304; saints-viatiques 290; extrême-onctions 301.

Ouvrages à consulter. — *Voyage des ambassadeurs de Siam en France*, 2 vol. in-16, Lyon, 1686. — *Voyage de Siam*, par l'abbé de Choisy, 1 vol. in-12, Trévoux, 1741. — *Relation de l'ambassade de M. de Chamont à Siam*, 1 vol. in-16, Paris, 1862. — *L'ambassade de Siam au XVII<sup>e</sup> siècle*, par M. Étienne GALLOIS, 1 vol. in-16, Paris, 1862. — *Étude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1703*, par LAMER, 1 vol. in-12, Versailles, 1883. — *Mémoire sur la Mission de Siam*, par Mgr PALLEGOIX, broch. in-8, Beaune, 1853. — *Description du royaume Thaï ou Siam*, par Mgr PALLEGOIX, 2 vol. in-12, Paris, 1853. — *Histoire générale de la Société des Missions-Étrangères*, par Adrien LAUNAY, 3 vol. in-8, Paris, 1894.



BATEAU MALAIS

## CHAPITRE XIV

### PRESQU'ILE DE MALACCA

#### LE PAYS ET LES HABITANTS

La Mission ou diocèse de Malacca est constituée par les possessions anglaises : Singapore, Pinang et la province de Wellesley, et par les États de Kédah, Perak, Salangor, Sunjei-ujong, Johore, Pahang, placés sous le protectorat de l'Angleterre.

Située à l'extrémité Sud du continent asiatique et dans le voisinage immédiat de la ligne équatoriale, la presqu'île de Malacca se présente au voyageur sous un aspect enchanteur. La brise de mer, les pluies fréquentes, les belles rivières et les innombrables ruisseaux qui descendent de ses montagnes tempèrent ce que son soleil pourrait avoir de trop brûlant, et donnent à la végétation un essor extraordinaire. Là, point de plaines arides ni de roches dénudées; du sommet

des montagnes aux rivages de la mer, un même tapis de verdure se déroule, couvrant les plaines et les vallées. Et pourtant, sous ce manteau éblouissant, se cache le désert. Cette verdure si luxuriante, c'est la forêt, la forêt vierge où règnent en maîtres les tigres et les éléphants. Les neuf dixièmes de ce paradis terrestre sont incultes.

La faute n'en est pas au sol, qui ne demande qu'à produire. Sans parler du cocotier, de l'aréquier et autres arbres des pays chauds, le muscadier, le giroffier, tous les arbres à épices s'acclimatent sur les montagnes et donnent de belles récoltes. La plaine et les vallées produiraient en abondance le riz, la canne à sucre, le manioc, etc. Il ne faudrait que du travail, mais c'est là ce qui manque. La population indigène est très clairsemée, et puis elle a horreur du travail. Les sauvages, qui, sous différents noms, peuplent les montagnes et sont certainement les aborigènes refoulés dans l'intérieur, quand les Malais s'emparèrent du pays, mènent une vie nomade au milieu de leurs forêts, vivant de chasse et de pêche, et ne cultivant presque rien.

On sait qu'ils existent, on en rencontre un peu de tous côtés, à la limite des forêts. Mais combien sont-ils ? On dit 60 000, c'est un chiffre approximatif. Ils ne sont point mahométans comme les Malais, mais plus ou moins fétichistes ; leur naturel est très doux, si doux qu'une mère chez eux ne battrait pas son enfant.

Les Malais mahométans habitent les rivages de la mer et les bords des rivières. Ennemis du travail manuel, comme tout vrai fils du Prophète, ils planteront autour de leur case quelques douzaines d'arbres à fruit, sèmeront assez de riz pour ne pas mourir de faim, et passeront le reste du temps à pêcher ou à courir la forêt, cherchant quelques produits naturels qu'ils puissent échanger contre un morceau d'étoffe ou un autre article de civilisation.

Les Européens de toute nationalité représentent un chiffre d'environ 6000 ; les Anglais, maîtres du pays, sont les plus nombreux, et selon leur coutume ils ont ouvert toutes grandes les portes de leur

colonie à l'élément asiatique. Chaque bateau venant de l'Inde ou de la Chine apporte à la presqu'île des centaines d'émigrants.

En 1888, 138 000 Chinois débarquèrent à Singapore, et depuis lors il en a été de même, ou à peu près, chaque année; d'autre part, les familles chinoises se sont multipliées, et le nombre de ceux qui sont nés dans la colonie, et qu'on nomme *Baba*, s'élève à plus de 100 000; aussi compte-t-on plus d'un million de Chinois dans les territoires anglais ou protégés par l'Angleterre.

Les nouveaux venus ne sont pas en général des capitalistes; chassés de leur pays par les tra-

casseries des mandarins ou par la famine, la plupart arrivent sans autre fortune que leurs bras et même souvent sans avoir pu payer leur passage. Ils dédaignent généralement la culture du riz, qui n'enrichit pas assez vite. Beaucoup se laissent tenter par les mines d'or ou d'étain. L'étain surtout abonde dans certains États indigènes dont les Anglais ont le protectorat. Quelques-uns y font fortune; d'autres y perdent la santé et même la vie. Mais la santé et la vie sont des bagatelles pour un Chinois qui a l'espoir de s'enrichir; or cet espoir, le mineur chinois ne le perd jamais. Les plus sages défrichent la forêt et y plantent le muscadier, le giroffier et les arbres à



LE SULTAN DE JOHORE



LA SULTANA DE JOHORE



épices. Ils s'entendent à cette culture, et ne tardent pas à se créer une propriété dont le revenu leur donne l'aisance. Ils se marient et se fixent dans le pays, qui possède ainsi une population industrielle et laborieuse.

C'est parmi ces émigrants, les derniers surtout, que le missionnaire réussit principalement à étendre le règne de Jésus-Christ. Les sauvages nomades et les Malais mahométans offrent peu de prise au zèle apostolique, tandis que les Chinois, une fois débarrassés des mille entraves de leur pays, se montrent plus abordables et moins rebelles à l'action de la grâce.

Quant aux Indiens, dont le nombre dépasse 60000, ils se sont contentés pendant longtemps de gagner leur vie et d'amasser quelques économies au service des Européens de la colonie. Ils sont cuisiniers, cochers, jardiniers; d'autres exercent un métier plus ou moins lucratif; ce sont eux aussi que les planteurs anglais et même chinois emploient de préférence comme coolies pour la culture de la canne à sucre et du tapioca.

Quelle que soit son occupation, l'Indien, noble ou paria, ne s'attache guère nulle part. Vivant au jour le jour, sans souci du lendemain, il se réserve de changer de pays, de maître, d'emploi, quand et comme il voudra, selon le caprice de sa fantaisie du moment. Un missionnaire rencontra un jour une femme chrétienne qui, née aux Indes, s'était mariée à Maurice, avait passé plusieurs années à la Martinique; son mari avait été tué à Metz, et elle était venue à Pinang d'où elle partit pour Perak et ensuite pour Sumatra. Or, cette vie de voyages peut avoir ses charmes, mais elle a aussi ses inconvénients; en route beaucoup perdent plus ou moins la foi, les mœurs, l'instruction religieuse, et leurs continuels changements les font échapper trop facilement à l'action du prêtre.



UN PAYSAGE EN MALAISIE



LE P. BEUREL ET L'INSTRUCTION. — ÉVANGÉLISATION DES SAUVAGES.  
 COLONIE INDIENNE

Le siège épiscopal de Malacca, érigé par Paul IV, le 4 février 1557, avait, dès la fin du siècle dernier, notablement perdu de sa première splendeur. Après une longue vacance du siège, Rome prit en pitié l'état de ces chrétientés délaissées. Par le bref *Multa preclare*, du 24 avril 1838, elle plaça provisoirement le territoire de ce diocèse sous la juridiction du Vicaire apostolique d'Ava et Pégu. Ce nouvel état de choses dura à peine deux ans. Mgr Cao, évêque de Zama, exposa au Saint-Siège que son Vicariat était déjà trop considérable, et demanda qu'on voulût bien rattacher à une autre Mission la région de Malacca et l'île de Singapore. Il l'obtint, et ces pays firent partie du Vicariat de Siam qui relevait de la Société des Missions-Étrangères. En même temps, pour rendre moins lourde encore la charge du Supérieur d'Ava, les pays de Tavoy et de Martaban ou Moulmein, qui jusque-là lui avaient appartenu, furent aussi transférés à Siam. Il n'y eut d'excepté que la ville même de Moulmein, où résidait l'évêque de Zama.

En confiant à la Société des Missions-Étrangères l'administration de tout ce territoire, la Sacrée Congrégation entendait préparer la division de la Mission de Siam en deux Vicariats distincts. C'est ce qui fut fait par le bref *Universi dominici gregis*, du 10 septembre 1841.

La presqu'île malaise fut érigée en une Mission qui prit le nom de Siam occidental, changé peu après en celui de Vicariat apostolique de la presqu'île de Malacca.

A ce moment elle comptait 1 évêque, 2 missionnaires, 3 églises ou chapelles, 2 écoles, 3200 Catholiques. C'était assurément fort modeste.

Singapore, le chef-lieu de la colonie anglaise, n'avait pour église

qu'une cabane, où s'assemblaient assez irrégulièrement 200 à 300 Chrétiens. L'île de Pinang était mieux partagée : elle avait deux paroisses solides composées principalement d'Européens, d'Eurasiens et de Chinois. De plus, elle possédait le Séminaire général de la Société des Missions-Étrangères, établi à Siam au xvii<sup>e</sup> siècle, ruiné par les bouleversements politiques, transféré à Pondichéry où il fonctionna paisiblement de 1787 à 1808, et en cette même année installé à Pinang par le P. Letondal, Procureur de la Société à Macao.

Un millier de prêtres indigènes, dont près de cent ont remporté la palme du martyr, sont sortis de cette maison au cours du xix<sup>e</sup> siècle, et sont allés porter la foi dans nos Missions de Chine, de Corée, du Japon, d'Annam et de Siam.

Le premier Vicaire apostolique de la presqu'île de Malacca fut Mgr Courvezy, qui eut pour collaborateur le plus habile et le plus heureux, le P. Benrel.

C'est une figure à part que celle de ce missionnaire, qui fut le véritable fondateur du Singapore catholique.

D'un calme inaltérable, mélange de philosophie humaine et de sainte résignation, d'une persévérance que rien ne rebutait, ni les oppositions sourdes, ni les hostilités éclatantes, ni les colères des grands, ni les menaces des petits, il était de ceux qui savent que, dans les choses de la vie, la ligne directe n'est pas nécessairement le plus court chemin d'un point à un autre : lorsque l'obstacle se dressait devant lui et qu'il ne pouvait le franchir d'un bond, il le tournait lentement, doucement, avec un sourire qui attestait sa confiance dans l'avenir. Un incident le peindra mieux qu'une appréciation. Ce fut lui qui bâtit la première grande église de Singapore. Il en avait déjà posé les assises, et il élevait les murs, lorsque, par un brusque caprice, le gouverneur anglais lui donna l'ordre de tout démolir. Le missionnaire n'essaya aucune réclamation, il ne se plaignit à personne, et avec la tranquillité qui avait présidé à la construction de l'édifice, il le fit abattre. Puis, par ses amis, qui étaient nombreux,

il agit auprès du gouverneur, l'enveloppa en quelque sorte d'un réseau de bonnes raisons, et obtint l'autorisation d'élever une église beaucoup plus vaste.

Ayant beaucoup réfléchi sur le rôle de l'enseignement dans les possessions anglaises, le P. Beurel fut le premier missionnaire d'Extrême-Orient qui appela à son aide des Frères et des Religieuses européennes pour l'éducation des enfants.

Dès 1688, à Siam, Mgr Laneau avait eu le même dessein, et il avait prié Mme de Miramion de lui envoyer quelques-unes de ses Sœurs. M. de Lionne avait fortement appuyé la demande, qui avait été accueillie avec enthousiasme par ces âmes généreuses, mais les directeurs du Séminaire, trouvant l'entreprise prématurée, avaient répondu par la plume autorisée de M. de Brisacier « qu'il n'était pas encore temps de faire embarquer ces bonnes filles, et qu'il fallait attendre que les choses aient plus de consistance ».

En 1850, les circonstances avaient notablement changé. Aussi, loin d'arrêter les démarches de M. Beurel, le Séminaire les favorisa, et l'un des directeurs, M. Albrand, commença les négociations qui aboutirent complètement en 1851.

L'institut du Saint-Enfant-Jésus, connu aussi sous le nom de Dames de Saint-Maur, le même qui avait été autrefois chargé de Saint-Cyr et avait reçu la paternelle et habile direction de MM. de Brisacier et Tiberge, Supérieurs du Séminaire des Missions-Étrangères au xvii<sup>e</sup> siècle, consentit à envoyer des Religieuses dans la pres-



LE SULTAN DE KLIU



qu'île de Malacca. Celles-ci se fixèrent à Singapore et à Pinang, où elles établirent des écoles et des orphelinats dont les succès ont constamment grandi.

Les Frères des Écoles chrétiennes vinrent ensuite et leurs écoles furent, dès le début, à la tête des établissements d'instruction dans la colonie; ils y sont restés.

En même temps, le P. Beurel s'occupait de convertir les émigrants chinois, mais il ne pouvait tout faire, et ce fut un de ses aides, le P. Paris, mort provicaire de la Mission, qui constitua définitivement la paroisse chinoise de Singapore.

Ce succès indiqua la voie qu'il fallait suivre, et les missionnaires de Buket-Timah, Buket-Martajam et Matchan-Bubo n'eurent qu'à marcher sur les traces de leur ancien.

Si les ouvriers apostoliques qui se dévouèrent à la rude besogne de prêcher la « bonne nouvelle » aux sauvages furent moins heureux, cela ne nous semble pas un motif suffisant pour passer leurs travaux sous silence. Bien avant la division du Vicariat de Siam, des missionnaires avaient fait des tentatives d'évangélisation dans les États des petits Rajahs et dans les îles voisines. En 1822, le P. Pécot était allé à Kedah et à Ligor; en 1830, les PP. Vallon et Bérard dans l'île des Nias; tous les trois étaient morts à la peine; en 1831, les PP. Supriès et Galabert visitèrent sans succès les îles Nicobar, où les remplacèrent, en 1842, les PP. Chopard et Beaury; ce dernier mourut bientôt, et son compagnon fut chassé par les sauvages.

En 1848, le P. X. Borie, frère de Mgr Borie mort martyr dans le royaume d'Annam, se fixa parmi les tribus mantras; il se construisit une cabane au milieu des forêts. Quand il jugea le moment venu de demander à un groupe de sauvages de se convertir, il les invita à dîner.

Avant le repas il les réunit dans sa maison, les hommes à droite, les femmes à gauche, il leur expliqua les principaux dogmes chrétiens et les pratiques les plus importantes.

Après le dîner, les hommes descendirent dans la cuisine pour fumer et délibérer entre eux. Le conseil terminé, une députation choisie parmi les plus vénérables alla trouver le missionnaire, et lui fit les questions suivantes, qui indiquent bien l'état d'esprit des sauvages.

« Nous vous remercions de tout ce que vous avez dit et vous remercions grâce du repas copieux que vous nous avez fait servir ; si vous le permettez, nous avons trois questions à vous faire.

— Parlez, » dit le prêtre.

Le plus âgé reprit la parole :

« Père, une fois chrétiens, nous sera-t-il permis de manger du singe, du sanglier, du cochon, des rats, des fouines, de tous les animaux réputés impurs par les Malais? »

Le missionnaire l'ayant assuré que les baptisés pouvaient manger de tous les animaux, le vieillard poursuivit :

« Nous, hommes des montagnes, avons, de temps immémorial, la coutume de divorcer lorsque cela nous convient ; une fois chrétiens, le pourrons-nous? »

La question était délicate, le P. Borie jugea bon d'y répondre très catégoriquement :

« Nous, Chrétiens, nous ne divorçons pas ; il en sera de même pour vous après votre baptême, vous attendrez patiemment que Dieu, qui vous unit, vous sépare par la mort d'un des deux conjoints ; donc, si vous avez actuellement des raisons de vous séparer, faites-le avant de devenir chrétiens.

— C'est bien, Père, nous voulions savoir, nous savons ; cela ne nous empêchera pas de devenir chrétiens. »

La conversation continua :

« Vous avez dit, Père, que nos aïeux étaient sortis du chemin du ciel en abandonnant la religion de Radja-Brahil ; j'en conviens ; mais comment se fait-il que nos pères soient restés si longtemps plongés dans les ténèbres? »

La difficulté soulevée par les sauvages avait été proposée à d'au-

tres prédicateurs de l'Évangile, les uns avaient donné des explications plus ou moins claires, les autres avaient catégoriquement répondu que les ancêtres morts païens étaient damnés, ce qui avait irrité les interlocuteurs. Le P. Borie répondit :

« Lorsque sous le Batin-Telchange-Bessi vos ancêtres rejetèrent définitivement la religion de Radja-Brahil, que vous affirmez être la même que celle de Touhan-Issa (Seigneur Jésus), vos pères commirent un grand crime. Dieu en fut grandement offensé, et comme Dieu respecte la liberté de l'homme, alors même que celui-ci s'en sert pour l'offenser, Dieu abandonna vos aïeux à leurs iniquités, à leurs cœurs pervers, et attendit. Vous autres vous valez mieux que vos ancêtres, c'est pourquoi Dieu infiniment bon a eu pitié de vous et m'a envoyé de bien loin pour vous évangéliser et vous ramener à lui. »



LE SULTAN DE QUÉDAH

Les sauvages se montrèrent satisfaits de cette réponse et promirent de se faire chrétiens. Le missionnaire les instruisit, les baptisa et, avec l'aide de deux autres prêtres, établit des écoles et installa quelques stations, entre autres Ayer-Salah qu'il nomma Maria-Pindah.

En même temps qu'il enseignait aux Mantras les vérités du Catholicisme, il essayait de les civiliser, les poussait à planter des arbres fruitiers, à cultiver la terre suivant de meilleures méthodes, en un mot il tentait de leur faire perdre le goût de la vie errante qu'ils menaient de temps immémorial.

« But élevé, tâche ardue que de fixer au sol des sauvages, a écrit le missionnaire. Ceux-là seuls qui ont pratiqué longtemps les peuplades nomades, savent et comprennent combien leurs manières de

vivre et leurs vues diffèrent de celles de l'homme civilisé. Nés dans les bois, élevés loin du commerce des autres peuples, ne reconnaissant

d'autres maîtres que leurs caprices du moment, ils ont horreur de tout ce qui gêne leurs instincts d'indépendance. Une vie de privations, mais libre de tout contrôle, leur semble préférable à une vie plus aisée qu'il faut acheter par un travail réglé et assidu de chaque jour. » Malgré les peines que se donnèrent le P. Borie et ses successeurs,

les sacrifices qu'ils s'imposèrent, l'aisance relative qu'ils procurèrent à leurs Chrétiens et l'affection dont ils les entourèrent, plusieurs familles s'éloignèrent, cédant à la nostalgie des forêts, et des Chrétiens formés autrefois parmi les Mantras il n'en reste plus aujourd'hui que 350.

D'autres missionnaires avaient tourné leurs regards vers les Indiens; malheureusement, comme nous l'avons dit, ceux-ci, domestiques des Anglais et dispersés un

peu partout, étaient difficiles à instruire. On ne pouvait arriver à faire parmi eux quelque chose de sérieux et de stable qu'en les



ZEBUS MALAIS



BOULI TROUILLER

groupant et en les établissant dans des propriétés appartenant à eux ou à la Mission. Or, ni eux ni la Mission n'avaient de propriétés; il en fallait trouver. La réponse était aussi facile à donner que difficile à exécuter. Le meilleur moyen pour y réussir sembla de fonder une colonie agricole; on y pensa et on en parla longtemps avant de la faire.

Le premier qui mit l'idée à exécution fut le P. Fée, aujourd'hui évêque de Malacca, qui obtint du gouvernement anglais une concession de terrain d'une grandeur de 200 acres (un acre = 80 ares).

La propriété était située à une trentaine de milles de Pinang, dans un district du royaume de Perak, au milieu d'une immense plaine baignée par la rivière Kourao, et déroulant, des montagnes à la mer, des milles et des milles d'excellent terrain de rizières, mais couverts de forêts presque impénétrables.

Les premières années furent rudes: inondations, famine, choléra, visites de tigres qui emportaient les hommes, et d'éléphants qui pillaient les plantations; mais le succès finit par couronner les efforts, et en 1895 le terrain en culture était de 300 hectares, le nombre des familles de 125, et la population totale de 600 Catholiques avec un centre bien installé à Souseipaleam.

Ces résultats obtenus pendant les premières années d'inexpérience et d'épreuves ont inspiré confiance à d'autres missionnaires; le gouvernement anglais les a aidés: il avait successivement donné 700 acres au P. Fée, il a accordé en 1888 une propriété au P. Letessier à Kwala-Lumpour, en 1891 une allocation au P. Gazeau pour encourager la culture du poivre par les Chrétiens, en 1895 une concession au P. Bouheret pour y établir des colons.

## VISITE DE LA MISSION

Parmi ces faits d'importance relativement faibles, mais dont le groupement constitue la vie ordinaire de la Mission de Malacca, eut lieu en 1888 un événement d'influence plus générale.

En exécution du concordat conclu en 1885 avec le Portugal, Léon XIII, après avoir transféré à l'évêque de Macao la juridiction des chrétientés portugaises de Malacca et de Singapore (2600 âmes), a, par bref du 10 août 1888, érigé le Vicariat apostolique de Malacca en diocèse, en conférant au titulaire, qui était alors Mgr Gagnier, le titre restauré d'évêque de Malacca avec résidence à Singapore.

Sur la demande de l'évêque, le diocèse fut rattaché à la Province ecclésiastique de Pondichéry, et il continue ses progrès lents mais incessants : aussi, combien grande est la joie du voyageur chrétien en parcourant les nombreuses et florissantes paroisses qui, de la capitale des Strait's Settlements, se prolongent dans la province de Wellesley, dans les royaumes de Johore et de Perak où naguère l'élément païen seul était représenté. Faisons à chacune d'elles une courte visite.

Singapore, chef-lieu de la colonie et résidence de l'évêque, est une ville de 200 000 habitants : elle a trois églises. La cathédrale du Bon-Pasteur, où se pressent la population



TEMPLE BOUDDHIQUE, LE MOSQUÉE A SINGAPORE.



de langue anglaise et en général tous les Européens, compte environ 2000 Catholiques. C'est dans cette paroisse que sont fixés les établissements d'instruction fondés par l'habile et prévoyant P. Beurcl; ils ont été agrandis pour recevoir les nombreux élèves que les Frères préparent aux examens qui leur ouvrent la porte des carrières administratives ou leur permettent de se lancer hardiment et sûrement dans les affaires commerciales. Non loin est le pensionnat où les jeunes filles européennes, eurasiennes, chinoises et indiennes sont formées par les Dames de Saint-Maur pour être les gardiennes de l'honneur des familles, et dans une dépendance de ce couvent habitent les orphelines auxquelles les mêmes Religieuses prodiguent leurs soins.

La seconde église, celle de Saint-Pierre et Saint-Paul, récemment agrandie, est encore trop petite pour contenir la chrétienté chinoise toujours grossissante. La troisième église est Notre-Dame de Lourdes, gracieux monument gothique où s'abrite une paroisse exclusivement composée d'Indiens.

Outre ces trois paroisses, il y a encore, dans l'île, deux postes chinois : Buket-timah n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut autrefois; les terrains, appauvris par des cultures trop fortes, ne peuvent plus nourrir les habitants, qui désertent le pays pour aller chercher fortune ailleurs; Sarangong augmente au contraire d'année en année, pendant que le missionnaire s'occupe avec une activité remarquable de la léproserie où le gouvernement donne asile à plusieurs centaines de femmes.

Traversons le détroit qui sépare l'île de Singapour du continent, et arrêtons-nous un instant à Johore qui donne son nom à un royaume actuellement administré par Son Altesse Aboubakar P<sup>e</sup>. Malais de race et Musulman de religion, le prince est Européen d'éducation et de goûts; il doit, d'ailleurs, sa couronne aux Anglais et il leur est sincèrement dévoué. Sa capitale, située à quelques milles seulement de Singapour, est le rendez-vous des joueurs, des fumeurs d'opium, etc.



RUE DE LA MISSION CATHOLIQUE A SINGAPORE

qui peuvent y donner libre cours à leurs inuestes passions, sans avoir rien à craindre de la police. Le Rajah, qui permet et favorise les maisons de jeu, en retire un profit considérable avec lequel il peut satisfaire à ses goûts bien connus pour le luxe et la prodigalité.

Cependant ce prince n'est pas hostile au Catholicisme; maintes fois il a donné au Vicaire apostolique et à ses missionnaires des marques de son estime. Dernièrement, grâce aux bons offices d'un excellent Catholique qui dirige ses plantations, il a autorisé la Mission à prendre possession d'un terrain où l'on a construit une chapelle sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes.

Johore est borné au Nord par le territoire de Malacca et l'État de Pahang. Malacca, l'ancienne reine de l'Est, est bien déchue, elle n'a guère que le souvenir de sa splendeur d'autrefois; son port s'ensable; le trafic diminue et la population abandonne le pays pour aller chercher ailleurs des moyens d'existence. Des milliers de Chrétiens qui l'habitaient jadis, il n'en reste plus que 450 sous la juridiction de l'évêque de Malacca, et 1500 sous celle de l'évêque de Macao. Deux

maisons d'éducation dirigées par les Dames de Saint-Maur donnent aux jeunes filles chrétiennes un enseignement en harmonie avec la situation que plus tard elles devront occuper dans le monde.

La chrétienté d'Ayer-Salah, à 10 milles de Malacca, reste dans le *statu quo*. Elle est composée d'environ 350 Chrétiens mantras, descendants de ceux que convertirent, il y a quarante ans, les PP. Borie, Desbons et Périé. Le mode d'évangélisation employé au début a été un peu changé. On avait cru qu'en groupant les sauvages en un endroit, pour les soumettre à l'heureuse influence du Catholicisme, on ferait d'eux de bons Chrétiens et des hommes civilisés. Dans ce but, des sommes importantes furent dépensées, et surtout une charité et un zèle rares furent mis en œuvre. Pendant un certain temps tout sembla réussir, mais on avait compté sans l'esprit sauvage, pour lequel la liberté, ou plus exactement le vagabondage, semble être une condition de l'existence; au moment où on les croyait attachés pour toujours à leur belle colonie, ils retournaient dans les bois. Là, toute instruction faisant défaut, ils retombaient bientôt dans une ignorance complète de leurs devoirs de Chrétiens. « Si donc, écrivait Mgr Gasnier en 1887, nous voulons conserver ces Chrétiens et en faire de nouveaux, il faut nous résigner à aller les trouver chez eux, autrement ils ne viendront pas à nous. » Ce nouveau genre de mission n'est pas un simple projet, il a été inauguré par l'établissement de plusieurs postes, aux centres même des États où se trouvent ces peuplades, à Batu-Gadja dans les environs de Koualla-Loumpour, et à Ayer-Salah.

En sortant du territoire de Malacca, soit par l'Est soit par le Nord, on entre sur les *Native States* ou États indigènes fédérés, placés sous le protectorat de l'Angleterre. Ces états sont : Pahang sur la côte Est; Negri-Sembilan, Selangor et Perak, sur la côte Ouest.

Pahang n'est que depuis dix ans sous le protectorat anglais et commence seulement à s'ouvrir. Pelan, l'ancienne capitale, a été récemment abandonnée par le gouvernement, qui s'est transporté

dans les montagnes du centre, à Koualla-Lipis, à proximité des mines d'or et d'étain. Les Indiens et les Chinois y sont assez nombreux pour fournir un champ d'action au missionnaire. Negri-Sembilan est la réunion de neuf petites principautés dont la capitale commune est Seremban, petite ville, qu'embellissent une église dédiée à Notre-Dame du Rosaire et deux écoles. A quelque distance de Seremban est une importante mine d'étain appartenant en grande partie à un Chinois



LE QUAI A SINGAPOUR

chrétien, actif et zélé; trois mille ouvriers y travaillent, et, grâce à l'influence heureuse du propriétaire, plusieurs centaines d'entre eux sont catholiques. Dans la crainte de voir un jour la mine s'épuiser et les fidèles se disperser, les missionnaires ont établi plusieurs familles sur une plantation de café appartenant au même Chinois. La culture du café prend un grand développement dans les *Native States* et deviendra bientôt un des principaux revenus. Ce sera certainement l'occasion d'une immigration considérable d'Indiens.

Selangor a pour capitale Koualla-Loumpour. Cette ville est en même temps la capitale des États fédérés et le centre de toute l'administration supérieure. Il y a quelques années à peine, ce n'était qu'un

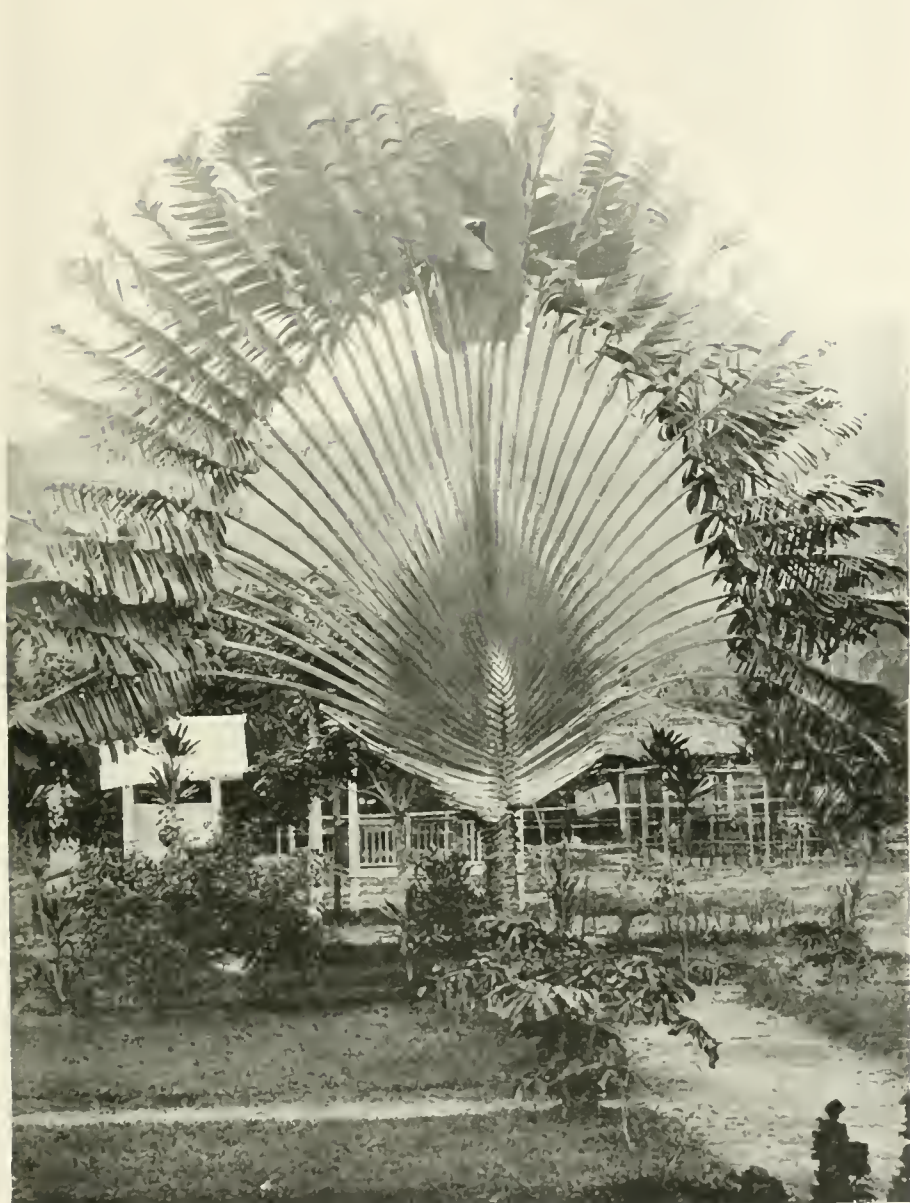
village de paillotes, sans routes ni voies de communications; aujourd'hui c'est une coquette petite cité, fière de ses monuments publics, les plus beaux de la colonie, de ses jardins, de ses villas et de ses chemins de fer. La Mission n'est pas restée trop en retard sur le mouvement général; elle possède à Koualla-Loumpour une église qui ne peut contenir la moitié de la population catholique et qui devra être agrandie au plus tôt. Un refuge, établi par le gouvernement pour les femmes et les filles, a été mis sous la direction du missionnaire, ce qui lui a permis d'en baptiser et d'en marier un grand nombre. Les Chrétiens, Chinois pour la plupart, sont dispersés aux quatre coins du territoire; l'administration en est difficile et occasionne des déplacements fort longs. Les bonnes routes et les chemins de fer amélioreraient heureusement la situation, et les voyages d'aujourd'hui sont des parties de plaisir, comparés à ceux d'autrefois. La poésie y perd quelque chose, mais on s'en console, puisque le bien des âmes en profite.

Perak est le plus grand et le plus riche des États fédérés. A côté du Rajah se trouve un résident anglais qui, de fait, est le roi du pays. C'est lui qui a tout créé: d'un État pauvre, par suite de l'incurie de ses habitants, il a réussi à faire un des royaumes indigènes les plus florissants de la presqu'île de Malacca. Perak est maintenant traversé de routes fort bien entretenues, et la police s'y exerce avec autant de vigilance qu'en Europe. Sa principale source de richesse provient de l'exploitation des mines d'étain, qui y attire un nombre considérable de Chinois. L'un d'entre eux, dont le père n'avait absolument rien, il y a trente ans, est maintenant plusieurs fois millionnaire.

Les princes malais, quoique Mahométans, marchent sur les traces des résidents anglais et se montrent favorables au Christianisme; ils ont concédé à la Mission une propriété, et ont même souscrit 5000 francs pour la nouvelle église.

Le Catholicisme est largement représenté dans ce petit royaume; il y compte sept églises ou chapelles qui sont, du Sud au Nord: Tapah,





L'ARBRE DU VOYAGEUR



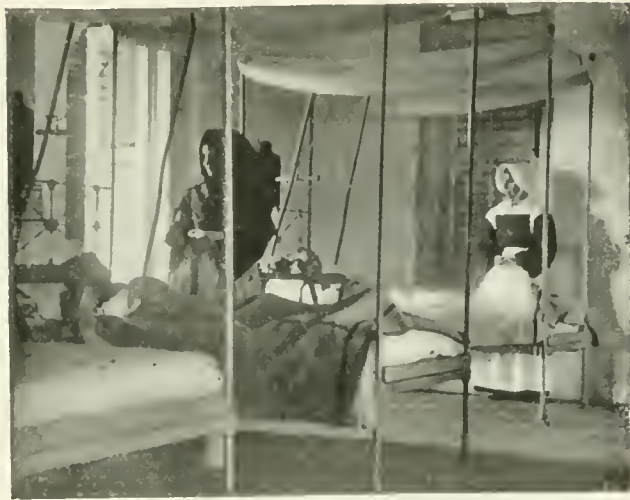


Teluk-Anson, Batu-Gajah, Ipoh, Taiping, Saint-Paul, et Souseipaléam, la colonie indienne dont nous avons parlé.

Abordons maintenant à l'île de Pinang, dont George-town est la capitale. Là, comme à Singapore, nous trouvons trois églises : l'Assomption, Saint-François-Xavier et Notre-Dame-des-Douleurs.

La paroisse de l'Assomption ressemble en tout point au Bon-Pasteur de Singapore ; la population est la même, composée presque entièrement d'Eura-siens qui sont au nombre de 1600, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts : beaucoup de foi, peu de tête. Elle donne de médiocres consolations et beaucoup de tracas à son curé.

Les Européens sont en très petit nombre. Le grand travail du mission-



HOPITAL ANGLAIS A SINGAPORE

naire consiste à soigner ces Chrétiens ; 14 000 communions de dévotion pendant l'année 1897 prouvent que le prêtre doit passer, chaque semaine, un bon nombre d'heures au confessionnal.

Le couvent des Sœurs du Saint-Enfant Jésus est sans contredit le plus bel établissement de la paroisse, on pourrait même dire de la ville. On y compte 420 élèves dans les classes et 210 orphelines indigènes, sans parler des orphelines européennes et eurasiennes. Aux examens subis devant les employés du gouvernement, les élèves obtiennent les plus brillants succès. Les Frères des Écoles chrétiennes donnent une instruction pratique et substantielle à 350 garçons.

À quelque distance de l'église de l'Assomption, s'élève Notre

Dame-des-Douleurs, église chinoise de fondation récente ; le missionnaire qui en est chargé doit aussi s'occuper du grand hôpital de lepreux établi par le gouvernement dans l'île de Poulo-Jeraja, à 5 ou 6 milles de Pinang.

Saint-François-Xavier est l'église de la paroisse indienne, qui compte 1500 Chrétiens.

Poulo-Tikous, à 2 milles de Pinang, est une petite paroisse d'environ 500 Chrétiens, tous Eurasiens. La plupart parlent le malais de préférence à l'anglais, et l'instruction de chaque dimanche se fait dans cette langue.

Balek-Poulao, sur le revers des montagnes de Pinang, chrétienté de 700 à 800 Chinois, est une paroisse modèle. Presque personne qui ne vienne à l'église, même de très loin ; peu de Chrétiens, hommes ou femmes, qui ne s'approchent des sacrements au moins une fois tous les deux mois. Les écoles sont fréquentées régulièrement, l'église est monumentale, l'école de garçons et le presbytère sont solides et bien distribués.

La Mission de Malacca, contrairement à beaucoup d'autres, n'a fondé aucun hôpital. Ce n'est pas assurément que dans ce climat d'été perpétuel, et sous ce ciel presque continuellement bleu, les mortels soient exempts de cette chose attristante qui s'appelle la maladie ; mais, à l'encontre de ce qu'on voit en bien d'autres pays, le

gouvernement anglais laisse aux prêtres la liberté

entière de visiter les hôpitaux et les léproseries qu'il a installés et largement pourvus de tout le confortable nécessaire. Il a même, pendant un certain temps, confié aux Dames de Saint-Maur le soin du grand Hôpital général de Singapore.



UN COIN DE LA CATHÉDRALE DE SINGAPORE

Avant de finir, résumons, en



SINGAPOUR.  
PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

les groupant, les chiffres que nous avons éparpillés dans les pages précédentes, et ajoutons ceux que nous avons omis.

PERSONNEL. — Evêque 1; missionnaires 30; catéchistes 41; Frères des Écoles chrétiennes 22; Dames de Saint-Maur, européennes et indigènes, 45; novices 27.

POPULATION ET ORGANISATION. — Population païenne 1 300 000; Catholiques 18 284; districts ou paroisses 25; églises et chapelles 40.

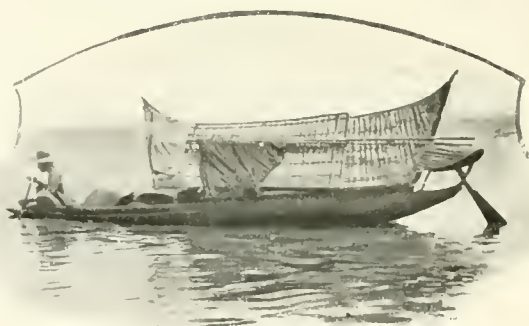
ŒUVRES D'ÉDUCATION. — Collèges 2, élèves dans ces collèges, internes ou externes, 875; pensionnats 4, élèves dans ces pensionnats 680; écoles de garçons 20, élèves dans ces écoles 711; écoles de filles 10, élèves dans ces écoles 391.

ŒUVRES DE CHARITÉ. — Orphelinats 25, enfants des orphelinats 591.

ŒUVRES DE ZÈLE ET DE PRIÈRE. — Œuvre du denier de Saint-Pierre, de la Ste-Enfance; Confréries de la Ste Vierge, du Sacré-Cœur.

TRAVAIL ET RESULTATS EN 1898. — Baptêmes d'adultes 1786; conversions d'hérétiques 13; baptêmes d'enfants de païens 498; baptêmes d'enfants de Chrétiens 643; confirmations 539; confessions 43172; communions pascuales 7083; communions de dévotion 38732; mariages 172; saints vialiques 204; extrême-onctions 241.

**Ouvrages à consulter.** — *Mémoire sur les Matras*, par de CASTELNAU, 1876. — *Souvenirs de Malaisie*, par le P. PÉRIÉ, 1 vol. in-16, 1885. — *La presqu'île de Malacca*, par le P. BONI, 1 vol. in-8, Tulle, 1886. — *Exploration de la presqu'île malaise*, par J. de MONGAY, broc. in-8, Rouen, 1886. — *Histoire de la Société des Missions-Etrangères*, par A. LAUNAY, 3 vol. in-8, Paris, 1894.



BATEAU DE PÊCHE MALAIS



CAMBODGE. — TROUPEAU D'ÉLÉPHANTS A LA RIVIERE.

## CHAPITRE XV

### L'INDO-CHINE FRANÇAISE

HAUT-TONKIN, TONKIN OCCIDENTAL, TONKIN MÉRIDIONAL,

COCHINCHINE SEPTENTRIONALE,

COCHINCHINE ORIENTALE, COCHINCHINE OCCIDENTALE, CAMBODGE.

#### SITUATION GÉOGRAPHIQUE DES MISSIONS — LEURS HABITANTS

Nous comprenons sous le nom d'Indo-Chine française, le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine et le Cambodge. Nous ne parlons pas ici du Laos qui, jusqu'à l'année dernière a été, au point de vue ecclésiastique, réuni à la Mission de Siam. Les Vicariats apostoliques, dans cette vaste région, s'étendent des frontières du Yun-nan à celles de Siam, et sont au nombre de dix, dont sept dépendent de la Société des Missions-Étrangères de Paris.

Dans ses grandes lignes, l'histoire de ces Vicariats offre, au point de vue politique et religieux, bien des faits connexes, des périls et des malheurs identiques; le territoire dans lequel ils sont situés



appartient à la France, ou comme colonie ou comme pays de protectorat; c'est pourquoi nous les réunissons en un seul groupe.

Indiquons leur genèse : d'abord au Tonkin.

En 1659 un Vicariat apostolique fut créé au Tonkin et confié à la Société des Missions-Étrangères; en 1678, il fut divisé en deux, sous le nom de Tonkin oriental et de Tonkin occidental.

Le premier ayant été confié aux Dominicains espagnols, nous n'en parlerons pas. Le second, laissé aux Missions-Étrangères, fut en 1846 divisé en deux : Tonkin occidental et Tonkin méridional.

En 1895, du Tonkin occidental furent détachées plusieurs provinces du Nord, qui forment le Vicariat du Haut-Tonkin.

Passons maintenant à la Cochinchine et au Cambodge.

En 1659, le Vicariat apostolique de Cochinchine fut établi et sa direction donnée aux Missions-Étrangères.

En 1844, il fut divisé en deux, sous le nom de Cochinchine orientale et Cochinchine occidentale.

En 1850, la partie Nord forma un nouveau Vicariat : la Cochinchine septentrionale.

La même année, le Saint-Siège établit le Vicariat du Cambodge, précédemment uni à la Cochinchine occidentale.

La position géographique de chacune de ces Missions doit être indiquée. Nous commençons par le Nord :

Le Haut-Tonkin comprend une partie des provinces de Sou-tay et de Tuyen-Quang, la province de Hung-hoa et toute la région montagneuse qui y confine; du Tonkin occidental relèvent les provinces de Ha-noï, Ha-nam, Ninh-binh, Thanh-hoa, une partie de Nam-dinh, et les pays sauvages jusqu'au versant du Mékong; du Tonkin méridional, les provinces de Nghe-an et de Ha-tinh, le district civil du Bo-chinh et les régions sauvages adjacentes à tout son territoire; la Cochinchine septentrionale renferme les provinces de Quang-binh, Quang-tri, Quang-duc; la Cochinchine orientale, les six provinces de Quang-nam, Quang-ngai, Binh-dinh, Phu-yen, Khanh-hoa, Binh-

thuan; à la Cochinchine occidentale appartiennent les anciennes provinces de Bien-hoa, Saïgon, My-tho, Vinh-long, formant aujourd'hui douze préfectures ou inspections, et une partie des inspections de Can-tho, Sadec, Longxuyen, Chau-doc, ainsi que l'île de Poulo-Condor; le Vicariat du Cambodge est formé par tout le royaume du



CATHÉDRALE DE PSOM-PENH

même nom, les provinces de Battambang, Angkor, Nien-rap, Sou-reng, dépendantes du Siam, et par la plus grande partie des deux anciennes provinces cochinchinoises de Chau-doc et de Ha-tien.

Nos lecteurs ont trop souvent entendu parler de ce pays, qui nous a coûté beaucoup d'or et de sang, pour que nous en fassions la description. Nous nous contenterons de rappeler les peuples qui l'habitent.

La race principale, la plus nombreuse, la plus intelligente, la plus puissante, la plus assimilable, est sans contredit la race annamite, le vieux Giao-chi des temps antiques.

Après les Annamites viennent les Cambodgiens, descendants de ces Khmers qui nous ont laissé de merveilleux monuments, dont Angkor est la plus haute expression. De nombreuses tribus sauvages s'échelonnent dans la vallée du Mékong, et vivent au milieu des forêts sous les dénominations les plus diverses de Moïs, Na, Muong, Ho, Kouy, Bahnars, Giarais, Stieng, etc., etc.; la plupart de ces tribus ont une langue et des mœurs différentes, elles sont certaine-

ment les restes des aborigènes refoulés dans l'intérieur du pays par l'invasion d'un peuple plus civilisé; nous devons aussi mentionner parmi elles les débris du peuple Cham ou Ciampoï, dont la valeur guerrière balança autrefois la fortune de l'Annam.

A côté des Annamites, des Cambodgiens et des populations sauvages qui sont les nationaux de l'Indo-Chine française, se placent les étrangers : Chinois, Malais, Indiens, et enfin les conquérants, nos compatriotes, qui sont au nombre d'environ 7 à 8000, — sans parler des troupes, — groupés principalement à Saïgon et dans le delta du Tonkin. Les plus nombreux sont les fonctionnaires, naturellement; les autres sont commerçants ou planteurs, et quelques-uns industriels.

#### LES MISSIONS DE XVI<sup>e</sup> AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Le Catholicisme apparut en Indo-Chine vers le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle avec quelques missionnaires portugais, mais il ne semble pas avoir poussé de profondes racines.

Les premiers grands convertisseurs furent des Jésuites, et parmi eux un Français, le P. Alexandre de Rhodes, né à Avignon, qui prêcha d'abord en Cochinchine et ensuite au Tonkin, d'où ses succès apostoliques le firent expulser en 1630.

Les premiers Vicaires apostoliques de la Société des Missions-Étrangères, Mgr Pallu et Mgr de la Motte-Lambert, furent, en 1659, chargés l'un du Tonkin, et l'autre de la Cochinchine. Par eux et par leurs missionnaires, Deydier, Hainques, Brindeau, de Bourges, Chevreul, ils s'y créèrent une situation solide, ils établirent des séminaires, fondèrent des paroisses, instituèrent des communautés de Religieuses appelées Amantes de la Croix. Pendant ce temps, Mgr Pallu essayait d'unir par des traités de commerce utiles à la fortune publique et à la civilisation, le Tonkin et la France, et il est curieux de voir ce rêve naître, il y a plus de deux siècles, dans l'esprit d'un évêque missionnaire.

Le 2 janvier 1672, en effet, il soumit à Colbert dans les termes suivants le projet d'établir un comptoir au Tonkin :

« Mgr de la Motte-Lambert y a si bien disposé les choses, qu'il a obtenu du roi par deux ecclésiastiques, qui étaient déguisés en marchands, le pouvoir d'y demeurer et de faire bâtir une maison, en un beau lieu qui leur fut assigné, dans l'espérance qu'il donna que la Compagnie française y pourrait bien venir prendre un établissement. Il en a écrit à MM. les Directeurs généraux et leur a envoyé des mémoires très instructifs du négoce qu'on y peut faire.

« Je vous supplie pour l'intérêt de la foi, d'où dépend celui de la Compagnie, et pour l'honneur et la gloire du Roi Très-Christien, de porter MM. les Directeurs généraux à disposer incessamment tout ce qui est nécessaire pour l'établissement d'un comptoir en ce royaume ou au moins pour y faire un voyage. Cette affaire ne peut être que très-avantageuse à la Compagnie. »

Lorsque, après avoir quitté la France, il passa à Surate, il fit écrire par Blot et Baron, deux directeurs de la Compagnie des Indes orientales, une lettre au roi du Tonkin, pour lui témoigner le désir d'établir une factorerie dans ses États et le prier d'agréer quelques présents. Plus tard, étant revenu une seconde fois en France, il fit de nouvelles démarches pour que la Compagnie des Indes envoyât des navires au Tonkin et que Louis XIV écrivit lui-même au roi Le-hi-tong.

Ce double désir fut exaucé. En 1682, MM. Baron et Guilhem frétèrent un navire et l'expédièrent au Tonkin.

Ainsi les missionnaires faisaient apparaître le drapeau de la France; c'était alors le drapeau blanc fleurdelisé, aujourd'hui c'est le drapeau tricolore; mais c'est à la patrie et non aux couleurs



PRISONNIER CAMBODGIEN

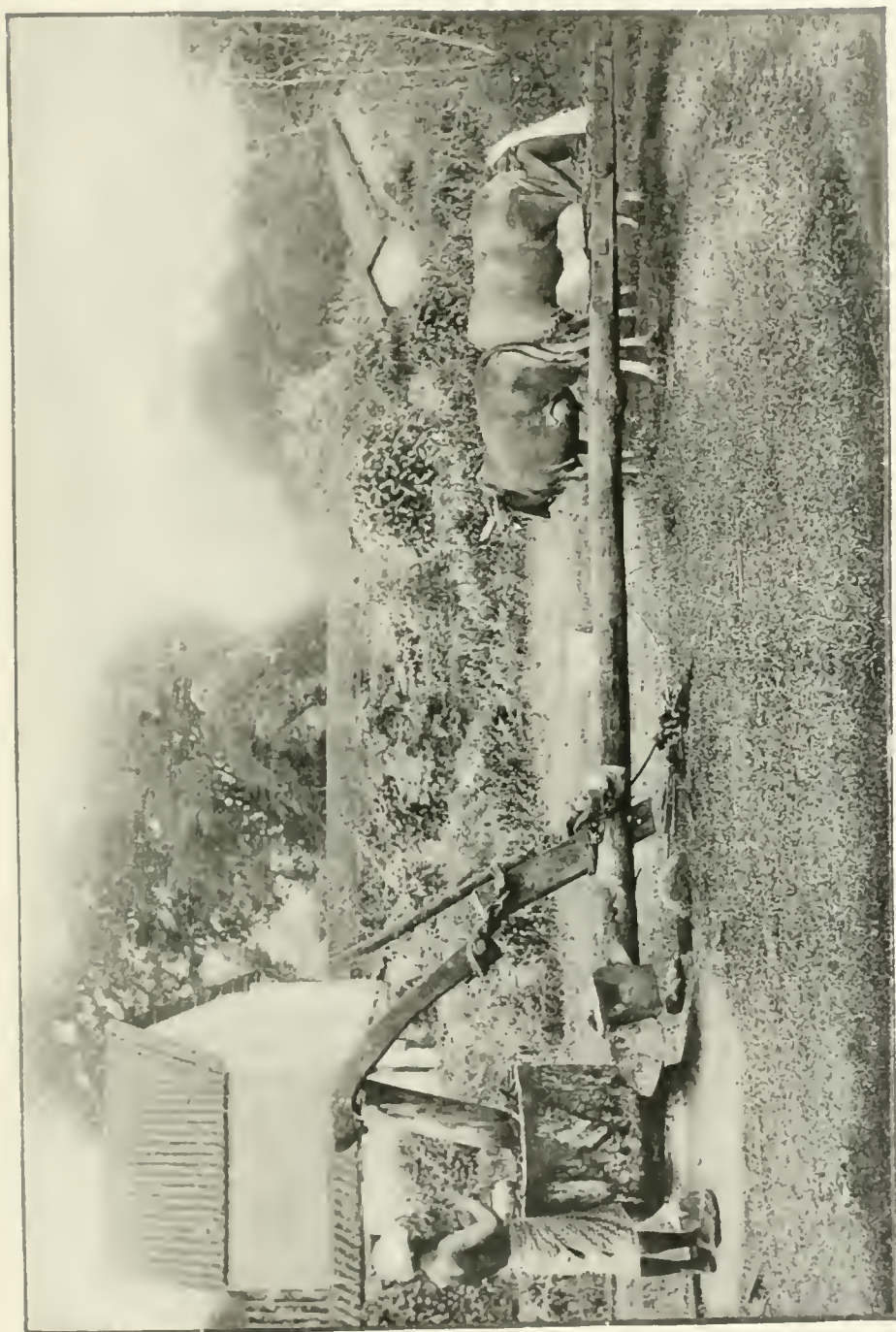
d'un pavillon que le cœur s'attache, pour elle qu'il travaille en attendant qu'il meure pour elle.

Deux missionnaires, les PP. Lefebvre et Geffrard, arrivèrent à Ha-noï, avec la lettre de Louis XIV; le premier sentiment de la cour fut un étonnement mêlé de crainte. Selon son habitude, elle ne pouvait comprendre que l'on vint de si loin pour apporter des lettres et des présents, sans aucune marchandise. Après d'assez longs pourparlers sur des questions d'étiquette, qu'il fallut traiter avec les mandarins, en se servant d'argent plus que de bonnes raisons, le roi accepta les présents et reçut la lettre de Louis XIV, dont Mgr Deydier fit la traduction.

Cette lettre était dictée par un sentiment très patriotique et très chrétien; elle traitait du commerce, mais elle parlait au souverain païen, avec des accents apostoliques, de la beauté et de la grandeur de la foi, et exprimait le vœu qu'il l'embrassât. Les politiques et les hommes d'État de nos jours n'écrivent plus ainsi; mais peut-être serait-il juste aussi de reconnaître que les paroles sans les actes sont d'un faible poids dans la balance des événements, et que les exhortations de Louis XIV, quelque chrétiennes qu'elles fussent, ne suffisaient pas, à elles seules, pour obtenir aux missionnaires la liberté absolue de prêcher l'Évangile, et aux Chrétiens le droit de pratiquer en paix leur religion.

Trois jours après la réception de cette lettre, le *chua* du Tonkin, Trinh-thac, sorte de maire du palais, qui gouvernait sous le nom du roi Le-hi-tong, mourut; son fils, Trinh-can, qui lui succéda, n'osa pas marquer les débuts de son administration par une approbation publique du Catholicisme jusqu'alors officiellement interdit; il se contenta de donner de bonnes paroles aux missionnaires, et, dans sa réponse au souverain, de protester de ses dispositions en faveur des négociants français, ajoutant que chargé des affaires de l'État depuis peu de temps, il lui était impossible encore de trancher d'une façon péremptoire la question religieuse.





LE PEAGE DE RIZ AU CAMBODGE.





Il remit aux missionnaires pour Louis XIV de superbes soieries brochées d'or, ornées d'arabesques entourant le dragon impérial.

Le grand profit que l'on retira de cette ambassade fut, pour les Chrétiens, une paix relative et la cessation temporaire des vexations causées par l'avarice ou par la haine des mandarins.

Les années passèrent, les rois et les ministres bienveillants moururent, des persécutions éclatèrent, des prêtres et des évêques furent exilés, car on redoutait leur influence religieuse qui allait grandissant. Les proscrits partaient, accompagnés jusqu'au rivage par les mandarins chargés de les surveiller, et puis, en pleine mer, leur petite barque virait de bord, voguait droit à la côte et débarquait les infatigables apôtres. Afin de ne pas se compromettre ou pour augmenter leurs revenus, les mandarins fermaient les yeux, et l'évangélisation reprenait sa marche prudemment, dans la pénombre, même dans les ténèbres, elle s'étendait, s'étendait toujours comme la mer dont, à marée montante, chaque vague s'avance sur le rivage.

Les évêques du Tonkin, très sages, très habiles, servis par des catéchistes d'esprit fort délié, eurent, presque tous, de longs règnes : Deydier fut Vicaire apostolique de 1682 à 1693; Bourges resta 36 ans à la tête du Tonkin occidental; Nééz, 41 ans; Reydellet, 15 ans; Longer, 41 ans.

En Cochinchine, les évêques furent plus nombreux et, outre La Motte-Lambert, Mahot, Duchêne, Labbé, Lefèvre, Pignel, il faut citer Mgr Perez, né à Ténasserim d'un père manillois et d'une mère siamoise, et Mgr Alexandre de Alexandris, missionnaire de la Propagande, avant d'arriver à Mgr Pigneaux de Béhaine, dont la figure, éclatante de patriotisme, de zèle et de sagesse, éclaire la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, et dont la vie eut une influence politique et religieuse si profonde.

## MONSIEUR PIGNEAUX DE BÉHAINE ET LA FRANCE

Pierre-Joseph Pigneaux naquit le 2 novembre 1741. Son père était receveur de la terre d'Origny, apanage des ducs de la Vallière. Il était originaire de Béhaine, section de la commune d'Origny, département actuel de l'Aisne.

Selon un usage adopté par nombre de familles de la riche bourgeoisie au XVIII<sup>e</sup> siècle, et sans doute pour le distinguer d'une autre branche, on ajouta à son nom patronymique celui de la petite localité dont il sortait, et il s'appela ou on l'appela Pigneaux de Béhaine.

Il partit pour l'Extrême-Orient en 1765, et six ans plus tard ses travaux le firent nommer Vicaire apostolique de Cochinchine et évêque d'Adran. Pendant ses voyages, il rencontra le descendant d'un ancien *chua* de Cochinchine, Nguyen-anh, qui, chassé par les rebelles Tay-son, cherchait un refuge dans les îles du golfe de Siam. L'évêque s'attendrit sur le sort du royal fugitif, il lui donna l'hospitalité et essaya par de bonnes paroles de lui faire entrevoir des jours meilleurs.

Lorsque, après plusieurs années de luttes inutiles, entreprises pour reconquérir sa couronne, le prince rencontra de nouveau

l'évêque, leurs relations devinrent plus intimes : Mgr Pigneaux apprit que les Portugais de Macao, les Hollandais de Batavia, les Anglais de

l'Inde avaient fait des offres de services au vaincu, puisque les vaincus



SAIGON. — LA PROMENADE



ÉLÈVES ANNAMESES DE LA SAINTI-ENFANCE, A SAIGON

sont les seuls qui achètent très cher les services. La France n'avait rien proposé, et sans doute elle ne voulait rien en Indo-Chine, abandonnant même ce qu'elle possédait ailleurs. Mgr d'Adran l'ignorait, peut-être, mais s'il le savait, du moins espéra-t-il que notre gouvernement serait cette fois mieux inspiré. En termes chaleureux, il le dit à Nguyen-anh, il lui parla de la générosité française qu'il compara au mercantilisme anglais, à la dureté hollandaise ou à l'orgueil portugais; il mit dans ses paroles cette éloquence persuasive qui était une des qualités de sa riche nature.

Nguyen-anh fut convaincu, il confia à l'évêque d'Adran son jeune fils, le prince Canh, alors âgé de cinq ans et demi, avec le grand sceau du royaume de Cochinchine pour l'accréditer auprès des ministres de Louis XVI, et il le chargea de conclure en son nom un traité d'alliance avec notre pays et d'en obtenir des secours.

Le prélat partit aussitôt pour Malacca, où il arriva le 19 décembre 1784, et de là se rendit à Pondichéry; il y débarqua à la fin du mois de février 1785, et y trouva des officiers qui essayèrent de le

dissuader de son projet, mais qui furent bientôt remplacés par d'autres plus favorables : le capitaine de vaisseau d'Entrecasteaux et le gouverneur Charpentier de Cossigny. Tous les deux l'encouragèrent ; seulement, ils estimèrent qu'on ne pouvait raisonnablement s'engager à fond, à Pondichéry, sans avoir le consentement et les ordres formels de la cour de Versailles. Ils insistèrent donc près de l'évêque pour qu'il passât en France sans délai, pendant qu'eux-mêmes expédieraient un bâtiment de la station, avec mission d'aller observer la partie des côtes de la Cochinchine que l'on avait spécialement en vue.

D'Entrecasteaux désigna pour cette entreprise la flûte *le Marquis de Castries*, et il en donna le commandement à l'enseigne de vaisseau Richery, en qui il avait une entière confiance. Cédant à ces conseils dictés par un sage patriotisme, Mgr d'Adran partit pour la France, où il arriva heureusement, avec son royal élève et les mandarins que Nguyen-anh avait attachés à la suite de son fils.

L'arrivée de l'évêque, au mois de février 1787, permit au gouvernement d'examiner en pleine connaissance de cause l'affaire de Cochinchine et d'apprécier les avantages commerciaux et militaires qu'elle offrait. Le 28 novembre 1787, une convention fut signée entre le comte de Montmorin, ministre des Affaires étrangères, et Mgr d'Adran, plénipotentiaire de Nguyen-anh. La France s'engageait à envoyer des secours en Cochinchine afin d'aider le prince à reconquérir son trône, et en échange elle acquérait la propriété absolue du port de Tourane, de l'île de Poulo-Condor, et le privilège de faire, à l'exclusion des autres nations européennes, le commerce avec la Cochinchine.

L'évêque quitta la France emportant l'assurance que les secours promis seraient fournis par le gouverneur de Pondichéry, M. de Conway ; mais quand il arriva dans l'Inde, ce fut pour s'y heurter à une mauvaise volonté approuvée par le ministère qui avait, brusquement et sans motifs sérieux, changé d'avis.

Se sentant abandonné par la France, Mgr Pigneaux de Béhaine

résolument d'agir par lui-même avec le secours de ses amis. Il avait en pendant son voyage de longs entretiens avec plusieurs officiers de marine, avec les négociants des îles de France et de Bourbon; à Pondichéry, il s'aboucha avec les principaux commerçants de cette ville, il fit partager à tous ses convictions généreuses et trouva ainsi des ressources et des hommes avec lesquels il arriva en Cochinchine en 1789.

A cette époque Nguyen-anh, s'était emparé de provinces du Sud, grâce aux sympathies de la population, mais il n'avait pu les défendre contre les invasions des rebelles, et avait été obligé de les abandonner. Pour être sûr de s'y maintenir il aurait fallu organiser une flotte et une armée. Mgr Pigneaux lui amenait l'une et l'autre, non qu'il eût avec lui de gros bataillons et de nombreux vaisseaux, mais la vingtaine d'officiers et les 350 soldats et marins qui l'avaient suivi pouvaient suffire à la tâche contre les Annamites mal armés et ignorants de la tactique européenne.

L'évêque fit mettre à la tête de la flotte M. Dayot, lieutenant de vaisseau, et à la tête de l'armée M. Olivier de Puymanel. En servant le projet de l'évêque d'Adran, ces braves gens croyaient encore servir leur pays. Ils ne se trompaient pas.

Grâce à eux, le prince s'établit d'abord solidement à Saïgon et en basse Cochinchine, puis il enleva successivement le Binh-thuan, le Nha-trang (c'est le Khanh-hoa actuel) et le Phu-yen, s'avança par terre et par mer sur Qui-nhon, qui était le centre de la résistance dans la moyenne Cochinchine, et dont il réussit à s'emparer après des tentatives sept fois répétées.

La prise de cette citadelle, au mois de mai 1801, amena la chute de Tay-son, et, en 1802, Nguyen-anh, proclamé roi sous le nom de Gia-long, était maître absolu de tout l'Annam, Cochinchine et Tonkin réunis, ce qui n'avait encore été donné à aucun de ses prédécesseurs. Il sortait donc complètement victorieux de cette longue guerre civile de trente ans, qui avait failli lui coûter le trône et la vie; et ce magni-



fique résultat, il le devait uniquement au concours dévoué de l'évêque d'Adran et de cette poignée de Français qui, à l'appel du prélat, s'étaient sacrifiés à son service.

Sans eux, la signature du gouvernement français, placée au bas d'une convention solennelle, serait restée en souffrance; ils nous ont épargné cette honte, ils ont dégagé la parole de la France, puisque notre protégé avait, grâce à eux, recouvré ses États, le seul engagement que nous eussions pris avec lui et la seule chose qu'il nous demandât. Sans doute, notre pays, distrait par les révolutions politiques et des guerres gigantesques dont l'enjeu était autrement important pour lui, ne profita pas immédiatement du généreux dévouement de ses enfants; mais la base légale de nos revendications futures existait, et quand, soixante ans plus tard, nous fûmes amenés à faire un établissement en Cochinchine, la situation prépondérante à laquelle le traité de Versailles nous donnait droit, et que nous occupons en Indo-Chine à cette heure, c'est au dévouement de ces hommes, c'est surtout à l'initiative hardie et à la persévérance patriotique de Mgr d'Adran que nous la devons.

#### LES PERSÉCUTIONS SOUS LE RÈGNE DE MINH-MANG

Gia-long mourut en 1821; son fils Minh-mang lui succéda; il craignait et détestait les Français, les seuls qui eussent fait du bien à sa famille. La reconnaissance n'est décidément que la vertu des bienfaiteurs; c'est encore plus vrai en Extrême-Orient qu'en Occident.

On a dit qu'il fut intelligent; peut-être, mais intelligent à la manière des lettrés chinois et annamites, ne regardant que le passé, s'y attachant avec âpreté, incapable de chercher dans le présent des signes qui font prévoir et préparer l'avenir; il fut surtout un esprit étroit, auquel son entêtement a donné quelque relief, et sa perfidie un reflet d'habileté.

Bien des escarmouches précédèrent le grand combat qu'il voulait livrer. Il commença par forcer au départ le consul de France, Chaigneau, et son vieil ami Vannier, les deux seuls survivants des Français soutiens de Gia-long. Il refusa de recevoir une lettre de Louis XVIII, apportée par Bougainville, sous prétexte que cette lettre, écrite dans une langue étrangère, ne pouvait être comprise par aucun Annamite.

De temps à autre, il avait des mots sinistres contre le Catholi-



LA RÉCRÉATION DE LA SAINTE-ENFANCE A SAIGON

cisme. A l'un de ses officiers qui lui citait l'exemple des princes japonais noyant le Christianisme dans le sang : « Laissez-moi faire, répondit-il, j'ai mon plan, qui est bien meilleur. »

Ce plan fut bientôt connu. Il consistait en deux opérations principales : fermer absolument l'entrée du royaume aux nouveaux missionnaires, appeler à la cour ceux qui étaient déjà dans le pays, et les mettre dans l'impossibilité de remplir leur ministère. Le roi espérait qu'en enlevant les pasteurs, le troupeau serait vite dispersé.

Quoi qu'en pensât Minh-mang, son plan n'était pas d'un succès

certain : il supposait trop facilement que les missionnaires ne pénétreraient pas dans ses États; il ne se rendait pas compte que l'indolence de ses sujets ne pouvait lutter avec avantage contre le zèle religieux. Surveillés ou arrêtés sur un point, les apôtres renouveleraient sur un autre une tentative qui serait plus heureuse. La vénalité des mandarins devait aussi entrer en ligne de compte, l'amour de l'argent étant en eux bien plus fort que la haine. Pourvu qu'ils y missent le prix, les prédicateurs de l'Évangile étaient certains que, la plupart du temps, les gardiens des côtes et des ports fermeraient les yeux. Le plan de Minh-mang croulerait comme un château de cartes. Dans leurs conceptions, les ennemis du Catholicisme oublient toujours une chose, sans doute parce qu'ils en ignorent la valeur : la foi, qui veut et cherche avant tout le salut des âmes, et, pour l'obtenir, jette l'or sans compter, brave les périls et se rit de la mort.

En 1825, le souverain annamite lança un édit pour défendre l'entrée de nouveaux Maîtres de religion dans son royaume. C'était la première partie de son programme. Ensuite, il appela les anciens à sa cour; c'était la seconde. Quelques missionnaires de Cochinchine, trop connus pour se cacher, se rendirent à cet ordre; ceux du Tonkin, à peu près ignorés, restèrent chez eux.

Le succès du plan était déjà compromis. Un vieux soldat de Gia-long, le vice-roi de Saïgon, le fit échouer complètement. Il partit pour Hué, et noblement, comme l'eût fait un chevalier chrétien, il dit à son souverain :

« Comment ! nous persécuterions les maîtres européens, dont nous avons encore, à l'heure qu'il est, le riz entre les dents ? Qui donc a aidé le feu roi à recouvrer ce royaume ? Il paraît que Votre Majesté a bien envie de le perdre de nouveau. Les Tay-Son ont persécuté la religion et ils ont été détrônés; le roi du Pegou vient de perdre la couronne pour avoir chassé les prêtres. C'en est fait du royaume, puisque le roi ne se rappelle plus les services des missionnaires, qui

nous donnaient du riz quand nous avions faim, et de la toile quand nous étions nus et que nous n'avions rien pour nous couvrir. Est-ce que le tombeau du grand-maitre Pierre n'est pas encore au milieu de nous? Non, tant que je vivrai, le roi ne fera pas cela; que Votre Majesté fasse ce qu'elle voudra après ma mort. »

Minh-mang ne répondit pas : le vieillard était de ceux que même un roi d'Annam écoute et ne frappe pas. Il sembla plutôt se rendre à ses conseils et laissa les missionnaires retourner vers leurs Chrétiens, mais il garda au cœur le désir de la vengeance.

Le vice-roi mourut, et bientôt, semblable à ces éclairs qui déchirent l'horizon et découvrent les menaces de la tempête, le premier grand édit de persécution fut publié, le 6 janvier 1833.

Répétant les calomnies vieilles de dix-huit cents ans, Minh-mang accusait les prêtres de séduire les femmes et d'arracher les yeux aux malades, traitait les Chrétiens « d'hommes ignorants, stupides, incapables de discerner entre ce qui convient et ce qui ne convient pas », et il concluait par ces injonctions :

« En conséquence, nous ordonnons à tous ceux qui suivent cette religion, depuis le mandarin jusqu'au dernier du peuple, de l'abandonner sincèrement, s'ils reconnaissent et redoutent notre puissance. Nous voulons que les mandarins examinent avec soin si les Chrétiens qui se trouvent sur leur territoire se préparent à obéir à nos ordres, et qu'ils les contraignent de fouler, en leur présence, la croix aux pieds; après quoi ils leur feront grâce pour cette fois. Quant aux maisons du culte et aux habitations des prêtres, ils devront veiller à ce qu'elles soient entièrement rasées, et dorénavant, si quelqu'un de nos sujets est reconnu coupable de professer ces coutumes abominables, il sera puni avec la dernière rigueur, afin de détruire dans sa racine la religion perverse. »

Cet édit ne contenait qu'une partie de la pensée du souverain, qui ajouta contre les missionnaires un article secret ordonnant de les arrêter et de les envoyer à la capitale.

La persécution commença; elle devait durer plus de cinquante ans, avec des accalmies précédant ou suivant d'effroyables orages.

Le premier missionnaire arrêté et décapité, en 1833, fut le P. Gagnelin, le provicaire de Cochinchine; en 1835, le P. Marchand subit le supplice des cent plaies; en 1837, le P. Cornay fut condamné à avoir



LA DÉCORTEGATION DU RIZ, A LA SAINTI-ENFANCE DE SAIGON

tous les membres coupés; en 1838, ce fut le tour de Mgr Borie; en 1840, le P. Delamotte mourut en prison. Les autres se cachaient où ils pouvaient. Parmi les fidèles, les moins soupçonnés ou les plus vaillants offraient un asile au proscrit; ils venaient le chercher la nuit, le conduisaient, à pied ou en barque, par des sentiers écartés ou de petits arroyos perdus, tremblant au moindre bruit, prêts, à la première alerte, à se jeter dans la rizière ou dans les champs de cotonniers. Pendant ce temps, des enfants, moins compromettants que des hommes, étaient postés le long des chemins ou à l'entrée des villages et faisaient le guet. Quand l'apôtre était arrivé, on l'enfer-



maît bien vite dans une chambre retirée, entre deux cloisons; on lui préparait à la hâte un abri plus sûr encore, en creusant dans le jardin une fosse dont on recouvrait l'ouverture de broussailles. C'étaient les jours héroïques, ceux qu'avaient connus les prêtres de la primitive Église; seulement les catacombes n'étaient plus creusées dans les



LA DÉCORÉATION DU RIZ, A LA SAINT-ENFANCE DE SAIGON

pierres blanches ou brunes du sol de Rome, elles l'étaient dans les boues de la Cochinchine et du Tonkin.

Le missionnaire demeurait plus ou moins longtemps, tantôt une nuit, tantôt plusieurs semaines dans chaque asile, suivant la surveillance exercée et les craintes conçues; en quatre mois, le P. Retord changea dix fois d'asile; Mgr Hayard, cerné par 750 soldats, n'eut d'autre ressource que de descendre dans une fosse; le P. Rouge mourut dans les forêts du Lac-tho; Mgr Taberd s'enfuit à Siam avec plusieurs de ses prêtres; les églises étaient renversées et les prisons



remplies de Chrétiens qui y confessaient généreusement leur foi. Pendant ce temps, Minh-mang continuait sa campagne de persécution contre les missionnaires et contre les Catholiques. Pourquoi? Il n'est pas sans intérêt de répondre à cette interrogation et, non seulement d'exposer les motifs de la conduite du roi d'Annam, mais, embrassant la question d'une façon plus générale, de rechercher les causes des persécutions en Extrême-Orient.

Dans le coup d'œil rapide que, en étudiant la Mission de Birmanie, nous avons jeté sur les causes et les obstacles des conversions, nous avons déjà pu entrevoir quelque côté de la question qui nous occupe.

De même qu'il n'y a, au sens absolu, qu'une cause de conversion, la grâce de Dieu, de même il n'y a qu'une cause de persécution, la haine du démon. Mais cette cause a des manifestations visibles qu'il est possible de constater, elle se cache sous des raisons humaines qui peuvent, en partie du moins, être analysées.

La première et la plus générale de ces raisons est l'union des pouvoirs civils et religieux.

Pour les peuples d'Extrême-Orient, en effet, il n'y a pas de religion universelle et qui puisse réunir dans un acte commun d'adoration l'humanité tout entière; chaque pays a son culte, de même qu'il a son gouvernement; le chef du pays, empereur ou roi, est le mandarin du Ciel ou son représentant; par conséquent, il est le chef de la religion. Il a donc, de par la croyance de ses sujets, le droit de commander à l'âme et au corps, à la conscience et à l'intelligence; tout ce qu'il impose est vrai, tout ce qu'il ordonne est juste. Les empereurs d'Asie ne raisonnent pas sur ce sujet autrement que ne le faisaient autrefois les empereurs de Rome.

Or, si le Chrétien obéit au roi comme au chef du pays, il ne le regarde plus comme le pontife suprême.

C'est la seule différence entre le païen et le Chrétien dans leurs rapports avec les puissances établies. Le premier est totalement sou-

mis, de corps et d'esprit, à son souverain, le second marque à cette soumission la limite que la loi divine impose.

Avec les adeptes des autres religions, il est des accommodements : le sectateur de Lao-tseu, de Confucius ou de Bouddha peut adorer le Ciel à la façon de l'empereur de Chine ou du roi d'Annam ; il peut être bouddhiste et même pratiquer certains rites musulmans ; ce mélange de tous les cultes semble en former un seul qui satisfait l'autorité. Le Chrétien est uniquement chrétien. Il n'adore point le Ciel à la façon de l'empereur, il ne vénère point Confucius comme un saint, il n'adore pas Bouddha, il ne passe pas son enfance dans les pagodes, comme les sujets du roi de Siam, il ne soumet plus sa conscience à des décisions religieuses dont il reconnaît la fausseté, il sait ce qui est bien et ce qui est mal, il affirme par sa conduite et par ses paroles qu'il a le droit et le devoir de refuser l'obéissance à une loi inique ou à une pratique impie, et, traîné devant les tribunaux, il répète la réponse des premiers fidèles : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes ».

Ces principes et cette conduite du Chrétien le font considérer comme un sujet rebelle par les gouvernements païens, qui n'ont pas la connaissance et encore moins l'intelligence des droits absolus de la vérité, et de l'universalité de la loi divine.

Telle est la cause fondamentale des persécutions, qui peut se résumer en un mot : le combat de la loi inspirée par le démon contre la loi révélée par Dieu. Les autres causes sont multiples : tantôt c'est la vengeance particulière d'un mandarin, tantôt un procès ou bien un meurtre dont on ignore l'auteur et dont on charge un Chrétien, ou encore des fléaux, famines et inondations, que la superstition impute aux adorateurs du Seigneur du ciel, comme les païens de Rome accusaient les fidèles de magie et de sorcellerie.

Mais, à proprement parler, ce ne sont là que des occasions, car il y a parmi les païens bien d'autres vengeances ou ambitions particulières, des procès, des meurtres, des accusations de tout genre ; il

n'en résulte pas de persécution contre une classe de citoyens. Pourquoi agit-on différemment envers les Chrétiens? Pourquoi une accusation privée peut-elle être l'étincelle qui allume un vaste incendie? Parce que, nous l'avons dit, le Chrétien est considéré comme un être à part et hors la loi, parce que toute accusation contre lui se double de cette autre, qui rencontre un écho dans le cœur des païens : il est chrétien. Aussi, dans les édits des persécuteurs, dans les condamnations des martyrs, un seul motif est allégué : leur religion. De cette lutte entre le Paganisme et le Christianisme, Dieu tire sa gloire et le profit des âmes, comme il les tire du mal. Tous les prêtres de la Société des Missions-Étrangères sont unanimes sur ce point : ils ne désirent pas la persécution, ils unissent leurs prières à celles de l'Église pour demander qu'elle cesse, mais ils lui découvrent quelques avantages.

« Dans ces pays, où règnent l'idolâtrie et une ignorance profonde, écrivait l'un d'eux, cette persécution elle-même et tous les faits qui concernent la religion sont autant de rayons qui dissipent peu à peu les ténèbres. On voit que tout le pays a entendu parler du vrai Dieu; la renommée a suppléé en quelque manière à l'insuffisance des ouvriers évangéliques. Les édits impériaux, ceux des gouverneurs des provinces et des villes, contre les Chrétiens et les missionnaires, ont fait connaître la religion chrétienne. On a été forcé de lui rendre hommage et d'avouer qu'elle est bonne, qu'elle enseigne une morale pure, et qu'on n'a à lui opposer que des raisons de politique. Les missionnaires et les Chrétiens, interrogés dans les tribunaux et montrés en spectacle dans toutes les provinces, ont donné à Jésus-Christ un témoignage éclatant et l'ont annoncé à toutes sortes de personnes. »

Mgr Havard, le Vicaire apostolique du Tonkin occidental, ne parle pas autrement : « Nos Chrétiens, dispersés par la persécution à travers les villages païens, sont le germe d'où naîtront les paroisses que nos successeurs feront grandir. »



SAIGON. — LA LEÇON DE COUTURE.

« Nous ne saurions vous dire, ajoutera plus tard Mgr Gautier, du Tonkin méridional, la joie que nous éprouvons lorsque nous apprenons les réponses courageuses de nos Chrétiens aux tyrans; c'est la gloire de Dieu qui resplendit aux yeux de tous. »

Dans son étude sur saint Cyprien, Mgr Freppel expose en ces termes l'utilité des persécutions :

« La lutte tenait tous les esprits en haleine : un repos prolongé endormait le zèle de plusieurs. Ce contraste, Messieurs, est dans la nature des choses. Vivement attaquée, une société déploie toute la force qui est en elle : ses membres se serrent et se relèvent sous les coups de l'agression. La vie reflue des extrémités vers le centre, et la résistance devient d'autant plus énergique qu'on y met plus de concert et d'unité.

« Ces causes extérieures viennent-elles à disparaître? le corps social se ressent de l'absence d'un stimulant qui excitait son activité : les nerfs se détendent, les liens se relâchent; il n'y a plus la même

vigueur dans l'accomplissement du devoir, et l'on se laisse aller à une sorte d'indifférence, qui paralyse les efforts généreux de l'âme. Alors, les passions humaines reprennent le dessus, et la nature retombe sur elle-même, languissante ou inerte. Voilà pourquoi l'épreuve est nécessaire au Chrétien; et ce qu'il est facile d'observer dans le drame intime de la conscience se produit en grand sur le théâtre de l'histoire. Dieu se sert des méchants pour exercer la vertu des bons, et la persécution est le réveil des âmes assoupies dans les douceurs d'un repos trompeur. »

Mais, auprès des avantages, que de désastres! auprès des grandeurs que de faiblesses!

« Combien de Chrétiens, privés de leurs pères spirituels, sont errants dans les voies de l'apostasie ou plongés dans la fange de l'iniquité! » écrit un prêtre des Missions-Étrangères.

« Combien d'enfants morts sans baptême, d'adultes sans sacrements! Combien de justes tomberont, n'étant pas soutenus! Combien de pécheurs ne se convertiront point! Que de superstitions! Que de mariages célébrés sans dispense! Que de Chrétiens s'allieront avec des gentils! Que d'affligés sans consolations! Que de veuves sans ressources! Plus de sacrements, plus de prédications, plus de prières, plus de bonnes œuvres, plus de catéchisme; l'idolâtrie va donc reprendre de nouvelles forces! On aura sous les yeux les pompes et la vanité du monde; on ne verra plus les augustes cérémonies de la religion; on ne sanctifiera plus les dimanches ni les fêtes; on n'observera plus les jeûnes ni les abstinences; on n'osera plus paraître chrétien. »

Cette énumération des malheurs causés par les persécutions amène naturellement une question sur toutes les lèvres. Ces persécutions causent-elles des apostasies? — Si l'on entend par apostasie l'abandon total des pratiques chrétiennes et le retour aux superstitions païennes, cette faute est très rare.

Si l'on veut dire simplement le renoncement passager, de

bouche plutôt que de cœur, à la religion, l'apostasie, sans être fréquente, se rencontre de temps à autre.

Les malheureux Chrétiens emprisonnés, torturés, à qui d'impitoyables bourreaux ordonnent en les frappant de renoncer à leur religion, faiblissent quelquefois. Ces chutes sont courtes; le reniement n'a été qu'une parole prononcée pour échapper à l'exil ou à la mort, le cœur est resté croyant, et le repentir a immédiatement suivi la faute commise. Nous ne manquons pas de faits nombreux relevés dans les lettres des missionnaires, qui nous racontent comment ces malheureux viennent de très loin chercher l'absolution de leur péché. D'autres fois, les renégats sont saisis par la honte, qui les arrête dans la voie de l'expiation; ils demeurent éloignés des sacrements pendant plusieurs années, dispersés au milieu des païens, mais ne se mêlant à aucune de leurs fêtes.

Qu'une occasion se présente, qui les mette en rapport avec d'autres Chrétiens, avec un catéchiste, avec un missionnaire, et ils reviennent docilement aux pratiques religieuses.

Il peut se trouver aussi qu'une situation irrégulière empêche leur conversion; voici une de ces chutes terminées par un édifiant relèvement, racontée par la pauvre femme victime de sa faiblesse.

« Au moment de la persécution, racontait-elle à un missionnaire, mes parents, mon père et mon frère aîné ne permirent pas aux dignitaires des villages de me dénoncer comme Chrétienne : « Elle a déjà abandonné la religion », dirent-ils. Puis ils me forcèrent d'épouser un païen. Depuis cette époque, je ne suis plus tranquille; bien des fois j'ai parlé à mon mari de la religion, mais toujours en vain. Aujourd'hui il consent enfin à se convertir, je vous l'amène pour que vous l'instruisiez, avec mes cinq enfants.

— Après vingt années passées dans l'apostasie, lui demandai-je, as-tu encore souvenance de tes prières ?

— Oui, Père, me répondit-elle, et mes enfants eux-mêmes savent les prières du matin et du soir; chaque jour ils les récitent avec moi. »



Elle avait enseigné ces prières à ses enfants, même après avoir apostasié. Elle ajoutait qu'elle ressentait surtout une très grande peine, lorsque, entendant frapper le tambour de l'église, elle songeait elle-même au baptême qu'elle avait reçu et à son apostasie, qui la rendait indigne de prendre part à la prière. Enfin, après avoir administré le baptême à ses enfants et à celui qu'elle regardait comme son mari, je donnai à chacun d'eux un chapelet. Elle me présenta alors le sien qu'elle portait sur elle, et me pria de l'indulgencier.

« Depuis quand as-tu ce chapelet ? lui dis-je.

— C'est le chapelet que ma mère m'a laissé en héritage ; elle avait reçu le baptême avant de mourir et on lui avait donné un chapelet. »

Elle me le remit en me disant de le conserver avec soin, et de le réciter souvent à son intention.

« L'as-tu récité quelquefois ?

— Quand j'entends les Chrétiens chanter les prières, ou bien quand je suis malade, je ne fais guère autre chose que de dire le chapelet, en me souvenant de ma mère. »

Il y a cependant des Catholiques, en très petit nombre, qui abandonnent complètement la religion. Ce fait se produit surtout lorsque ce sont les chefs de paroisse qui ont apostasié, entraînant leurs administrés dans leur chute ; mais, presque jamais ces malheureux ne reviennent purement et simplement au Bouddhisme, ils ne sont plus chrétiens, et se contentent de pratiquer quelques superstitions ; mais, même dans ce cas, il est presque sans exemple que la persévérance du missionnaire ne les ramène tôt ou tard aux pratiques de la foi catholique.

#### LES INTERVENTIONS DE LA FRANCE EN ANNAM

La mort de Minh-mang, arrivée en 1841 accorda quelque répit aux Églises de la Cochinchine et du Tonkin. Son successeur, Thien-tri, n'avait ni sa vigueur, ni son entêtement ; d'ailleurs il avait appris



SCÈNE DE COMÉDIE. REPRÉSENTANT L'ANGÈS TRIBUNAL ANNUÉ



le succès des Anglais contre la Chine et en avait conçu une crainte salutaire; il se montra donc plus modéré. Cependant, si l'on n'exécutait plus, on emprisonnait encore : trois missionnaires du Tonkin furent arrêtés en 1841, les PP. Galy, Berneux, Charrier; l'année suivante, deux missionnaires de Cochinchine, les PP. Miche et Duclou, eurent le même sort, au moment où ils faisaient une tentative d'évangélisation chez les sauvages du Nord-Est. Tous furent condamnés à mort, mais le roi ordonna de différer leur exécution.

Pendant ces hésitations, une corvette française, l'*Héroïne*, commandant Favin-Lévêque, entra dans le port de Tourane le 25 février 1843. Le gouvernement de Louis-Philippe, qui avait en 1840 entretenu quelques pourparlers avec des ambassadeurs annamites venus à Paris, et les avait menacés d'intervenir si la persécution continuait, avait envoyé cet officier pour sonder le terrain et essayer de renouer quelques relations commerciales.

Les pourparlers du commandant Favin-Lévêque commencèrent, comme d'habitude, par l'échange de présents et par des promesses de bonne amitié; mais chaque fois que le commandant pressait les mandarins sur la question commerciale, ceux-ci répondaient que l'Annam était trop éloigné de la France et que les négociants français n'auraient aucun bénéfice à apporter leurs produits aux Annamites, trop pauvres pour les acheter.

On ne pouvait guère donner de moins fière réponse, mais les mandarins espéraient qu'elle suffirait pour éloigner le négociateur, et c'est tout ce qu'ils désiraient.

La durée de ces pourparlers permit à un incident de se produire. Les marins de l'*Héroïne*, qui n'avaient pas de diplomatie à faire, descendaient de temps à autre à terre. Un jour, ils aperçurent derrière un massif de plantes, se dissimulant à moitié, un Annamite qui les regardait avec anxiété. Dès qu'il se vit découvert, il se mit à faire de rapides signes de croix, en posant en même temps un doigt sur sa bouche. Les marins, en hommes intelligents, firent eux aussi le signe

de la croix, et, en indiquant à l'indigène qu'il n'avait rien à craindre, ils s'approchèrent de lui.

Tout en continuant à faire le signe de la croix et à regarder avec crainte autour de lui, l'Annamite remit une lettre à l'un des matelots, qui put s'étonner que son officier eût des relations épistolaires en ce pays, mais s'empressa de retourner vers le canot qui rallia aussitôt la corvette.

La lettre était adressée au commandant de l'*Héroïne* par un jeune prêtre de la Société des Missions-Étrangères, le P. Chamaison; elle annonçait la détention et la condamnation à mort des cinq missionnaires dont les noms étaient cités avec la date de leur emprisonnement. M. Favin-Lévêque, homme d'un grand cœur et d'une rare énergie, « ne put supporter, comme il s'exprime lui-même dans son rapport au ministère, que cinq Français fussent immolés en présence, pour ainsi dire, du pavillon de leur nation ». Il prit sur lui de les réclamer au nom de son gouvernement.

Après quelques jours de négociations, pendant lesquels l'officier dut parler haut et ferme, les missionnaires furent rendus à la liberté et conduits au navire français. Les uns s'arrêtèrent à Singapore, les autres à Bourbon, et deux revinrent en France, pour reprendre bientôt la route de l'Extrême-Orient et recommencer leur œuvre d'apostolat.

En 1844, un évêque, Mgr Lefebvre, Vicaire apostolique de la Cochinchine, fut également arrêté, condamné à mort, puis sauvé par le contre-amiral Cécile. Repris en 1845 avec le P. Duclos, qui mourut en prison, Mgr Lefebvre fut reconduit à Singapore par ordre de Thieu-tri, qui redoutait la visite de quelque autre navire français, et fut remis aux mains du gouvernement anglais, avec prière de le renvoyer dans son pays.

Quoique Protestant, le représentant britannique reçut le vénérable confesseur de la foi avec courtoisie. Il le pria même de ne pas chercher à rentrer en Cochinchine, craignant qu'il ne s'exposât

à de trop graves dangers. Désireux de garder sa liberté d'action, Mgr Lefebvre refusa d'engager sa parole.

Alors le gouverneur de Singapore écrivit au gouverneur général des possessions anglaises dans l'Inde, demandant que des navires de la station navale fussent envoyés sur les côtes d'Amam, afin d'obtenir l'entrée des missionnaires et le libre exercice de la religion chrétienne. En attendant le résultat de cette démarche, il fit dire à l'évêque que lorsque l'Angleterre aurait ainsi assuré sa sécurité, il était prêt à lui donner son yacht pour le transporter sur tous les points de sa Mission.

Le noble exilé se souvint qu'il était Français. Il répondit qu'il était très touché et très reconnaissant de telles offres; mais que, pour l'honneur de son pays, il avait toujours refusé l'assistance des autres nations.

L'Anglais comprit le sentiment de légitime fierté qui dictait ces paroles et n'insista pas. En cette circonstance la conduite de Mgr Lefebvre fut conforme à celle de Mgr Pigneaux de Béhaine, qui avait empêché Gia-long de demander des secours à l'Angleterre et au Portugal; conforme à celle des directeurs du Séminaire qui, pendant la Révolution, avaient refusé de laisser leurs prêtres servir d'interprètes et d'introducteurs aux Anglais protestants, près des peuples d'Extrême-Orient. La foi des missionnaires, il n'est pas besoin de l'expliquer longuement, était d'accord avec leur patriotisme, pour leur dicter cette conduite; car accompagnant partout la Grande-Bretagne, le Protestantisme se fut, en même temps qu'elle, implanté dans l'Indo-Chine orientale.



PHU-MY PRÈS DE SAIGON.  
LA MATERNITÉ.



Au point de vue français, le refus de Mgr Lefebvre prend, à la lumière des événements actuels, des proportions plus vastes, une importance plus haute, et ses conséquences sont facilement appréciables. L'Angleterre pénétrant en Annam sous couleur de protéger les Missions, c'était l'Angleterre maîtresse du pays, car avec son habileté à se servir des moindres incidents pour augmenter son prestige et ses conquêtes, son énergie à soutenir ses nationaux et ses alliés quand elle y trouve son profit, elle n'eût reculé devant aucun sacrifice, et eût, à tout jamais, exilé la France de la Cochinchine et du Tonkin, aujourd'hui une de nos plus belles colonies. Lorsqu'on écrira l'histoire de notre conquête, on fera bien de ne pas oublier Mgr Lefebvre, dont le patriotisme a aidé à conserver l'Annam indépendant, jusqu'au jour où, par suite de la mauvaise foi et de la cruauté de Tu-duc et de ses mandarins, il est devenu une terre française.

La modération de Thieu-tri ne fut malheureusement pas imitée par son successeur Tu-duc. A peine était-il monté sur le trône qu'il publia, en 1848, un édit mettant à prix la tête des missionnaires; un autre fut porté en 1851 à la suite d'une conspiration tramée par le frère du roi, et dans laquelle on avait voulu entraîner les Chrétiens.

Lorsqu'on avait parlé de ce projet séditionnaire à Mgr Pellerin, Vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, il avait fait cette simple et très digne réponse :

« Les Chrétiens ne détrônent pas les rois, même dans les temps de persécution; ils sont toujours et partout des sujets fidèles; vous apprendrez ce qu'est leur fidélité si vous réglez un jour. »

Malgré leur fidélité, les Catholiques et leurs prêtres furent traités en rebelles, et l'édit lancé contre eux se termina par ces ordres sanguinaires : « Les prêtres européens doivent être jetés dans les abîmes de la mer ou des fleuves, pour la gloire de la vraie religion; les prêtres annamites, qu'ils foulent ou non la croix, seront coupés par le milieu du corps, afin que tout le monde connaisse quelle est la

sévérité de la loi. » A la suite de ces ordres, un missionnaire du Tonkin, le P. Augustin Schoeffler, fut décapité le 1<sup>er</sup> mai 1851 à Son-tay, la ville dont l'amiral Courbet s'est emparé si glorieusement en 1883. L'année suivante, au jour anniversaire de ce martyr, un autre missionnaire, le P. Bonnard fut également décapité.

En 1855, le 18 septembre, un édit de proscription générale fut publié. En vertu de ce décret, les mandarins chrétiens avaient un mois pour abjurer, les soldats et le peuple six mois; les Catholiques ne pouvaient concourir pour aucun degré littéraire, ni exercer aucune charge; quiconque arrêtait un prêtre européen avait droit à 300 clous d'argent (2400 fr.), et un prêtre annamite à 100 clous (800 fr.); la peine de mort était prononcée contre tout prêtre européen et annamite. On intima aux mandarins l'ordre absolu de veiller à la stricte exécution de cet édit.

Les missionnaires recurent bravement le coup terrible qui les frappait ainsi que leurs fidèles. De son refuge de Vinh-tri, Mgr Retord, le Vicaire apostolique du Tonkin occidental, écrivait aux directeurs du Séminaire de Paris :

« Ne croyez pas, Messieurs, que nous nous laissions abattre par le chagrin, décourager par les revers ou intimider par la peur. Non, notre espérance en Dieu est toujours sans bornes. Nous savons que, sans sa permission, il ne tombera pas un seul cheveu de notre tête. Lui qui nourrit les oiseaux du ciel, qui embellit le lis des champs d'une magnificence plus grande que celle de Salomon, veillera aussi sur nous qui sommes ses envoyés et ses ministres. Donc vivent les



PRE-MY. — UN ORPHELIN

misères et les pleurs de cette vie, les croix et les tribulations des apôtres et surtout les tourments et le sang des martyrs! Plaise à Dieu que nous en soyons trouvés dignes!»

En lisant ces lignes on se souviendra peut-être que certains hommes se sont étonnés d'entendre les missionnaires désirer le martyre. Pourquoi donc? — Parce que le martyre c'est la mort. — Ainsi répondent-ils.

Mais le désespéré désire la mort, il la cherche, et parfois il se la donne. Ce que fait le désespoir est-il impossible à l'amour? D'ailleurs, le martyre est autre chose qu'une mort ordinaire, il est le témoignage du sang en l'honneur de Jésus-Christ, il est la victoire instantanée sur le monde, la conquête certaine du ciel, la vie suprême obtenue sans délai. Et voilà pourquoi le missionnaire peut aspirer au martyre et pourquoi il le convoite.

D'autres, au contraire, ont fait aux missionnaires un reproche de



PHU-MY. — LA POISSIÈRE

ce désir, qui pour eux n'est qu'une exaltation de l'imagination et conduit à l'imprudence.

Le reproche serait juste si près du désir du martyre ne surgissait, pour le guider, l'arrêter au besoin, une pensée plus forte : celle du devoir. Or le devoir est de fuir, de se

cacher, d'échapper aux espions, aux satellites et aux mandarins; le devoir est de se conserver pour diriger et affermir les Catholiques. Alors le désir reste enfoui dans le cœur, s'exhalant seulement dans la

rière ou dans les épanchements intimes, comme un parfum réservé; le devoir est le souverain maître, on lui obéit.

Un rayon de soleil allait bientôt luire dans le ciel sombre des églises d'Annam, mais hélas! immédiatement s'évanouir. Les persécutions sans cesse renouvelées et l'accroissement du commerce européen décidèrent Napoléon III à établir des relations plus fréquentes et plus directes entre la France et l'Extrême-Orient.



FIG. 57. — LA DERNIÈRE PRIÈRE

Il envoya un plénipotentiaire, M. de Montigny, pour négocier des traités avec le Siam, le Cambodge et l'Annam. Le diplomate était autorisé à s'occuper de la question religieuse, et à réclamer pour les missionnaires le droit de vivre en paix et de prêcher librement les vérités catholiques.

Malheureusement, les vaisseaux qui accompagnaient notre plénipotentiaire, séparés par la tempête, se présentèrent les uns après les autres dans le port de Tourane et repartirent sans s'attendre : le *Catinat* d'abord, puis la *Capricieuse*. Pendant que M. Collin, le commandant de ce dernier navire, essayait de négocier avec les mandarins annamites, le roi concentrait ses meilleures troupes sur Tourane, des batteries s'élevaient de chaque côté de la rivière de Hué, de nouveaux barrages en obstruaient le cours; tout se préparait pour la résistance.

Mgr Pellerin voulut avertir le commandant français de ce qui se passait. Les routes étaient gardées, les postes de douanes doublés,

le port de Tourane surveillé; arriver jusqu'au navire était jouer sa tête; l'évêque la joua avec son aventureuse hardiesse.

Dans un lambeau de toile peinte, il se tailla un semblant de pantalon européen, se découpa un gilet, une espèce de tunique, et se confectionna une casquette d'officier de marine; il orna le tout de vieux galons enlevés à une chasuble. Un prêtre indigène endossa à peu près le même costume, et voilà nos deux marins de contrebande en route vers la corvette. L'un était censé officier supérieur et portait une longue-vue en guise de fusil de chasse; l'autre suivait en qualité d'ordonnance et n'avait qu'une canne à la main. Ils traversèrent ainsi tous les postes des soldats annamites, qui firent semblant de ne pas les apercevoir. Arrivés en face du navire, ils attirèrent son attention par des signaux, un canot vint à eux et les conduisit à bord.

Grâce aux explications de Mgr Pellerin, le commandant, qui sut désormais ce qu'il fallait espérer de la bonne foi des Annamites, prit ses précautions, mais ne pouvant attendre plus longtemps M. de Montigny qui n'arrivait pas, il se dirigea sur Hong-Kong.

Enfin M. de Montigny arriva, mais n'ayant ni vaisseaux, ni soldats pour appuyer ses demandes, il se vit forcé à son tour de quitter Tourane sans avoir rien fait.

Avant de s'éloigner, il eut, dans sa générosité chevaleresque, la malheureuse pensée d'écrire à Tu-duc, pour lui recommander les Chrétiens et les missionnaires, le menaçant de la colère de la France, s'il osait encore les mettre à mort.

C'était oublier que, dans ces pays, il ne faut jamais menacer, si l'on n'est en mesure d'appuyer aussitôt sa parole d'arguments plus sérieux.

Le départ des vaisseaux français jeta la consternation dans le cœur de tous les Catholiques annamites dispersés des frontières de Chine à celles du Cambodge. Chaque expédition précédente avait amené un redoublement de persécution; cette fois encore il en devait être de même. En effet, voyant l'intérêt que le plénipotentiaire fran-

cais portait aux Chrétiens et aux missionnaires. Tu-duc et ses mandarins en conclurent que ceux-ci l'avaient appelé, et dès lors la persécution, sans perdre son caractère religieux, revêtit un caractère politique. De Hong-Kong, Mgr Pellerin comprit le redoutable orage qui allait se déchaîner; il crut devoir, sur le conseil même de M. de Montigny, venir en France exposer à l'Empereur la situation des Missions annamites, et le prier d'agir sérieusement et efficacement pour obtenir la liberté religieuse.

D'autres motifs exclusivement tirés de l'honneur national auraient d'ailleurs suffi, sans la question religieuse, à décider Napoléon III : les insultes prodiguées à nos nationaux, commerçants ou marins; les outrages faits à notre pavillon; l'expulsion de nos consuls. Aucune nation n'eût toléré de pareilles injures; il en avait moins fallu pour motiver l'expédition d'Alger.

La guerre était donc juste dans son principe. Mgr Pellerin put ajouter que les Chrétiens attendaient les Français comme des sauveurs, et qu'ils les recevraient avec bonheur.

Le conseil le plus important qu'il donna fut d'éviter les interventions partielles et passagères, sans profit comme sans gloire, et propres à attirer de nouveaux malheurs sur les Chrétiens.

La France se mit d'accord avec l'Espagne, qui avait également le massacre de plusieurs de ses nationaux à venger; et les deux pays allèrent planter en Indo-Chine le drapeau de la civilisation occidentale et de la liberté religieuse.

Le vice-amiral français Rigault de Genouilly et le colonel espagnol Lanzarote furent placés à la tête de l'expédition franco-espagnole.

Le 31 août 1858, ils s'emparèrent de Tourane après quelques heures de bombardement. Peut-être à ce moment eussent-ils pu, par une marche rapide, gagner Hué, s'en emparer, imposer au roi les volontés de la France et de l'Espagne, et laisser les forces nécessaires pour les faire exécuter.



Mais ne connaissant pas suffisamment le pays où il combattait, les coutumes et les mœurs des habitants, l'amiral Rigault hésita, s'arrêta, et resta cinq mois devant Tourane.

On a écrit depuis qu'il attendait les Chrétiens, et à ce sujet on a accusé les missionnaires d'avoir fait concevoir à l'Empereur de fausses espérances. C'est là une exagération des partis, oublieux des principes et des traditions de l'Église catholique, qui enseigne partout et toujours l'obéissance aux souverains, fussent-ils persécuteurs. Et de plus, c'était une impossibilité. Comment, en effet, les Chrétiens, perdus au milieu des populations païennes, dans la proportion d'un sur cinquante, soumis d'ailleurs à la surveillance la plus sévère dans chaque village, eussent-ils pu se concerter pour tenter une diversion en faveur de nos compatriotes? Ils eussent été écrasés sans aucune utilité pour personne.

Il y a quelques années, répondant à ce même reproche qu'un député portait à la tribune de la Chambre, Jauréguiberry, notre ministre de la Marine, ajoutait avec un grand bon sens :

« On a dit que l'amiral Rigault de Genouilly avait eu, dans les premiers temps, de grandes désillusions; qu'on lui avait assuré que, dès que nous interviendrions sérieusement, 500 000 Chrétiens annamites se lèveraient en notre faveur; eh! bien, j'avoue, moi qui ai coopéré plus tard à l'expédition de Cochinchine, que nous eussions été fort embarrassés par un semblable soulèvement; car enfin il aurait fallu sans doute donner des armes à ces 500 000 hommes, et peut-être aussi des vivres, ce qui eût été fort difficile. Je crois donc qu'il était bien préférable que les Chrétiens restassent tranquilles dans leurs villages. »

Mais il y avait d'autres moyens de succès qu'on aurait pu employer. Mgr Retord en indiqua un, le principal et le meilleur :

« Si Monsieur l'amiral veut faire les choses d'une manière solide et durable, glorieuse pour la France et pour la Religion, il faut qu'il s'empare du pays au nom et pour le compte de la France, ou qu'il y

mette un roi chrétien sous la protection de la France, qui garderait le port et les îles de Tourane. »

On sait assez que le conseil ne fut pas suivi, il est inutile d'insister.

Enfin, après six mois de présence à Tourane, l'amiral Rigault partit pour Saïgon, dont il s'empara au mois de février 1859. Après ce brillant fait d'armes, il fit ce qu'il avait fait à Tourane, il s'arrêta, attendant des renforts que la France, occupée par la guerre d'Italie, ne songeait guère à lui envoyer.

Le Vicaire apostolique, Mgr Lefebvre, s'empessa d'appeler autour de lui tous les néophytes des environs, il leur conseilla de se réunir



PIU-MY. — LA BANDERIE.

sous la protection du drapeau français, et, pour payer leur dette de reconnaissance à leurs libérateurs, de faire tous leurs efforts afin d'approvisionner les troupes. Les fidèles obéirent avec joie à la parole de l'évêque, et plus d'une fois ils exposèrent généreusement leur vie en escortant des convois de subsistances; plusieurs d'entre eux, en rapports passagers avec des espions païens, furent invités à trahir les Français, à les empoisonner, à introduire l'ennemi dans la ville, et jamais aucun d'eux ne suivit ces conseils que l'offre de sommes considérables pouvait rendre séduisants.

Ce sont là des faits qu'aujourd'hui plus que jamais il est bon de rappeler. Combien d'hommes, hélas! ont oublié, s'ils les ont jamais

sus, les services que les Chrétiens annamites ont rendus aux Français et la fidélité dont ils ont toujours fait preuve vis-à-vis d'eux.

Pendant ce temps, la persécution continuait de sévir dans tout l'Annam, ardente et implacable; le sang coulait dans tous les prétoires, car l'édit ordonnant la dispersion des Chrétiens avait été publié. Sans parler de quatre évêques et d'un missionnaire dominicains espagnols, qui furent décapités, deux prêtres français, le P. Néron en 1860 et le P. Vénard en 1861, donnèrent leur sang pour Jésus-Christ; deux autres, les PP. Charbonnier et Mathevon, découverts au fond d'un antre, furent jetés en prison, torturés et condamnés à mort avec sursis. Ils devaient être délivrés au mois de juin 1862, à la signature de la paix. Le clergé indigène marcha glorieusement sur les traces de ses pères et de ses maîtres dans la foi. Pendant quatre années, de 1857 à 1862, on compta :

Au Tonkin oriental, 9 prêtres martyrisés;

Au Tonkin central, 38;

Au Tonkin occidental, 31;

Au Tonkin méridional, 20;

En Cochinchine septentrionale, 3;

En Cochinchine orientale, 11;

En Cochinchine occidentale, 3.

Ainsi, 115 prêtres annamites, c'est-à-dire environ un tiers du clergé indigène de l'Annam, versèrent leur sang pour Jésus-Christ;

De plus, destruction de 80 convents de Sœurs et dispersion de 2000 Religieuses annamites; une centaine donnèrent leur vie pour la foi;

Fermeture de tous nos collèges; arrestation de la plupart des élèves des catéchistes;

Emprisonnement des notables de toutes les chrétientés, au nombre de 10 000 environ, pour tout le royaume. Plus de la moitié moururent pour la foi; les uns furent décapités par jugement régu-

lier, d'autres brûlés en masse, enterrés vifs, jetés aux fleuves ou à la mer; un grand nombre, surtout au Tonkin, moururent de faim, car au moment de la signature de la paix, les mandarins voyant qu'il faudrait bientôt mettre ces malheureux en liberté, les oublièrent une semaine ou deux sans rien leur donner à manger:

Sac, incendie et pillage de près de cent villages, où on ne laissa sur pied ni un arbre, ni une cabane;

Destruction de plus de deux mille chrétientés, dont les biens-fonds, rizières, maisons et jardins, furent donnés aux païens du voisinage.

Des frontières de la Chine au Cambodge, dispersion de 300 000 Chrétiens au milieu des païens; anéantissement de la fa-



ÉCOLE DE SOURDS-MUETS  
A LAI-THIEU (COCHINCHINE OCCIDENTALE)

mille chrétienne: le mari envoyé dans une province, la femme dans une autre; les enfants à qui voulut s'en charger. D'après les documents les plus sérieux, environ 40 000 fideles périrent, pendant l'année de la dispersion, par suite des mauvais traitements, de la faim, des misères inouïes qu'ils endurèrent. Ceux qui survécurent perdirent leurs champs, leurs bestiaux, leurs maisons, tout ce qu'ils possédaient.

En terminant cette énumération, l'historien de *La Cochinchine religieuse* n'a pu contenir sa douleur, et il l'a épanchée dans ces paroles d'une amertume attristée:

« Et pendant cette longue agonie de quatre années, que faisaient donc nos compatriotes qui, on s'en souvient, n'étaient venus en Cochinchine que pour secourir les Chrétiens? Ce qu'ils faisaient?

Quand ils eurent quitté Tourane pour se concentrer à Saïgon, ils abandonnèrent à peu près Saïgon, pendant un an, pour s'en aller à Pékin, et ce qui montre bien avec quelle déplorable insouciance cette expédition de Cochinchine fut menée, depuis le commencement jusqu'à la fin, c'est que nos braves soldats, à qui il fallait quatre ans pour ne pas aller à Hué, en deux mois, mais cette fois ils étaient bien commandés, montaient à Pékin et dictaient la loi à l'empereur de Chine.

« Puis, au retour de l'expédition de Chine, on s'établit à Saïgon, et l'on s'occupa tranquillement à fonder notre colonie de Cochinchine. Des Chrétiens, dont le sang coulait chaque jour par torrents, des missionnaires français demeurés sous le glaive du bourreau, des intérêts sacrés de nos églises agonisantes, il ne fut plus guère question, jusqu'au jour où Sa Majesté annamite, fatiguée, sans doute, de tuer, envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix et voulut bien promettre aux Chrétiens une dérisoire amnistie.

« Ah! si je n'avais pas l'honneur d'être prêtre, si j'étais un simple écrivain laïc ayant entrepris de raconter à mon pays cette lamentable histoire, comme je me retournerais à cette heure vers ceux qui, non contents de nous avoir compromis et ensuite abandonnés, ont le triste courage de nous accuser, pour leur dire : ce sang, ces ruines, cet égorgement en masse de tout un peuple, ces malheurs sans nom, vous ne les avez pas voulu directement, je le reconnais, mais vous avez fait tout ce qu'il fallait pour amener cet épouvantable désastre! C'est votre fatale indécision, ce sont vos lenteurs et vos atermoiements sans fin, qui ont causé la ruine de nos églises. Mais non, ministre de Jésus-Christ, j'aime mieux laisser à Dieu, qui seul sait ce qui se passe au fond des cœurs, le jugement des responsabilités et des fautes de chacun, et, m'élevant au-dessus des faiblesses, ou des iniquités de la politique humaine, contempler, dans le pur et doux rayonnement de leur gloire, ces milliers de martyrs, ces prêtres, ces évêques, ces vierges, ces hommes du peuple, toutes les



A L'HOPITAL MILITAIRE DE SAIGON





conditions et tous les rangs confondus devant le trône de l'Agneau, la palme à la main et les pieds dans le sang. A ce magnifique spectacle mon âme se rassérène et j'écoute avec ravissement le cantique de l'ange de l'Apocalypse : « Aujourd'hui est le jour du salut, l'épreuve de la vertu, l'avènement du règne de Dieu et le triomphe de son Christ; car les martyrs ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole de son témoignage. »

Cependant la guerre civile avait éclaté au Tonkin, où des partisans de l'ancienne dynastie des Lê s'étaient soulevés; et, redoutant de voir les Français s'allier avec eux, Tu-due se décida à conclure la paix. Elle fut signée le 5 juin 1862 à Saïgon. Le roi d'Annam nous cédait les trois provinces, que déjà nous occupions, de Bien-hoa, de Saïgon et de My-tho; la province de Vinh-long, que nous venions de prendre devait être rétrocédée quand le pays serait entièrement pacifié. Une somme de 20 millions de francs, payable en dix annuités, devait indemniser la France et l'Espagne des dépenses qu'elles avaient faites pendant l'expédition. Quant à la question religieuse, elle était ainsi réglée par l'article 2 du traité :

« Les sujets des deux nations de France et d'Espagne pourront exercer le culte chrétien dans le royaume d'Annam, et les sujets de ce royaume, sans distinction, qui désireraient embrasser et suivre la religion chrétienne, le pourront librement et sans contrainte; mais on ne forcera pas à se faire chrétiens ceux qui n'en auront pas le désir. »

Cette dernière clause pourra sembler étrange; elle le paraissait bien plus encore aux missionnaires et aux Chrétiens que la persécution décimait depuis tant d'années.... Elle avait sans doute été inspirée à l'amiral Bonnard par un de ces préjugés qui paralysèrent son administration en Cochinchine. Elle avait également le défaut grave de manquer de précision et de ne spécifier aucune des conditions de la liberté promise aux Chrétiens.

Mais enfin quelles que fussent les intentions de Tu-due, ce

traité mettait fin à l'expédition de Cochinchine et en consacrait le succès, il amenait un grand changement dans l'existence des missionnaires. Jusqu'alors ils n'avaient été que tolérés, obligés de vivre obscurs et inconnus, de cacher leur nom et leur nationalité, de prêcher en secret, exposés à chaque instant, sur un simple caprice du souverain, à être chassés, emprisonnés ou mis à mort. Leurs Chrétiens n'avaient pas joui d'un meilleur sort, continuellement en butte aux vexations des particuliers païens et des mandarins, sans pouvoir en appeler à aucune justice, accusés d'être des traîtres, des rebelles, de pactiser avec l'étranger, traités en parias et en ennemis. Dès lors, les uns et les autres, protégés par la France, forts des traités solennels reconnus et acceptés par un gouvernement naguère persécuteur, peuvent se montrer au grand jour, réclamer devant les tribunaux, pour eux et pour leur foi, respect et liberté. Après bien des combats et des douleurs, ils ont enfin, grâce à notre pays qui, conscient ou non, continue à travers le monde sa mission civilisatrice et religieuse, ils ont droit de cité dans l'Indo-Chine orientale, dont les portes leur étaient légalement et depuis si longtemps fermées.

#### LES PREMIÈRES ANNÉES DE PAIX. — L'EXPÉDITION GARNIER

##### VI. — TONKIN

Les années qui suivirent cet événement furent marquées dans notre colonie naissante par les progrès considérables du Catholicisme. Les païens, s'apercevant que la religion était publiquement honorée et que l'administration supérieure voyait sans déplaisir le mouvement de conversions, s'empressaient en grand nombre de se faire instruire pour recevoir le baptême : chaque année, le chiffre des catéchumènes s'accroissait : en 1865, il y eut 1365 baptêmes d'adultes ; 1650 en 1866 ; 2150 en 1867 ; 3770 en 1868 ; 4005 en 1869.

Ils eussent été bien plus nombreux si les autorités françaises l'eussent voulu; que de fois, aux premiers jours de notre conquête, on vit des indigènes venir trouver des officiers, dire leurs ennuis ou leurs espérances, demander des secours comme ils l'eussent fait à un prêtre: des païens apportaient même leurs enfants à baptiser!

« Nous, nous sommes trop vieux pour changer de religion, disaient-ils, mais voici nos enfants, ils seront catholiques comme vous. »

Peut-être n'était-il pas nécessaire d'être grand clerc pour comprendre l'avantage que notre pays retirerait de ces dispositions. L'a-t-on compris?

Le comprend-on mieux aujourd'hui? Ceux qui se trompèrent furent les moins nombreux, nous avons hâte de le dire, et les gouverneurs de notre colonie montrèrent généralement la plus grande bienveillance pour les missionnaires; le meilleur, M. de la Grandière, établit un budget des cultes qui a subsisté jusqu'en 1882, où, sous l'administration de M. Le Myre de Villers, il fut supprimé par un vote du conseil colonial.

L'amiral avait ainsi trouvé le moyen de récompenser les missionnaires des sacrifices qu'ils avaient faits et des services qu'ils avaient rendus, et, parmi ces services, nous devons citer ceux des PP. Croc et Mare faisant fonction d'interprètes, et l'action de Mgr Miche, qui avait usé de sa grande influence sur l'esprit de Xoro-



SAIGON. — UNE CLASSE A LA SAINTE-ENFANCE

dom, roi du Cambodge, pour le soustraire aux intrigues de la cour du roi de Siam, l'incliner vers la France et aider l'amiral de la Grandière à conclure le traité de 1863, qui plaça le Cambodge sous notre protectorat.

Les ressources données à la Mission de Cochinchine occidentale furent employées à établir des œuvres d'instruction, de charité et de prière. Le P. Wibeaux, de sainte mémoire, fonda le séminaire de Saïgon, qui compta bientôt plus de 150 élèves.

Les pieuses filles de Sainte-Thérèse appelées par Mgr Lefebvre, dès 1861, aidèrent par leurs prières les travaux des ouvriers apostoliques. A ceux qui s'étonnaient de leur présence et demandaient ce que faisaient les Carmélites de Saïgon pour la cause de l'évangélisation, un missionnaire répondait avec éloquence et vérité :

« Ce qu'elles font ? demandez plutôt ce que font la pluie et la rosée du ciel à l'herbe de nos prairies, aux fruits de nos vergers, à la moisson de nos champs. Elles prient pour les infidèles, pour les catéchumènes, pour les néophytes, elles prient surtout pour les séminaristes, afin qu'ils deviennent de bons prêtres. Or, je crois avec toute âme chrétienne, à la fécondité de la prière et de la pénitence. »

Les Religieuses de Saint-Paul de Chartres apportèrent leur concours aux missionnaires, ouvrant des orphelinats, des écoles, des hôpitaux, d'abord à Saïgon et dans les environs, puis à My-tho et à Vinh-long.

En 1865, Mgr Miche céda aux Frères des Écoles chrétiennes le col-



L'EMPEREUR D'ANNAM TAN-LAI  
ACHÈVEMENT RÉGNANT

lège d'Adran fondé par le P. Puginier, mort Vicaire apostolique du Tonkin occidental.

Malheureusement, dans le reste des pays annamites demeurés soumis à Tu-due, le Catholicisme était loin d'avoir la même liberté : la haine des mandarins toujours vivace saisissait toutes les occasions de molester les missionnaires et leurs fidèles. Mais sans nous arrêter aux faits plus ou moins importants qui pourraient le prouver, arrivons à un événement très gros de conséquences pour les Missions du Tonkin : l'expédition de Francis Garnier.

On sait à quelle occasion elle eut lieu.

Un négociant français, M. Dupuis, voulut remonter le fleuve Rouge jusqu'au Yun-nan ; la cour de Hué refusa le passage, et, pour dirimer la question, le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, envoya un officier de marine, le lieutenant Francis Garnier, qui, se voyant en butte à la mauvaise foi des Annamites, s'empara, par un hardi coup de main, de la ville de Ha-nôï, et, secondé par des officiers de valeur, occupa le delta et déclara le fleuve Rouge ouvert au commerce.

Dès le début, l'amiral Dupré avait écrit au Vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale pour lui « demander son concours et celui de tous ses vénérés collègues ». Garnier, de son côté, avait fait appel à l'expérience de Mgr Puginier, qui la lui avait largement donnée. Malheureusement, le 21 décembre 1873, Garnier tombait pour ne plus se relever, victime de son héroïque vaillance.

Sa mort jeta une profonde consternation et un moment d'effroi parmi ceux qu'elle appelait à prendre brusquement le commandement de l'expédition.

Mgr Puginier releva le courage abattu des troupes, et mit au service de leurs officiers sa sagesse et son patriotisme.

Quand les Pavillons Noirs eurent disparu à l'horizon, en emportant les têtes de Garnier, de Balny et des trois autres victimes, nos soldats rentrèrent à leurs quartiers, dans un état de démoralisation





TEMPLE BOUDDHISTE AU LAOS

complète. M. Bain, commandant intérimaire, dit alors à Mgr Puginier.

« Monseigneur, puisque Garnier est mort, je vais de suite donner l'ordre d'embarquer pour descendre à Haïphong, et, de là, repartir pour Saïgon. »

M. Bain était, à ce moment, épuisé de fatigues et d'émotions. Bien qu'il fût deux heures et demie de l'après-midi, il était encore à jeun. L'évêque lui répondit :

« Mon cher ami, vous êtes trop fatigué en ce moment, commencez par déjeuner; puis nous parlerons de la situation. »

Quand le nouveau commandant se fut un peu restauré, l'évêque lui dit : « M. Garnier est mort; c'est une grande perte; mais, somme toute, il manque seulement cinq hommes à l'appel, vous êtes donc matériellement aussi forts que ce matin. Si vous quittez Ha-noï, l'expédition est perdue, et peut-être vous n'arriverez pas jusqu'à Haïphong; et puis l'abandon précipité serait une honte pour le drapeau français.

— Mais les troupes sont complètement démoralisées.

— Faites appel au dévouement de M. Dupuis; il vous aidera à sortir des premières difficultés, et, soutenu par lui, vous êtes maître de la situation après comme avant le malheur. »

M. Bain hésitait à réclamer l'assistance de M. Dupuis. Ce fut Mgr Puginier qui prit sur lui de l'appeler à la citadelle. Dès qu'il sut ce qu'on attendait de lui, l'explorateur se mit entièrement, avec sa petite troupe, au service de la France.

Pendant les jours de deuil et d'angoisse qui suivirent la catastrophe, MM. Bain et Esmez eurent continuellement recours à

Mgr Puginier pour avoir des renseignements, pour expédier des courriers, pour se procurer tout le matériel nécessaire au soin de leurs blessés. On peut dire sans exagération que l'évêque fut l'âme de l'expédition, pendant la période de dix jours qui s'écoula entre la mort de Garnier et l'arrivée de son successeur au Tonkin. Il prévint ainsi de grands malheurs et rendit à la France un service signalé en sauvant une situation qui paraissait alors désespérée, mais qui en réalité ne l'était nullement.

En effet, sous la direction de M. Esmeux, chargé des affaires politiques, les négociations continuaient avec les envoyés de la cour. Là encore, l'influence de Mgr Puginier sur les mandarins, et celle de Mgr Sollier, que Tu-due avait envoyé de Hué à Ha-noï, facilitèrent la tâche du représentant de la France, et l'on aboutit à un projet de convention qui sauvegardait pleinement les droits et l'honneur de notre pays, en même temps qu'il assurait très suffisamment la sécurité de nos partisans. Le 2 janvier 1874, on était réuni à la maison des ambassadeurs pour échanger les signatures, lorsque fut



LA CURE DE KE-TOI, OÙ MGR PUGINIER COMMENÇA SON APOSTOLAT

regue de Haïphong une dépêche signée de M. Philastre, inspecteur des Affaires indigènes de Saïgon, ordonnant de suspendre toute négociation jusqu'à son arrivée.

Le nom seul du nouveau plénipotentiaire indiquait un changement complet dans la politique.

Dès le lendemain de son arrivée, en effet, il ordonna à nos troupes d'évacuer toutes les citadelles qu'elles occupaient et de se concentrer sur Ha-noï; il déclara que Garnier avait agi sans ordres, et considéra comme non avenue la convention élaborée entre M. Esmez et les ambassadeurs annamites. Pour trouver la cause de cette conduite étrange de M. Philastre, mais non pour la justifier, il faut l'expliquer par les tendances de son esprit : « Cet officier, venu en Cochinchine vers l'époque de la conquête, avait fait sa carrière dans l'administration coloniale, et, en 1873, il était à la tête du service de la justice indigène. Dès le principe, il s'était voué à l'étude de la langue annamite officielle et des caractères chinois. Son esprit avait subi l'influence de cette étude absorbante; lettré, il avait pris les sentiments des lettrés, et s'était engoué de la civilisation sino-annamite. »

Aussitôt qu'il apprit l'existence de pareils ordres, Mgr Puginier alla voir M. Philastre pour lui représenter qu'une évacuation immédiate et sans conditions allait amener des catastrophes effroyables, que les Chrétiens regardés, à cause de la communauté de foi, comme partisans des Français, en seraient les premières victimes, que tous ceux, païens ou Chrétiens, qui avaient accepté, sur la parole de Garnier, de servir la France, se trouveraient compromis, que les mandarins annamites eux-mêmes se déclaraient impuissants à maintenir l'ordre dans leurs provinces si on les évacuait avant qu'ils aient pu rassembler des troupes. La résolution de M. Philastre était irrévocablement prise avant son arrivée. Il répondit froidement à l'évêque qu'aucune considération ne le ferait dévier de sa ligne de conduite.

Instruits des sentiments de l'envoyé français, les lettrés anna-

mites donnèrent libre carrière à leur haine contre les Chrétiens. Pendant dix jours, les exécuteurs se jetèrent sur les plus belles paroisses catholiques du Tonkin, massacrant les habitants, pillant et brûlant les maisons. Vainement Mgr Puginier implora-t-il Philastre; à ses prières l'administrateur ne répondit que par des refus, l'accusant d'être lui-même la cause de tous les désastres dont gémissaient les Chrétiens.

L'amiral Dupré, averti de la détresse de l'évêque, n'eut pas le courage de prendre sa cause en mains, et feignit aussi de croire que cette revanche sanglante avait été suscitée aux Chrétiens par leurs imprudences.

Le Vicariat du Tonkin occidental était pendant ce temps bouleversé de fond en comble, mais la rage des païens n'était pas assouvie : ils portèrent leurs efforts sur le Tonkin méridional, qu'ils couvrirent de ruines encore plus épouvantables.

En face de cette inaction, les missionnaires permirent à leurs fidèles de se défendre, et Mgr Gauthier adressa aux mandarins cette juste et indiscutable explication de leur conduite :

« Les Chrétiens ont pris les armes non pour s'insurger contre le roi, mais uniquement pour défendre leur vie contre les ennemis, à la merci desquels ils étaient abandonnés; des milliers d'entre eux ont été massacrés. Qu'ont fait les mandarins pour empêcher les massacres et sauver les innocents? Ce sont les mandarins qui, par leur inertie, ont mis les Chrétiens dans la nécessité de pourvoir eux-mêmes à leur salut. Si vous les protégez d'une manière efficace, ils n'ont que faire de leurs armes; mais, en ce cas, commencez par faire déposer les armes à ceux qui nous ont attaqués les premiers et ont juré notre ruine, sinon vous nous vouez à une mort certaine. Si tel est le but que vous vous proposez, c'est-à-dire l'extermination des Chrétiens, à quoi bon les détours? Faites-le nous savoir officiellement et nous irons tous, l'évêque et les missionnaires en tête, nous livrer aux bourreaux; vous savez que même aux jours les plus sombres

de la persécution jamais nous ne nous sommes défendus contre l'autorité légitime. Si tel n'est pas votre dessein, protégez-nous, non par des paroles, mais par des actes, ou bien nous nous défendrons nous-mêmes. »

A cette vigoureuse protestation les mandarins ne répondirent que par des faux-fuyants, qui étaient de véritables mensonges. Ils ne tardèrent pas à porter la peine de cette coupable complaisance.

Vers le milieu de mai, des bandes indisciplinées, conduites en grande partie par des lettrés, levèrent l'étendard de la révolte contre le roi et les autorités légitimes. La province de Nghe-an tomba tout entière en leur pouvoir à l'exception du chef-lieu. Les troupes envoyées par le roi furent battues en plusieurs rencontres, et le chef-lieu fut investi; la rébellion fut sur le point de s'étendre aux autres provinces: quelques soulèvements partiels eurent lieu, et si le triomphe des troupes royales eût tardé, la défection probable de plusieurs hauts dignitaires eût facilement entraîné une révolution complète. En ces conjonctures critiques le salut vint des Chrétiens, qui montrèrent que leur fidélité n'était pas un simple mot. Ils attaquèrent les rebelles et les défirent en plusieurs combats. A la nouvelle de ces succès, les mandarins appelèrent à leur secours ceux que la veille ils proscrivaient ou laissaient piller. Les Catholiques obéirent, ils se réunirent à l'armée régulière, battirent les rebelles et rétablirent la tranquillité.

Pendant ce temps, le 15 mars 1874, l'Annam avait signé un nouveau traité avec la France. L'article 9 était très explicite sur la liberté religieuse et sur les missionnaires. Il était ainsi conçu :

« Sa Majesté le roi d'Annam, reconnaissant que la religion catholique enseigne aux hommes à faire le bien, révoque et annule toutes les prohibitions portées contre cette religion et accorde à tous ses sujets la permission de l'embrasser et de la pratiquer librement.

« En conséquence, les Chrétiens du royaume d'Annam pourront



se réunir dans les églises, en nombre illimité, pour les exercices de leur culte. Ils ne seront plus obligés sous aucun prétexte à des actes contraires à leur religion ni soumis à des recensements particuliers. Ils seront admis à tous les concours et aux emplois publics sans être tenus pour cela à aucun acte prohibé par la Religion.

« Sa Majesté s'engage à faire détruire les registres du dénombrement des Chrétiens fait depuis 15 ans, et à les traiter, quant aux recensements et impôts, exactement comme tous les autres sujets. Elle s'engage, en outre, à renouveler la défense, si sagement portée par elle, d'employer dans le langage ou dans



LE CURÉ INDIGÈNE DE KÉ-LOI ET SES CATECHISTES

les écrits des termes injurieux pour la religion, et à faire corriger les articles du *Thap-Dicou*, dans lesquels de semblables termes sont employés.

« Les évêques et les missionnaires pourront librement entrer dans le royaume et circuler dans leurs diocèses, avec un passeport du gouverneur de la Cochinchine, visé par le ministre des rites. Ils pourront prêcher en tous lieux la doctrine catholique. Ils ne seront soumis à aucune surveillance particulière, et les villages ne seront plus tenus de déclarer aux mandarins ni leur arrivée, ni leur présence, ni leur départ.

« Les prêtres annamites exerceront librement comme les mis-



sionnaires leur ministère. Si leur conduite est répréhensible et si, aux termes de la loi, la faute par eux commise est passible de la peine du bâton ou du rotin, cette peine sera commuée en une punition équivalente.

« Les évêques, les missionnaires et les prêtres annamites auront le droit d'acheter et de louer des terres et des maisons, de bâtir des églises, hôpitaux, écoles, orphelinats et tous les autres édifices au service de leur culte.

« Les biens enlevés aux Chrétiens pour fait de religion, qui se trouvent encore sous séquestre, leur seront restitués.

« Toutes les dispositions précédentes sans exception s'appliquent aux missionnaires espagnols aussi bien qu'aux français.

« Un édit royal publié aussitôt après l'échange des ratifications proclamera dans toutes les communes la liberté accordée par Sa Majesté aux Chrétiens de son royaume. »

On sent, en lisant cet article bien supérieur à l'article correspondant du traité de 1862, que toutes les précautions ont été prises pour prévenir et déjouer la mauvaise volonté des mandarins annamites. C'est que, en traitant au nom des intérêts religieux des Chrétiens, le gouvernement avait demandé conseil à qui était capable de l'éclairer, en particulier à Mgr Colombert, le Vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale. Aussi en pourra-t-on bientôt constater les fruits : à partir de ce traité on n'a plus seulement à enregistrer les conversions de quelques individus isolés ou de quelques familles, mais de villages entiers.

## LA CONQUÊTE DU TONKIN PAR LA FRANCE ET LES GRANDS MASSACRES

Cet état de tranquillité relative dura jusqu'au jour où notre pays fut obligé par la mauvaise foi annamite d'envoyer le commandant Rivière à Ha-noï (1882).

Comme autrefois Francis Garnier, Rivière ne tarda pas à conclure, en face des vexations et de l'attitude des mandarins, qu'il fallait s'établir par la force, et le 25 avril, il s'empara de la citadelle de Ha-noï, puis de la ville de Nam-dinh; mais il fut tué le 19 mai dans une sortie contre les Pavillons Noirs.

Vingt-quatre heures après, un missionnaire du Tonkin occidental, le P. Béchot, fut décapité avec des catéchistes et des Chrétiens. La persécution sembla devoir s'étendre dans tout l'Annam. Il fut question, dans le conseil royal, d'un massacre général des prêtres et des Catholiques. Le roi Tu-due s'y opposa. Ce fut un de ses derniers actes, car il mourut le 17 juillet 1883, après 35 ans d'un règne souvent criminel et toujours malheureux.

Les Annamites attendirent les événements, et la France, profondément émue de la mort de Rivière, envoya des renforts considérables. Le général Bouët prit le commandement du corps expéditionnaire, l'amiral Courbet de la division navale, et le docteur Harmand fut nommé Commissaire général de la République au Tonkin, avec ordre d'établir notre administration et notre protectorat, à mesure que l'armée ferait la conquête du pays.

Diverses opérations militaires eurent lieu, dont les principales furent le bombardement des forts de Thuan-an et la prise de Hué; immédiatement après, un traité de paix, pour la rédaction duquel Mgr Caspar servit d'interprète, fut signé le 25 août.

Ce nouveau traité, excellent en soi, n'affermît guère notre situation politique et militaire; les provinces du Nord restaient au

pouvoir des Pavillons Noirs, on signalait des pillages et des massacres dans les environs même de Ha-noï.

L'amiral Courbet, devenu seul chef de l'expédition, jugea qu'il fallait frapper un grand coup, et la prise de Son-tay fut décidée. La résistance fut acharnée, les morts et les blessés furent nombreux, mais le 17 décembre, Son-tay était à nous.

Pour se venger des défaites qu'il avait essuyées, le gouvernement annamite donna l'ordre de massacrer tous les Chrétiens, « les amis des Français ».



UNE MAIN DE LETTRÉ ANNAHITE

Les bandes dispersées dans le Thanh-hoa entendirent avec un tressaillement de joie l'appel venu de Hué. Elles avaient ravagé les provinces de Son-tay, Nam-dinh, Hung-hoa, puis elles étaient redescendues vers le Sud, où déjà elles avaient commencé le pillage de nombreuses stations; elles laisseront leur besogne inachevée pour courir à une autre plus facile.

Au fond des forêts sauvages du Laos, sept missionnaires enseignaient l'Évangile à quelques milliers de Chrétiens. Les missionnaires étaient sans armes, on le savait, les sauvages n'étaient point redoutables, on le savait aussi; les Français étaient trop loin pour les protéger: les bandits partirent. En passant, ils massacrèrent le prêtre indigène de Nhan-lo, ses catéchistes, 160 Chrétiens, et détruisirent la paroisse qu'évangélisait le P. Pinabel; puis ils s'enfoncèrent plus avant dans le pays, et le 6 janvier 1884, à Ban-pong, ils massacrèrent trois missionnaires, les PP. Pierre Gelot, Étienne Rival et Eugène Manissol; le 9 janvier, à Muong-deng, deux autres missionnaires, les PP. Joseph Séguret et Charles Antoine, et trois mois plus tard, le 9 avril, un autre missionnaire, le P. André Tamet, qui avait jusque-là réussi



PAYSAGE DES ENVIRONS DE KÉ-SO



à se soustraire à leurs recherches. De nombreuses paroisses furent détruites, des églises brûlées, des centaines de Chrétiens massacrés, des milliers de néophytes se jetèrent dans les forêts pour échapper à la mort.

Sous le coup de ces douleurs multipliées, Mgr Puginier écrivait en toute vérité : « Que de fois j'ai pensé au saint homme Job dans son épreuve ! car, comme à lui, m'arrivent sans discontinuer des messages de nouveaux malheurs. »

Cependant, nos diplomates continuaient de signer des traités, et nos soldats de remporter des victoires. Bac-ninh fut occupé, puis Kep, Thai-nguyen, Hung-hoa. M. Patenôtre remplaça M. Tricou dans les fonctions de ministre plénipotentiaire. Le régent Nguyen-van-Tuong acquiesça à toutes les demandes, il promit de donner une indemnité aux missionnaires et aux Chrétiens, et d'amnistier les mandarins qui avaient servi la France. Le 2 juin 1884, il signa un traité qui semblait établir la paix.

La Chine, de son côté, avait, le 11 mai précédent, conclu une convention avec le capitaine de vaisseau Fournier.

Tout semblait donc arrangé. En réalité, les Annamites et les Chinois trompaient les Français, comme le prouva le guet-apens de Bac-lé (24 juin 1884).

La guerre recommença, et cette fois la France s'attaqua directement à la Chine : l'amiral Courbet bombarda Fou-teheou, les forts de la rivière Min, anéantit la flotte ennemie, s'empara des Pescadores et bloqua Formose jusqu'à ce que la Chine, effrayée de nos victoires signât la paix, le 9 juin 1885.

Peu de temps avant, le gouverneur de la Cochinchine, M. Thomson, croyant le moment favorable, avait voulu s'emparer du Cambodge. Là comme ailleurs la révolte répondit à cet acte de conquête, et là aussi les missionnaires payèrent de la vie leur titre de Français ; l'un d'eux, le P. Guyomard, fut massacré à Tra-ho le 30 janvier 1885, d'autres furent obligés avec leurs Chrétiens de s'enfuir devant les rebelles.



De leur côté, les Annamites n'avaient pas désarmé : le général de Courey, parti pour Hué avec une nombreuse escorte, fut attaqué la nuit même de son arrivée (5-6 juillet) par une armée de 30000 hommes. Cette trahison échoua grâce au courage de nos troupes. Mais le lendemain, le roi Ham-nghi, le nouveau successeur de Kien-phuoc, et le deuxième régent Tuyet prenaient

avec leurs soldats la route des montagnes.

Le premier régent, Nguyen-van-Tuong, restait à la capitale, comptant sur sa fourberie, qui jamais ne lui avait fait défaut, pour tromper les Français.

Les missionnaires, soupçonnant la trahison et craignant d'immenses malheurs, avertirent les autorités. Deux d'en-

tre eux partirent pour Hué et voulurent prévenir le général de Courey. Les mandarins avaient pris leurs précautions. « Il y a eu des troubles, avaient-ils dit, quelques Chrétiens ont été massacrés, mais maintenant la plus grande tranquillité règne partout. »

Il fut donc répondu aux missionnaires qu'ils pouvaient rentrer dans leurs districts : le ministre annamite Tuong veillait et répondait de l'avenir. Cet avenir, voici ce qu'il fut : le plus sanglant qu'enregistrent les annales des Missions du monde entier depuis plus de deux siècles. Sur l'ordre de Tuyet, auquel obéissaient les mandarins et les lettrés, les habitants des six provinces de la Mission de Cochinchine orientale se levèrent en masse contre les Chrétiens. Ce ne



CAP SAINT-JACQUES. COLLÈGE DES FRÈRES

furent plus quelques bandes opérant isolément sur un point déterminé, mais des milliers et des milliers d'hommes, qui, aidés des soldats de l'armée régulière, enveloppèrent les villages catholiques, frappant partout, sans distinction d'amis ou de parents, de femmes ou d'enfants, de fugitifs ou de combattants. Il y eut des hommes enterrés vivants, des femmes éventrées, des enfants précipités à la mer avec une pierre au cou après qu'on leur eut coupé le nez, les lèvres et les mains. D'autres furent jetés dans les rivières, attachés vivants à des bananiers, afin de les empêcher de couler trop vite à fond, d'autres brûlés vifs, d'autres coupés en morceaux.

Huit missionnaires furent massacrés : le premier, le P. Poirier, avait vu sa paroisse de Ban-goc cernée dans la nuit du 14 au 15 juillet ; le 16 il célébra la messe à deux heures du matin et y communia tous les fidèles. Ce fut le viatique des martyrs.

Le prêtre était rentré dans sa maison, proche de l'église, et ses Chrétiens étaient réunis dans la cour quand, au petit jour, retentirent les hurlements des bandits et le son lugubre des tambours et des tantams battant la guerre. Tous les fidèles se jetèrent à genoux en s'écriant : « Ah ! Père, les voilà qui viennent nous massacrer !... Mon Dieu ! Jésus ! Marie ! Joseph ! » Le prêtre leur donna une absolution générale ; puis il se mit à genoux, se tourna vers son petit autel, et, les yeux levés vers l'image du Sauveur, il attendit en priant.

Les égorgeurs font irruption dans le jardin en poussant de sauvages clameurs. Les Chrétiens se sauvent de tous côtés : partout ils sont repoussés ; alors ils se précipitent dans l'église. Les païens vont droit au presbytère ; le P. Poirier est toujours à genoux, tourné vers l'autel ; il ne fait aucun mouvement et son regard reste attaché à l'image sainte. Deux coups de fusil le font tomber ; aussitôt les ennemis se jettent sur lui, ils le frappent avec fureur, lui arrachent la barbe ; enfin l'un d'eux lui tranche la tête, pendant qu'un autre lui fend la poitrine.

Le même jour, le P. Guégan, un ancien engagé dans les zouaves

pontificaux pendant la campagne de France, fut massacré dans le district de Phu-hoa.

Le 18 juillet, le P. Garin expira dans les plus atroces souffrances; quelques jours avant, sur les instances de ses Chrétiens, il s'était retiré du côté des montagnes, pensant qu'on épargnerait son district. Le grand mandarin de la province lui fit dire qu'il n'avait plus rien à craindre, qu'il pouvait rentrer dans sa résidence, lui, grand mandarin, répondant de la paix: d'ailleurs les lettrés et tous les ennemis des Chrétiens et des Français s'étaient éloignés. Le missionnaire trop confiant retourna chez lui, il fut immédiatement cerné et saisi, et ses bourreaux, après lui avoir fait subir les plus cruelles injures, le condamnèrent au supplice des cent plaies. Il fut solidement attaché à un poteau, et, à chaque instant, les assassins venaient, armés de crocs et de tenailles, lui arracher des lambeaux de chair palpitante. « Rien ne manquait à ce nouveau prétoire; même rage dans les bourreaux, même résignation dans la victime. C'est à la fin du troisième jour de ce supplice atroce que l'âme du martyr s'envola vers les cieux. »

Le 2 août, ce fut le tour du P. Macé; le 3 et le 4 août, des PP. Barrat et Dupont; le 19 août, du P. Iribarne, et le 26 du P. Châtelet.

Avec ces huit missionnaires français de la Cochinchine orientale (Qui-nhon), furent massacrés 7 prêtres indigènes, 60 catéchistes, 270 Religieuses, 24000 Chrétiens sur 41 234; ajoutons-y la destruction de tous les établissements de la Mission: évêché, églises, presbytères, 2 séminaires, 1 imprimerie, 17 orphelinats, 10 couvents, 4 fermes, 225 chapelles, la ruine de toutes les chrétientés sauf deux.

En Cochinchine septentrionale (Hué), il y eut 10 prêtres indigènes tués, 8585 Chrétiens massacrés dans la seule province du Quang-tri, et quelques centaines dans les deux autres. Les deux tiers des églises, presbytères, orphelinats furent pillés et brûlés.

Dans la Mission du Tonkin méridional, 264 chrétientés furent brûlées ainsi que 163 églises, et 4799 Catholiques furent tués,

1181 moururent de faim et de misère, 409 furent pris par les païens.

A ces pertes de l'année 1885, il faut ajouter celles que le Tonkin occidental avait subies en 1883 et 1884 et qui se chiffrent ainsi : 8 missionnaires français, un prêtre indigène, 63 catéchistes, 400 Chrétiens massacrés, 10 000 Catholiques en fuite.

Les réclamations faites par les Vicaires apostoliques au sujet de tant de désastres demeurèrent sans effet : aucune indemnité ne fut accordée, les pillards et les assassins continuèrent de jouir de l'impunité, ce qui n'empêcha pas un journal officiel, *le Moniteur des Colonies*, d'écrire : « Les assassins de nos missionnaires ont été rigoureusement punis et les Chrétiens entièrement dédommagés de leurs pertes ».

Et la cause de ces boucheries sans précédent, quelle fut-elle ? Était-ce l'imprudence des Catholiques ou le fanatisme des missionnaires ? Était-ce simplement la haine religieuse des païens contre le Catholicisme et l'attachement à leur propre culte ? Non, ce ne fut aucun de ces motifs, et les lettrés, dont la compétence est indéniable en cette matière, vont nous renseigner.

Dans une proclamation de l'année 1886<sup>1</sup>, ils disaient :

« Nous ne pouvons lutter contre les Français, par conséquent il nous faut savoir plier devant leurs forces. Quand on les verra arriver quelque part, il faut cacher les armes, puis aller à leur rencontre, les complimenter, leur fournir des coolies. Les Français, voyant cela, s'abstiendront de brûler nos villages. Quand ils seront partis, on se reformera comme auparavant, et ainsi l'ennemi ne pourra rien nous faire. Si les Français ont pu venir ici, s'ils ont pu connaître toutes les routes, tous les fleuves, se mettre au courant de tout ce qui se passe dans le royaume, c'est uniquement grâce aux Chrétiens, aux évêques et aux prêtres. Par conséquent, si nous ne tuons pas tous les

1. *Notes sur le mouvement insurrectionnel*, par Mgr PUGISIER, septembre 1886.

Chrétiens, nous pourrions difficilement atteindre le but que nous nous proposons (chasser les Français du Tonkin). Quand même la Chine viendrait à notre aide, ce serait encore très difficile, car dès que nous commençons à bouger tant soit peu, les Chrétiens préviennent les Français, et nous n'avons pas achevé nos préparatifs que ceux-ci arrivent pour nous détruire. Il y a parmi nous quelques esprits abusés qui prétendent que les Français n'ont aucune confiance dans les Chrétiens : mais c'est une erreur absolue. Ils sont tous parfaitement mis de cœur et de sentiments, sans en excepter un seul.

« C'est pourquoi, nous prions tout le monde de se mettre à l'œuvre et d'achever l'extermination des Chrétiens, comme les Lettrés du Nghe-an, du Ha-tinh et des autres provinces du Sud nous en ont déjà donné l'exemple. Si ce but est atteint, nous affirmons que les Français seront condamnés à une immobilité complète, comme les crabes à qui on a cassé toutes les pattes se trouvent dans l'impossibilité de se trainer. »

Après avoir cité ce passage instructif, Mgr Puginier fait les réflexions suivantes :

« Les rebelles déclarent que les missionnaires et les Chrétiens les gênent fort, et cet aveu est très naturel. Par qui ont été dévoilés jusqu'ici les complots contre les Français ? Par les missionnaires et les Chrétiens. Où a-t-on trouvé les renseignements les plus importants au moment d'agir ? Chez les missionnaires et chez les Chrétiens. Qui a préservé de grands malheurs dans les instants critiques ? Toujours les missionnaires et les Chrétiens. Je puis affirmer, sans crainte d'être contredit, que, si on avait écouté les conseils des missionnaires, le désastre du 19 mai, dans lequel fut tué le commandant Rivière, celui de Bac-lé, d'autres encore eussent été évités. Les rebelles savent cela, c'est pourquoi ils s'acharnent à se défaire par une extermination générale des missionnaires et des Chrétiens. »

Un homme qui connaît bien l'Annam et y a laissé la réputation d'un administrateur excellent, M. Aymonier, ancien résident supé-

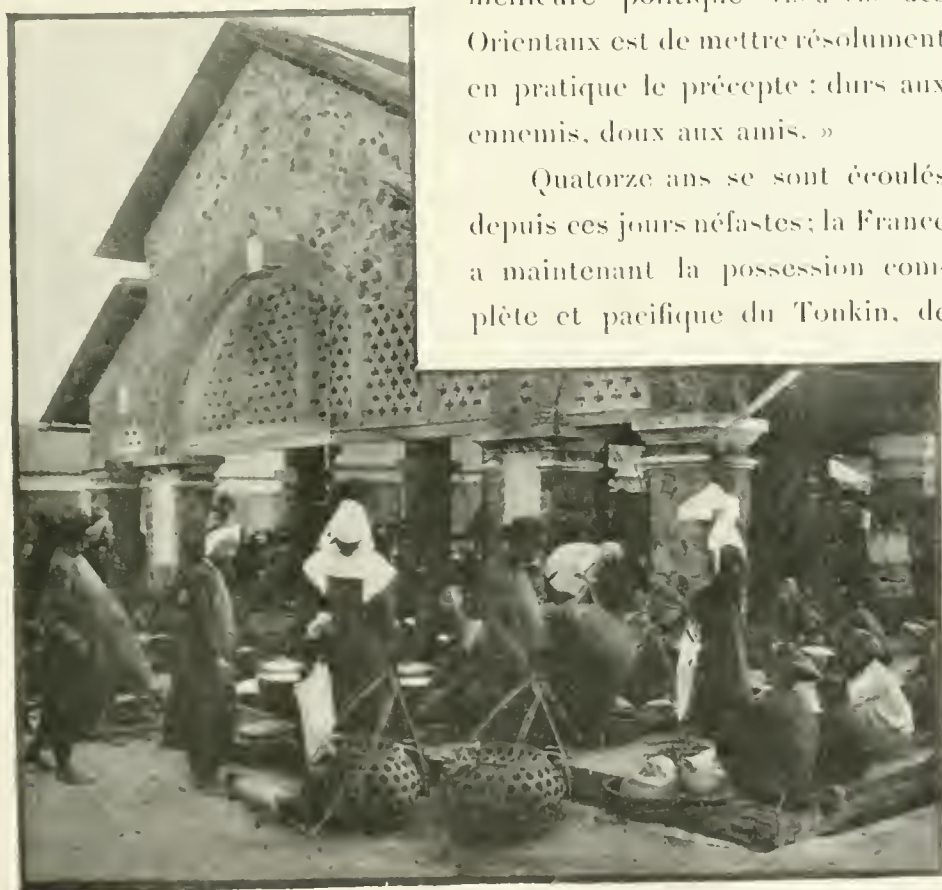


rieur, et aujourd'hui directeur de l'école coloniale, ne parle pas autrement : « Les ignorants, les gens dépourvus de jugement, de sens critique, incapables de concevoir la loi qui proportionne à leurs causes les événements historiques, ont essayé de chercher divers motifs à ces grandes hécatombes. Le seul réel, et digne, pour ainsi dire, de la sauvagerie de ces Vêpres annamites, était puisé dans la nécessité de la défense nationale de l'Annam.

« De ce rôle de victimes, missionnaires et Chrétiens ont été récompensés par de criants dénis de justice. Auprès de la cour de Hué nous nous excusions de l'appui de ces auxiliaires. Nous les répudions même au détriment de notre influence, de notre prestige, car la

meilleure politique vis-à-vis des Orientaux est de mettre résolument en pratique le précepte : durs aux ennemis, doux aux amis. »

Quatorze ans se sont écoulés depuis ces jours néfastes; la France a maintenant la possession complète et pacifique du Tonkin, de



CAP SAINT-JACQUES. — SOEURS ANNAMITES DE SAINT-PAUL AU MARCHÉ



L'Annam, de la Cochinchine, du Cambodge et du Laos; les grandes persécutions ont pris fin. La loi française, en assurant à chacun la liberté de conscience, ne permet plus de poursuivre personne pour délit d'opinions religieuses; d'un autre côté, les Chrétiens étant, cela est reconnu aujourd'hui de tous les esprits sérieux, les vrais et à peu près les seuls amis de la France, notre intérêt nous fait une loi de les protéger contre les violences des notables et des Lettrés.

Et pourtant, la haine de ces derniers continue de se donner libre carrière; et c'est ici qu'éclate cette finesse d'esprit, ou, pour parler franc, cette fourberie dont certains font si grand honneur aux Lettrés annamites. Comment jeter la défiance et la division entre les Français, et leurs alliés naturels, les Catholiques?

Hélas! le plus simplement du monde, grâce à la calomnie d'un côté, et, de l'autre, il faut bien le dire, à la trop grande facilité avec laquelle certains agents du Protectorat ont accueilli les accusations portées contre les missionnaires et leurs Chrétiens.

Dès que les Annamites ont pu apprécier le caractère français, avec ses qualités et ses défauts : cette générosité chevaleresque qui nous porte à prendre parti pour ceux qui se disent opprimés; cette loyauté qui ne soupçonne pas volontiers le mal et croit facilement aux affirmations; ce désir sincère que nous avons de pacifier le pays, en traitant sur le pied d'une égalité parfaite païens et Chrétiens; cette défiance irraisonnée, chez plusieurs de nos compatriotes, de l'action religieuse et du prosélytisme catholique; cette jalousie administrative qui porte, chez nous, quiconque est revêtu d'une parcelle d'autorité à voir partout des empiètements dans l'exercice du droit le plus simple; tous ces traits du caractère national une fois connus des Annamites, leur plan diabolique fut bientôt fait et, par un étrange renversement des rôles, eux, les persécuteurs et les égorgeurs de milliers de Chrétiens, se posèrent hardiment en victimes, et, ce qu'on aura peine à croire, ils réussirent trop souvent à faire accepter ces

contre-vérités par des administrateurs malveillants ou habilement circonvenus.

À les entendre, ils ne sont nullement les ennemis des Français, ce n'est pas aux représentants de l'autorité qu'ils en veulent, mais il leur est impossible de supporter plus longtemps l'arrogance des missionnaires et des Chrétiens, qui viennent jeter le trouble dans leurs villages, oppriment les païens pour les forcer à embrasser leur religion, et dont les mandarins ne peuvent se faire obéir. Ces accusations absolument invraisemblables, puisque les Chrétiens sont perdus au milieu des païens dans la proportion de un sur trente, et que, d'ailleurs, habitués depuis deux siècles à supporter toutes les avanies et à subir toutes les persécutions, ils ne sont que trop enclins à se soumettre à tous les caprices de la force, ces accusations absolument calomnieuses et toujours dénuées de preuves ont été trop souvent accueillies avec faveur, et des circulaires, d'un effet moral véritablement désastreux, ont été lancées, à plusieurs reprises, à la requête des mandarins, mais avec la signature des autorités françaises, soit pour inculper l'honneur des missionnaires, en acceptant à la légère les accusations portées contre eux, soit même pour défendre aux païens d'embrasser le Christianisme et pour ordonner aux nouveaux baptisés de revenir à leur ancienne religion.

Cette conduite a été une faute politique réelle, car les Lettrés n'en sont pas plus disposés à nous être fidèles; et les Chrétiens et païens paisibles, qui, avant de nous avoir vus à l'œuvre, avaient la plus haute opinion de la France, que les missionnaires leur avaient appris à aimer, ne savent que penser, et sont portés à se détacher d'un pays



MGR PUGNIER

qui ne reconnaît pas ses meilleurs amis et fait maladroitement le jeu de ses adversaires.

Nous ne voulons pas cependant généraliser ces observations plutôt attristantes, car nous pensons que s'il s'élève des difficultés entre l'administration et les missionnaires, il y a eu beaucoup plus de malentendus que d'hostilité préconçue. Les uns, arrivant dans un pays tout neuf, dont ils ne connaissent ni la langue, ni les mœurs, se sont laissés facilement tromper par les calomnies intéressées des païens et n'ont pas toujours calculé la portée de certains actes d'autorité, de certaines paroles fâcheuses, qui sont interprétées par les Annamites comme un désaveu des meilleurs serviteurs de la France. Les autres, plus habitués à traiter avec les mandarins annamites qu'avec les autorités françaises, si chatoilleuses, comme chacun sait, au sujet de leurs prérogatives, ont pu, dans certains cas d'ailleurs très rares, excéder dans la forme et se donner extérieurement quelques torts, en prenant, très justement d'ailleurs, la défense de leurs Chrétiens persécutés. Mais entre compatriotes qui poursuivent ici, au fond, bien que par des moyens différents, le même but civilisateur, et qui usent pareillement leur vie à cette tâche patriotique, l'entente est facile, et la plupart du temps elle s'établit par des explications franches et loyales.

Paul Bert, qui laissa en France la réputation d'un ennemi déclaré du Catholicisme, se montra en Extrême-Orient beaucoup plus tolérant, et comprit, comme Mgr Puginier l'avait prévu, que les missionnaires, tout en travaillant au bien spirituel des peuples qu'ils évangélisent, rendent à la France de notables services.

Parmi ces services, le principal est certainement la conversion des Bouddhistes au culte chrétien. Cette affirmation étonnera plusieurs lecteurs peut-être, elle est cependant absolument vraie : « le changement de religion est le premier et le plus important des facteurs de transformation sociale », écrit M. de Grandmaison.

« Un indigène converti par des missionnaires français est aux



LA MISSION CATHOLIQUE A TOURANE

trois quarts Français, car il a donné à notre civilisation le gage d'attachement le plus profond et le plus sûr qui soit. Il faut amèrement regretter que cette question, si claire et si évidente quand on est hors de France, devienne à ce point délicate et compliquée quand on y rentre, qu'il soit compromettant pour tout homme en place d'y faire allusion. »

Ce sont presque les propres paroles de Mgr Puginier, qui a écrit :

« Il est certain que tout païen qui se fait chrétien devient, en même temps, un ami de la France.

« Il ne sera pas traître au gouvernement de son pays; sa nouvelle religion le lui défend, mais il est certain aussi que jamais les Français ne le trouveront dans le camp des révoltés.

« Il suit de là que plus le nombre des Chrétiens annamites augmentera, plus la France aura d'amis dans le pays. Le nombre de ses adversaires diminuera dans la même proportion, et les révoltes contre le protectorat ne seront plus à redouter.

« On ne soupçonne pas, dit-il ailleurs, l'influence morale et bienfaisante qu'exercent quelques poignées de Chrétiens perdus au

milieu des populations païennes. Tout naturellement, et sans même s'en douter, ils remplissent les fonctions de sentinelles avancées. Ils parlent en bonne part de la France, ils détruisent une grande quantité des préjugés que, dans ce pays idolâtre de l'Extrême-Orient, on a contre les nations européennes.

« Par le moyen de ces Chrétiens isolés, on connaît énormément de choses utiles qui permettent de prévenir bien des malheurs. »

M. de Bizemont, avait la même opinion, fondée sur sa grande expérience des choses de l'Indo-Chine. « Pendant les guerres de la conquête et les insurrections qui ont éclaté depuis, les Annamites catholiques n'ont cessé de se montrer nos fidèles alliés, et c'est parmi les rares Lettrés convertis que nous avons trouvé aux heures difficiles de la réorganisation, nos plus précieux auxiliaires. »

En dehors de ce service qui est moins apprécié par plusieurs, parce qu'il ressort du ministère apostolique auquel le missionnaire est obligé, il y en a d'autres, nous les avons dits en passant, et il suffit de rappeler le nom de XX. SS. Pigneaux de Béhaine, Lefebvre, Caspar, Puginier, pour faire comprendre l'importance qu'ils ont eue. Les prêtres suivirent l'exemple des évêques; beaucoup d'entre eux fournirent des catéchistes pour servir de guides et d'interprètes, plusieurs firent eux-mêmes cet office au péril de leur vie.

A ces prêtres braves et généreux qui se dévouaient pour la cause française, a-t-on toujours rendu pleine justice? Avec une gaieté qui n'est pas sans malice, le P. Girod a raconté le fait suivant :

« Un matin, passant à Phong-vùc, bien campé sur mon cheval et lesté préalablement d'une bonne écuelle de riz, par politesse pure, j'entraî saluer le sous-lieutenant qui commandait le poste.

« Des officiers, de passage comme moi à Phong-vùc, et dont je n'avais pas l'honneur d'être connu personnellement, voulurent bien, sur ma mine, me témoigner leur sympathie, me reprochant aimable-

ment de ne pas être arrivé à temps pour le déjeuner. Ces Messieurs avaient entendu parler de moi comme d'un bon Français.

« Mais par exemple, cher Père Girod, nous n'en pouvons pas dire autant de votre collègue, le P. Bac, de Ngo-xà...; du reste c'est un Espagnol.

« — Pardon, Messieurs, le P. Bac, le fameux P. Bac, dont on vous a dit tant de mal, est aussi Français que vous et moi.

« — Allons, allons, Père, n'essayez pas de défendre cet homme-là, un complice des pirates, un homme très dangereux. »

« J'avais de la peine à conserver mon calme; mais je repris gravement :

« — Permettez, Messieurs, le P. Bac, fût-il Espagnol, il ne faudrait encore pas lui jeter la pierre. Mais, je vous le répète, il est Français, je vous en donne ma parole d'honneur, et, la preuve, c'est que le P. Bac et le P. Girod ne font qu'un : Girod en français, je suis le P. Bac en annamite.... Voilà comment vous écrivez l'histoire!... »

« Amis lecteurs, voyez d'ici le tableau. La leçon valait bien une bouteille de champagne; le chef de popote la fit apporter :

« — Messieurs, à la France! au Tonkin! et honni soit qui mal y pense! »

Le P. Girod a échappé aux nombreux dangers qui l'ont assailli, même à la mort, quoiqu'un complot ait été ourdi contre lui. Il n'en a pas été de même pour tous : c'est en servant d'interprète à une colonne française que le P. Pédemon mourut le 7 novembre 1888, et dans des circonstances analogues que furent frappés les PP. Gras, Sâtre, Willar. Les prêtres annamites n'ont pas mérité moins d'éloges : tels le P. Khanh dans le haut Tonkin, et dans le delta le P. Six, qui pour ses éminents services fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.



## ETAT ACTUEL.

Et maintenant, qu'ont produit de favorable ou de fâcheux pour le Catholicisme la haine et la fourberie des Lettrés et des mandarins, la bienveillance ou le mauvais vouloir des autorités françaises, le zèle et l'activité des missionnaires? En un mot, quelle est la situation de l'Indo-Chine au point de vue catholique?

Nous pouvons le dire avec vérité, cette situation ne fut jamais meilleure; par un de ces retours fréquents dans la vie des peuples et des hommes, et qui sont, pourrait-on dire, les vengeances de la Providence, si ce n'étaient les effets de sa miséricorde, les contrées si profondément bouleversées par la guerre et par une persécution sans précédents, offrent le spectacle merveilleux de conversions nombreuses et d'œuvres florissantes.

Voici en chiffres les conversions de Bouddhistes obtenues depuis 1886 dans les sept Missions dont nous parlons ici.

1887 . . . . .	5782	1893 . . . . .	14588
1888 . . . . .	10874	1894 . . . . .	12404
1889 . . . . .	15653	1895 . . . . .	12534
1890 . . . . .	20379	1896 . . . . .	16722
1891 . . . . .	18690	1897 . . . . .	22534
1892 . . . . .	15364	1898 . . . . .	39938
		TOTAL . . . . .	<u>205462</u>

Le nombre des Catholiques qui, en 1886, était de 353 145, s'élève actuellement à 546 216.

Et, chose qu'il faut remarquer, ces conversions se font par villages entiers ou par notables portions de village, et non individuellement comme autrefois. Jusqu'alors, en effet, à cause de la constitution très autonome de la commune annamite et de l'opposition acharnée des notables, les villages païens restaient à peu près fermés



TOMBEAU DE 100 MARTYRS A PHUNG-NHAC.



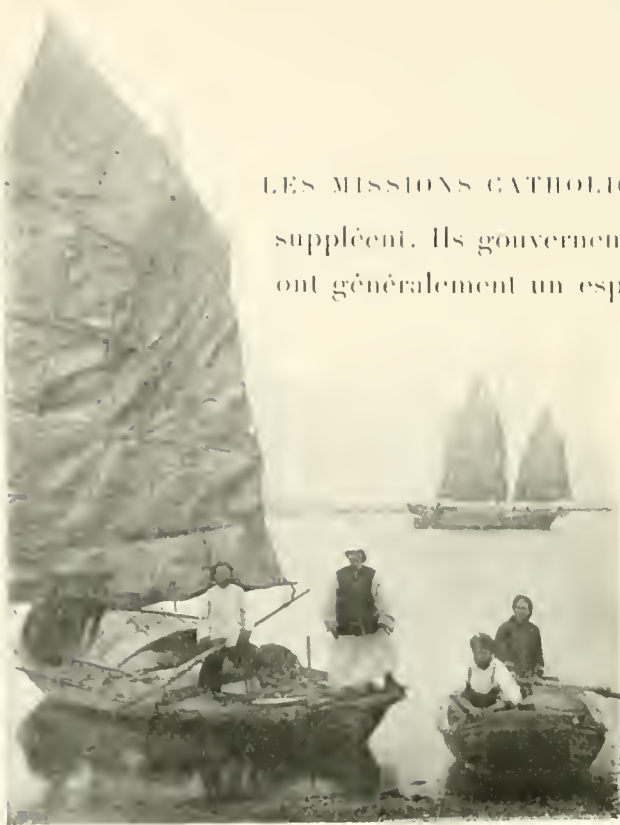
à l'action du missionnaire. Quand un néophyte voulait répondre à l'appel de la grâce, il était presque toujours obligé de vendre ses biens et de s'exiler de son village et de sa parenté, pour venir s'établir dans un centre chrétien. On comprend qu'un grand nombre recenlassent devant un pareil sacrifice, et remissent à des temps meilleurs à embrasser une religion qu'ils ne pouvaient pratiquer en restant au milieu de leurs parents et de leurs amis. Mais, au lendemain de la crise qui avait failli emporter les Églises d'Indo-Chine, la situation se modifia, par suite des changements politiques, et plus encore par une effusion particulière de la grâce, accordée, sans doute, aux prières et aux souffrances des martyrs.

Pour les besoins de leurs 546 216 Catholiques nos sept Missions ont 297 prêtres européens, ce qui ne suffirait évidemment pas, puisque, en défalquant les 70 missionnaires employés dans l'administration, secrétaires, procureurs, professeurs, occupés à l'enseignement dans les grands et petits séminaires, on arrive à 2406 Chrétiens par missionnaire : mais près d'eux il y a le clergé indigène, plus nombreux en Indo-Chine qu'en aucun autre pays de mission, car l'on y compte 336 prêtres.

Le nombre n'est pas tout, nous le savons, mais les prêtres annamites ont depuis plus de deux siècles montré des vertus véritablement sacerdotales et prouvé en tout temps, principalement dans les époques de persécution, combien est grande la nécessité de leur création et combien importants les services qu'ils peuvent rendre.

Ils connaissent plus exactement les mœurs et les inclinations de leurs concitoyens, ils ont avec eux des liaisons plus étroites et, par conséquent, s'insinuent plus aisément dans leur confiance; mieux instruits des superstitions et des erreurs de leurs compatriotes, il leur est plus facile de les détromper; enfin, lorsque les missionnaires européens sont obligés de fuir, de se tenir cachés, et ne peuvent, sous peine d'être trahis par leur langage ou leur physionomie, remplir les devoirs de leur ministère sacerdotal, les prêtres indigènes les

## LES MISSIONS CATHOLIQUES



SUR LA RIVIÈRE D'HAIPHONG.

suppléent. Ils gouvernent bien une paroisse, ils ont généralement un esprit souple et délié, une

instruction bonne sans être très étendue, un caractère doux, une vertu solide, une force d'âme dont ils ont donné maintes fois des preuves, puisque, dans nos sept Missions seulement, 150 d'entre eux ont donné courageusement leur sang pour

la foi et que 26 ont été déclarés Vénérables.

En dehors du clergé indigène, une Mission bien organisée a besoin de catéchistes pour l'instruction des catéchumènes et la surveillance des Chrétiens. C'est une œuvre d'une importance capitale et presque aussi difficile à réaliser que la formation d'un bon clergé indigène. Grâce à Dieu, les Missions d'Indo-Chine possèdent ces auxiliaires. Ils y sont de deux sortes : les catéchistes ambulants et les catéchistes résidents.

Voici comment les premiers se recrutent dans les Missions du Tonkin. D'après les règlements du Synode de 1795, suivis aujourd'hui encore, chaque prêtre doit élever chez lui un certain nombre d'enfants choisis dans les meilleures familles, parmi ceux qui paraissent les plus intelligents et les mieux doués. Grâce au bon esprit des Chrétiens, le recrutement de ces enfants est facile, et c'est un honneur d'avoir un ou plusieurs de ses enfants au service de la Mission. Ces enfants, qui entrent ordinairement vers dix à douze ans, servent le prêtre et commencent à étudier un peu les caractères chinois pour



mieux comprendre leur langue, puis on leur enseigne les premiers éléments du latin.

Vers l'âge de seize ou dix-huit ans, on fait choix de ceux qui promettent par leur capacité et leur conduite de rendre plus tard des services à la Mission, et ils entrent en sixième.

D'après le règlement en vigueur, chaque prêtre doit en présenter chaque année au moins un, mais beaucoup en présentent plusieurs, et, tous les ans, les Supérieurs des deux séminaires se voient dans l'impossibilité d'admettre tous les candidats, faute de local et de ressources suffisantes pour les entretenir.

Ceux qui n'ont pas été jugés capables d'entrer au séminaire reviennent chez le prêtre, et vers l'âge de vingt ou vingt-deux ans, ils sont dirigés vers l'école des catéchistes.

Quant à ceux qui vont au séminaire, leurs classes terminées, au bout de six à sept ans, au sortir de la rhétorique, ils se préparent à passer leur examen de cathéchiste, examen très sérieux, dans lequel ils doivent faire preuve qu'ils sont en état d'enseigner la doctrine chrétienne et de présider à la récitation des prières. Le Vicaire apostolique leur délivre alors un diplôme, et, à partir de ce jour, ils appartiennent au corps des catéchistes et entrent vraiment dans la



LE PONT DE PAPIER A HANOI



grande famille apostolique du Tonkin. — Chaque cure a au moins trois catéchistes : l'un est procureur pour le temporel, l'autre professeur, chargé de l'enseignement et de la surveillance des petits élèves de la maison, et le troisième assiste le prêtre dans l'administration des chrétientés. Mais il arrive souvent, quand la paroisse est étendue ou que les catéchumènes à instruire sont nombreux, qu'on emploie un plus grand nombre de catéchistes ; de plus, on compte de douze à quinze catéchistes, chargés des fonctions inférieures de l'administration paroissiale : outre l'instruction des catéchumènes, ils président dans l'église à la récitation des prières, instruisent les enfants et les préparent à la première communion, aident les pénitents à s'examiner, à s'exciter à la contrition, à se préparer avec fruit à la réception des sacrements ; ils assistent les malades et règlent en première instance, sauf ratification du prêtre, toutes les affaires de la chrétienté.

Ce ministère, très laborieux et très pénible quelquefois, est pour ceux qui seront élevés plus tard au sacerdoce un cours pratique de *pastorale* bien supérieur à tout enseignement technique.

Lorsqu'ils ont passé cinq ou six ans, ou même davantage, dans ces divers ministères, les catéchistes qui se sont signalés par une conduite exemplaire, par un zèle prudent et éclairé, sont appelés au séminaire de théologie, pour s'y préparer pendant trois ans d'étude à la réception des Saints Ordres. Ce n'est qu'après avoir passé par toutes ces épreuves successives, qu'ils sont élevés, de trente-cinq à quarante ans, au sacerdoce ; après quoi, ils sont renvoyés d'abord en qualité de vicaires, puis de curés, en paroisse, mais toujours sous la direction et la surveillance d'un missionnaire, chef de district. Ceux qui ne sont pas appelés en théologie, mais dont la conduite d'ailleurs est régulière, sont maintenus au rang des catéchistes.

Dans les Missions de Cochinchine, les catéchistes ambulants sont beaucoup moins nombreux, mais il y a les catéchistes résidents auxquels on donne également le nom de « notables », parce

qu'ils sont les hommes les plus influents de leur ville ou de leur village : ils forment un conseil qui s'occupe de l'état matériel et spirituel d'un district, d'une paroisse, d'une petite station : ils sont chargés de présider aux réunions à l'église, de préparer les malades à la mort, de rendre compte au missionnaire de la situation générale.

Les catéchistes ne font pas de profession religieuse : et il n'y a pas dans nos Missions d'Indo-Chine de congrégations de Religieux indigènes, mais il y a des congrégations de Religieuses, dont l'une, nous l'avons dit, prit naissance il y a plus de deux siècles sous le nom d'Amantes de la Croix, qui lui est resté au Tonkin et au Cambodge, tandis qu'en Cochinchine occidentale elle a, après une sérieuse transformation, adopté le nom de Filles de Marie.

Aux jours de la persécution sanglante, ces saintes filles ne redoutèrent pas la souffrance. C'étaient le plus souvent leurs maisons qui servaient d'asile aux proscrits, c'étaient elles qui se glissaient dans les cachots pour donner aux confesseurs de la foi la nourriture et les petits soulagements qu'on pouvait leur procurer : plus d'une fois, comme aux jours de la primitive Église, ces vierges intrépides furent chargées d'apporter au martyr qui allait verser son sang pour Jésus-Christ, le viatique du dernier combat. Là où le prêtre ne pouvait pénétrer, elles allaient hardiment, protégées par leur qualité de femme et le rayonnement de leur charité. Elles consolait les affligés, secouraient les faibles, relevaient les apostats.

Aussi, la haine des tyrans leur fit l'honneur d'une persécution particulière : on les traqua de tous côtés, on ferma leurs pauvres monastères, on les livra aux tortures raffinées et à la mort.

Et cependant Dieu veillait sur cette portion choisie du troupeau : à l'heure actuelle les Religieuses annamites sont au nombre de plus de 2000.

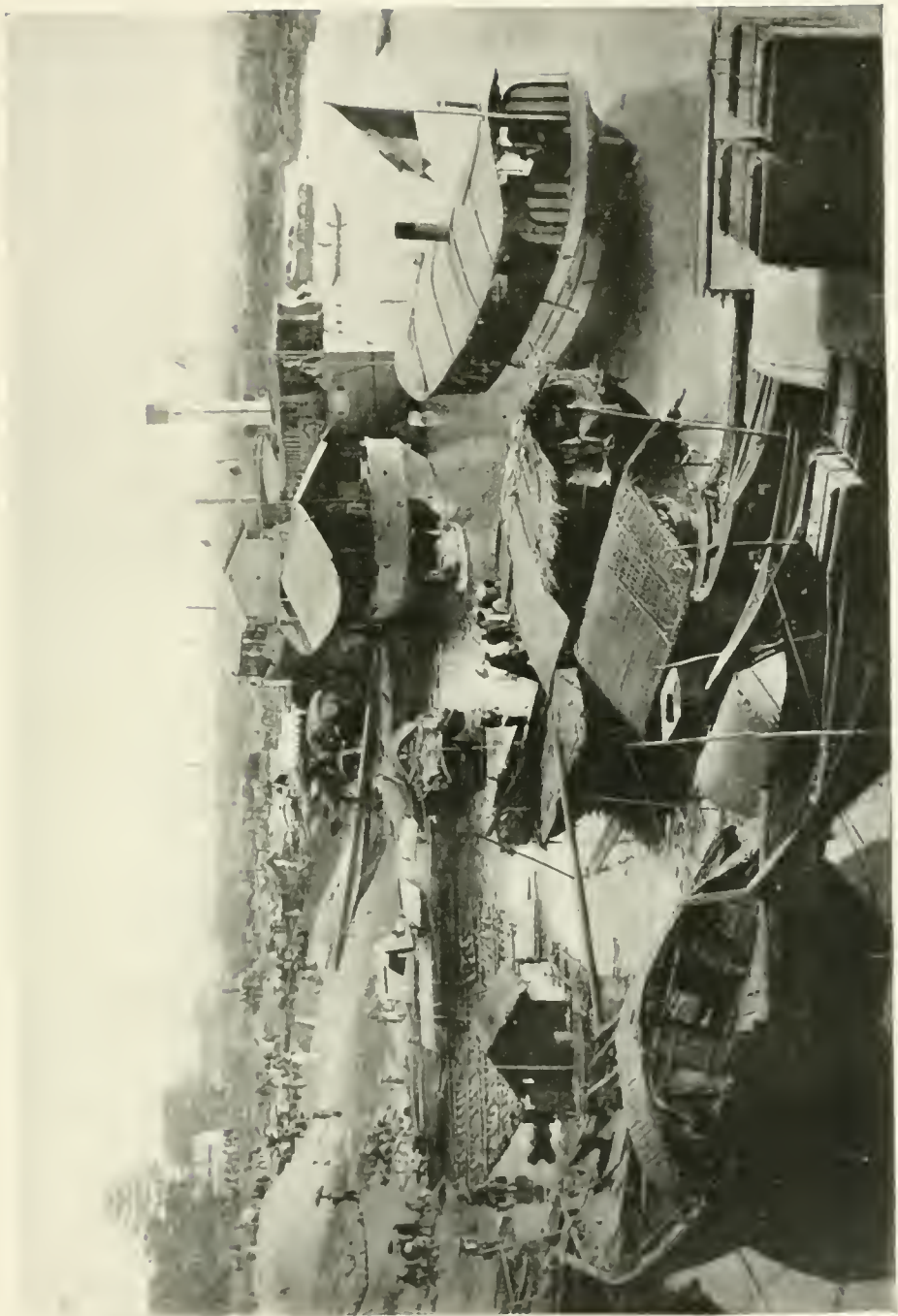
En établissant ces monastères, les anciens missionnaires s'étaient proposé un triple but : la sanctification personnelle des Religieuses, les œuvres de charité et d'apostolat, telles que le baptême

des enfants infidèles en danger de mort, la visite des malades, l'instruction des catéchumènes.

En Cochinchine occidentale, ils se sont préoccupés de former les Religieuses indigènes au ministère, tout nouveau pour elles, des écoles paroissiales, et elles ont généreusement répondu à ces desirs; actuellement, elles dirigent une quarantaine d'écoles et donnent l'enseignement à plus de 3000 enfants.

C'est un grand sacrifice que l'obéissance leur a imposé, car elles demandaient surtout à la vie religieuse de pouvoir travailler dans la retraite et le silence à leur sanctification, en menant une vie pauvre, laborieuse, pénitente, à l'abri des dangers du monde; et l'obéissance les a rejetées dans ce monde qu'elles avaient voulu fuir, pour les appliquer à ces œuvres extérieures d'enseignement qui répugnent à leur timidité et à l'égoïsme du caractère annamite. N'importe, au premier appel du Supérieur, elles partent, quelquefois le cœur un peu gros; elles s'en vont deux à deux dans des villages écartés, où souvent pendant plusieurs jours, quelquefois pendant plusieurs semaines, elles ne verront pas le prêtre, n'assisteront pas au divin sacrifice de l'autel et seront privées des sacrements. Les voilà seules au milieu de néophytes grossiers et ignorants, en face de païens hostiles; que feront-elles, ces femmes pauvres et sans prestige, parmi des populations qui mettent la femme à un rang inférieur, dans un pays où les mœurs les excluent de la vie publique? Ce qu'elles feront? Lisez ce récit de l'homme qui les a observées de très près, après leur avoir le premier donné la formation complète et sérieuse qui les distingue.

« En quatre localités, les Religieuses de mon district instruisent les catéchumènes, écrit le P. Gernot, provicaire apostolique à Saïgon. La sœur Mieu surtout est infatigable, elle s'attaque aux plus lettrés et fait si bien qu'ils ne trouvent rien à répliquer à ses arguments. Depuis trois mois, 400 catéchumènes dans le Tân-huong lui doivent la grâce de leur vocation à la foi. Les esprits les plus rebelles sont domptés par ses raisonnements, sa douceur et sa vertu. Sur la de-



L'EMBARCADEUR DE LA COMPAGNIE FLUVIALE A HA-SOI



mande pressante de notre inspecteur, elle vient de passer quelques jours à Mo-cay. Trois fois elle a réuni, dans la maison du marché qui sert aux assemblées du village, tous les notables, les gens de l'inspection et les chefs de canton. Là, devant une foule sans cesse croissante, elle a parlé de notre sainte religion, a démontré l'absurdité des superstitions et fait, en quelques mots, des réponses sans réplique à toutes les objections. Grâce à elle, j'ai pu baptiser près de 800 personnes. Des 34 villages où je compte des catéchumènes, 16 lui sont redevables du bienfait de la foi.»



LE COLLÈGE DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES  
A HA-NOÏ

Voilà ce qu'un cœur dévoré de la flamme apostolique a su faire ici de vierges timides, dans un pays où la femme est soigneusement tenue à l'écart. Les catéchistes lui manquaient; des villages entiers lui demandaient l'instruction chrétienne, et le missionnaire n'avait personne à leur envoyer; il a fait appel à ses Religieuses indigènes; il leur a soufflé au cœur la flamme brûlante du zèle; puis, comme autrefois saint Vincent de Paul avec ses Filles de la Charité, mettant leur chasteté sous la garde du dévouement, il les a envoyées hardiment par les villages et les marchés païens, à la recherche des brebis perdues d'Israël, n'ayant d'autre voile que leur modestie, d'autres clôtures que leurs maisonnettes en feuilles, d'autre sauvegarde que l'ange de Dieu et la pureté de leur cœur.

Et cette innovation, si hardie pour le pays, cette entreprise qui pouvait faire trembler, a réussi au delà de toutes les espérances. Dieu n'a pas permis que tant de zèle et tant de bonne volonté fussent trompés; il a béni largement ce premier essai d'apostolat par la femme.

Près de ce personnel purement indigène, les missionnaires ont d'autres auxiliaires, qui sont les Frères des Écoles chrétiennes établis



à Saïgon et à Ha-noï. Ils vinrent en Cochinchine en 1867, appelés par l'amiral de la Grandière; ils fondèrent des écoles florissantes à Saïgon, à My-tho et à Vinh-long, mais en 1881 et 1882 ces écoles furent fermées par ordre de l'administration coloniale, alors très hostile à l'enseignement congréganiste, et au moment même où les Frères obtenaient le plus de succès. Depuis lors ils ont été rappelés par la Mission de Saïgon; en 1895 la Mission du Tonkin les ayant invités à venir chez elle et leur ayant préparé une résidence, ils se sont aussitôt rendus à cet appel.

Ils sont au nombre de 34 Européens et de 6 Annamites.

Les Religieuses de Saint Paul de Chartres arrivèrent à Saïgon en 1860, elles commencèrent leurs œuvres de dévouement en soignant les soldats à l'hôpital militaire.

Naturellement, ce premier hôpital militaire ne ressemblait guère au magnifique établissement qui existe aujourd'hui: trois petites salles pour les malades, une case exigüe pour les Sœurs, une autre case de même dimension pour le commissaire et les médecins; c'était tout. Le mobilier était à l'avenant, une caisse à biscuit servait de siège, une bouteille vide de chandelier. Mais les bonnes Sœurs ne songeaient guère au confortable; leur grande préoccupation était de se procurer des vivres frais pour les malades. On essaya d'abord d'envoyer quelques matelots en chercher de l'autre côté de la rivière, à Thu-thiem; mais les indigènes étaient si effrayés encore qu'ils fuyaient tous à l'approche des Français. Il fallut donc que les Sœurs se dévouassent pour aller elles-mêmes aux provisions, à une époque où l'ennemi occupait tous les environs de Saïgon. La Providence veillait sur elles et il ne leur arriva aucun accident. Les Annamites, entendant de bonnes paroles et voyant qu'ils étaient payés intégralement, prirent confiance et, au bout de quelques semaines, ils se hasardaient à traverser le fleuve et à apporter eux-mêmes leurs denrées à l'hôpital.

. Bientôt les Religieuses firent de Saïgon le centre de leurs éta-

blissements en Extrême-Orient, installèrent des maisons d'instruction et de charité. Lorsque nous eûmes fait la conquête du Tonkin et de l'Annam, elles allèrent desservir les hopitaux militaires et installer un pensionnat à Ha-noï, un orphelinat et une léproserie près de Hué, à Kim-long. Au sujet de cette dernière maison, nous nous faisons un devoir de citer la page que lui a consacrée un rédacteur du journal *Le Temps*, M. Marcel Monnier; quoiqu'elle soit un peu



HA-NOÛ. — SCÈNE DE COMÉDIE AVANT UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

longue, comparée à l'ensemble de notre travail, elle est trop intéressante et trop instructive pour être passée sous silence :

« Il y a de tout dans leur enclos, vaste comme un parc, aux avenues nettes bordées de haies vives. Sous un hangar, des marmots épellent tant bien que mal la leçon écrite en gros caractères au tableau noir, quelque maxime annamite avec la traduction française. Plus loin, dans une grande paillote, une cinquantaine de couchettes où reposent, emmaillotés dans des couvertures, de petits êtres vagissant, pleurant et souffrant, cramponnés quand même à la vie. Les uns ont quelques mois, d'autres seulement quelques heures, ces

derniers grelottants, misérables; j'en ai vu que l'on tentait de calmer en les enveloppant de coton; plusieurs — les désespérés ceux-là — suspendus dans leurs corbeilles au-dessus d'un récipient rempli de cendres chaudes. Ils ont été recueillis un peu partout, dans les cases sordides, sur le corps des mères mourantes ou mortes, au bord du chemin parfois, ou sur les marches d'une pagode.

« Et chaque jour on en apporte : c'est un défilé de pauvres diables trimbalant leurs nouveau-nés. Souvent la place manque, les couvertures font défaut. On improvise alors d'étranges literies, dans des caisses, sur des nattes.

« Alors on retire des coffres la réserve suprême, des langes bigarrés, des courtépointes extraordinaires faites de pièces et de morceaux, chiffons de laine et de soie assemblés à la diable, cousus à grands points par des fillettes ravies de se piquer les doigts pour l'œuvre de la Sainte-Enfance et jouant de l'aiguille sous l'œil satisfait des mamans, au fond de quelque manoir de France, là-bas, très loin. Je me souviens d'avoir assisté à ces travaux d'enfants. J'avouerai même qu'il m'est arrivé de scandaliser très fort et de mettre en courroux d'aimables et mignonnes zélatrices de huit à dix ans, en leur demandant si elles étaient bien sûres que leurs chefs-d'œuvre dussent passer les mers, parvenir à destination et préserver des courants d'air les bébés noirs ou jaunes. C'est le cas ou jamais de faire amende honorable. J'ai vu vos envois, Mesdemoiselles, et je puis vous assurer qu'ils sont ici les bienvenus. Expédiez vos chiffons. J'aime jusqu'à leur bariolage, il y a je ne sais quoi de fantasque et de touchant dans cette défroque d'Arlequin jetée sur des agonies.

« Et combien sont-elles à prendre soin de ce petit monde? Combien pour l'école, pour la crèche, pour la vaste salle dissimulée au fond des jardins, derrière des verdure, asile de souffrance où des mains de femmes pansent de hideuses lèpres? Huit, pas davantage : deux Françaises assistées de six Sœurs converses annamites. Les plus

valides de leurs pensionnaires les aident du mieux qu'ils peuvent; les enfants vont puiser de l'eau, frottent, nettoient; des vieillards s'occupent au potager, à la basse-cour, à la cuisine. Assistance mutuelle, au sens le plus étroit du terme, association de pauvres soulageant bien des misères. »

Les Sœurs de Saint Paul de Chartres ont ouvert leurs rangs aux jeunes filles annamites, qui portent le même costume et suivent le même règlement, mais ne sont pas employées dans les hôpitaux militaires. On compte dans toute l'Indo-Chine 130 Religieuses de Saint Paul de Chartres, d'origine française, et 180 d'origine annamite, avec 75 novices.

Depuis quelques années, les Sœurs de la Providence de Portieux sont installées au Cambodge, où elles rendent les mêmes services que les Sœurs de Saint Paul de Chartres. Elles tiennent les principales écoles de la Mission, les orphelinats de la Sainte-Enfance, et ont commencé l'œuvre si importante des hôpitaux indigènes.

Elles sont en ce moment au nombre de 22 Religieuses françaises, sans parler de 85 postulantes ou novices annamites, qui se forment, à leur école, à toutes les œuvres de la charité et du dévouement catholiques.

Après avoir parlé du personnel, examinons quelles sont les œuvres



HANOI. — LA PREMIÈRE ÉCOLE D'INTERPRÈTES FONDÉE AU TONKIN PAR LES MISSIONNAIRES

principales établies dans les Missions de l'Indo-Chine. — Tout d'abord citons les constructions d'églises et de presbytères, qui ont été nombreuses dans la mission de Cochinchine occidentale et au Cambodge, parce que, les Français y étant établis depuis 1860, la paix a permis de se livrer à ces travaux, qui deviendront néces-

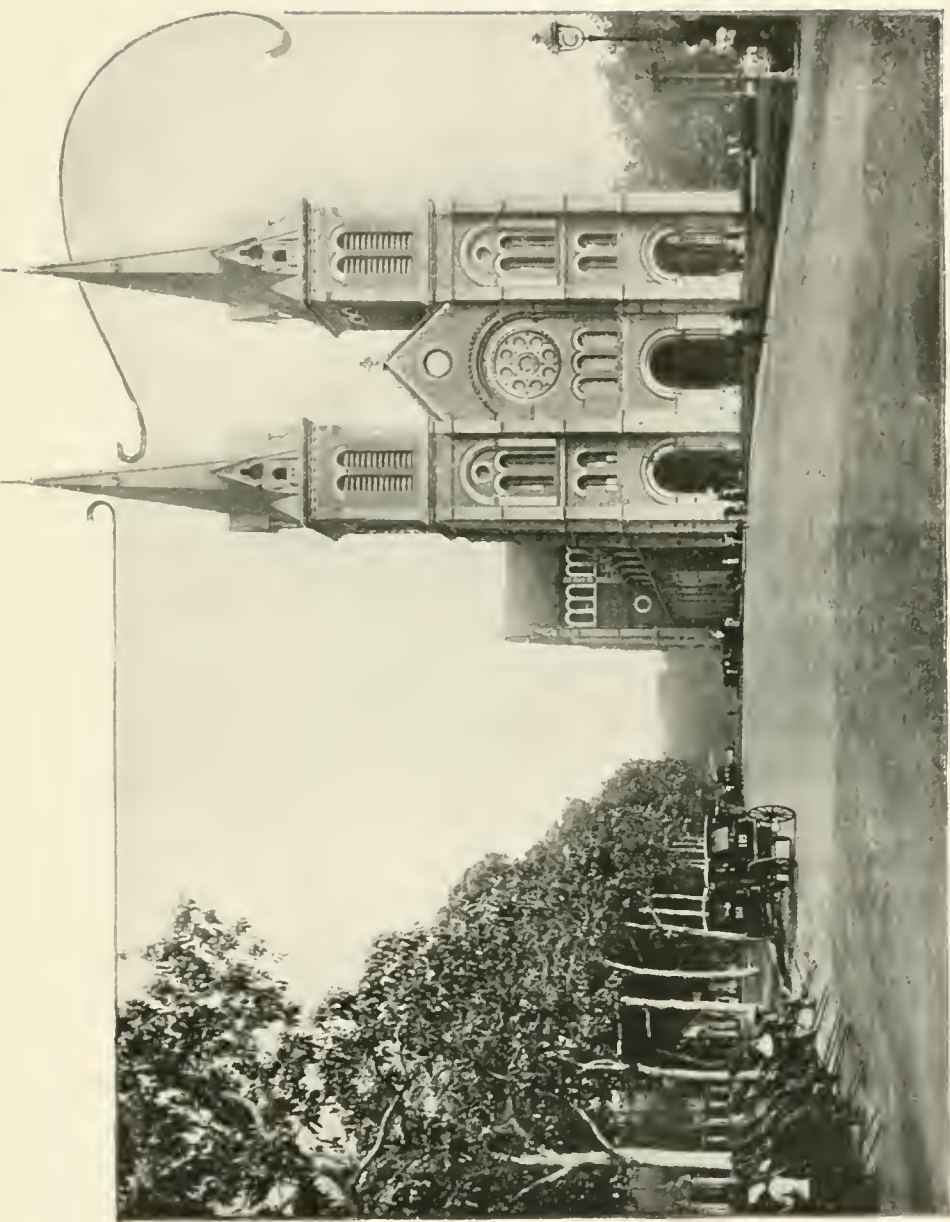
sairement nombreux dans les autres Vicariats avec le temps, la liberté et les ressources. En ce moment, la Mission de Saïgon possède 250 églises ou chapelles, et celle du Cambodge en a une centaine sur le territoire de la colonie. De plus, dans chacun des centres où résident les missionnaires et les prêtres indigènes, ces Missions possèdent des presbytères, sinon luxueux, au moins suffisamment confortables et sains, ce qui est l'essentiel.

A ce sujet, dans un mémoire signé de Mgr Dépierre, et publié en 1898 par la Société des Études indo-chinoises, nous avons lu une page qu'il n'est pas sans intérêt ni sans utilité de citer ici :

« Comment, dira-t-on, les Missions ont-elles pu suffire à de pareilles dépenses, puisque vous prétendez qu'elles sont pauvres ? C'est là, je le sais, une des plus précieuses objections qui incline les meilleurs esprits à croire à la prétendue richesse des Missions et des missionnaires. On les juge sur leurs œuvres, et malgré leurs affirmations, on a bien de la peine à se persuader que tout cela soit sorti de rien. Il est certain qu'en 1862 la Mission sortait de la crise entièrement ruinée, et en moins de quarante ans elle a constitué un matériel, églises, presbytères, écoles, séminaires, orphelinats, hôpitaux, qui représente une valeur assez considérable. Je vais tâcher d'expliquer ce mystère, afin d'en finir une bonne foi avec la légende des prétendues richesses de l'Église.

« Les missionnaires ont eu d'abord, de 1864 à 1881, l'allocation annuelle inscrite au budget de la colonie. Cette allocation qui, pour constructions d'églises et de presbytères, était de 25 000 francs chaque année, a donné en dix-huit ans une somme totale de 450 000 francs, ce qui fait déjà un certain appoint. Néanmoins cette somme représente à peine le quart des dépenses totales engagées dans leurs constructions. Où donc a-t-on pris les trois autres quarts ? Dans la générosité des Chrétiens, qui, surtout dans les vieilles familles, se sont imposé volontairement de lourds sacrifices pour élever la maison de Dieu.





LA CATHÉDRALE DE SAIGON





« Les Catholiques sont généralement peu fortunés, mais ils apportent généreusement l'offrande de leur pauvreté. Depuis la fin des persécutions, on a vu se renouveler parmi les néophytes le même mouvement qui se produisit en Europe, au lendemain des invasions du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, pour la reconstruction des églises. On en a bâti partout, et partout les fidèles ont tenu à honneur d'y contribuer largement dans la mesure de leurs forces; les uns ont donné de l'argent; les autres, les plus pauvres, ont acquitté spontanément des journées de prestations; les missionnaires ont encouragé et centralisé tous ces efforts particuliers; eux-mêmes ont largement payé de leur personne; plusieurs ont sacrifié les modestes ressources qu'ils tenaient de leur famille; la plupart ont fait abandon à cette œuvre du traitement qu'ils recevaient alors de la colonie; presque tous ont donné leur temps, leur sueur, leur travail, en vue de réaliser des économies considérables sur la main-d'œuvre. Il est peu de missionnaires qui ne se soient improvisés tour à tour entrepreneurs, architectes, maçons, briquetiers même, pour construire leurs églises à meilleur marché; quelques-uns y ont usé leur vie, en s'exposant au soleil et à la pluie sur de fragiles échafaudages, pour diriger et surveiller la maladresse de leurs ouvriers. Et voilà comment avec rien on arrive à faire de grandes choses. »

Seule, la cathédrale de Saïgon a été élevée aux frais du budget colonial, de 1877 à 1880. C'est un édifice de style roman, qui mesure 93 mètres de longueur, du porche à l'extrémité du chevet; la hauteur, sous clé de voûte, est de 21 mètres, les deux tours ont 36 mètres d'élévation et les deux flèches qui les couronnent portent à 60 mètres au-dessus du sol la croix du Christ et le rayonnement de l'idée chrétienne.

Les tours renferment une sonnerie de six cloches du poids total de 25850 kilogrammes, que bien des cathédrales de France lui envieraient.

Ce magnifique édifice, dont l'intérieur est décoré, avec une

sobriété de bon goût, de vitraux, de mosaïques et de marbres précieux, fait le plus grand honneur à l'architecte chargé de la direction des travaux, et surtout à ceux qui, placés alors à la tête de l'administration, ont eu le rare mérite de comprendre que la France se devait à elle-même d'affirmer sa foi devant ses nouveaux sujets, et de consacrer sa conquête en élevant au Dieu de ses pères un monument définitif et digne de la grandeur du pays.

Au Tonkin, quelques belles églises sont déjà construites, particulièrement celles de Ke-so et de Ha-noï, sous la direction de Mgr Puginier, de Hung-hoa par le P. Béchet.

A côté de l'église s'élève l'école, car le Catholicisme n'a jamais été l'ennemi de l'instruction. Il y a d'abord les grands et les petits séminaires, où l'instruction est évidemment en rapport avec le ministère sacerdotal que ces jeunes gens et ces enfants doivent remplir un jour; mais tous n'arrivent pas au sacerdoce, et ceux qui retournent dans le monde n'auront pas moins bénéficié de l'instruction reçue. Il y a là les petites écoles de campagne où l'on enseigne à lire, à écrire, à compter, et, pour les filles, à faire divers travaux de couture et de broderie. Signalons aussi une école professionnelle et une école de sourds et muets.

Les principales sont les écoles tenues par les Frères et les Sœurs, qui suivent à peu près les programmes de France et où, comme dans la plupart des grands séminaires, le français est enseigné.

Au sujet de notre langue on a dit que les missionnaires étaient opposés à ce que leurs élèves l'étudient. Il n'en est pas ainsi. C'est un missionnaire qui, en 1861, fonda la première école de français à Saïgon, c'est Mgr Puginier qui installa la première école de français à Ha-noï, et, dans cette dernière ville, les Frères des Écoles chrétiennes ont été appelés par les missionnaires. Si les grandes écoles ne sont pas plus répandues, c'est que, peut-être, les missionnaires, comme beaucoup d'excellents esprits nullement cléricaux, pensent qu'avant d'arracher aux travaux des champs des milliers de jeunes Annamites,

il faut s'assurer qu'ils sont capables de profiter des sacrifices faits pour eux, et voir s'ils trouveront une situation en rapport avec leur éducation; mais c'est surtout parce que les ressources des missionnaires sont très limitées.

En 1885, sur la demande de M. Sylvestre, alors directeur des Affaires civiles et politiques, Mgr Puginier adressa au général Brière de l'Isle un long rapport, dans lequel il proposait d'ouvrir des écoles primaires aux chefs-lieux des provinces de Son-tay, de Nam-dinh et de Ninh-binh, en attendant que

la pacification du pays permit d'en ouvrir dans les provinces moins importantes de Tuyen-quang et de Hung-hoa. Il demandait 6000 piastres pour l'école centrale de Ha-noï, et 1000 piastres pour chacune des autres. Il y aurait eu ainsi pour la seule Mission du Tonkin occidental six écoles, dans lesquelles, moyennant la somme relativement modeste

de 13 500 piastres, les missionnaires se seraient chargés d'enseigner ou de faire enseigner le français à sept ou huit cents enfants. La proposition n'eut pas de suites.

En 1886, l'évêque revint à la charge auprès de Paul Bert, grand partisan de la multiplication des écoles. Selon l'usage, il reçut beaucoup de compliments, même beaucoup de promesses, et ce fut tout, au Tonkin du moins, car en Cochinchine occidentale le conseil colonial, sur le désir exprimé par la métropole en 1886, vota une somme de 50 000 francs à titre de fonds de secours pour la Mission, qui put, grâce à cette subvention, conserver et même augmenter le nombre d'écoles tenues par les catéchistes et les Religieuses annamites. De



CATHÉDRALE DE KÉ-SO

plus, des bourses furent également données à un certain nombre d'élèves des Frères, et des Sœurs de Saint Paul de Chartres et de Portieux.

Ceux qui connaissent le mieux les missionnaires de l'Indo-Chine et la situation du pays jugent qu'avec des ressources, la diffusion de notre langue serait rapide; et M. Aymonier n'a pas craint de dire :

« Au lieu d'entraver en France le recrutement des missionnaires, ce qui est inconcevable, étant donnée la conquête de l'Indo-Chine, et ce qui est malheureusement exact, doublez leur nombre, envoyez-en au plus vite des centaines, et subventionnez-les largement sous la seule condition d'enseigner aux jeunes filles et aux garçons le français en même temps que la religion. Des milliers et des milliers d'enfants s'essaieraient immédiatement à apprendre notre langue nationale. Vous pouvez donner aux missionnaires jusqu'à 2 millions de subvention annuelle dans ce but, et jamais millions ne seront mieux placés. L'enseignement seul enchaîne à jamais, nous dit-on avec juste raison. Entre tous, ceux-là sont les plus merveilleux enchaîneurs. Avec de l'argent, ils contribueraient rapidement et efficacement à assurer la pacification et la domination dans le présent, ainsi que l'assimilation dans l'avenir. Le parti annamite de la résistance nationale, plus clairvoyant que la plupart des Français, ne s'y est jamais trompé. »

Pour terminer ce qui regarde la question de l'instruction, disons quelques mots des imprimeries installées en Cochinchine occidentale, au Tonkin occidental et au Tonkin méridional.

Si l'on veut que l'école réussisse et donne, au dedans et au dehors, tous les résultats que l'on s'en promet, il est nécessaire de publier des ouvrages classiques, des livres de piété et de propagande.

« Les livres continuent l'enseignement », disait le P. Moye au XVIII<sup>e</sup> siècle, et, plus récemment, le Synode, composé de missionnaires, proclamait « la nécessité d'en composer et d'en imprimer beaucoup ». On a donc installé des imprimeries, qui possèdent les

caractères des langues annamites et chinoises et les caractères latins accentués de différentes manières, afin d'indiquer la tonalité et la prononciation des mots.

Ces imprimeries publient chaque année de 25 à 30 volumes. Après les catéchismes et les livres classiques, elles ont fait paraître successivement les *Dictionnaires annamite-latin*, par Mgr Theurel; *latin-annamite*, par le P. Ravier; *annamite-français*, par le P. Génibrel; *français-annamite*, par Mgr Caspar; des livres de géographie et d'histoire; la traduction des Évangiles et toute une bibliothèque ascétique traduite des ouvrages de ce genre les plus renommés en Europe : *l'Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales; la *Perfection chrétienne*, de Rodriguez, une *Vie des saints pour tous les jours de l'année*; en tout plusieurs centaines de volumes.

Quelques ouvrages écrits par les missionnaires, mais qui ne sortent pas des presses de ces imprimeries, méritent d'être signalés. En première ligne *Les Missions catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, *La Cochinchine religieuse* et la *Vie de Mgr Puginier*, par le P. Louvet, missionnaire à Saïgon; le *Dictionnaire franco-tonkinois* et la *Grammaire annamite*, par le P. Vallot, du Tonkin occidental.

Passons maintenant aux œuvres d'assistance et de charité.

Les œuvres de charité sont une des gloires du Catholicisme, mais, pour se développer, elles ont besoin de la liberté. On comprend bien qu'autrefois, au milieu des persécutions dont nous avons donné un récit très succinct, les missionnaires ne pouvaient que très difficilement les fonder et les diriger; aujourd'hui, la situation politique et religieuse ayant totalement changé, ces œuvres ont pris leur essor. Naturellement la charité s'incline vers la faiblesse; l'homme est faible à toutes les époques de sa vie, sans doute, mais plus particulièrement dans l'enfance, dans la maladie et dans la vieillesse; les missionnaires ont donc établi des orphelinats où ils recueillent les petits païens abandonnés par leurs parents, et les enfants chrétiens sans famille; des hôpitaux dans lesquels ils reçoivent les



malades, sans rétribution aucune et sans distinction de religion; des asiles de vieillards pour permettre aux malheureux de passer leurs derniers jours dans le calme et la paix.

Les orphelinats réguliers ne fonctionnent que depuis la fondation de la Sainte-Enfance; on en trouve à Saïgon, à My-tho, à Vinh-long, à Cu-lao-gieng, à Sa-dee, à Hué, à Ha-noï, à Vinh et en vingt autres endroits qu'il serait trop long de nommer.

Avant cette œuvre bénie, les missionnaires ne pouvaient les établir à cause de la pénurie de leurs ressources; ils confiaient les enfants recueillis aux meilleures familles chrétiennes, qui les élevaient tantôt gratuitement, tantôt moyennant une légère rétribution; c'est ainsi d'ailleurs qu'ils agissent encore, lorsque les orphelinats sont trop éloignés ou trop petits, ou que, pour des raisons particulières, ils préfèrent les familles à l'orphelinat.

Les hôpitaux et les asiles de vieillards sont tenus par les Religieuses européennes ou indigènes. C'est ainsi que la Cochinchine occidentale possède 14 hôpitaux et 2 dispensaires avec 1400 lits; le Cambodge, 3 hôpitaux avec 200 lits; parmi les missionnaires, plusieurs, émus du spectacle affligeant qu'offrent les lépreux, ont fondé pour eux des hôpitaux spéciaux et les entourent des soins les plus vigilants. Cette charité non plus n'est pas nouvelle; au Tonkin occidental, en pleine persécution, Mgr Retord recevait des secours du gouvernement annamite pour les lépreux dont la Mission prenait soin. Aujourd'hui également le gouvernement français accorde des secours à une des léproseries de cette Mission, qui est située près de Ha-noï.

Remarquons que, au Tonkin, les léproseries n'affectent pas le caractère d'un hôpital. Les lépreux sont réunis en famille dans des villages particuliers, chacun a sa demeure, et rien, sinon l'affreuse maladie qui les ronge et les secours que le prêtre leur donne, ne distingue leur situation de celle des autres Chrétiens.

Les dames françaises ont, elles aussi, tenu à honneur de fonder



PRESBYTÈRE AU TONKIN

quelques œuvres : citons en particulier l'œuvre des Tabernacles établie à Saïgon qui, depuis sa fondation très récente, juillet 1898, a fourni aux églises près de 300 ornements, aubes, ou autres objets nécessaires au culte.

Mais, afin de faire connaître avec précision la situation de chacune des sept Missions dont nous avons résumé l'histoire, il nous semble nécessaire de présenter des statistiques détaillées, telles qu'elles étaient en 1898.

Au Tonkin occidental :

PERSONNEL. Évêques, 2; Missionnaires, 56; Prêtres indigènes, 116; Catéchistes, 547; Frères des Écoles chrétiennes, 8; Sœurs de Saint-Paul de Chartres, 32; Religieuses Amantes de la Croix (indigènes), 392; Religieuses carmélites, françaises, 3; indigènes, 16.

POPULATION ET ORGANISATION. Population païenne, 5 500 000; Catholiques, 201,732; districts, 17; stations, 1060; églises et chapelles, 848.

ŒUVRES D'ÉDUCATION. Séminaires, 3, élèves, 395; école de catéchistes, 1; collèges, 2, élèves, 350; pensionnat, 1, élèves, 93; écoles de garçons, 428, élèves, 5223; écoles de filles, 202, élèves, 2317; école professionnelle, 1, élèves, 32; écoles agricoles, 6, élèves, 198; imprimeries, 2.

ŒUVRES DE CHARITÉ. Orphelinats et crèches, 9, enfants, 1333; refuge, 1, réfugiées, 15; hôpitaux, 6; pharmacies et dispensaires, 18.

TRAVAUX ET RÉSULTATS. Ordinations, 11; baptêmes d'adultes, 2604; baptêmes d'enfants de païens, 27267; baptêmes d'enfants de Chrétiens, 8592; confirmations, 5425; confessions, 323718; communions, 317837; mariages, 1990; saints viatiques, 3675; extrême-onctions, 4440.

Au Tonkin méridional :

PERSONNEL. Evêque, 1; missionnaires, 29; prêtres indigènes, 67; catéchistes, 229; Religieuses Amantes de la Croix (indigènes), 142.

POPULATION ET ORGANISATION. Population païenne, 2 000 000; Catholiques, 116 176; districts, 13; stations, 544; églises et chapelles, 390.

ŒUVRES D'ÉDUCATION. Séminaires, 2, élèves, 325; école de catéchistes, 1; écoles de garçons, 112, élèves, 3364; écoles de filles, 69, élèves, 2530; école agricole, 1, élèves, 43; imprimerie, 1.

ŒUVRES DE CHARITÉ. Orphelinats et crèches, 6, enfants, 272; hôpital, 1; pharmacies et dispensaires, 11.

TRAVAUX ET RÉSULTATS. Ordination, 1; baptêmes d'adultes, 2058; baptêmes d'enfants de païens, 3822; baptêmes d'enfants de Chrétiens, 3054; confirmations, 3089; confessions annuelles, 97224; communions pascales, 96390; mariages, 784; saints viatiques, 860; extrême-onctions, 1753.

Au Haut-Tonkin :

PERSONNEL. Evêque, 1; missionnaires, 20; prêtres indigènes, 11; catéchistes, 56.

POPULATION ET ORGANISATION. Population païenne, 2 500 000; Ca-

tholiques, 18138; districts, 12; stations, 130; églises et chapelles, 14.

ŒUVRES D'ÉDUCATION. Séminaire, 1, élèves, 81; écoles de garçons, 35, élèves, 875; écoles de filles, 10, élèves, 210.

ŒUVRES DE CHARITÉ. Orphelinats et crèches, 3, enfants, 209; hôpital, 1.

TRAVAUX LITURGÉVIQUES. Baptêmes d'adultes, 533; baptêmes d'enfants de païens, 2024; baptêmes d'enfants de Chrétiens, 750; confirmations, 768; confessions, 32504; communions, 32106; mariages, 246; saints viatiques, 442; extrême-onctions, 522.

En Cochinchine orientale :

PERSONNEL. Évêque, 1; missionnaires, 48; prêtres indigènes, 29; catéchistes, 69; Sœurs de Saint-Paul de Chartres, 6; Religieuses Amantes de la Croix (indigènes), 238.

POPULATION ET ORGANISATION. Population païenne, 2500000; Catholiques, 68424; districts, 36; stations, 520; églises et chapelles, 305.

ŒUVRES D'ÉDUCATION. Séminaires, 2, élèves, 148; écoles de garçons, 6, élèves, 420; écoles de filles, 8, élèves, 575.

ŒUVRES DE CHARITÉ. Orphelinats, 2, enfants, 306; hôpital, 1; pharmacies et dispensaires, 2.

TRAVAUX LITURGÉVIQUES. Ordinations, 3; baptêmes d'adultes, 9056; baptêmes d'enfants de païens, 4488; baptêmes d'enfants de chrétiens, 2189; confirmations, 832; confessions, 94029; communions,



CATÉCHISTES TONKINOIS

93642; mariages, 800; saints viatiques, 620; extrême-onctions, 1269.

En Cochinchine septentrionale :

PERSONNEL. Évêque, 1; missionnaires, 39; prêtres indigènes, 35; catéchistes, 15; Sœurs de Saint-Paul de Chartres, 4 Françaises, 3 indigènes; Filles de la Sainte-Vierge (indigènes), 343.

POPULATION ET ORGANISATION. Population païenne, 2000000; Catholiques, 61340; districts, 43; stations, 439; églises et chapelles, 195.

ŒUVRES D'ÉDUCATION. Séminaires, 2, élèves, 138; écoles de garçons, 18, élèves, 304; écoles de filles, 10, élèves, 436; école professionnelle, 1, élèves, 18; école agricoles, élèves, 25.

ŒUVRES DE CHARITÉ. Orphelinats, 3, enfants, 791; hôpital, 1; pharmacies et dispensaires, 6.

TRAVAUX ET RÉSULTATS. Ordinations, 5; baptêmes d'adultes, 21389; baptêmes d'enfants de païens, 10956; baptêmes d'enfants de Chrétiens, 1864; confirmations, 108; confessions annuelles, 29960; communions pascales, 29803; mariages, 544; saints viatiques, 1285; extrême-onctions, 2516.

En Cochinchine occidentale :

PERSONNEL. Évêque, 1; missionnaires, 57; prêtres indigènes, 68; catéchistes, 80; Frères des Écoles chrétiennes, 28 Français, 22 indigènes, novices, 15; Sœurs de Saint-Paul de Chartres, 85 Françaises, 174 indigènes, novices, 75; Filles de Marie (indigènes), 430; Religieuses carmélites, 3 Françaises, 29 indigènes.

POPULATION ET ORGANISATION. Population païenne, 1668000; Catholiques, 61910; districts, 20; stations, 264; églises et chapelles, 250.

ŒUVRES D'ÉDUCATION. Séminaires, 2, élèves, 177; école de catéchistes, 1, élèves, 40; collèges, 2, élèves, 573; pensionnats, 2, élèves, 169; écoles de garçons, 82, élèves, 3177; école de filles, 83, élèves, 4938; écoles professionnelles, 2, élèves, 45; école de sourds et muets, 1, élèves, 20; imprimerie, 1.

ŒUVRES DE CHARITÉ. Orphelinats et crèches, 28, enfants, 1825;

refuge, 1; réfugiées, 35; hôpitaux, 14; pharmacies et dispensaires, 3.

TRAVAUX ET RÉSULTATS. Ordinations, 5; baptêmes d'adultes, 1388; baptêmes d'enfants de païens, 5154; baptêmes d'enfants de Chrétiens, 2413; confirmations, 1499; confessions, 159696; communions, 219363; mariages, 671; saints viatiques, 679; extrême-onctions, 1084.

Au Cambodge :

PERSONNEL : Evêque, 1; missionnaires, 33; prêtres indigènes, 21; catéchistes, 83; Sœurs de la Providence, 35 Françaises, 42 indigènes, 21 novices; Religieuses Amantes de la Croix (indigènes), 88.

POPULATION ET ORGANISATION. Population païenne, 1700000; Catholiques, 29139; districts, 31; stations, 160; églises et chapelles, 134.

ŒUVRES D'ÉDUCATION. Séminaire, 1, élèves, 81; écoles de garçons, 40, élèves, 1836; écoles de filles, 55, élèves, 2998; école professionnelle, 1, élèves, 18.

ŒUVRES DE CHARITÉ. Orphelinats et crèches, 7, enfants, 694; refuge, 1, réfugiées, 16; hôpitaux, 3; pharmacies et dispensaires, 3.

TRAVAUX ET RÉSULTATS. Ordinations, 2; baptêmes d'adultes, 839; baptêmes d'enfants de païens, 4151; baptêmes d'enfants de Chrétiens, 1315; confirmations, 394; confessions annuelles, 16467; communions pascals, 13442; mariages, 430; saints viatiques, 263; extrême-onctions, 282.

ŒUVRES DE ZÈLE ET DE PRIÈRE (pour les six Vicariats). Œuvres du Denier de Saint-Pierre, de la Sainte-Enfance, de la Propagation de la Foi; Confréries de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur. En outre, en Cochinchine occidentale, Confréries de la Bonne-Mort, du Saint-Sacrement, du Tabernacle.

Et maintenant que l'avenir semble assuré, du moins pour longtemps, puissent ces contrées si profondément bouleversées, ces Missions tant de fois ensanglantées, jouir de la paix annoncée au monde il y a deux mille ans par le Rédempteur, qui est notre Dieu; puisse le *Pat hominibus bonæ voluntatis*, proclamé dans une petite bourgade



de Judée, être accepté par les vainqueurs et par les vaincus, et notre civilisation donner aux sauvages, perdus dans les forêts du nord et de l'est, aux habitants des rives de la mer de Chine, les richesses matérielles, intellectuelles et morales, qui élèvent la vie, affermissent le cœur, illuminent l'esprit, et font de l'être jeté pauvre et nu sur la terre ce quelque chose de grand, de noble et de fort qui se nomme le Chrétien.

**Ouvrages à consulter.** — *État actuel du Tonkin, de la Cochinchine, etc.*, par M. de la BISSACIÈRE, 2 tomes réunis en 1 vol. in-16, Paris, 1819. — *Les martyrs de l'Extrême-Orient et les persécutions antiques*, par L. BEAUX, brochure, Arras, 1877. — *Histoire de l'expédition de Cochinchine* (1861), par PAULI, 1 vol., Paris, 1864. — *Documents diplomatiques. Affaires du Tonkin* (1874-1883), in-4, Paris, 1883. — *Histoire de l'intervention française au Tonkin*, par ROMANET DE CAILLAUD, 1 vol. in-8, Paris, 1880. — *Les premiers prêtres indigènes du Tonkin*, par E. C. LESSERTEUR, brochure, Lyon, 1883. — *Histoire de l'Annam*, par Adrien LAUNAY, 1 vol. in-12, Paris, 1884. — *L'Indo-Chine*, par le vicomte de BIZEMONT, 1 vol. in-16, Paris, 1884. — *La Cochinchine religieuse*, par le P. LOUVET, 2 vol. in-8, Paris, 1885. — *Paul Bert et les missionnaires au Tonkin*, par le E. C. LESSERTEUR, brochure, Paris, 1888. — *L'Indo-Chine française*, par MM. BOUVAIS et PAULIS, 2 vol. in-8, Paris, 1889. — *La langue française en Indo-Chine*, par LYMONIER, 1 vol. in-12, Paris, 1890. — *Le Tonkin catholique et Mgr Retord*, par Adrien LAUNAY, 1 vol., Lyon, 1893. — *Les sauvages Ba-Huans*, par le P. DOUBISBOREL, 1 vol. in-12, Paris, 1893, 3<sup>e</sup> édition. — *Histoire générale de la Société des Missions-Étrangères*, par Adrien LAUNAY, 3 vol. in-8, Paris, 1894. — *La Colonisation française en Indo-Chine*, par de LAMESSAN, 1 vol. in-12, Paris, 1895. — *Mgr Pigneaur de Béhaine, évêque d'Adran*, par M. FAURE, 1 vol. in-12, Saïgon, 1897. — *Dix ans de Haut-Tonkin*, par le P. GIRON, 1 vol. in-8, Tournai, 1897. — *Situation du catholicisme en Cochinchine*, par Mgr DÉPIERRE, brochure in-8, Saïgon, 1898. — *En territoire militaire*, par L. de GRANDMAISON, 1 vol. in-12, Paris, 1898. — *Le Tour d'Asie : Cochinchine, Annam, Tonkin*, par Marcel MOXNER, 1 vol. in-12, Paris, 1899. — *Les Annales de la Propagation de la Foi, passim* de 1822 à 1898, *Les Missions Catholiques*, de 1867 à 1898.

## TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE.		Pages.
I.	Mission d'Abyssinie, par M. COULBEAUX. . . . .	1
II.	Mission des Galla, par le R. P. MARTIN. . . . .	45
III.	Aden et les Seychelles, par les RR. PP. ÉVANGÉLISTE et FIDÈL. . . . .	79
IV.	L'Inde et les Indiens, par le R. P. MALLAT et M. AUG. TOUZÉ. . . . .	92
V.	L'Ancienne Mission, par le R. P. MALLAT et M. AUG. TOUZÉ. . . . .	113
VI.	L'île de Ceylan, par les RR. PP. AUGER, BYRANON, ROYER et M. AUG. TOUZÉ. . . . .	125
VII.	Le Maduré, par le R. P. SÉV. . . . .	183
VIII.	Pondichéry, Maïssour, Coïmbatour et Kumbakonam, par M. AUBRY LAUNAY. . . . .	231
IX.	Vicariats de Vizagapatam et de Nagpour, par le R. P. MISSE- SÉLOD. . . . .	275
X.	Le Bengale oriental, par le R. P. JAMET. . . . .	291
XI.	Le Rajpoutana, par le R. P. JEAN. . . . .	303
XII.	La Birmanie, par M. AUBRY LAUNAY. . . . .	313
XIII.	Siam et Laos, par M. AUBRY LAUNAY. . . . .	351
XIV.	Presqu'île de Malacca, par M. AUBRY LAUNAY. . . . .	381
XV.	L'Indo-Chine française, par M. AUBRY LAUNAY. . . . .	407













BV  
2210  
P6  
t.2

Piolet, Jean Baptiste (ed.)  
Les missions catholiques  
françaises au XIXe siècle

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

